Clélie,

Histoire Romaine

Tome 4 - Berelise

Madeleine de Scudéry



Éditions l'Escalier

Clélie,
histoire romaine

Un roman précieux
par Madeleine de Scudéry

1660

Tome quatrième sur dix
Texte intégral

Berelise



L'ensemble des dix tomes de Clélie, histoire romaine, a été publié entre 1654 et 1660, signé par le frère de Madeleine de Scudéry. Celui-ci ne semble avoir participé à l'élaboration de cette œuvre qu'en tant que conseiller (pour les scènes de guerre, notamment), mais il était à l'époque préférable d'être édité sous un nom masculin.

Cette présente édition de 2022 rassemble le texte intégral de ce roman précieux publié en plein âge baroque. Seuls certains termes ont été actualisés (après-dîner pour après-dînée, par exemple) ; et certains aspects de la structure du texte modernisés (comme la présentation des dialogues avec usage de tirets).

Pour le reste (comme pour le féminin de « amour »), rien n'a été changé.

Note de l'éditeur

DEUXIÈME PARTIE
LIVRE DEUXIÈME

Comme Brutus n'avait plus rien de caché pour Aronce, il fut le lendemain au matin lui faire une visite à sa chambre, lui semblant qu'il trouverait quelque consolation à s'entretenir avec un amant malheureux aussi bien que lui. Et en effet, ces deux illustres amants se parlèrent d'abord avec plus de tendresse qu'auparavant, et l'amour unit si fort leurs cœurs, qu'ils s'entretinrent avec beaucoup de douceur quoiqu'ils fussent tous deux misérables et ne parlassent que de choses mélancoliques. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi et qu'Herminius agissait secrètement par le moyen de ses amis et pour les choses qui regardaient la passion qu'il avait dans l'âme, et pour tout ce qui pouvait nuire à Tarquin ou servir à Aronce, l'adroit Amilcar agissait de son côté et pour Aronce et contre Tarquin, et pour Clélie et pour Plotine, et pour toutes les autres captives. Il tâchait même d'engager la fière Tullie à délivrer toutes ces prisonnières, principalement les deux à qui un intérêt d'amitié et d'inclination l'attachait. Il écrivait à Tarquin, au Prince Sextus, à Artemidore, à Zenocrate et il avait pourtant encore le temps de faire de ces sortes de choses qu'on ne fait que par une certaine oisiveté enjouée, car Herminius et lui firent chacun une petite chanson à l'usage d'Afrique, qui étaient les plus jolies du monde. Elles avaient un certain tour galant où l'on trouvait tout à la fois de l'amour, de l'esprit, de l'enjouement, et de la raillerie. Ils ne s'étaient pourtant servis que d'expressions simples et naturelles, et il semblait même qu'ils n'avaient songé qu'à badiner en faisant ces chansons, et qu'il n'était pas possible de ne penser point ce qu'ils avaient dit.

Cependant, comme on avait envoyé au camp pour faire venir Celere et Zenocrate, ils vinrent à Rome sans qu'on y trouvât rien à dire car, durant la trêve, tous les jeunes gens allaient continuellement du camp à Rome, et de Rome au camp. Artemidore même ne pouvant souffrir que Zenocrate et Celere fussent plus heureux que lui, partit avec eux pour voir Aronce qui avait puissamment attaché son cœur. De sorte que ces trois hommes étant arrivés à Rome et ayant la liberté de voir Aronce en secret aussi bien qu'Herminius, ils passèrent quelques jours dans une société tout à fait douce pour des malheureux. Car comme ces nouveaux venus étaient du secret, ils furent presque toujours tous ensemble. Il se trouva même que Racilia, Hermilie, Valerie et Sivelia furent, deux après-dîners, d'une société qui était sans doute toute composée de personnes infiniment accomplies et infiniment agréables. Outre qu'Aronce, Brutus, Amilcar, Herminius et Celere étaient les plus honnêtes gens du monde, il est encore certain qu'Artemidore et Zenocrate, avaient un mérite extraordinaire. Artemidore était bien fait, il avait de l'esprit, du jugement et de la grandeur dans l'âme, mais il possédait si également tout ce qu'il avait de bonnes qualités, qu'encore qu'il fût très honnête homme ce n'était pourtant pas un de ces gens qui se font un caractère particulier et qui ne ressemblent à personne, quoique beaucoup de gens vou-

lussent leur ressembler. Pour Zenocrate, il était grand, de belle taille, et de bonne mine. Il avait les yeux beaux, les dents belles, le teint vif, les cheveux bruns, un sourire très agréable et une physionomie heureuse qui faisait qu'il plaisait infiniment pour peu qu'il eût dessein de plaire et qu'il ne se laissât pas aller à une certaine indifférence languissante à laquelle son tempérament le portait. Elle lui donnait quelquefois une paresse d'esprit qui le faisait paraître rêveur et l'obligeait à garder, en certaines occasions, une espèce de silence mélancolique qu'on ne pouvait souffrir sans quelque léger dépit, quand on savait qu'il eût pu, s'il eût voulu, parler plus agréablement que la plupart des gens à qui il donnait une si paisible audience. Cependant, cet aimable paresseux avait un tour dans l'esprit, galant, délicat et particulier, soit qu'il écrivît en vers ou en prose, et l'on peut assurer sans flatterie que s'il eût eu le cœur un peu plus capable d'attachement, il eût été fort propre à faire d'illustres conquêtes. Zenocrate était, comme je l'ai déjà dit, beau et de bonne mine, il avait infiniment de l'esprit, et de l'esprit doux et agréable, il l'avait galant. Il était sage et discret, il avait une bonté infiniment charmante, toutes ses inclinations étaient nobles. Il était même modeste, respectueux et fidèle à ses amis. Mais après tout, il avait une paresse dans le fond du cœur qui faisait qu'encore qu'il fût tel qu'il faut être pour être un galant heureux, il n'eût peut-être pas voulu être extraordinairement amoureux d'une très belle personne, quand même il eût été assuré de n'être pas maltraité, tant il craignait les entreprises pénibles. Il avait pourtant des commencements d'amour qu'on eût dit qui devaient avoir de la suite, mais on était tout étonné que le feu qu'on avait vu briller le matin, s'éteignait le soir. Je ne sais même ce qu'il eût fallu faire pour en faire un amant opiniâtre, car la facilité eût empêché sa passion d'augmenter, la grande difficulté eut rebuté son esprit, et la seule pensée d'une longue constance lui eut fait peine. Il n'eût pas voulu s'engager à aimer une personne qui n'eut pas été au-dessus de lui, et toutefois, il n'eut pu se résoudre que malaisément à en aimer une de cette qualité si la Fortune ne l'y eut comme forcé tant il aimait peu à entreprendre les choses difficiles. Aussi avait-il passé tout le commencement de sa vie sans avoir de ces demies maîtresses qu'on aime sans inquiétude, qu'on sert sans assiduité, et qu'on quitte sans chagrin à la première occasion qui s'en présente. Ce n'est pas qu'il ne soutînt qu'il avait aimé ardemment et qu'il ne dit qu'il pouvait même aimer encore de cette manière, mais les intelligents en tendresse ne croyaient point qu'il fut capable d'un fort grand attachement. Cependant, s'il était accusé de quelque tiédeur et de quelque inconstance en amour, il était connu pour être fort sincère et fort agréable en amitié, et il était en effet si aimable, et si digne d'estime, qu'on ne pouvait pas le connaître sans l'estimer et sans l'aimer infiniment. Artemidore et lui étant donc joints avec leurs illustres amis, cette société eût été tout à fait charmante si ceux qui la composaient eussent été plus heureux qu'ils n'étaient.

Il y eut pourtant une petite trêve de chagrin pour Aronce qui fit que le voyage de Celere et de Zenocrate qui avait été résolu, fut différé, car Amilcar apprit à cet illustre malheureux, qu'il avait eu une grande conférence avec Tullie, qu'il était le confident de la jalousie qu'elle avait dans l'âme, et qu'il ne désespérait pas de l'obliger à délivrer Clélie. Il lui dit de plus, que cette fière personne lui avait promis de suborner celui qui la gardait, et que de son côté, il s'était engagé à mener

cette belle fille en Afrique et à ne l'en laisser jamais revenir. De plus, on sut que ceux d'Ardée qui négociaient avec Tarquin, demandaient avant toute chose qu'on leur rendît les captives, qu'ainsi il pourrait être que Tarquin refusant de le faire, irriterait le peuple et les soldats qui murmuraient avec raison de voir qu'il aimerait mieux continuer la guerre que d'accorder une chose qui paraissait être de si peu de conséquence, et que par ce moyen, il serait peut-être possible d'exciter quelque mouvement et dans Rome et au camp, où ils auraient besoin de deux hommes aussi braves que l'étaient Zenocrate et Celere. Ainsi leur départ étant différé et l'espérance étant dans le cœur d'Aronce, la conversation devint un peu plus gaie.

Il arriva pourtant une aventure qui pensa troubler cette favorable disposition car comme les choses étaient en cet état, des personnes inconnues firent, une nuit, une entreprise pour enlever Clélie. En effet, on posa des échelles aux fenêtres de sa chambre, quelques-uns des gardes qui étaient de l'intelligence ayant donné l'entrée de la porte d'un jardin à ceux qui les posèrent. Il est vrai qu'ils furent contraints de se retirer, parce que celui à qui Tarquin avait confié la garde de Clélie ayant entendu quelque bruit, s'éveilla, et fut avec une partie des ses compagnons dans ce même jardin, où ils trouvèrent un homme de bonne mine qui était à la tête de dix ou douze autres, pendant que deux soldats déterminés étaient montés à deux échelles posées contre les fenêtres de la chambre de Clélie, qui se trouva alors dans un embarras étrange. Car elle ne savait si ceux qui faisaient effort pour ouvrir ses fenêtres étaient amis ou ennemis. Elle ne voyait pourtant pas d'apparence que cette entreprise fût faite par Aronce puisqu'Amilcar qui avait la liberté de la voir, ne l'en avait pas avertie, de sorte qu'elle trouvait beaucoup plus de vraisemblance à penser que c'était la cruelle Tullie qui la voulait avoir en sa puissance. Si bien qu'elle et Plotine étaient en une peine inconcevable. Leur frayeur ne dura pourtant pas longtemps, car quelque brave que fût celui qui avait fait cette entreprise, il fallut qu'il cédât au nombre. Joint que ceux qu'il avait laissés pour s'assurer de la porte du jardin par où il était entré s'étant effrayés, on la fit fermer. Après quoi, il n'y eut plus nulle autre résolution à prendre à celui qui avait entrepris ce hardi dessein, que de se rendre ou de mourir en désespéré. Et comme l'état de son âme ne lui permettait pas d'espérer de pouvoir vivre heureux, il choisit le dernier, et fit des choses si prodigieuses que Clélie et Plotine qui étaient levées et regardaient ce qui se passait dans ce jardin que la Lune commençait d'éclairer, eurent pitié de l'état où elles voyaient un si vaillant homme, dont elles ne pouvaient pourtant discerner le visage. Clélie eut même alors quelque crainte que celui qu'elle voyait ne fut Aronce, tant il lui paraissait brave, si bien qu'aimant mieux s'exposer à sauver la vie à un vaillant ennemi, que de laisser périr un fidèle amant, elle se mit à crier à celui qui la gardait qu'il ne fit pas tuer un homme abandonné par les siens, car il ne lui en restait plus aucun qui ne fut hors de combat. La voix de Clélie persuadant alors celui à qui elle parlait que peut-être savait-elle qui était cet inconnu qui se défendait si opiniâtrement, et croyant que ce serait rendre un grand service à Tarquin que de mettre ce vaillant homme entre ses mains, il commanda aux siens de tâcher de le prendre et leur défendit de le tuer. Cependant, ce brave étranger qui avait entendu ce que Clélie avait dit, tourna la tête pour tâcher de la voir, de sorte que trois

de ceux qui l'environnaient se servant de cet instant, se jetèrent sur lui et lui saisissant l'épée, la lui arrachèrent, quoiqu'il fît des efforts terribles pour les en empêcher. Ce n'est pas qu'il ne fût très dangereusement blessé en divers endroits mais c'est qu'ayant résolu de mourir puisque son entreprise avait manqué, il agissait en désespéré. Il fallut pourtant qu'il cédât au nombre et qu'il se laissât même conduire où voulurent ceux qui l'avaient désarmé, car il perdit tant de sang en se débattant qu'à peine pouvait-il se soutenir. Cependant, comme cela ne pût se passer sans un assez grand bruit, tout le monde du palais en fut éveillé, et la cruelle Tullie en fut avertie. La jalousie occupant alors tout son esprit, elle était bien plus irritée contre celui qui avait empêché Clélie d'être enlevée, que contre celui qui l'avait voulu enlever. Elle voulut pourtant savoir son nom mais on lui dit que personne ne le connaissait, et qu'il ne voulait pas dire lui-même qui il était. Tullie demanda alors s'il n'était demeuré aucun des siens vivants, mais on lui répondit que deux de ceux qu'il avait employés en cette occasion et qui étaient blessés aussi bien que lui, ne le connaissaient pas eux-mêmes, ou disaient ne le pas connaître. Tullie n'en pouvant donc tirer nul éclaircissement, envoya chercher Amilcar pour tâcher de découvrir si cet inconnu avait agi pour Aronce.

D'autre part celui qui avait Clélie en garde, envoya dire à Tarquin ce qui s'était passé, et il s'en épandit le lendemain un si grand bruit dans Rome qu'il fût bientôt jusqu'à Aronce. Il y fut même de toutes les manières dont le caprice du monde publiait la chose car les uns disaient que cela avait été Tullie qui avait voulu avoir les prisonniers en sa disposition, les autres que Tarquin pour les avoir en sa puissance sans irriter Tullie avait voulu faire faire ce prétendu enlèvement qui avait manqué par un malentendu entre ceux qui étaient de l'intelligence, et ceux qui n'en étaient pas. Les autres, que c'était Aronce, quelques-uns que c'était Horace, et ils tournèrent la chose de tant de diverses manières, qu'il n'y avait nulle vraisemblance à aucune. Aronce sachant tous ces divers bruits par Brutus, par Artemidore, par Zenocrate, et par Celere, était en une peine étrange parce qu'il ne pouvait comprendre cette aventure. Il savait bien qu'il n'y avait point de part, Herminius l'assurait qu'il n'y avait nulle apparence qu'Horace fût parti d'Ardée ; ce ne pouvait être Tullie puisqu'elle employait alors Amilcar pour ce même dessein. Il n'y avait nulle raison de penser que ce fut Tarquin car il savait mieux conduire les entreprises. Aronce donc ne savait que croire, et plus il y pensait, moins il trouvait de vraisemblance à tout ce que son imagination lui proposait. Mais à la fin, il crut que comme le Prince Sextus avait eu une violente inclination pour Clélie, que celle qu'il avait eue depuis pour Lucrèce avait passé, que ce prince qui était injuste et violent dans ses passions, avait voulu faire enlever cette belle personne pour l'ôter tout à la fois et à Tarquin, et à lui. Trouvant beaucoup plus de vraisemblance à cette opinion qu'à tout ce qu'on en disait, il s'y arrêta et en eut une douleur si sensible, qu'il forma le dessein de venger Clélie de cette violence, et de chercher les voies d'attaquer Sextus, en homme qui n'avait besoin que de lui-même pour le vaincre et pour le punir. Mais après avoir bien fait des desseins de vengeance, il vit entrer Amilcar, de sorte que ne doutant point qu'il ne pensât en cette rencontre ce qu'il devait penser, il fut au-devant de lui et lui adressant la parole : « Et bien, lui dit-il, mon cher Amilcar, croyez-vous

encore que Sextus soit plus amoureux de Lucrèce que de Clélie, après l'aventure de la dernière nuit. »

— Je vous assure, reprit Amilcar, que Sextus n'a nulle part à l'aventure dont vous parlez car je viens d'être l'agent de Tullie pour découvrir qui a fait cette entreprise, et je viens de parler à celui qui a si courageusement exposé sa vie en cette dangereuse occasion,

— Quoi, reprit Aronce, vous avez vu celui qu'on dit qui s'est si vaillamment défendu ?

— Oui, répliqua Amilcar, je l'ai vu, et j'ai vu en le voyant, que la Fortune ne vous a donné que d'illustres rivaux,

— Le bruit qui court que c'est Horace, reprit brusquement Aronce, est donc vrai ?

— Nullement, répliqua Amilcar, mais pour ne vous tenir pas davantage en peine, c'est le Prince de Numidie qui a fait cette grande action,

— Quoi ? s'écria Aronce, c'est Maharbal qui m'a voulu une seconde fois ôter Clélie ?

— Il n'en parle pas ainsi, reprit Amilcar, car il proteste qu'il n'a prétendu autre chose que l'ôter des mains de Tarquin pour la remettre entre celles de Clélius et de Sulpicie, qu'il assure s'être rapprochés de Rome,

— Eh, de grâce, Amilcar ! dit alors Aronce, dites-moi tout ce que vous savez de cette aventure, et comment vous la savez ?

— Puisque vous voulez tout savoir, reprit Amilcar, il faut que je vous dise que Tullie m'a envoyé quérir. J'ai obéi à ses ordres et je l'ai trouvée avec une fureur sur le visage qui m'a épouvanté. D'abord elle m'a accusé de savoir quelque chose de l'entreprise de la dernière nuit mais je lui ai dit si fortement que je n'en savais rien, que comme elle a infiniment de l'esprit, elle a bien connu que je ne mentais pas. Ne sachant alors que penser, elle m'a envoyé vers celui qui avait paru être le chef de cette entreprise, mais je vous avoue que j'ai été bien étonné lorsque j'ai reconnu le Prince de Numidie. Pour lui, comme il était dans un chagrin étrange, et qu'il est fort blessé, il ne m'a pas regardé quand je me suis approché de lui, mais dès qu'il a entendu ma voix, il a tourné la tête de mon côté et me tendant la main : « Quoique vous ayez toujours été ami de mon rival, m'a-t-il dit, je ne laisse pas d'être bien aise de vous voir afin de pouvoir vous dire devant que de mourir, que je meurs désespéré de n'avoir pu ni l'aimer assez pour lui céder Clélie sans répugnance, ni le haïr autant qu'il fallait pour la lui disputer opiniâtrement, et pour achever de m'obliger, assurez-le, si vous le voyez jamais, que je n'avais prétendu autre avantage en délivrant Clélie, que celui de la mettre en liberté, et de la rendre à Clélius et à Sulpicie qui se sont approchés de Rome et qui sont présentement à… Comme il a voulu prononcer le nom du lieu où ils sont, il est tombé en faiblesse. On a pourtant fait tout ce qu'on a pu pour le faire revenir, et il est revenu en effet, après une heure de repos et de remèdes. Mais sa raison ne lui est pas revenue avec le sentiment, car depuis cela, il n'a plus su ce qu'il me disait et je n'ai pu lui faire dire où était Clélius, ni Sulpicie. Joint que voyant qu'il n'avait plus de raison, j'ai jugé qu'il serait dangereux qu'il me le dit devant tant

de gens, car auparavant il me parlait sans qu'ils l'entendissent. Cependant, ajouta Amilcar, quoique le Prince de Numidie soit votre rival, j'ai cru que vous me blâmeriez vous-même si je le laissais maltraiter, et qu'il était à propos de dire sa condition à Tullie, et de la faire savoir à Tarquin vers qui on a envoyé exprès pour lui apprendre ce qui s'est passé. D'ailleurs, en faisant savoir que c'est le Prince de Numidie qui a voulu délivrer Clélie, je vous empêche de pouvoir être soupçonné de la chose, et je m'empêche moi-même d'en pouvoir être accusé.

— Vous avez sans doute fait ce que j'eusse fait moi-même, répliqua Aronce, mais ce qui m'afflige fort, c'est que je crains bien que cet accident ne fasse resserrer Clélie, et que le dessein que nous avons ne réussisse pas,

— Comme c'est par Tullie que j'espère que nous la délivrerons, répondit Amilcar, cet accident ne change rien pour nous, au contraire, celui qui garde Clélie l'ayant si bien gardée acquerra un nouveau crédit auprès de Tarquin par cette aventure, de sorte que si Tullie le suborne comme elle se le promet, la chose est sans difficulté, ainsi il faut se donner patience. »

Cependant, bien que ce qu'Amilcar disait ne fût pas éloigné de vraisemblance et que ceux qui aiment aient accoutumé d'espérer sur des fondements plus faibles, Aronce parut fort chagrin. De sorte qu'Amilcar lui en demandant la cause, il lui avoua qu'il ne pouvait se consoler lorsqu'il arrivait que quelqu'un de ses rivaux donnait une marque d'amour à Clélie. « Les dieux savent, ajouta-t-il, si je suis capable d'envie et s'il m'est jamais arrivé d'envier la gloire de qui que ce soit ! Mais lorsqu'il s'agit de la passion que j'ai dans l'âme, j'avoue que je ne puis m'empêcher d'avoir de la douleur quand j'entends dire seulement quelque grand témoignage d'amour que quelque amant a rendu a sa maîtresse. Jugez donc ce que je dois faire quand j'apprends qu'un rival, et un rival qui a mille bonnes qualités, vient d'exposer sa vie pour le salut de la personne que j'aime et qu'elle l'a vu combatte de ses propres yeux, puisqu'étant aussi généreuse qu'elle est, il est impossible qu'elle n'en ait point de reconnaissance quand elle saura que c'est Maharbal qu'elle a vu combatte,

— Ha, Seigneur ! répliqua Amilcar, la chose n'est pas ainsi car j'ai vu Clélie, je lui ai dit le nom de celui qu'elle a vu se défendre si courageusement, mais bien loin de lui en savoir gré elle croit qu'en voulant l'ôter de la puissance de Tarquin, il avait les mêmes sentiments qu'autrefois lorsqu'il la voulait tirer de celle d'Horace, quand il le combattit sur le lac de Trasimène[1]. Ainsi cette délicatesse d'amour que vous venez de me témoigner, vous cause une douleur qui n'a point de fondement raisonnable,

— Quoi ! reprit Aronce, vous ne croyez pas que j'aie un juste sujet de me plaindre de l'état où la Fortune me réduit ? Quoi ! vous croyez que je puisse supporter sans peine d'être prisonnier volontairement, de peur de l'être malgré moi, et de ne pouvoir délivrer Clélie ? Ha, Amilcar, poursuivit Aronce, il n'est assurément guère plus difficile à Brutus de cacher sa raison, qu'il me l'est de me servir de la mienne d'une si étrange sorte, car enfin, si j'agissais continuellement, si

1. Voir tome 1.

j'exposais même ma vie à tous les moments pour délivrer Clélie, je souffrirais moins que je ne souffre en ne faisant rien que raisonner avec mes amis sur des espérances incertaines. Cependant, ajouta-t-il, je ne laisse pas d'être bien aise de savoir que cette entreprise qui fait tant de bruit n'est pas un effet ni de la haine de Tullie, ni de l'amour de Tarquin, ni de celle de Sextus,

— Ha ! pour Sextus, reprit Amilcar, n'en craignez rien car Artemidore m'a dit qu'il est plus amoureux de Lucrèce qu'il ne l'a jamais été de personne, et qu'il est si peu maître de sa passion, qu'il ne peut s'empêcher d'en parler.

— Comme ce rival-là ne saurait nuire à Brutus, reprit Aronce, je ne puis m'empêcher de me réjouir qu'il soit le sien, puisque s'il ne l'était pas, je suis persuadé qu'il serait le mien, et qu'il le serait dangereusement pour Clélie, en l'état où est cette admirable fille. »

Pendant qu'Aronce parlait ainsi, Brutus arriva et, un moment après, Artemidore, Zenocrate, et Celere à qui on avait confié tout le secret de l'entreprise dont il s'agissait. Quant à l'amour que Brutus avait pour Lucrèce, ils n'en savaient rien, de sorte que dans cette ignorance, ils ne firent point de difficulté de parler de la passion de Sextus pour cette belle et vertueuse femme, croyant bien qu'ils ne pouvaient faire un plus sensible plaisir à Aronce que de lui persuader que ce prince n'avait plus d'amour pour Clélie. Mais à dire la vérité, s'ils plurent à Aronce en parlant ainsi, ils affligèrent sensiblement Brutus qui sentit en cet instant, renouveler dans son cœur toute la haine qu'il avait contre Tarquin. Il lui sembla que son père et son frère venaient d'expirer. Il vit le renversement de sa maison comme s'il fût venu d'arriver. Tous les crimes du tyran et de Tullie lui remplirent l'imagination, et l'amour de Sextus pour Lucrèce l'irrita d'une telle sorte, qu'il ne pût même souffrir qu'on dit qu'il fût amoureux. « On ne peut pas, dit-il à Celere qui parlait de la passion de ce prince, on ne peut pas raisonnablement appeler amour cette espèce d'emportement dont Sextus se trouve capable quand une femme lui plaît. Car si on cherchait bien dans son cœur, on n'y trouverait que des désirs impérieux qui ne respectent ni bienséance ni vertu. On trouverait, dis-je, que son esprit n'a nulle part à sa passion. Je suis même persuadé qu'il ne se soucierait pas d'être aimé et qu'il serait aussi content quand une femme se donnerait à lui par un lâche sentiment d'intérêt et d'ambition, sans même lui donner son cœur, que si elle était forcée par une violente affection, à favoriser son amour. Cependant, il est constamment vrai que quiconque sait aimer ne peut être parfaitement heureux s'il n'est autant aimé qu'il aime, et qu'il n'y a que ceux qui ont de la brutalité dans l'âme plutôt que de l'amour, qui ne se soucient pas du motif qui oblige une femme à les bien traiter.

— Il est vrai, dit alors Aronce, qu'une faveur intéressée est une médiocre faveur, et que je n'aurais pas grande obligation à une femme qui ferait, à cause de ma fortune, ce qu'elle ne ferait pas pour mon affection toute seule.

— Mais il arrive si souvent, reprit Amilcar, que ceux que la Fortune favorise ne méritent pas d'être favorisés par eux-mêmes, qu'ils auraient grand tort de se plaindre lorsqu'une femme les souffre plutôt par intérêt que par amour !

— J'en tombe d'accord, répliqua Artemidore, mais il faut avouer en même temps qu'une dame intéressée ne mérite pas d'avoir un amant qui la considère par nulle

autre cause que par celle de sa propre satisfaction, qu'ainsi Brutus a raison de dire que cette espèce de sentiment ne se peut véritablement appeler amour puisque ce n'est pas une amour réciproque, et qu'à considérer bien ce qui se passe dans le cœur de deux personnes de cette sorte, on ne trouvera que de l'avarice dans le cœur de la dame, et de la brutalité dans celui de l'amant,

— Cela est si bien dit, reprit Brutus, que rien ne le peut être mieux, mais il faut ajouter à cela qu'un amant de cette humeur ne peut jamais être fidèle ni être heureux, car dans son cœur la fin d'un désir déréglé est le commencement d'un autre puisque ne se souciant pas d'être aimé, il n'est capable que du seul plaisir de posséder ce qu'il aime, et il est capable d'aimer tout ce qui peut plaire à ses yeux sans y chercher autre chose. Ainsi ces amants brutaux n'ont point de bornes dans leurs passions, ils aiment tantôt les brunes et tantôt les blondes, et ils aiment enfin d'une manière si grossière, que l'amour des animaux les plus cruels et les plus sauvages l'est moins que la leur. C'est pourquoi je plaindrais extrêmement la belle et vertueuse Lucrèce, d'avoir donné de l'amour à Sextus, si ce n'était que sa solitude la met à couvert des persécutions d'un tel amant. »

Cependant, comme Herminius remarqua l'agitation de l'esprit de Brutus, il détourna la conversation et fit qu'on ne parla plus que du Prince de Numidie, dont l'aventure était assez surprenante pour mériter qu'on en parlât car il semblait fort extraordinaire qu'un prince africain eût pu trouver quelque intelligence à Rome, et qu'il eût pu entreprendre d'enlever Clélie du palais d'un prince tel que Tarquin. Ensuite de quoi passant d'une chose à une autre, ils voulurent deviner ce que ferait ce prince violent quand il saurait ce qui s'était passé, car les uns disaient qu'il se porterait à la dernière extrémité contre le Prince de Numidie, quelques-uns que par son propre intérêt il aurait quelque considération pour la qualité de Maharbal, et quelques autres qu'il le ferait empoisonner. Aronce qui était infiniment généreux et qui avait été touché de la dernière conversation qu'il avait eue avec cet illustre rival, aussi bien que de la lettre qu'il lui avait laissée en partant de l'île des Saules, pria Amilcar d'apporter soin à empêcher qu'il ne fut maltraité, et, en effet, Amilcar agit avec tant d'adresse auprès de Tullie, et il écrivit d'une manière si judicieuse à Tarquin, que les choses n'allèrent pas aussi mal pour le Prince de Numidie, qu'on se l'était imaginé. Il est vrai qu'il était en si pitoyable état de ses blessures, qu'il y avait lieu de croire qu'il n'en pourrait échapper car la fièvre augmentait, la raison ne lui revenait pas et ceux qui le pansaient en avaient très mauvaise opinion. De sorte qu'on peut dire que le danger où il fut servit de quelque chose à la sûreté de sa vie. Ce qu'il y eut de remarquable en cette rencontre, fut que Tarquin apprenant la condition du Prince de Numidie, comprit qu'il fallait que l'amour qu'il avait pour Clélie l'eût porté à la vouloir enlever, car il n'ignorait pas que Clélius avait été longtemps à Carthage. S'imaginant donc Clélie encore plus aimable puisqu'elle était tant aimée, il sentit un redou-blement d'amour dans son cœur, et la connaissance qu'il eut d'avoir un nouveau rival qu'il ne pensait pas avoir, lui donna une nouvelle amour, s'il faut ainsi dire. Il eut même quelque joie de penser qu'Aronce, en quelque lieu qu'il pût être, aurait dépit de ce que le Prince de Numidie avait entrepris pour délivrer Clélie. Il pensa enfin en cette rencontre, tout ce qu'un prince qui avait les sentiments violents pouvait penser, quoique l'amour n'eût ja-

mais été la passion dominante de son âme. Cependant, il donna ordre qu'on redoublât les gardes de Clélie et il donna même encore plus de pouvoir à celui qui les commandait, ce qui réjouit fort Aronce parce qu'Amilcar l'assurant que Tullie était persuadée qu'elle le gagnerait, il pouvait raisonnablement espérer de mettre bientôt Clélie en liberté. Il sut aussi que ceux d'Ardée s'opiniâtraient à vouloir que Tarquin délivrât les captives avant que d'entrer en nul traité et que le peuple commençait fort de murmurer à Rome, aussi bien que les soldats du camp, de ce que Tarquin refusait de les vouloir donner. Ces choses mirent une disposition si favorable dans l'esprit d'Aronce et de tous ses amis, qu'ils se trouvèrent capables de jouir de toute la douceur que l'espérance donne à ceux qui souhaitent quelque chose ardemment, car il y en a à espérer la vengeance, aussi bien qu'à espérer la possession d'une maîtresse. Ceux qui n'avaient pas un intérêt effectif en ce lieu-là avaient, du moins, celui que l'intérêt de leurs amis leur donnait. Ainsi Artemidore, Amilcar, Zenocrate, et Celere ne sentaient que ce que l'amitié qu'ils avaient leur faisait sentir, mais pour Brutus et pour Herminius, ils avaient tous deux plusieurs intérêts au lieu d'un, puisqu'ils avaient celui de leur ami, de leur amour, et de leur patrie, et les choses étant alors au meilleur état qu'ils les eussent vues depuis très longtemps, ils avaient leur part de l'espérance. Ce n'est pas que Brutus, du côté de Lucrèce, espérât rien qui lui pût être avantageux, mais il pensait, du moins alors, que s'il pouvait détruire Tarquin, il détruirait aussi Sextus, si bien qu'un sentiment jaloux excitant encore en lui le désir de se venger et celui de délivrer Rome, il lui semblait qu'il ne devait pas moins agir contre Tarquin en qualité de véritable amant que de véritable Romain. Ainsi l'espérance trouvant place dans le cœur de tant d'honnêtes gens quand ils étaient le soir ensemble pour se rendre compte de ce qu'ils avaient appris touchant leurs intérêts communs, la conversation était tout à fait agréable. Il arrivait même souvent que Racilia, Herminius, et Valerie en étaient, car Valerius souffrait que sa fille demeurât quelquefois deux ou trois jours avec Hermilie qui était devenue sa première amie depuis la solitude de Lucrèce. Pour Clélie, elle avait aussi sa part au repos des autres car Amilcar lui avait fait savoir l'espérance qu'il avait. Il lui donnait des nouvelles d'Aronce, il lui apprit même qu'il fallait que Clélius et Sulpicie ne fussent pas loin de Rome après ce que le Prince de Numidie lui avait dit, et Plotine, se servant de cette occasion pour laisser agir l'enjouement de son humeur, la divertissait malgré qu'elle en eût par cent choses agréables qu'elle lui disait. Il y avait même d'autres amants heureux, car le Prince de Pometie savait bien qu'il était tendrement aimé d'Hermilie, qui pensant alors que tous ceux qui s'assemblaient chez sa tante ne songeaient qu'à délivrer Clélie, jouissait en repos de la conquête qu'elle avait faite du cœur d'un des plus vertueux princes du monde. Titus de son côté était alors si bien avec Collatine, qu'il était bien aise que la trêve lui donnât occasion de voir sa maîtresse. Ainsi les plus malheureux de tous étaient Artemidore et Zenocrate qui avaient assurément tous deux des intérêts hors de Rome. Il est vrai que le dernier n'étant pas trop d'humeur d'envoyer son cœur et son esprit où il n'était pas, avait plus de tranquillité que l'autre. Aussi Amilcar l'ayant remarqué un soir que Brutus les avait tous menés dans la chambre d'Hermilie qui se trouvait un peu mal, et avec qui Valerie était alors, se mit à lui demander si le calme de son esprit venait de sa

fortune ou de son tempérament, et à demander aussi à Artemidore si son chagrin était un effet de son malheur, ou de la mélancolie de son humeur,

— Quant à Zenocrate, répliqua Artemidore, je puis vous répondre pour lui qu'il fait sa tranquillité lui-même,

— Et je puis aussi répondre pour Artemidore, reprit Zenocrate, que la sensibilité de son cœur agit autant contre lui que sa mauvaise fortune,

— Si ceux qui nous écoutent savaient votre vie et la mienne, répondit Artemidore, on verrait bien que ma sensibilité est peut-être plus excusable que l'indifférence que vous avez quelquefois, car vous savez bien que l'absence qui est un si grand mal en amour, n'est pas un mal fort sensible pour vous, et qu'au contraire, elle vous guérit de beaucoup d'autres.

— En vérité, reprit Zenocrate en souriant fort agréablement, vous me faites un injuste reproche ! J'avoue bien, ajouta-t-il, que je cesse quelquefois de me souvenir des personnes que je ne vois pas, mais je vous proteste que dès qu'il m'en souvient je les aime comme auparavant.

— Vous dites cela si plaisamment, dit Hermilie, que vous avez bien la mine de ne vous souvenir point de ce que vous aimez quand vous ne le voyez plus parce que vous ne pouvez aimer que ce que vos yeux vous montrent,

— Encore, reprit Artemidore, n'est-il pas bien assuré qu'il aime toujours tout ce qu'il voit car il est assez sujet à certaines petites absences de cœur qui mettent quelquefois ses amies fort en peine, et il est certain que je l'ai vu plus d'une fois en doute s'il était amoureux, ou non. Ce n'est pas qu'il ne sache bien faire des déclarations d'amour car je me souviens de lui en avoir vu écrire quatre en un jour, qui étaient fort galantes ; il est vrai que ce jour-là ce n'était que pour divertir une troupe de dames infiniment aimables,

— Mais à vous entendre parler, dit Zenocrate en rougissant et en riant tout ensemble, on dirait que j'ai eu mille amours en ma vie ! Cependant si j'y voulais bien penser, à peine en trouverais-je trois ou quatre que je voulusse garantir avoir été de véritables amours, encore suis-je assuré que si vous les compariez aux vôtres, vous ne voudriez pas tomber d'accord que je pusse raisonnablement les nommer ainsi. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je ne croie que ces gens qui se vantent d'une passion violente n'aiment guère plus que les autres qui sont plus sincères, et pour moi, je pense que j'aime autant que l'on peut aimer, et que si cela me durait aussi longtemps qu'il dure à quelques-uns, je serais le plus amoureux de tous les hommes. Mais à vous dire la vérité, cela me passe quelquefois un peu plus tôt qu'à Artemidore qui croit qu'il en irait de son honneur si on le pouvait soupçonner d'avoir changé le premier. Pour moi, il y a même des heures où quand cela ne passe pas assez vite, il m'en ennuie et où je ferais volontiers des vœux pour être débarrassé, car quoiqu'on m'en veuille dire, une amour est une assez grande affaire,

— Ha, Zenocrate ! s'écria Amilcar, si l'amour est une affaire, c'est une agréable affaire,

— Il faut bien que vous soyez persuadé de ce que vous dites, reprit Herminius, puisque quand vous n'en avez point de cette nature, vous vous en faites vous-même,

— Eh ! de grâce, dit alors Zenocrate à Amilcar, apprenez-moi comment vous faites quand vous voulez vous faire une amour, car j'ai essayé plus de vingt fois en ma vie de m'en faire une sans en avoir pu venir à bout.

— Pour moi, répliqua Amilcar, je n'y trouve pas grande difficulté, quand je vois une jolie femme qui a quelque facilité dans l'humeur, et quelque enjouement dans l'esprit et que je me trouve en fantaisie de me faire une petite amour passagère que je puisse quitter lorsque je voudrai et qui me donne pourtant du plaisir tant qu'elle dure, je m'accoutume à parler à cette personne plus qu'à une autre. Je la regarde, je la loue, je pousse de temps en temps quelques soupirs artificiels qui ressemblent à de véritables soupirs, je dis quelquefois auprès d'elle de petites chansons que j'ai faites et qu'elle s'applique, il m'échappe quelques petits vers amoureux, quelques regards languissants et je lui dis enfin que je l'aime, ou du moins, je le lui fais entendre. Après cela, pour peu qu'elle prenne de plaisir à mes douceurs, elle m'en donne des siennes. L'espérance naît alors dans mon cœur, et un moment après j'y sens je ne sais quoi que j'appelle amour. Car afin que vous ne vous y trompiez pas, il n'est pas de ces petites amours comme des autres, où l'amour précède l'espérance, puisqu'en celle-ci, il faut que l'espérance précède l'amour et qu'il faut même être assuré du progrès de son affection, devant que de commencer d'en avoir. Il ne faut pourtant pas que la dame qu'on choisit soit si excessivement complaisante que sa douceur ait trop de facilité, mais il ne faut pas aussi choisir pour cela de ces femmes dont on ne peut conquérir le cœur que par les formes et il faut seulement en trouver quelqu'une qui ne soit ni trop austère, ni trop facile, qui n'ait point de galant particulier, et qui aime pourtant la galanterie. Il ne faut pas non plus qu'elle ait si furieusement de l'esprit, il est même bon qu'elle soit un peu dupe en amour, et il suffit enfin qu'elle soit belle, jeune, un peu enjouée et sans caprice car quand elle aura plus d'imagination que de jugement, elle en sera d'autant plus propre à faire une de ces demies-maîtresses qu'on peut quitter sans désespoir quand la fantaisie en prend et avec qui on passe pourtant d'assez douces heures,

— Vous exagérez cela si plaisamment, dit Valerie, que je crois que Zenocrate l'essayera à la première occasion.

— En vérité, reprit-il en riant, je pense que je l'essayerais tout à l'heure, s'il y avait quelque dame ici qui fut telle qu'Amilcar dit qu'il la faut, mais pour mon malheur je n'en connais point à Rome qui soit de cette humeur-là.

— Vous en connaissez du moins à Leonte, à Panorme, à Syracuse, à Agrigente, lui dit Artemidore.

— Je l'avoue, répliqua-t-il en riant, mais peut-être devant que je puisse retourner, la fantaisie que j'en ai sera passée, car il m'en a bien passé d'autres,

— Mais encore, dit Herminius, serait-il ce me semble à propos que nous sussions un peu mieux vos aventures que nous ne les savons. Je sais bien qu'Artemidore les a racontées à Aronce après lui avoir dit les siennes, mais il ne serait pas juste

de lui donner la peine de les dire et il vaut beaucoup mieux vous les demander à vous-même.

— En mon particulier, dit Zenocrate, je n'aurais garde d'entreprendre de raconter mon histoire car dès que je parlerais de moi, Artemidore m'interromprait, et me soutiendrait que je ne me connaîtrais pas bien et puis, à vous dire la vérité, je ne crois pas que mes aventures doivent encore être sues de beaucoup de gens et il y a certaines choses en ma fortune qu'il est bon de ne publier point jusqu'à ce qu'il plaise à mon destin de changer l'état des choses. Mais pour Artemidore, il importe à son repos que tous ses amis sachent sa fortune, afin de lui guérir l'esprit de la plus injuste douleur qui ait jamais été dans le cœur d'un amant, car jusqu'à cette heure personne n'a jamais pu lui persuader qu'il a tort. Cependant comme son repos m'est fort cher, je m'offre à être son historien car encore que je ne sois pas accusé d'aimer trop ardemment ni trop opiniâtrement, je ne parle pourtant pas trop mal de l'amour, c'est pourquoi je voudrais qu'il me fût permis de vous raconter celle d'Artemidore, car si les personnes qui sont ici ne lui persuadent que l'excès de la douleur secrète qu'il porte dans l'âme est injuste, il n'en guérira jamais.

Tout le monde témoigna alors avoir beaucoup d'impatience d'obtenir le consentement d'Artemidore car Brutus n'était pas marri de savoir s'il pouvait se trouver un autre amant aussi malheureux que lui. Herminius par un sentiment de tendresse souhaitait de pouvait consoler Artemidore. Amilcar par une curiosité universelle désirait de savoir la vie de ce prince, et Valerie et Hermilie, par celle qui est assez naturelle aux personnes de leur sexe, avaient aussi beaucoup d'envie d'apprendre ce que Zenocrate voulait leur raconter. Joint que c'était sentiment assez naturel aux dames qui ont de la vertu et qui ont un attachement secret, d'être bien aises de savoir qu'il y a d'autres personnes vertueuses au monde qui ont de l'amour aussi bien qu'elles. Pour Aronce comme il savait tout ce qui était arrivé à Artemidore, il augmenta encore la curiosité de toute la compagnie, de sorte qu'Artemidore fut si pressé par toutes ces illustres personnes, qu'à la fin cédant à leur volonté, il consentit que Zenocrate racontât ses aventures, mais pour ne s'y trouver pas, il dit qu'Aronce les ayant entendues, il n'était pas juste qu'il les entendit une seconde fois et qu'il s'offrait à l'aller entretenir à sa chambre. Aronce lui dit d'abord qu'il serait fort aise de les entendre encore, mais connaissant à la fin qu'il ferait plaisir à Artemidore, il sortit et le mena avec lui. Après quoi, Zenocrate ayant pensé à ce qu'il avait à dire, commença de parler en ces termes, en adressant la parole à Hermilie seulement, parce qu'il était dans sa chambre :

HISTOIRE D'ARTEMIDORE

« Quoique la Sicile ne soit pas assez éloignée de Rome pour croire raisonnablement que vous puissiez en ignorer les coutumes, je ne laisserai pas de vous en dire beaucoup de choses que je présuppose que vous ne savez pas, car Madame, à vous

parler sincèrement les Romains méprisent si fort tous les autres peuples, qu'ils croient se faire tort de savoir seulement leurs mœurs. Joint que nos dames n'étant pas aussi sévères qu'elles le sont ici, il est bon que vous sachiez l'usage général des divers lieux dont j'ai à vous parler, de peur que vous ne condamnassiez en particulier celles qui ont intérêt aux choses que j'ai à vous dire. Je vous dirai donc Madame, que la Sicile étant aujourd'hui ce qui lie le commerce d'Afrique et d'Italie aussi bien que celui d'Italie, de Grèce, et d'Asie, on peut dire que cette île fameuse est la commune patrie de ces différentes nations et il s'est fait un si grand mélange de ces divers peuples selon les lieux où leur commerce s'est le plus adressé, qu'excepté à Panorme[2] on ne trouve presque en nulle part les véritables mœurs du pays. Et ce qu'il y a de rare, c'est que presque toutes les villes maritimes, à la réserve de celle que je viens de nommer, ont pris un certain esprit qui tient quelque chose de la nation qu'elles regardent. De sorte que le côté de Messène,[3] qu'autrefois on appelait Zangle, du temps qu'on dit que les gens l'habitaient, a du rapport avec ceux de Rhege.[4] Pour le côté qui regarde la mer d'Ionie, il y a quelque légère ressemblance aux mœurs asiatiques et pour celui d'Heraclée et d'Agrigente, aux mœurs africaines. Mais pour Leonte qui est le lieu d'où est Artemidore, les coutumes y sont mêlées et tiennent également de toutes ces diverses nations et de celles du pays. Cependant, à parler en général, il y a en tous ces divers lieux assez de liberté et assez de galanterie, et il y en a sans doute peu d'autres au monde dont le séjour soit plus agréable. Car outre que le pays est beau, fertile, abondant et fort diversifié, il s'y trouve beaucoup de gens d'esprit. Le peuple généralement en a tant, qu'il est soupçonné d'en avoir trop et d'être, pour cette raison, un peu inconstant et artificieux. Mais comme je n'ai presque à vous parler que de Leonte et d'Agrigente, je ne vous dirai rien des autres villes de cette île fameuse. Je ne m'arrêterai pas même trop à vous parler de la première, parce que je ne le pourrais sans vous dire trop de choses de la Princesse des Léontins, sœur d'Artemidore, dont je ne dois pas présentement vous raconter les aventures. Contentez-vous donc de savoir qu'il semble que comme le pays des Léontins est presque le plus fertile de l'île, c'est aussi celui où les plaisirs sont les plus délicats, à la réserve de Syracuse et d'Agrigente où je pense pouvoir dire avec la permission d'Amilcar, que toute la galanterie africaine a passé. Cependant, pour venir promptement au principal de l'histoire que j'ai à vous raconter, sans m'amuser à vous dire toutes ces petites choses qui se ressemblent en tous les commencements d'amour du monde, il faut que vous sachiez que cet illustre malheureux est frère de celui qui est aujourd'hui Prince des Léontins et de l'admirable princesse qui a présentement un asile auprès du roi de Clusium et qu'étant né avec toutes les inclinations nobles, il fut de très bonne heure en état de mériter l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Pour sa personne je ne vous

2. Nom antique de Palerme.

3. Cité de la Grèce classique, en Messénie, au sud-ouest du Péloponnèse.

4. Rhegium, port prospère du sud de l'Italie, à l'entrée du fameux détroit de Messine (ancien détroit de Sicile) dont la sortie débouche sur le redoutable tourbillon de Charybde (vers la Sicile) et le rocher de Scylla (vers l'Italie), et que les navigateurs craignaient.

en dis rien, car vous voyez qu'il est admirablement bien fait, mais pour son esprit quoique vous connaissiez bien qu'il en a infiniment, j'ose pourtant vous assurer que vous ne le connaissez pas tout à fait car ses chagrins lui ont changé l'humeur, et lui ont laissé une indifférence et une paresse, qui fait qu'il n'a plus le même agrément qu'il a eu dans la conversation et qu'il aurait encore, si la joie reprenait sa place ordinaire dans son cœur. Quant à son tempérament, il est sans doute tendre et passionné. Il aime la gloire et il est extrêmement reconnaissant, aussi soutient-il toujours que le plus grand de tous les vices est l'ingratitude. Il est, de plus, extrêmement libéral et même extrêmement juste, et peu d'hommes enfin ont plus de mérite qu'Artemidore. Il est vrai que pour les gens qu'il n'estime pas, il n'est pas trop régulièrement civil et qu'il a quelque penchant à ne se contraindre que pour ce qui lui plaît, et à ne se soucier pas de tout le reste. Artemidore étant donc tel que je viens de vous le représenter, et étant dans une cour fort galante, eut de l'amour aussitôt qu'il fut revenu d'un voyage qu'il avait fait en Grèce et ce fut pour une fille qui est tout à fait aimable. Ce n'est pas qu'elle ait une très grande beauté mais elle a un si grand agrément qu'elle donne de l'envie aux plus belles et de l'amour aux plus insensibles. Car outre que sa personne est bien faite et plaît infiniment, elle a un certain esprit doux et flatteur qui ne rebute rien et qui au contraire attire tout. Elle ne l'a même ni trop brillant, ni trop sérieux, et il y a une facilité si charmante en son entretien, qu'il n'est pas étrange si Artemidore en fut charmé. Joint qu'à dire vrai, je pense pouvoir assurer que cette fille qui s'appelle Clidamire, eut presque autant d'inclination pour lui qu'il en eut pour elle, du moins lui donna-t-elle d'abord mille et mille marques d'estime, qui lui firent croire qu'elle voulait, bien qu'il portât ses chaînes. Artemidore vint donc à l'aimer si éperdument, que jamais nul autre amant n'a plus aimé. Clidamire fit pourtant quelque légère difficulté de s'engager à l'aimer, parce qu'elle prévoyait que le Prince des Léontins ne trouverait pas bon qu'Artemidore l'épousât, parce qu'il n'avait pas aimé son père. Mais après tout, se flattant de l'espérance que l'amour d'Artemidore surmonterait cet obstacle, non seulement elle souffrit agréablement l'amour de ce prince mais s'il est permis de le dire, elle prit quelque soin d'accroître sa passion et elle vint enfin au point de lui donner toutes les innocentes marques d'affection qu'une fille qui a de la vertu peut donner à un homme qu'elle croit pouvoir épouser un jour. Comme elle écrit fort galamment, et fort tendrement, Artemidore eut un fort grand nombre de lettres d'elle et, durant un temps assez long, il fut le plus heureux amant du monde. Mais à la fin, son bonheur fut troublé par le prince son frère, qui voyant que cette amour faisait assez de bruit dans sa cour, lui en parla d'une manière qui lui fit comprendre qu'il ne consentirait jamais qu'il épousât Clidamire. Artemidore fit pourtant toutes choses possibles pour lui faire changer de sentiments, quoiqu'il n'y eût pas d'apparence, et le Prince des Léontins voyant avec quelle ardeur Artemidore lui parlait, lui défendit non seulement de songer à épouser Clidamire, mais même de la voir et il lui déclara que s'il ne lui obéissait, il mettrait cette fille en un lieu où il ne la pourrait voir. Ensuite, voyant qu'Artemidore ne changeait pas sa forme de vie, et qu'encore qu'il eût fait défendre à Clidamire de souffrir les visites de son frère, elle ne laissait pas de le recevoir ou chez une parente qu'elle avait, ou chez une amie, il la donna en garde à celle qui commande des vierges

voilées qui sont à Leonte et qui sont consacrées à Cérès, et il le fit d'autant plus facilement que Clidamire n'ayant point de mère, il prenait pour prétexte l'intérêt même de cette fille qui est assez riche. Cependant, Artemidore se trouva dans une douleur extrême car Clidamire était en un lieu sacré où il n'y avait pas moyen de faire nulle violence. D'ailleurs, cette fille qui aime fort le monde, s'ennuyait d'une si terrible façon dans sa solitude, qu'elle ne faisait que s'y plaindre continuellement. Elle y devint même malade de sorte qu'Artemidore qui l'aimait de la plus tendre manière qu'on puisse aimer, après avoir tenté inutilement toutes les voies de la douceur et de la violence pour faire changer de sentiments au prince son frère, ou pour enlever Clidamire du lieu où elle était, craignant qu'elle ne mourût de chagrin, fit dire au Prince des Léontins que pour essayer de guérir sa passion, il était résolu de faire un voyage pourvu que dès qu'il serait parti il laissât Clidamire en liberté, ou que du moins, il la mit auprès d'une dame de qualité qui lui put répondre d'elle. Après cela, diverses personnes importantes s'étant mêlées de négocier cette affaire, ce malheureux amant pour délivrer sa maîtresse, s'en éloigna, et s'éloigna de son pays par un pur sentiment d'amour car il ne faut pas que vous vous imaginiez qu'il eut dessein de songer à n'aimer plus Clidamire, au contraire, il n'avait jamais été plus amoureux qu'il l'était alors. Aussi lui écrivit-il en partant, une lettre qui était la plus belle et la plus touchante du monde, qu'il laissa à une confidente de sa passion, avec ordre de dire à son amie, qu'il sacrifiait toutes choses pour son intérêt, qu'il se tiendrait heureux dans son exil, pourvu qu'elle lui conservât son affection, comme il lui conserverait la sienne, l'assurant que dès qu'il saurait qu'on ne l'observerait plus de si près, il retournerait, inconnu, dans Leonte, pour la voir et pour l'enlever de son consentement, si elle l'aimait assez pour s'attacher inséparablement à sa fortune. Il la recommanda même en partant à la princesse sa sœur, et à tout ce qu'il avait d'amis et d'amies dans la cour et il n'oublia rien de tout ce qu'un amant fidèle devait faire. Après quoi, il s'embarqua dans un vaisseau qui s'en retournait à Rhege, portant avec lui toutes les lettres qu'il avait de Clidamire, comme l'unique consolation qu'il pouvait avoir durant son exil. Car j'avais oublié de vous dire que le Prince des Léontins ne s'était engagé à faire sortir Clidamire du lieu où il l'avait mise, qu'à condition qu'Artemidore sortirait de l'île. Le voilà donc embarqué pour une navigation qui ne devait pas être longue, mais comme la mer de Sicile est très dangereuse, un vent furieux s'étant levé poussa le vaisseau où était Artemidore, entre ces écueils si fameux par les naufrages qu'ils ont fait faire, et qui sont connus sous les noms de Scylla et de Charybde.

Il est vrai que le bonheur d'Artemidore voulut que le pilote ayant eu dessein de relâcher à Messène où la tempête l'avait jeté, son vaisseau, qui s'était dégagé heureusement d'entre ces fameux écueils après en avoir été fracassé fût échoué contre un banc de sable qui n'était pas fort éloigné du rivage. Ceux qui étaient dedans voyant que le vaisseau faisait eau de tous côtés, se résolurent de se sauver à la nage. Pour Artemidore, il signala son amour en cette rencontre car ne croyant pas d'abord pouvoir sauver une cassette où étaient toutes les lettres de sa maîtresse et ne pouvant se résoudre à les abandonner, il demeura le dernier dans le vaisseau. Mais à la fin, ayant attaché cette cassette sur deux rames croisées et ces rames à une corde qu'il se passa au bras gauche, il jeta les rames à la mer, s'y

jeta lui-même après, nageant avec tant de force qu'il gagna le rivage, et conserva ces précieuses marques qu'il avait de l'affection de Clidamire. Il y eut aussi beaucoup de ceux qui s'étaient jetés dans la mer qui échappèrent mais il y en eut aussi une partie qui périt. Cependant, comme ce naufrage était arrivé assez près de Messène, Artemidore y fut, mais y fut en pitoyable état car son équipage était perdu. Le hasard avait même fait que ses gens avaient péri, et s'il ne se fut souvenu qu'il connaissait un homme à Messène qui avait autrefois été auprès du Prince son père, il n'eût su que devenir, car le capitaine du vaisseau dans lequel il était venu n'était pas de Leonte, joint qu'il était lui-même si misérable, qu'il n'était pas en état de le pouvoir assister.

Artemidore étant donc allé à Messène, eut le bonheur d'y trouver celui qu'il cherchait. Comme il n'y voulait pas être connu pour ce qu'il était, il changea d'habit et prit celui d'un ami soldat. Aussi bien cet homme chez qui il avait trouvé de l'assistance, n'était pas en pouvoir de le mettre en un équipage proportionné à sa condition. D'ailleurs, Artemidore trouvait quelque douceur à être tout à fait maître de lui-même pendant son exil et à n'être point assujetti à toutes les cérémonies qui suivent inséparablement les personnes de sa qualité quand on les connaît aux villes où elles passent. Il se trouva pourtant alors assez embarrassé à choisir le lieu où il voulait aller, car en l'état où il était il ne voulait plus passer à Rhege, il y connaissait trop de gens. De sorte qu'après y avoir bien pensé il eut dessein d'aller à Heraclée, d'où il espéra pouvoir aisément savoir ce qui se passait à Leonte. Il pensa même qu'il lui serait avantageux de prendre cette résolution, parce qu'il y avait alors guerre entre le Prince d'Agrigente et le Prince d'Heraclée, pour les limites de ces deux petits états. Car comme vous le savez, la Sicile est divisée en tant de dominations différentes, qu'elle ne peut presque jamais être tout à fait en paix. Et comme le Prince de Leonte était ennemi du Prince d'Agrigente, Artemidore crut que s'il portait les armes contre lui, le prince son frère lui en saurait gré quand il le saurait, et se repentirait peut-être de tout ce qu'il avait fait contre l'intérêt de son amour. Ce n'est pas qu'Artemidore, comme il est équitable, ne sut bien que le Prince de Leonte son frère était injuste en haïssant le Prince d'Agrigente qui est un homme d'un très grand mérite, mais, après tout, il ne faisait rien qui choquât l'équité, puisqu'il voulait aller à la guerre, de prendre plutôt le parti du Prince d'Heraclée que celui d'un autre, dont son frère était ennemi.

Il partit donc avec dessein de se mettre dans les troupes d'Heraclée, après avoir été un mois à Messène. En y allant, il rencontra quelques coureurs de celles du Prince d'Agrigente. Comme il n'eût pas voulu être pris, il fit ce qu'il put pour l'éviter. Il s'était joint à huit ou dix cavaliers qu'il avait rencontrés et qui retournaient au Camp d'Heraclée. Il les exhorta à se défendre, et en effet ils se défendirent si courageusement, qu'il n'y a jamais eu un si grand, ni si long combat, entre un nombre si inégal. Les Agrigentins étaient quatre fois plus forts que ceux d'Heraclée. Pour Artemidore, il fit des choses si prodigieuses qu'étant demeuré lui seul en état de combattre, ceux qui l'environnaient prirent la résolution de lui sauver la vie malgré l'opiniâtreté qu'il avait à ne se vouloir pas rendre. Et en effet, quoiqu'ils lui pussent dire, il ne se rendit point et il fallut qu'ils le forçassent à recevoir la vie, après que son épée se fut rompue.

Il y avait parmi ces Agrigentins, un homme de commandement de qualité, appelé Terille, qui trouva cette action trop hardie et trop grande pour être faite par un simple cavalier, tel qu'il semblait être à son habillement. Joint qu'il vit quelque chose dans son air de si noble et de si grand qu'il crût qu'il devait traiter ce prisonnier autrement qu'un autre. Il le fit donc garder très soigneusement et après avoir renvoyé une partie des siens au camp, il fut lui présenter son prisonnier au Prince d'Agrigente, qui était allé pour deux ou trois jours à la ville dont il portait le nom. Artemidore fut sans doute bien affligé d'être prisonnier d'un prince avec qui le Prince de Leonte son frère avait de si grands démêlés qu'on ne les avait jamais pu accorder, car il croyait que s'il était connu pour ce qu'il était, le Prince d'Agrigente en tirerait beaucoup d'avantages et que le Prince de Leonte maltraiterait peut-être encore plus Clidamire parce qu'il la regarderait comme la cause innocente de cette fâcheuse aventure. Il espéra pourtant qu'il ne serait pas connu, car il n'y avait pas alors grand commerce de Leonte à Agrigente, joint qu'ayant su que le prince vers qui on le menait était à un château qu'il avait fait bâtir au haut de la ville, il pensa qu'il ne serait peut-être pas exposé à la vue de beaucoup de monde, qu'il ne souffrirait que l'ennui de la prison, que dans quelque échange général de prisonniers il pourrait recouvrer la liberté. Il pensa même pour se consoler, que les guerres qui se faisaient entre d'aussi petits états que ceux d'Agrigente et d'Heraclée ne duraient presque jamais longtemps. Ainsi il crût qu'il n'avait autre chose à faire qu'à ne se faire pas connaître et qu'à supporter sa prison constamment. S'étant bien affermi dans cette résolution, il se laissa conduire où l'on voulut.

Mais Madame, avant que de vous dire de quelle manière Artemidore fût présenté au Prince d'Agrigente, et de vous raconter de quelle façon il en fut traité, il faut que je vous parle un peu au long et du prince à qui on le présenta, et de la princesse sa fille et d'une autre personne de même sexe qui a beaucoup de part à cette histoire afin que dans la suite de mon récit vous ayez plus de plaisir en apprenant ce que je vous raconterai car pour moi j'aime fort à connaître les gens dont on me raconte quelque aventure. C'est pourquoi il faut que je vous dise que le Prince d'Agrigente est un homme fort illustre en toutes choses. Sa maison, à laquelle cette principauté appartient, est non seulement très noble et très ancienne mais encore très célèbre pour s'être opposée courageusement à la tyrannie de ce cruel Phalaris, qui donnait des prix à ceux qui inventaient de nouveaux supplices et dont les injustices sont tellement en horreur aux Agrigentins, qu'on n'ose encore prononcer son nom si ce n'est pour le détester. Afin d'entretenir la haine qu'ils ont pour lui, et de la rendre éternelle, ils montrent un jour de l'année, avec des imprécations, ce taureau d'airain, qu'un homme appelé Perille avait fait afin qu'on y enfermât ceux que ce tyran voudrait faire mourir et que lorsqu'on ferait un grand feu tout à l'entour qui les brûlerait de la plus cruelle manière du monde, les voix qu'ils prononceraient ressemblassent à des mugissements et attendrissent moins le peuple qui les entendrait. Vous pouvez juger par cette seule invention qu'on avait trouvée pour plaire à Phalaris, quel devait être ce tyran. Il fit pourtant une action de justice une fois en sa vie, car il fit mourir dans ce taureau d'airain celui qui l'avait inventé, quoiqu'il fut accoutumé de récompenser ceux qui inventaient de pareilles choses. Mais s'il fut juste envers Per-

ille, les dieux furent justes envers lui, puisqu'après mille et mille cruautés, il mourut dans le même taureau d'airain où Perille était mort, et la haine que les Agrigentins eurent pour lui fut si forte, que, parce que les gardes étaient habillés de bleu et que c'étaient eux qui étaient employés à exécuter les cruautés, ils défendirent cette aimable couleur à tous ceux qui dépendaient d'eux. Et en effet, ce n'est que depuis un an que la Princesse d'Agrigente, à la prière d'une amie qu'elle a qui aime passionnément cette couleur, l'a remise en usage.

Mais pour en revenir où j'en étais, le prince dont je vous parle étant d'une race ancienne et ennemie de ce fier tyran, est en vénération à Agrigente. Joint que, quand il ne serait recommandable que par sa propre vertu, il serait fort respecté de ses sujets, car outre qu'il gouverne presque la ville comme si elle était en république, il a de l'esprit, de l'étude, de la capacité et de l'expérience. Il est bon soldat et grand capitaine, il sait tenir ses troupes dans une exacte discipline et sait admirablement l'art de se faire craindre et aimer de ses soldats en particulier, et de ses sujets en général. Il a, de plus, tout à fait le procédé d'un homme de sa naissance car il est doux, civil, et obligeant, principalement pour les dames. Il entend et parle avec facilité plusieurs langues, il aime les lettres et toutes les belles choses, il est magnifique et libéral et a le cœur sensiblement touché de la belle gloire. Il prend tous les plaisirs des honnêtes gens, et il conserve un certain air galant qui fait voir à ceux qui s'y connaissent qu'il a eu le cœur très sensible à l'amour. Si ce prince est digne de grandes louanges, il a une fille digne de lui, et digne de l'admiration de tout le monde.

Philonice, c'est ainsi que s'appelle la Princesse d'Agrigente, est la plus surprenante personne de la Terre, car il faut que vous sachiez que comme elle a perdu la Princesse sa mère fort jeune, et que son illustre père a été fort occupé à diverses guerres où il s'est couvert de gloire, au lieu de la laisser à Agrigente, il la fit élever à la campagne, à un magnifique château qui est à lui. Cependant, quand elle est venue à paraître dans le monde, elle y a paru avec toute la politesse imaginable et l'on peut assurer sans flatterie qu'elle sait cent choses qu'elle n'a jamais apprises et qu'il faut qu'elle ait devinées. Pour sa personne, elle plaît infiniment, et plus on la voit, plus elle plaît.

Elle a les cheveux noirs, déliés et luisants, la taille médiocre mais si agréable et si noble, qu'on ne peut pas l'en avoir davantage. Son action est libre et naturelle et sans aucune affectation. Elle a le visage en oval, le teint uni, lustré, et même assez vif quand elle est en un de ses jours de santé qui sont si avantageux à toutes les belles. Elle a la bouche bien taillée, le sourire doux, spirituel et obligeant. Pour les yeux, elle les a admirables, car ils sont si pleins de feu et d'esprit et d'un noir si brillant, qu'à peine en peut-on soutenir l'éclat, quoiqu'ils aient une douceur extrême. Cependant, il résulte de tous ces traits un air si modeste sur le visage de Philonice, qu'on ne saurait douter de la vertu de son âme et de la délicatesse de son esprit par sa physionomie seulement. Ce n'est pas que quand elle est avec des gens qui ne lui plaisent point et qu'elle n'estime guère, elle n'ait une certaine froideur, qui sans être incivile, a quelque chose de plus touchant pour ceux à qui elle s'adresse quand ils ont quelque esprit, que la fierté même d'une autre personne. Elle est pourtant toujours douce, mais, par grandeur d'âme, et par une

probité dont elle s'est fait une habitude il ne lui est pas aisé de faire de ces caresses trompeuses, dont presque toutes les femmes de la cour sont si prodigues. Mais aussi, pour une personne qu'elle aime, il n'y a pas une princesse en toute la Terre, qui sache témoigner sa tendresse plus obligeamment, ni plus exactement, car de quoi ne s'avise-t-elle pas pour obliger ses amies ? Elle a même l'inclination bienfaisante et libérale et tous ses sentiments sont si droits, et si généreux, qu'elle ne pense et ne dit jamais rien que ce qu'elle doit dire et penser.

Pour de l'esprit, elle en a jusqu'à donner de l'admiration, car elle parle avec justesse, galamment et naturellement tout ensemble. Elle entend tout ce qu'on dit finement et y répond de même. Elle écrit des billets si doux, si pleins d'esprit et d'un style si aisé, si naturel et qui sent si fort la personne de qualité, qu'on ne l'en saurait assez louer. Mais ce qu'il y a de plus admirable en Philonice, c'est qu'elle a une vertu solide sans être sauvage ; qu'elle aime la gloire plus que toutes choses, qu'elle a le cœur tendre et l'esprit ferme et que son amitié est également constante, agréable et sincère.

Elle est aussi très adroite à tout ce qu'elle entreprend et on ne peut pas mieux danser qu'elle danse. Elle sait pourtant se priver de ce divertissement sans beaucoup de peine car elle n'est jamais capable de nul emportement. Elle est jeune et sage tout ensemble, elle a du jugement sans expérience et de la prudence sans orgueil. Elle est, enfin, si accomplie, qu'on ne peut dire autre chose contre elle, sinon qu'elle a une vertu de trop puisqu'il est certain qu'elle est si modeste, qu'elle ne s'en connaît pas assez bien, du moins parle-t-elle comme si elle ne s'estimait pas autant qu'elle le devrait. Il est vrai qu'elle s'accuse elle-même d'une façon si ingénieuse, que ses propres paroles la démentent car elle dit si spirituellement qu'elle n'a point assez d'esprit, qu'elle ne persuade personne, quoique tous ceux qui l'approchent aient beaucoup de déférence pour elle.

Cependant, il faut que je vous dise encore, qu'il y a une fille au même lieu dont le père est gouverneur du château d'Agrigente, qui a beaucoup de part à l'amitié de Philonice et qui mérite sans doute aussi d'en avoir. Car outre qu'elle est belle et de bonne mine, elle a un certain esprit engageant et doux, qui plaît et qui charme tous ceux qui l'approchent, elle sait s'accommoder à toutes sortes de gens ; elle parle de toutes sortes de choses admirablement, il ne paraît jamais qu'elle s'ennuie avec ceux qui sont auprès d'elle et elle a un certain enjouement modeste quand elle veut, qui divertit plus que cette joie excessive qu'on voit en certaines personnes qui passent pour fort divertissantes. Cette fille qui s'appelle Berelise, a de plus l'esprit si passionné, qu'elle fait presque principalement consister la gloire, à savoir bien aimer ses amis et ses amies. Et comme Philonice a beaucoup d'inclination pour cette personne, elle est d'ordinaire auprès d'elle. Le jour qu'Artemidore fut mené au château d'Agrigente, elle était avec cette princesse qui était alors dans une grande salle où le Prince son père était avec plusieurs autres dames, appuyé sur un balcon qui donnait sur la cour, afin de leur faire voir douze chevaux admirablement beaux qu'on lui avait donnés depuis peu, parce que la Princesse sa fille ayant fait une partie de chasse pour le lendemain, il voulait qu'elle et Berelise choisissent ceux qu'elles voudraient pour cette fête galante. Comme ils étaient donc occupés à regarder ces chevaux qui avaient

tous des housses magnifiques, Terille, qui avait pris Artemidore, entra dans cette salle suivi de son prisonnier car pour ceux qui l'escortaient, ils demeurèrent à l'entrée de la porte. Vous savez qu'Artemidore a la mine haute, et vous me croirez aisément quand je vous dirai qu'il attira les regards du Prince d'Agrigente, de la Princesse Philonice, de l'aimable Berelise, et de tout le reste de la compagnie. Encore qu'il n'eût qu'un habillement simple, il ne laissait pas d'être propre et d'avoir l'air d'un homme de qualité, quoique dans le dessein qu'il avait de se déguiser, il affectât d'avoir plus de simplicité qu'à l'ordinaire en sa façon d'agir. Il est vrai que voyant des dames, et des dames bien faites, il ne pût s'empêcher de les saluer de fort bonne grâce et de leur donner beaucoup de disposition à avoir bonne opinion de lui. Cependant Terille qui le présentait au Prince d'Agrigente, prenant la parole dès qu'il vit que ce prince était disposé à l'écouter, « Seigneur, lui dit-il, je viens vous présenter ce prisonnier que je suis obligé de louer avec sincérité, afin d'excuser la faiblesse de ceux qui l'ont pris, et de vous donner une occasion de bien traiter sa valeur. Car pour vous parler avec l'ingénuité d'un homme d'honneur qui doit louer le courage de ses propres ennemis, il m'a quelquefois été plus aisé de mettre cinq cents hommes en fuite, que de vaincre ce vaillant homme. Il a même tant eu de peine à se rendre après que son épée a été rompue, que j'ai crû vous devoir apprendre quel est son courage, afin que le faisant traiter comme il mérite de l'être, il se repente d'avoir exposé sa vie pour n'être pas votre prisonnier.

— Il est si naturel à des vainqueurs généreux, dit alors Artemidore, de louer la valeur de ceux qu'ils ont vaincus que je ne tire nulle vanité des louanges qu'on me donne.

— Celui qui vous loue, reprit le Prince d'Agrigente, est assez brave lui-même pour faire qu'on puisse tirer beaucoup de gloire de ses louanges et si vous l'aviez vu en quelque occasion dangereuse pour lui, comme il vous a vu en une rencontre dangereuse pour vous, vous parleriez sans doute de sa valeur, comme il parle de la vôtre. Cependant, comme le grand cœur que vous avez témoigné et l'air que vous avez sur le visage me disposent facilement à croire que vous êtes d'un sang illustre, quoique votre habillement ne semble être que celui d'un simple officier. Dites-moi de quel lieu vous êtes, quelle est votre condition et par quel motif un aussi vaillant homme que vous s'est jeté dans le parti le plus injuste ? Car je connais bien à votre accent que vous n'êtes pas d'Heraclée, quoique je connaisse bien aussi que vous êtes de Sicile. Mais après avoir conclu que vous êtes de Sicile et point d'Heraclée, je vous avoue que je ne puis dire précisément si vous êtes de Syracuse, de Panorme, d'Erice, de Messène, ou de Leonte quoiqu'il semble que votre prononciation tienne plus de ce dernier lieu que de tous les autres,

— Seigneur, reprit Artemidore, comme j'ai quelques raisons particulières qui m'obligent à ne dire pas le lieu d'où je suis, vous m'en dispenserez s'il vous plaît. Cependant, je puis vous assurer que je ne me plaindrai point de vous, pourvu que vous me fassiez la grâce de me faire traiter comme un simple soldat et comme un prisonnier de guerre. »

Pendant qu'Artemidore parlait ainsi, Philonice et Berelise le regardaient et le Prince d'Agrigente qui le considérait aussi avec beaucoup d'attention prit garde qu'il avait les mains très belles pour un homme, et qu'elles n'étaient ni grossières, ni basanées, comme ont accoutumé de les avoir ceux qui sont ce qu'il disait être. C'est pourquoi se tournant vers Philonice et vers Berelise, « De grâce, leur dit-il, que pensez-vous de ce prisonnier ? Dois-je croire à ses paroles ou à ma raison ?

— Pour moi, reprit Philonice, je lui trouve tout à fait l'air d'un homme de qualité.

— En mon particulier, ajouta Berelise, je suis si fortement persuadée que ce prisonnier est un homme de condition, un homme d'esprit, et un homme à aventures, que quand il me l'aurait avoué, je ne le croirais pas plus fortement que je le crois. Car après tout, poursuivit-elle en abaissant la voix, s'il n'était qu'un simple soldat il affecterait de vouloir faire croire qu'il serait quelque chose de plus, afin d'être mieux traité. Vous lui avez donné assez de lieu de se faire passer pour un homme de qualité, quand même il ne le serait pas et il faut assurément qu'il ait quelque raison particulière qui l'oblige à se cacher,

Philonice confirmant ce qu'avait dit Berelise, et toutes les autres dames qui étaient là ayant dit que de certitude ce prisonnier n'était ni un simple soldat, ni même un simple officier, le Prince d'Agrigente se tournant vers lui avec cet air galant et civil qu'il a toujours : « Comme il vous est avantageux qu'on doute de vos paroles, lui dit-il, et que toutes ces dames ne veulent pas vous croire, ni souffrir que je vous croie, vous me permettrez de penser que vous n'êtes pas ce que vous dites être. C'est pourquoi vous serez traité avec toute la civilité et toute la douceur qu'on doit avoir pour un prisonnier brave et généreux, mais vous serez aussi gardé avec toute l'exactitude qu'on a pour les personnes de condition. Cependant, il pourra être que dans la suite du temps vous vous résoudrez à parler avec plus de confiance.

— Ce n'est pas aux vaincus à vouloir donner la loi aux vainqueurs, reprit Artemidore et je n'ai sans doute rien à faire qu'à supporter constamment ma prison et que rendre grâces à ces dames de l'opinion avantageuse qu'elles ont de moi. »

Artemidore dit cela d'un air si noble, que tous ceux qui l'entendirent se confirmèrent en la croyance qu'il était plus que ce qu'il disait être. Après quoi, le Prince d'Agrigente fit venir le père de Berelise, qui comme je vous l'ai dit, était gouverneur de ce château, et lui commanda de faire bien traiter ce prisonnier, et de le faire garder soigneusement. Et en effet, il fit mener à l'instant Artemidore où il devait être. « Mais afin, ajouta le Prince d'Agrigente s'adressant à Berelise, que ce prisonnier n'ait pas envie de rompre les chaînes que le sort de la guerre lui fait porter, donnez-lui de l'amour je vous en conjure.

— On dit qu'il est si dangereux d'en vouloir donner beaucoup, sans s'exposer à en prendre un peu, répliqua galamment Philonice voyant que cette belle fille ne répondait point, que je ne conseillerais pas à Berelise de vous obéir.

— Son silence me dit pourtant qu'elle m'obéira, répliqua-t-il, joint qu'elle a regardé ce prisonnier si attentivement que je m'imagine qu'il touche son inclination !

— Je vous conteste ingénument, répondit Berelise en rougissant, que cet inconnu me plaît et que sans le connaître je le plains, comme un malheureux que je crois digne de ma compassion et à qui je rendrais volontiers tous les offices que je pourrais lui rendre, pourvu que ce ne fût pas contre votre service.

— Encore une fois, reprit le Prince d'Agrigente, vous ne lui en pouvez rendre de plus grand en l'état où il est, que de l'obliger à vous aimer, car si cela est il aimera sa prison, il bénira sa captivité, ses chaînes lui seront douces, il changera peut-être de parti et vous me donnerez un nouveau sujet en vous faisant un nouvel esclave. »

Après cela tout le monde se mit à faire la guerre à Berelise voyant que le Prince d'Agrigente y prenait plaisir, et toute la compagnie en prenait d'autant plus qu'on savait que Terille était fort amoureux de Berelise quoiqu'elle ne le pût souffrir. De sorte que cet amant ne trouvait nullement bon qu'on conseillât à sa maîtresse de donner de l'amour à ce prisonnier, car il avait remarqué qu'elle l'avait regardé avec une attention extraordinaire, et il s'en fallait peu qu'il ne souhaitât de ne l'avoir point pris. Il ne pût même cacher le dépit qu'il avait, quoique ce fut un dépit mal fondé, et Berelise s'en apercevant et n'étant point marrie de le fâcher, changea tout d'un coup sa façon d'agir, et pour répondre à la raillerie du Prince d'Agrigente elle se mit à lui dire qu'après avoir bien pensé elle trouvait qu'en effet il y avait de la charité à donner de l'amour à ce prisonnier. "Mais afin que cela se fasse avec gloire pour moi, poursuivit-elle, il faut qu'il soit effectivement un homme de qualité. Il faut même qu'il soit du pays de vos ennemis, il faut qu'il y soit amoureux, que j'efface sa première maîtresse de son cœur, que je l'oblige à changer de parti, et que je lui fasse oublier sa patrie,

— Mais s'il changeait de parti, reprit brusquement Terille, serait-il digne de votre estime et croyez-vous qu'un homme sans honneur méritât d'avoir de l'amour pour vous ?

— Pour moi, reprit Berelise, j'aime la gloire autant que personne, et je ne puis souffrir une lâche action. Mais en cas d'amour je ne voudrais point qu'on me vînt alléguer l'honneur pour ne faire pas ce que je voudrais qu'on fît et si j'avais un amant, et que je fusse assez injuste pour vouloir un témoignage d'affection de lui qui ne fut pas tout à fait compatible avec la droite justice, je voudrais qu'il fût injuste pour l'amour de moi, ou qu'il cessât de m'aimer. Car si je ne fais pas de scrupule d'être injuste pour l'amour de moi-même, puis-je trouver bon que mon amant en fasse pour l'amour de lui, et qu'il préfère son intérêt à ma volonté ? Je sais bien qu'à parler de cela bien sagement, l'amour ne doit rien faire faire contre l'honneur mais à en parler en maîtresse, l'amour doit faire faire toutes choses à un amant,

— Ha, Berelise ! reprit Philonice, vous en dites trop car, le moyen d'estimer celui qui vous obéirait si vous lui commandiez une lâcheté ?

— Je vous ai déjà dit, reprit-elle, que je ne veux pas estimer plus mon amant que moi-même et que je veux qu'il soit capable de faire tout ce que je fais, et tout ce que je veux qu'il fasse. Ce n'est pas que je ne sois assurée que je serais incapable de commander jamais une lâcheté mais je suis assurée en même temps, qu'une

maîtresse ne peut jamais trouver bon qu'on ne lui obéisse aveuglément et que quand on lui a désobéi, on prétende encore être son amant.

— Pour moi, reprit le Prince d'Agrigente, qui ai peut-être autant d'expérience en amour qu'à la guerre, je crois qu'un homme d'honneur qui se voit dans la nécessité de faire une lâche action ou de désobéir à sa maîtresse, doit ne faire pas ce qu'elle commande mais il doit aussi sortir de son empire, et tâcher de se guérir par la connaissance qu'il a de son injustice. Mais il ne doit pas prétendre de continuer d'être aimé, puisqu'à parler de la chose en général, il n'appartient pas à un amant désobéissant d'aspirer à cet avantage et quand on a le malheur d'aimer une personne peu généreuse, il faut renoncer à son amour et à ses faveurs, car de vouloir conserver la liberté de raisonner sur tout ce qu'elle vous commande, c'est une chose si opposée aux lois de cette passion, que c'est proprement vouloir détruire l'empire de l'amour. Tous ces mots de prisonnier, de captif et d'esclave, dont on se sert pour dire un amant, marquent assez qu'il est obligé d'obéir, et qu'il faut sortir de l'empire de ce dieu qui fait tant d'heureux et de malheureux si l'on ne veut obéir sans raison et sans connaissance. Mais quand je conclus qu'il faut toujours obéir à sa maîtresse, ajouta-t-il, je dis en même temps qu'il n'en faut point avoir qui n'ait le cœur généreux,

— Mais Seigneur, reprit Terille, qui avait l'esprit irrité, si un homme est obligé d'obéir aveuglément, que devient l'amour réciproque et pensez-vous qu'il soit juste qu'une femme vous dise éternellement pour vous refuser les plus petites faveurs, que la gloire ne lui permet pas de vous les accorder et qu'un homme ne puisse pas dire à une femme que son honneur ne veut pas qu'il lui obéisse ? Car si vous souhaitez qu'une dame vous donne une assignation, elle vous dit qu'elle hasarderait sa réputation, et qu'elle ne le fera pas si vous la priez de vous écrire, elle vous dira qu'encore que cela pût être innocent, il est si dangereux de s'y accoutumer, qu'elle ne s'y pourrait résoudre. Cependant ces choses qu'elle refuse par un sentiment de gloire, ne sont pas des choses criminelles et vous voulez pourtant qu'un amant ne puisse rien refuser, et qu'en un mot l'amour réciproque ne le soit point,

— De grâce, reprit Philonice pour faire plaisir à Berelise, ne vous allez pas imaginer que quand il serait vrai qu'une femme put aimer autant qu'elle serait aimée, elle fut obligée aux mêmes choses car il y a des affections réciproques dont les témoignages doivent être bien différents.

— Il est vrai, dit le Prince d'Agrigente, car les rois doivent aimer leurs sujets et les sujets doivent aimer leurs rois. Cependant, leurs obligations sont bien différentes car les uns ont pouvoir de commander, et les autres doivent toujours obéir. Les pères et les enfants doivent aussi avoir une affection mutuelle. Il y en doit avoir même entre les maîtres et les esclaves, quoique leurs devoirs ne se ressemblent point, ainsi, quoiqu'il doive y avoir de l'amour dans le cœur d'une amante, aussi bien que dans le cœur d'un amant, les témoignages n'en doivent pas toujours être semblables et il ne s'est jamais entendu dire qu'un amant ait dit à sa maîtresse « je vous commande de m'obéir ». Cependant, il n'y a personne qui ne sache qu'en la bouche d'une dame, un commandement est plus obligeant qu'une prière et qu'entre prier, ordonner, ou commander, l'usage à mis certaines

distinctions qui font qu'un amant qui a l'esprit délicat en amour, aimera mieux qu'on lui ordonne quelque chose que de l'en prier, qu'il trouvera encore quelque douceur plus grande au mot de commander, qu'à celui d'ordonner. Encore donc que l'obéissance aveugle soit le partage des amants parfaits, ce ne doit pas être celui d'une amante. C'est pourquoi, je le redis encore, il faut qu'un amant obéisse ou qu'il cesse d'être amant, car dès qu'on peut désobéir on peut n'aimer plus, et on n'a plus droit de prétendre d'être aimé. Si la belle Berelise peut m'acquérir ce vaillant prisonnier et le mettre dans mon parti, j'en serai fort aise.

— Je vous avoue, reprit-elle malicieusement, que je n'en serais pas marrie, et que si j'avais un peu plus de beauté, et plus de ces charmes qui font propres à conquérir les cœurs, je ne désespérerais pas d'en venir à bout, car je sens beaucoup de disposition à bien penser de cet inconnu.

— Vous en avez quelquefois tant à penser mal de ceux que vous connaissez, lui dit Terille à demi bas, que cette nouvelle espèce d'injustice que vous avez ne me surprend pas.

— Ceux que vous dites que je connais, se connaissent peut-être si peu eux-mêmes, lui répliqua fièrement Berelise, qu'ils n'ont pas grand droit de m'accuser d'injustice.»

Après cela, le Prince d'Agrigente se mettant à parler à toutes les dames qui étaient auprès de la Princesse sa fille, de la partie de chasse qui devait se faire le lendemain, la conversation changea et quand le soir approcha, le prince s'en retourna à son palais qui est au milieu de toute la ville. Philonice fit la même chose, toutes les autres dames s'en allèrent aussi, Terille suivit le Prince d'Agrigente, et Berelise demeura chez son père qui se nomme Aphranor, et qui étant de la plus haute qualité, a le plus de pouvoir après le prince. Aussi quand le prince va à la guerre, c'est Aphranor qui commande en son absence et qui a la conduite de toutes choses. Cependant la partie de chasse qui se devait faire se fit, et avec toute la magnificence que le Prince d'Agrigente a accoutumé d'avoir à toutes les fêtes dont il se mêle.

Le jour était beau, la chasse fut heureuse et se fit en un endroit admirable. La compagnie fut belle, Philonice qui se tient admirablement à cheval et qui était habillée le plus galamment du monde ce jour-là, eut toute sa belle humeur ; Berelise toute seule eut je ne sais quelle disposition à la mélancolie qu'elle ne put jamais surmonter. Philonice avait pourtant eu pour elle mille petits soins obligeants car bien que Philonice n'aimât pas passionnément le bleu qu'elle avait mis en usage à Agrigente pour plaire seulement à Berelise, toute sa parure en était. Elle lui avait envoyé une espèce de coiffure avec des plumes pour la garantir du Soleil, qui était la plus jolie chose qu'on pût voir, et elle n'avait enfin rien oublié de tout ce qui la pouvait obliger, et de tout ce qui pouvait mettre la joie dans son cœur. Néanmoins, Berelise était rêveuse malgré qu'elle en eût, sans qu'elle sût ce qui la faisait rêver. Il est vrai que comme elle n'aimait pas Terille, et qu'il s'attacha fort auprès d'elle ce jour-là, il l'importunait et elle croyait qu'il était la seule cause de son chagrin. Aussi lorsque Philonice l'ayant séparée des autres, lui en demanda la cause, elle lui répondit que c'était que la compagnie était trop grande.

— Mais encore, lui dit Philonice, qui en voudriez-vous bannir ?

— J'en bannirais assurément Terille, répliqua-t-elle, et si je faisais tout ce que je voudrais, ajouta-t-elle en riant, je pense que je l'enverrais à la place de ce vaillant prisonnier, à qui je donnerais volontiers la sienne car du moins s'il ne me divertissait pas, il ne m'importunerait point,

— Sérieusement, lui dit Philonice en riant aussi bien qu'elle, je crois que vous avez une puissante inclination pour cet inconnu,

— Il est vrai que j'en ai fort bonne opinion, reprit Berelise, mais après tout, ce qui m'engage à le vouloir servir est un sentiment d'amitié où il n'a point de part, car comme vous le savez j'ai un frère qui m'est fort cher, qu'il y a plus d'un an qui est en voyage, et qui est peut-être exposé à de pareilles aventures. Or, j'ai dans la fantaisie qu'il y a une certaine équité qui oblige les dieux à nous rendre tout le bien que nous faisons, et je me suis résolue de faire tout ce que je pourrai pour cet inconnu, dans l'espérance que les dieux feront qu'en quelque lieu que mon frère soit, on lui rendra la pareille, car comme vous le savez, Telesis est mon ami aussi bien que mon frère, et je suis tout à la fois sa sœur et sa confidente. Ainsi me tenant plus obligée à l'aimer parce qu'il me traite comme son amie que parce qu'il est mon frère, je pense continuellement à lui et c'est assurément par le motif que je viens de dire que je m'intéresse à ce vaillant inconnu.

— Telesis est assurément digne de la tendresse que vous avez pour lui, reprit Philonice, mais je ne sais, ajouta-t-elle avec une galante malice, si en cette occasion vous vous seriez autant souvenue de Telesis, si ce prisonnier avait eu moins bonne mine, qu'il eût eu l'air moins noble, qu'on eût moins loué son courage, et qu'il eût témoigné avoir moins d'esprit.

— Il ne faut pas douter, répliqua ingénieusement Berelise, que ce qui fait principalement que je m'intéresse à cet inconnu, c'est qu'il y a quelque rapport entre lui et mon frère car Telesis est à peu près de son âge, il est, comme vous le savez, assez bien fait, il a donné quelques marques de courage, il a de l'esprit et il est, enfin si je l'ose dire, aussi galant que ce prisonnier semble l'être, si bien que c'est par ce rapport-là que je me trouve engagée à servir cet inconnu. »

Comme Berelise parlait ainsi, elle fut interrompue par le Prince d'Agrigente, qui lui dit que la chasse ne souffrirait pas une si longue conversation et qu'il ne fallait pas, pour ainsi dire, transposer les plaisirs si on les voulait bien goûter. De sorte que Berelise répondant galamment à ce que lui disait le Prince d'Agrigente, le reste de la chasse se passa tout à fait agréablement, et le soir le prince fit un festin magnifique à toutes les dames qui en avaient été. Artemidore qui était logé dans un pavillon dont la vue était sur un jardin du château d'Agrigente, avait vu de ses fenêtres revenir toute cette galante chasse, car encore que sa chambre fût de plain-pied du jardin, comme ce lieu-là est fort élevé, il découvrait, de là, tout le paysage qui environne la ville. La vue d'une compagnie où la joie semblait être universelle redoubla sa mélancolie, car il s'imaginait qu'elle serait la douleur de Clidamire, si elle savait qu'il fût prisonnier, et qu'il le fût d'un ennemi du Prince de Leonte. Il pensait même que sa seule absence lui causerait une affliction incroyable et quand il se souvenait de tous les témoignages d'amour qu'elle lui avait donnés et qu'il lui avait rendus, il ne doutait nullement qu'elle n'employât

tous les moments de sa vie à penser à lui, et à regretter son absence. Ainsi, il sentait non seulement sa propre douleur, mais il souffrait encore celle qu'il présupposait que Clidamire endurait à sa considération. Cependant, comme ceux qui le gardaient rapportèrent diverses choses de lui à Aphranor qui lui persuadèrent que ce prisonnier-là était de plus grande condition qu'il ne disait être, on le garda très exactement, bien qu'à cela près on le traitât avec beaucoup de civilité. Il avait pourtant la liberté d'être seul dans sa chambre pendant le jour et comme ceux qui l'avaient pris ne l'avaient pas maltraité, parce que sa rare valeur leur avait donné du respect pour lui, il avait encore diverses lettres de Clidamire qu'il relisait souvent pour se consoler. Car lorsqu'il était parti de Messène, il n'avait pas jugé que voulant passer pour un simple cavalier, il dût faire porter cette précieuse cassette qui était dépositaire de tous les secrets de son cœur et il s'était contenté de prendre les dernières lettres de Clidamire pour se consoler durant son voyage.

Artemidore vivant donc de cette sorte passait les journées entières à rêver, et à penser à Clidamire, et Berelise, par un sentiment d'inclination, de pitié, de générosité et de tendresse pour son frère absent, avait un soin fort grand de faire qu'on donnât à ce prisonnier toutes les choses qui pouvaient rendre sa prison plus douce. Mais si au commencement elle s'y crut obligée par toutes les raisons que je viens de dire, elle s'y trouva, après, engagée par un motif plus puissant.

Il faut que vous vous souveniez que la chambre d'Artemidore, comme je vous l'ai déjà dit, était de plain-pied de ce jardin dont la vue est si belle, de sorte qu'étant ouverte de deux faces, il y en avait une tournée vers la campagne, et l'autre vers le bout d'une allée qui regarde le long du parterre, et qui a une grande balustrade attachée au pavillon où était Artemidore. Cette allée étant très agréable quand il ne fait point Soleil, Berelise y allait très souvent vers le soir, mais comme on a mis des sièges aux deux bouts et au milieu de cette allée pour pouvoir se reposer et jouir commodément de la belle vue, il y avait un siège tout contre la fenêtre d'Artemidore, disposée de façon qu'encore que cette fenêtre soit grillée, on ne laisse pas de pouvoir s'avancer assez pour pouvoir converser commodément, faire la conversation avec ceux qui sont assis sur le siège qui est au bout de l'allée de ce côté-là. Il était donc arrivé très souvent qu'Artemidore qui s'était senti obligé de la bonne opinion que Berelise témoignait avoir de lui, l'avait saluée respectueusement lorsque sa fenêtre s'était trouvée ouverte, et Berelise qui est naturellement douce et civile, et qui avait une raison secrète, qu'elle ne savait pas elle-même, qui la rendait encore plus douce qu'à son ordinaire, avait parlé diverses fois à Artemidore. Mais comme il ne lui était pas possible de parler mal, plus elle l'avait vu plus elle l'avait estimé, joint que le voyant fort mélancolique, et remarquant même que le visage lui changeait, la compassion faisait qu'elle en avait plus de soin. Comme elle voyait presque tous les jours la charmante Princesse d'Agrigente, et qu'elle la voyait encore plus soigneusement qu'à son ordinaire, parce que le Prince son père, était allé à la guerre, elle lui parlait souvent de son prisonnier. Elle l'appelait quelquefois ainsi en raillant parce qu'elle en prenait soin, et elle le faisait principalement pour donner à Philonice la curiosité de lui parler, afin que connaissant son mérite, elle puisse, au retour du Prince son père, tâcher d'obtenir sa liberté. Et en effet, Philonice qui est bonne, pitoyable, et gé-

néreuse, et qui ne cherche que les occasions de faire du bien à quelqu'un, dit à Berelise qu'au premier beau jour qu'il ferait, elle irait le passer au château d'Agrigente, pour voir si elle avait raison de louer tant l'esprit de son prisonnier.

Comme c'était alors la plus belle saison de l'année, il fit si beau dès le lendemain que Philonice voulant tenir la parole qu'elle avait donnée à Berelise, fut passer toute la journée avec cette aimable fille. Elle y fut avec plusieurs dames et y mena même un de ses parents que le Prince d'Agrigente avait envoyé porter la nouvelle d'un avantage considérable qu'il avait remporté sur ses ennemis, car comme il était des amis de Berelise qui aimait fort à lui faire la guerre, elle crut que cela rendrait la promenade plus divertissante. La chose réussit comme elle l'avait pensé car Berelise eut ce jour-là toute sa belle humeur. Mais enfin, sans m'arrêter à vous dire des choses où Artemidore n'a point d'intérêt, il faut que vous sachiez que lorsque l'heure où l'on pouvait se promener commodément le long de cette balustrade dont j'ai déjà parlé, fut venue, Philonice, suivie de toute la compagnie y fut. Comme Berelise lui dit qu'elle ne voulait pas exposer son prisonnier à parler devant tant de monde, Philonice, suivie de Berelise seulement, fut vers la fenêtre d'Artemidore, qui voyant approcher cette princesse la salua profondément. Après quoi, il se voulut ôter de la fenêtre par un sentiment respectueux. Mais Philonice le rappelant : « Revenez vaillant inconnu ! lui dit-elle, revenez, et ne fuyez pas ceux qui vous cherchent !

— Je suis si peu digne de l'honneur que vous me faites Madame, reprit-il, que vous ne devez pas trouver étrange si j'ai voulu me priver d'un plaisir que je ne crois pas mériter.

— Tous les honnêtes gens malheureux, répliqua la généreuse Philonice, méritent la compassion de tout le monde, et quand vous ne seriez que ce que vous dites être, vous mériteriez la protection que je vous offre. Mais à vous parler sincèrement, je voudrais bien que vous voulussiez me dire précisément d'où vous êtes, et qui vous êtes ?

— Si je le voulais Madame, reprit Artemidore, il me serait aisé de vous dire un mensonge dont vous ne me pourriez convaincre présentement, mais comme je fais profession de probité, je crois qu'il vaut mieux vous avouer ingénument que j'ai des raisons, qui ne regardent que moi, qui m'empêchent de vous dire le lieu de ma naissance, que d'aller inventer une fable peu divertissante,

— Mais avouez du moins, répliqua-t-elle, que vous êtes d'une qualité proportionnée à votre esprit, et que comme votre langage, ni votre cœur ne sont pas d'un simple soldat, vous n'en avez pas aussi la naissance, car enfin, je vous assure que Berelise est fort de vos amies, et que j'en serai aussi bien qu'elle si vous voulez avoir cette sincérité pour moi, de sorte que vous pouvez nous confier votre secret sans craindre d'être trahi.

— Les secrets d'un malheureux, Madame, reprit-il, sont si peu agréables à savoir, que quand je serais ce que vous pensez que je suis, je ne vous devrais pas dire les miens car ce serait être fort ingrat que de reconnaître la générosité que vous avez pour moi, par un long récit d'aventures mélancoliques. C'est pourquoi Madame, ne me commandez pas s'il vous plaît, une chose que je ne puis, et que je ne dois pas faire, et soyez certaine que l'honneur que vous me faites m'est si sensible, que

si les malheurs qui m'accablent étaient d'une nature à pouvoir cesser, j'aurais cessé d'être malheureux depuis que vous me faites l'honneur de me parler,

— Ha, Berelise ! vous avez raison, lui dit alors Philonice, votre prisonnier ne fut jamais ce qu'il veut qu'on le croie !

— De grâce, Madame, dit alors galamment Artemidore, apprenez-moi si le Prince d'Agrigente m'a donné à la belle Berelise ?

— Non, reprit agréablement Philonice, mais elle s'intéresse si fort à tout ce qui vous touche, qu'insensiblement elle s'est accoutumée à vous nommer son "prisonnier", et à faire que les autres vous nomment de même car comme vous ne voulez pas dire votre nom, il faut bien vous faire connaître par quelque chose de remarquable.

— Je suis bienheureux dans mon infortune, reprit-il en soupirant malgré lui, d'être le prisonnier d'une si belle et si généreuse personne.

— En vérité, dit Berelise en rougissant, vous n'y avez pas grand avantage car encore que je vous appelle hardiment "mon prisonnier," je ne vois pas que je sois trop en pouvoir de rompre vos chaînes. »

Comme elle disait cela, tout le reste de la compagnie s'approcha, si bien que Philonice s'étant assise et ayant fait asseoir toutes les dames et Clisias aussi, qui est celui que le Prince d'Agrigente avait envoyé porter la nouvelle de sa victoire, la conversation se fit en ce lieu-là.

Artemidore ne croyant pas en devoir être, voulut encore se retirer, mais comme Philonice lui avait trouvé beaucoup d'esprit, qu'il lui donnait de la curiosité et qu'elle était persuadée que c'était un homme de qualité, elle lui commanda de demeurer et d'écouter, du moins, ce qu'on dirait s'il ne voulait pas se mêler dans la conversation. Artemidore remercia Philonice de la bonté qu'elle avait pour lui et demeura appuyé contre les barreaux de ses fenêtres qui regardaient vers le siège où toute cette belle compagnie était assise. Mais à peine y fut-elle que Clisias se mit à porter envie à Artemidore, et à dire qu'il trouvait qu'on était bien plus heureux d'être prisonnier de guerre que d'être prisonnier d'amour ! « Si lorsqu'on était prisonnier de guerre, reprit Philonice, on ne pouvait être prisonnier d'amour, vous auriez raison de parler comme vous faites, mais à mon avis ce ne sont pas des chaînes incompatibles et l'on pourrait être les deux ensemble.

— En ce cas-là, reprit Clisias, un homme serait bien malheureux. »

Comme il parlait ainsi, Berelise regardant fortuitement Artemidore vit qu'il changea de couleur et présupposant qu'il pouvait bien être tout à la fois prisonnier de guerre et d'amour, elle eut envie de lui en dire quelque chose, et de faire remarquer le changement de son visage à Philonice. Mais un moment après, se repentant de ce premier sentiment sans savoir pourquoi, elle rougit et se tut, et laissa continuer la conversation à Clisias, qui répondit à Philonice qu'il soutiendrait toujours qu'un prisonnier de guerre sans amour était moins malheureux qu'un prisonnier d'amour en liberté. « Il me semble, dit alors agréablement Philonice, que comme il n'y a point ici d'homme que ce vaillant inconnu, qui a bien la mine de connaître la pesanteur de ces diverses chaînes, c'est à lui à dire son avis sur ce que vous avancez, car pour moi, de qui le cœur a toujours été

libre, qui n'ai jamais été prisonnière et qui, selon les apparences, ne le serai de ma vie, je ne vous répondrais pas assez bien. C'est pourquoi j'ordonne à Berelise de commander à son prisonnier de vous répondre,

— Comme l'amour est de tout pays, reprit Artemidore, et qu'il se trouve dans le cœur de toutes sortes de personnes sans nulle distinction de conditions, je ne dis pas que je ne connais point l'amour. C'est pourquoi Madame, sans attendre le commandement de la belle Berelise, je veux bien vous obéir et soutenir au contraire que tout malheureux qu'est un prisonnier d'amour, il vaut mieux l'être que d'être prisonnier de guerre. Ce n'est pas que les chaînes d'un amant ne soient plus pesantes que celles que le sort des armes fait porter, mais il y a mille et mille douceurs qui accompagnent les premières et qui ne se trouvent point aux secondes.

— Mais après tout, dit Clisias, un prisonnier de guerre quelque soigneusement gardé qu'il puisse être, a le cœur et l'esprit en liberté et il est presque dans la certitude d'être un jour hors de prison. Au contraire, un prisonnier d'amour avec une liberté apparente est dans un esclavage continuel, car non seulement il ne fait pas ce qu'il veut, mais il ne pense pas même ce que bon lui semble. Il ne sait point quand sa prison finira, et il ne peut seulement souhaiter qu'elle finisse !

— Ce que vous dites, reprit agréablement Artemidore, semble faire contre vous, car puisqu'un prisonnier de guerre désire continuellement de recouvrer sa liberté, qu'un prisonnier d'amour ne la peut seulement désirer, il s'ensuit que les chaînes que l'amour fait porter sont plus douces que les autres. En effet, il n'y a pas un seul supplice en amour qui n'ait été précédé, ou qui ne soit suivi, par un plaisir, et le désespoir même ne vient pour l'ordinaire qu'après avoir goûté la douceur de l'espérance, sans laquelle il ne peut jamais y avoir d'amour violente. Car n'est-il pas vrai que la douleur de l'absence ne vient et ne peut venir, qu'après qu'on a eu le plaisir de jouir de la présence d'une personne qu'on regrette ? Que la crainte ne vient guère dans le cœur d'un amant qu'après que l'espérance y a été ? Que la jalousie n'est presque jamais tout à fait violente, si ce n'est dans le cœur d'un amant aimé, ou qui croit l'avoir été plus qu'il ne l'est ? Ce n'est pas que les autres amants ne puissent aussi avoir de la jalousie, mais elle n'est pas si cruelle que celle dont j'entends parler. De plus, ceux qui ont le malheur de trouver des maîtresses dont l'inconstance les rend malheureux ont du moins eu la satisfaction d'être aimés, et je soutiens enfin, comme je l'ai déjà dit, que toutes les peines de l'amour sont précédées ou suivies par de très grands plaisirs. Je dis même hardiment, ajouta-t-il, qu'une partie de ces peines qui font tant gémir, tant soupirer et tant faire de plaintes, ont quelque chose de plus doux que ne le peut être cette liberté de cœur dont vous parlez, lorsque vous soutenez qu'un prisonnier de guerre sans amour est moins misérable qu'un homme amoureux en liberté,

— Je tombe d'accord, reprit Clisias, qu'il n'y a point de tourments en amour qui ne soient précédés ou suivis de quelques plaisirs, mais, à parler sincèrement, ces plaisirs sont de dangereux plaisirs, puisqu'il n'y en a qu'autant qu'il faut pour en rendre la privation très sensible et pour faire qu'on sente plus vivement tous les malheurs qui les suivent. Car il est certain que quelquefois, un regard favorable vous fait passer mille fâcheuses heures, parce qu'on s'imagine toujours que si l'on

était continuellement auprès de la personne que l'on aime, on serait heureux, quand même on n'obtiendrait rien davantage que le seul plaisir de la voir et d'en être vu. Et néanmoins, il arrive souvent qu'après avoir bien cherché, bien attendu, et fait cent et cent choses différentes pour avoir moyen d'être auprès de la personne qu'on aime, il arrive, dis-je, qu'elle se trouve en humeur bizarre, et que ce que vous aviez cru devoir faire votre félicité, fait votre infortune. Au contraire, quand vous la trouvez douce, il arrive encore que vous n'en êtes guère plus heureux, car ce même amant qui pensait qu'il serait content dès qu'il serait à genoux auprès de sa maîtresse, trouve alors qu'il manque encore cent mille choses à son bonheur. Ainsi, au lieu de se louer de la grâce qu'on lui accorde et qu'il a tant souhaitée, il en désire cent autres, et se croit aussi infortuné que s'il n'avait rien obtenu. Je soutiens même qu'il n'est pas au pouvoir de la plus belle personne du monde, de faire dire continuellement durant six mois à un homme amoureux, "je suis content" tant il est vrai que l'amour est incapable de pouvoir rendre heureux.

— Je confesse, reprit Artemidore, qu'il est difficile de trouver un amant qui ne désire rien, et qui, par conséquent, dise toujours qu'il est content, mais je soutiens que ce qui fait une partie de ses plaisirs, c'est qu'il manque toujours quelque chose à son bonheur, qu'il y a une certaine espèce d'inquiétude amoureuse qui est la plus douce et la plus agréable peine du monde, et qu'un des plus sensibles plaisirs de la Terre, c'est d'espérer ce que l'on désire avec ardeur,

— Il est vrai, répliqua Clisias, qu'à mon avis vous avez raison de parler tant à l'avantage de l'espérance, du moins sais-je bien, poursuivit-il, que j'ai remarqué cent fois en ma vie, en diverses occasions, que non seulement un amant sans espérance n'a pas grand plaisir, mais que même pour l'ordinaire, il ne mérite plus d'être heureux aussitôt qu'il est content. Dès qu'il est assuré d'être aimé, il cesse presque d'être aimable, du moins cesse-t-il bien souvent d'être aussi sensible, aussi soigneux, aussi exact, aussi propre, aussi complaisant et aussi respectueux qu'auparavant, et la certitude où il est d'avoir plu à sa maîtresse lui ôtant le désir de plaire, il vient quelquefois à ne plaire plus,

— Ha, Clisias, reprit Berelise, je haïrais bien un amant, posé que je fusse d'humeur à en avoir un, s'il n'apportait pas autant de soin à conserver mon cœur qu'il en aurait apporté à l'acquérir,

— Vous auriez raison, Madame, reprit Artemidore, car je crois qu'un homme qui se néglige quand il est aimé, mérite en effet d'être haï, et qu'il est presque aussi équitable de cesser d'aimer un de ces amants négligents, qu'un amant infidèle ! Je ne sais même, ajouta-t-il, si le procédé de ces gens que la bonne Fortune endort et qui s'abandonnent à une certaine paresse de cœur où ils perdent toute la sensibilité de l'amour, n'a point quelque chose de plus fâcheux et de plus outrageant, que celui de ces amants inconstants qui se laissent charmer à la nouveauté. Du moins sais-je bien que si j'étais une dame en une pareille aventure, j'aurais plus de dépit que mes propres charmes détruisissent l'amour dans le cœur de mon amant, que si d'autres charmes me le dérobaient.

— Vous parlez si bien de cette passion, reprit agréablement Philonice en se levant, que je meurs de peur pour l'amour de vous, que vous ne soyez tout à la fois prisonnier de guerre et prisonnier d'amour !

— Je vous suis bien redevable d'une peur si obligeante, reprit Artemidore, je présuppose pourtant Madame, qu'elle vient seulement de ce que vous connaissez bien que je n'ai pas assez de mérite pour être un amant heureux.

— Comme l'amour est aussi aveugle que la Fortune, répliqua Philonice, vous savez bien que ce n'est pas toujours le mérite qui est favorisé, et qu'ainsi je n'ai pas pensé ce que votre seule modestie vous fait penser. »

Ensuite Philonice dit encore quelque chose à Artemidore pour lui faire connaître qu'elle ne croyait pas ce qu'il disait, et pour l'assurer qu'elle le servirait en toutes les occasions qui se présenteraient. Après quoi, elle recommença de se promener. Mais tant que la promenade dura, on ne parla que du prisonnier de Berelise qui ne se pouvait lasser d'en parler et d'en faire parler les autres. Philonice pria même Clisias de supplier le Prince d'Agrigente, de sa part, que ce prisonnier eut la liberté de se promener, pourvu qu'il eût toujours des gardes avec lui. Ainsi, quelques jours après que Clisias fut retourné au camp, Aphranor eut ordre de permettre à Artemidore de sortir pourvu qu'il eût des gardes, et de lui faire voir les choses que l'on montre aux étrangers curieux qui viennent dans cette ville-là.

On lui fit donc voir les magnifiques ruines d'un grand palais qu'on appelle le palais des géants, où l'on voit des colonnes d'une grandeur prodigieuse et qui donnent, en effet, sujet de penser que les premiers habitants de cette île ont été plus grands que les autres hommes. Il fut aussi voir des aqueducs admirables qui sont à Agrigente. Il visita les temples d'Esculape, de Vulcain, d'Hercule, de Jupiter, de la Concorde, de Junon et celui de la Pudicité, que la Princesse Philonice a fait bâtir comme une marque éternelle de la pureté de son âme. On lui fit même voir divers tombeaux magnifiques qu'on a élevés à des chevaux, car il faut que vous sachiez en passant, que le terroir d'Agrigente en particulier, en porte de si admirables en beauté et en bonté, qu'il sont célèbres partout, et que de temps en temps, il y en a eu de si merveilleusement beaux et bons, que leurs maîtres leur ont fait élever des tombeaux magnifiques, tant la superfluité a été grande à Agrigente depuis qu'elle est devenue aussi riche qu'elle est. Aussi n'est-ce pas une ville de petite importance, car on assure qu'il y avait neuf cent mille habitants lorsque Phalaris s'en rendit maître.

Mais pour en revenir à Artemidore, depuis qu'il eût la permission de se promener il vit beaucoup davantage Berelise. Dans le dessein qu'il avait de se l'acquérir pour amie afin qu'elle pût lui servir à recouvrer sa liberté, il n'oublia rien de tout ce qu'il crût la pouvoir obliger. Plus il la vit, plus Berelise le trouva aimable, et plus cette puissante inclination qu'elle avait pour lui se fortifia. Elle devint même enfin si forte, que Berelise ne pût plus douter que ce qu'elle sentait pour ce prisonnier ne se dut nommer un commencement d'amour. De sorte que comme elle a assurément beaucoup de vertu, elle eut honte de sa faiblesse et s'y voulut opposer. « Que fais-je, disait-elle en elle-même comme elle l'a dit depuis, que fais-je de ma raison ? Je méprise Terille qui m'adore, qui est d'une condition proportionnée à la mienne, et j'aime un prisonnier inconnu qui ne m'aime pas et

qui en aime peut-être une autre ! Mais, reprenait-elle, puis-je douter de la condition de ce prisonnier, son esprit ne m'assure-t-il pas de sa naissance, et malgré tous les soupçons que j'ai de l'engagement de son cœur, sa civilité pour moi ne m'assure-t-elle pas qu'il n'aime rien ailleurs, et qu'il ne me hait peut-être pas ? Mais non, Berelise ! ajoutait cette aimable fille, ne te flatte point, et souviens-toi que bien loin de croire d'être aimée lorsqu'on ne te le dit pas, il ne faudrait pas le croire d'abord, quand même on te le dirait. Résous-toi donc à combattre cette dangereuse inclination que tu sens dans le fond de ton cœur, résiste au mérite de cet inconnu, et ne te fais pas un supplice dont tu n'oserais jamais te plaindre à personne quand tu devrais mourir de douleur. »

Ce fut sa dernière résolution, et en effet, elle fit si bien, que durant longtemps elle crut s'être surmontée. Il arriva même une chose qui détacha son esprit de cet objet qui l'occupait continuellement, car Telesis son frère, revint de ce long voyage où il était allé, et comme il l'aimait tendrement, il eut tant de joie de la revoir qu'il lui en donna aussi beaucoup. Il lui apprit toutes les aventures de son voyage, il lui raconta toutes les galanteries qu'il avait faites aux lieux où il avait passé, et ayant voulu aller au camp quoique la campagne fut prête de finir, il lui laissa toutes ses conquêtes amoureuses, c'est-à-dire diverses lettres, et un portrait d'une personne qu'il aimait alors, dont il lui raconta cent choses divertissantes. Berelise ayant l'esprit occupé de cette sorte, ne sentit pas durant quelques jours cette espèce d'inquiétude qu'elle avait accoutumé de sentir.

Comme elle avait donc l'âme en cette assiette, elle fut se promener un matin le long de cette balustrade dont je vous ai déjà parlé, car il ne faisait point de Soleil ce jour-là et la promenade y était très agréable. À peine eut-elle fait deux tours qu'elle entendit parler fort haut dans la chambre d'Artemidore dont, s'il vous en souvient, je vous ai dit que les fenêtres donnent sur cette allée. Berelise entendant ce bruit et ne pouvant comprendre ce que ce pouvait être s'en approcha et entendit que le prisonnier priait instamment celui qui le gardait de lui rendre ce qu'il lui avait pris. L'autre, lui parlant fort insolemment, lui disait qu'il n'en ferait rien et que bien loin de le lui rendre il fallait le porter à Aphranor, afin qu'il l'envoyât au Prince d'Agrigente. À peine eut-elle entendu cela, qu'elle ouït que le prisonnier redoublait ses prières et qu'il parlait comme un homme à qui il importait extrêmement que ce qu'on lui avait pris ne fût pas vu. Si bien que sa tendresse se réveillant alors dans son cœur, et la curiosité s'emparant de son esprit, elle appela par son nom celui qui contestait si fortement contre Artemidore. Cet homme s'entendant appeler par la fille de son maître à laquelle il avait, même, l'obligation d'être à son service, fut à la fenêtre pour lui demander ce qu'elle voulait. « Je veux, lui dit-elle, que vous me disiez pourquoi vous parlez si incivilement à un prisonnier qu'on ne vous a pas donné en garde pour le maltraiter, et que vous me disiez ce que vous avez à contester contre lui ?

— Madame, reprit cet homme avec beaucoup de chaleur, il faut que ce prisonnier ait suborné quelqu'un de mes compagnons, car je l'ai trouvé qui écrivait ! De sorte que lui ayant arraché sa lettre avec intention de la porter à mon maître, il s'est mis à me presser si fort de la lui rendre, que la colère m'en a pris, parce que je ne puis souffrir qu'on me croit capable de manquer de fidélité,

— Eh de grâce ! Madame ! dit alors Artemidore en parlant à Berelise, si vous ne vous repentez point de toutes les bontés que vous avez eues pour moi, faites que ce que j'ai écrit ne soit vu de personne, je vous en conjure par tout ce que vous aimez,

— Vous voyez Madame, dit alors celui qui parlait à Artemidore, qu'il faut que cette lettre soit de conséquence, et que je n'aie pas tort de ne la vouloir pas rendre !

— Je vous proteste, Madame, reprit Artemidore, que le Prince d'Agrigente ni Aphranor n'y ont nul intérêt, que cette lettre ne regarde que moi.

— Pour trouver un milieu à vous mettre d'accord, répliqua Berelise, souffrez que je voie ce que vous avez écrit ; confiez-vous à ma discrétion et si je trouve qu'effectivement le Prince d'Agrigente, ni mon père, n'aient nul intérêt à cette lettre, je vous la rendrai. J'obligerai même celui qui vous la prise à ne point dire que vous avez écrit, et je n'en parlerai jamais. Sans cela, je suis assurée que celui qui vous garde ne vous la rendra pas, mais à cette condition, ajouta-t-elle, je ne crois pas qu'il en fasse difficulté, puisqu'il juge bien que je ne voudrais pas trahir ni le Prince d'Agrigente, ni mon père. »

Cet homme étant tombé d'accord de ce que disait Berelise, Artemidore se vit contraint de souffrir que cette belle fille vive la lettre qu'il avait commencé d'écrire. Il était pourtant bien affligé de cette aventure, mais après tout, la chose n'ayant point de remède et estimant infiniment Berelise, il s'y résolut. Il espéra même que, peut-être, lui servirait-il à quelque chose, et qu'il la pourrait obliger à lui accorder la grâce d'en pouvoir écrire une autre, ou d'envoyer même celle-là à Clidamire, car c'était à cette belle personne qu'il écrivait. Il consentit donc à ce qu'elle lui avait proposé et alors, celui qui avait pris la lettre la donna à Berelise, qui y trouva ces paroles :

> *Si je vous disais seulement que je suis le plus malheureux prince du monde, je ne vous ferais pas assez bien connaître la grandeur de mon infortune.*

À ces mots Berelise s'arrêta, et s'arrêta avec joie, voyant que cette inclination secrète qu'elle avait dans l'âme avait un fondement plus noble qu'elle ne l'avait pensé. Si bien que ce sentiment renouvelant la tendresse de son cœur, elle relut ces trois ou quatre lignes comme si elle eût eu peur de n'avoir pas bien lu, et recommençant encore la lettre d'un bout à l'autre, elle y trouva ces paroles :

> *Si je vous disais seulement que je suis le plus malheureux prince du monde, je ne vous ferais pas assez bien connaître la grandeur de mon infortune ; mais en vous assurant que je suis le plus malheureux amant qui fut jamais, je vous dis que je suis le plus malheureux homme du monde. Car enfin je suis prisonnier ; je ne sais si vous êtes libre ; je ne sais même si vous êtes fidèle, et je sais seulement que je pense continuellement à vous, et que toute la pitié de deux des plus parfaites per-*

sonnes de la Terre ne peut adoucir la rigueur des maux que je souffre. Voilà, trop charmante…

Comme cette lettre n'était pas achevée, Berelise n'en put savoir davantage, mais elle n'en sut que trop pour son repos puisque si le commencement lui avait donné de la joie, la fin lui avait donné de la douleur. Si elle y avait appris que ce prisonnier était prince, elle apprenait aussi qu'il était amant, et qu'il pensait être aimé. Aussi ne l'apprit-elle pas sans émotion et elle rougit si fort qu'elle détourna la tête en lisant afin de cacher sa rougeur à Artemidore. Cependant dans le tumulte de son cœur, la douleur qu'elle eut fit presque le même effet que la joie qu'elle avait eue auparavant, et renouvela sa tendresse, étant certain que rien n'est si propre à augmenter une inclination naissante dans le cœur de la plus grande partie des femmes, que d'apprendre que ceux qu'elles aiment sont aimés. Mais comme Berelise n'avait pas le temps de raisonner sur cette aventure, et qu'il fallait parler à l'heure même, elle se trouva en un embarras fort grand et sentit beaucoup de choses différentes. Mais à la fin la générosité et la tendresse étant les plus fortes, elle dit à celui qui gardait ce prisonnier que cette lettre ne regardait ni le Prince d'Agrigente, ni Aphranor, et qu'ainsi elle lui défendait d'en parler. Elle ajouta pourtant par un sentiment jaloux, qu'elle trouvait fort bon qu'il tâchât de découvrir qui était celui qu'Artemidore avait suborné, afin de ne s'y fier plus. Elle lui dit néanmoins cela sans qu'Artemidore l'entendît, parce qu'il était à sa fenêtre, et que celui à qui elle parlait était sorti de la chambre du prisonnier pour recevoir ses ordres. Après cela, elle voulut qu'il laissât à ce prisonnier la liberté de lui parler dans le jardin, afin qu'elle lui pût rendre cette lettre. Cet homme lui obéissant, Artemidore vint la trouver pour lui rendre grâces, et se mit à se promener avec elle durant que deux filles qui la suivaient, parlaient à celui qui commandait les gardes d'Artemidore à un des bouts de l'allée où leur promenade se faisait. « Que vous dirai-je Madame, lui dit-il, pour vous remercier de votre dernière bonté, et que puis-je faire pour vous témoigner ma reconnaissance ?

— Vous pouvez, reprit Berelise en rougissant, achever de vous confier à ma discrétion car votre lettre m'apprend bien que vous êtes prince, que vous êtes amoureux, et que vous êtes aimé. Mais elle ne m'apprend point votre nom, ni celui de la personne que vous aimez, ni celui du lieu d'où vous êtes. Cependant, je veux savoir ces trois choses, avant que de vous rendre ce que vous avez écrit,

— Ha, Madame ! lui dit-il, si vous saviez l'importance de ce que vous me demandez, vous ne me le demanderiez peut-être pas, car vous êtes si généreuse que vous ne voudriez pas vous-même vous mettre en pouvoir de me nuire,

— Au contraire, répliqua Berelise, c'est principalement aux personnes généreuses à qui il appartient de se trouver en pouvoir de faire du mal, parce qu'elles n'en ont jamais la volonté ; c'est pourquoi sans me repentir de ce que je vous ai dit, je vous demande encore les trois choses que je vous ai demandées.

— Pour mon nom et pour celui de ma patrie, répliqua Artemidore, je puis vous les dire sans lâcheté, quoique je ne le puisse faire sans danger, et peut-être sans imprudence. Mais pour celui de la personne que j'aime, puisque ma lettre vous a

fait connaître que j'en suis aimé, je ne pense pas que je le doive faire et vous devez d'autant moins vous y opiniâtrer, ajouta-t-il, flatteusement que vous avez de l'obligation à cette charmante personne. Car Madame, si elle ne m'avait pas donné de l'amour et que je fusse venu libre à Agrigente, j'aurais assurément été amoureux de vous, je vous aurais sans doute importunée de mes plaintes et comme j'aime avec une ardeur démesurée, je vous aurais donné encore plus de peine que Terille, que vous maltraitez si fort, ne vous en donne. C'est pourquoi Madame, puisque vous avez cette obligation à la personne que j'aime, ne me contraignez pas de manquer de discrétion pour elle et contentez-vous que je m'expose à un assez grand danger en vous disant que je suis frère de l'ennemi du Prince d'Agrigente,

— Quoi ? reprit Berelise avec précipitation, vous êtes Artemidore, frère du Prince de Leonte qui est parti de ce lieu-là il y a plus de six mois ?

— Oui Madame, je suis cet Artemidore qui ne serait peut-être pas aussi bien traité qu'il l'est du Prince d'Agrigente et de la charmante Philonice, s'il en était connu, bien qu'il soit fort assuré de leur générosité. Je vous déclare pourtant, Madame, ajouta-t-il, que le seul intérêt de mon amour m'a obligé à craindre une longue prison, et à ne me faire pas connaître. »

Pendant qu'Artemidore parlait ainsi, Berelise était dans un embarras étrange car il faut que vous sachiez que Telesis son frère, qui lui avait raconté toutes les aventures de son voyage, lui avait dit qu'il était amoureux, et qu'il était aimé d'une fille de Leonte, que le Prince Artemidore qui était absent de ce lieu-là, avait aimée. Il lui en avait même laissé un portrait et plusieurs lettres qu'elle lui gardait pendant qu'il était allé au camp, mais comme elle avait écouté tout ce qu'il lui en avait dit sans penser en avoir d'intérêt particulier, elle avait oublié le nom de cette personne. Ainsi, ne sachant si c'était celle à qui Artemidore avait commencé d'écrire, elle avait une envie extrême de l'apprendre de lui, ou d'aller relire toutes les lettres que son frère lui avait laissées, afin de voir si elle ne trouverait rien qui pût l'éclaircir. Et comme il lui passait diverses choses dans l'imagination qui faisaient paraître dans ses yeux l'irrésolution de son esprit, Artemidore crut que ce qui l'inquiétait était qu'elle ne savait si elle devait apprendre à son père qui il était, afin qu'il l'apprît au Prince d'Agrigente. Mais il ne fut pas longtemps en cette opinion, car Berelise devinant ce qu'il pensait et ne voulant pas qu'il crût qu'elle fût capable de révéler un secret qu'il lui avait confié, prit la parole et, le regardant attentivement : « Ne pensez pas, lui dit-elle, que j'examine si je dois dire que vous soyez Artemidore ou ne le dire pas. Je vous déclare que je suis résolue de ne vous découvrir point, à condition que vous me promettrez deux choses : l'une de n'entreprendre rien contre le Prince d'Agrigente, l'autre de me dire positivement toute votre amour, et le véritable état de votre âme car peut-être sais-je des particularités de votre fortune que vous ne savez pas vous-même. »

Comme ils en étaient là, on vint dire à Berelise que Philonice arrivait et en effet, elle parut à l'heure même. Artemidore demanda alors le commencement de sa lettre à Berelise, mais cette aimable fille sans la lui rendre et sans lui répondre, fut au-devant de Philonice qui lui fit mille caresses et qui lui dit qu'elle lui apportait

une bonne nouvelle. « Car enfin, dit cette charmante princesse, le Prince mon père, reviendra dans quatre jours après avoir fini la campagne avec gloire, puisqu'il a forcé les ennemis à demander la paix ! Et je viens de savoir qu'en attendant qu'elle soit conclue, Clisias a obtenu que votre prisonnier soit sur sa foi, et qu'il puisse se promener où il lui plaira sans être suivi de ses gardes, pourvu qu'il vienne toujours coucher au château. La conversation dont il fut lui a donné si bonne opinion de lui, qu'il a été bien aise de lui rendre cet office, dont vous lui devez savoir gré, puisque vous prenez intérêt à tout ce qui touche cet aimable inconnu. Si vous m'en croyez donc, nous le mènerons quand nous irons au-devant du Prince d'Agrigente que nous irons attendre à Carisatis, qui, comme vous le savez n'est qu'à huit mille d'ici. Il est, ce me semble, juste que vous fassiez en sorte que votre prisonnier ne paraisse pas ingrat. »

Berelise qui avait l'esprit occupé de cent choses différentes, ne répondit pas trop régulièrement à ce que Philonice lui disait. Elle fit pourtant signe à Artemidore qui était demeuré derrière de s'approcher, lui disant qu'il était bien obligé à la Princesse d'Agrigente et lui expliquant ensuite de quelle nature était l'obligation dont elle lui parlait. Artemidore recevant beaucoup de joie de cette nouvelle, se mit à remercier Philonice, « Eh de grâce ! lui dit elle, ne me remerciez pas encore, car il pourra être assez aisément que la paix ne s'achèvera pas et que vous ne serez pas délivré si tôt. Mais toujours n'ayant plus de gardes qui vous suivent, ajouta-t-elle, aurez-vous moins de chagrin. Ainsi vous attendrez la fin de la guerre avec plus de tranquillité. »

Artemidore répondit à ce discours avec beaucoup de civilité et beaucoup d'esprit, et Berelise rêva si profondément que Philonice se mit à lui en faire la guerre et à lui en demander la cause. « Car, lui dit-elle, vous êtes la fille du monde la moins sujette à ces absences d'esprit qu'on reproche à tant d'aimables personnes ! Votre cœur est presque toujours parmi ceux avec qui vous êtes, vous ne vous partagez quasi jamais entre vos amies absentes, et celles que vous entretenez. Il faut assurément que vous ayez quelque chose qui vous plaise ou qui vous fâche extraordinairement ! Cependant, j'ai besoin que vous ayez toute votre belle humeur le jour que nous irons à Carisatis, puisque je prétends que toutes les dames y viennent parées, et à cheval, comme en un jour de chasse, car il me semble que c'est ainsi qu'il faut recevoir des victorieux. »

Berelise faisant alors effort pour rappeler la joie sur son visage, dit à la princesse qu'elle se trouvait un peu mal, mais qu'elle espérait néanmoins de se bien porter le jour qu'elle prétendait aller au-devant du Prince d'Agrigente. Mais quoi qu'elle pût faire, il lui fut impossible de remettre dans ses yeux leur tranquillité ordinaire, et Philonice s'en retourna sans avoir pu pénétrer dans le secret de son cœur. Avant que de partir, elle fit savoir à Aphranor l'ordre du Prince d'Agrigente dont elle lui fit voir la lettre, de sorte qu'Artemidore ne fut plus obligé à souffrir la rudesse de celui qui l'avait gardé. Mais bien que cela lui donnât effectivement de la joie, il ne pouvait s'empêcher d'être affligé que cet ordre ne fût venu un jour plus tôt, parce qu'il n'aurait pas été exposé à l'aventure qu'il avait eue, ni engagé à découvrir son secret à Berelise. Il l'estimait toutefois infiniment, et il avait même beaucoup d'amitié pour elle, mais en cas d'amour on n'aime

point à se confier sans nécessité. Ce chagrin n'était pourtant rien en comparaison de celui que Berelise sentit lorsqu'elle fut seule dans sa chambre, car cette violente et puissante inclination qu'elle avait pour Artemidore et qu'elle pensait avoir surmontée, se retrouva tout d'un coup dans son âme, et la connaissance de sa condition et de son amour, y mirent même un petit sentiment de gloire et de jalousie, qui augmentèrent la tendresse qu'elle avait pour lui. Aussi dès qu'elle fut dans sa chambre, elle eut dessein d'entrer dans son cabinet pour chercher tout ce que Telesis lui avait laissé à garder. Une de ses femmes qui en avait fermé la porte sans y penser étant demeurée au jardin, il fallut qu'elle eût la patience qu'on l'eut été appeler. Mais en attendant, que ne pensa-t-elle point ? « Quoi, disait cette aimable fille en elle-même, j'ai pu surmonter mon cœur quand je ne connaissais pas Artemidore, et je ne pourrai en être maîtresse quand je sais qu'il est amoureux et qu'il est aimé ? Mais si par hasard, reprenait-elle, la personne que mon frère aime à Leonte est la même dont Artemidore est amoureux, ne serait-il pas possible de la chasser de son cœur en lui apprenant qu'elle est infidèle ? Par ce moyen je rendrais office à mon frère de lui ôter un tel rival, et je m'en rendrais peut-être un à moi-même, si je pouvais acquérir un tel amant. Mais, que dis-je, faible que je suis, reprenait-elle comme elle l'a raconté depuis, ai-je perdu la raison et suis-je si peu glorieuse que de vouloir aimer qui ne m'aime point ? Non, non, ajoutait-elle, je n'ai sans doute pas la lâcheté d'aimer Artemidore, mais je pense du moins que le désir d'en être aimée n'est pas criminel, pourvu qu'il ne me fasse, ni rien dire, ni rien faire contre l'exacte bienséance. Le désir de plaire en général n'a jamais passé pour un crime ! Pourquoi donc y en aurait-il à vouloir plaire à un fort grand prince en particulier, sans autre dessein que d'être préférée par lui à toutes les autres personnes du monde ? »

Comme elle en était là, celle de ces femmes qui pouvait ouvrir son cabinet étant arrivée, elle y entra et visitant toutes les lettres que son frère lui avait baillées elle connut clairement que la personne qui les avait écrites était la même dont Artemidore pensait être fidèlement aimé, car elle parlait de lui en divers endroits d'une manière à le lui faire connaître. Après cela, elle en regarda le portrait, mais quoique son miroir lui dit qu'elle était plus régulièrement belle que Clidamire, elle trouvait un certain air en la physionomie de sa rivale qui la fâchait, tant il lui semblait agréable. Elle était même au désespoir de trouver tant d'esprit dans les lettres de Clidamire, parce qu'elle craignait que la vue de ce portrait et de ses lettres ne fissent que mettre de la jalousie dans le cœur d'Artemidore sans en chasser l'amour, et qu'ainsi elle ne donnât un redoutable ennemi à son frère, sans acquérir un amant. Cependant, elle imaginait quelque chose de si doux à apprendre à celui dont elle eût voulu conquérir le cœur, que sa maîtresse était infidèle, qu'elle ne pouvait s'empêcher de croire qu'il importait même à son frère qu'elle guérit l'esprit d'Artemidore de l'amour qu'il avait pour Clidamire. « Car aussi bien, disait-elle, dès qu'il sera en pouvoir de savoir ce qui s'est passé à Leonte, il saura que le lendemain qu'il en partit, il y arriva un étranger qui se mit fort bien avec Clidamire. Ainsi il vaut beaucoup mieux présentement qu'il croie m'avoir de l'obligation, et lui dire la chose comme elle est. » Puis un moment après, changeant de sentiment, elle ne s'y pouvait résoudre et elle ne s'y serait peut-être pas résolue, si elle n'eût appris le lendemain matin par une lettre de son

frère, que le Prince d'Agrigente l'envoyait à Syracuse pour y négocier quelque affaire importante. Mais après lui avoir dit cela, il la conjurait instamment de prendre soin de toutes les choses qu'il lui avait laissées, lui disant ensuite qu'il pourrait bien aller faire un petit voyage à Leonte sans être vu que de Clidamire.

Berelise voyant donc son frère absent, trouva plus de sûreté à tâcher de guérir Artemidore. Cette pensée ne s'affermit pourtant pas tout d'un coup dans son esprit ; elle passa presque la nuit sans dormir, et dès qu'il fut jour elle ne fit autre chose que regarder le portrait de Clidamire et que lire ses lettres. Elle eut bien voulu ne les montrer pas toutes parce qu'elles lui semblaient trop bien écrites, mais il se rencontrait que celles qui l'étaient le mieux, étaient les plus obligeantes pour Telesis et les plus propres à donner de la colère à Artemidore. Il y avait même des instants où après avoir lu le commencement de la lettre que ce prince écrivait à Clidamire, elle avait quelque pitié en pensant à la douleur qu'il aurait lorsqu'il saurait que cette personne qu'il aimait si constamment, était une infidèle. Mais aussi lorsqu'elle se souvenait qu'il lui avait fait entendre que s'il n'eût pas été amoureux quand il était arrivé à Agrigente, il aurait eu de l'amour pour elle, et qu'elle lisait ce qu'il disait d'elle dans le commencement de la lettre qu'elle avait, elle ne pouvait s'empêcher de souhaiter qu'il n'aimât plus Clidamire, quoiqu'elle fût pourtant résolue de ne témoigner jamais d'amour à Artemidore si elle ne lui en donnait, et de ne faire même rien d'indigne d'elle pour lui en donner. Elle ne savait pourtant comment faire réussir ce dessein mais Artemidore lui-même lui en fournit l'occasion.

Se croyant obligé à Berelise, il pensa, après avoir vu Aphranor à sa chambre, qu'il ne devait pas passer le premier jour qu'il avait la permission de faire des visites sans lui en rendre une. De sorte qu'après avoir été chez Philonice, il fut voir Berelise qu'il trouva dans son cabinet, ayant auprès d'elle sur une petite table de jaspe le portrait de Clidamire, dont la boîte était pourtant fermée, et ses lettres, qu'il ne pouvait pas connaître parce qu'il n'en voyait pas l'écriture. Cependant, à peine parut-il que Berelise rougit et le voulut traiter avec plus de cérémonie qu'à l'ordinaire. Artemidore le remarquant s'y opposa avec beaucoup d'adresse : « Eh, de grâce Madame, lui dit-il en s'approchant d'elle et en parlant bas, souvenez-vous que ce n'est que pour vous que je suis Artemidore à Agrigente, et qu'en quelque état que je pusse être, je ferais plus de gloire de vous respecter, que de recevoir de vous tant d'inutiles marques de votre bonté. »

Après cela, Berelise agissant comme il le voulait, Artemidore s'assit, et se mit à la conjurer de lui vouloir rendre la lettre qu'il avait commencé d'écrire à la personne qu'il aimait. « Cette personne, reprit Berelise en rougissant, est si peu digne de la recevoir, que je ne crois pas que je vous la rende.

— Ha, Madame ! s'écria Artemidore, il paraît bien que vous ne la connaissez pas car je puis vous assurer que si vous la connaissiez vous l'aimeriez.

— Je ne sais pas, reprit-elle en rougissant, ce que je ferais si je la connaissais par moi-même, mais je sais bien que je la hais pour l'amour de vous. Car pour ne vous rien déguiser, vous aimez une infidèle qui est assurément fort aimable pour ceux qu'elle aime, mais qui est fort haïssable pour ceux qu'elle a cessé d'aimer,

— Mais Madame, reprit Artemidore avec beaucoup d'étonnement, je ne vous ai pas dit le nom de la personne que j'aime et je ne crois pas qu'il soit possible que vous en ayez rien appris depuis hier !

— Pour vous faire voir que je la connais, reprit-elle en ouvrant la boîte où était le portrait de Clidamire, voyez si vous connaissez cette peinture ?

— Ha ! Madame ! s'écria Artemidore, je ne la connais que trop, s'il est vrai que Clidamire soit infidèle ! Mais Madame, ajouta-t-il en changeant de couleur, qui vous a baillé ce portrait qui avait été commencé pour moi, et qui ne put être achevé devant mon départ ? N'est-ce point que Clidamire me l'envoyé pour me consoler pendant ma prison ? Que cette charmante personne ayant su le lieu où je suis par quelque voie qui m'est inconnue, songe à m'empêcher de mourir de douleur pendant mon exil ?

— Vous verrez par cette lettre, reprit Berelise en lui en baillant une, ce que vous en devez penser ! »

Et alors, Artemidore prenant celle qu'elle lui bailla, l'ouvrit avec précipitation, et après avoir reconnu le caractère de Clidamire, il y lu ces paroles :

CLIDAMIRE À TELESIS

Je vous confesse que j'ai été aimée d'Artemidore et je vous avoue même que le portrait que je vous donne avait été commencé pour lui. Mais la bizarrerie de ma fortune ayant mis des obstacles invincibles au progrès de cette affection, je m'en suis délivrée par raison et comme je ne doute point que l'absence ne guérisse Artemidore de l'amour qu'il a pour moi, je m'engage sans scrupule à souffrir la vôtre et je vous promets, puisque vous le souhaitez, que quand il n'en guérirait pas, il ne me ferait pas changer la résolution que j'ai prise de n'avoir jamais nul commerce avec lui, d'aimer toute ma vie Telesis, pourvu qu'il aime toujours Clidamire.

Pendant qu'Artemidore lisait cette lettre, Berelise le regardait attentivement de sorte qu'elle vit avec joie tous les changements de visage de cet amant infortuné qui après avoir achevé de lire, ne put s'empêcher de faire un grand cri. « Quoi ! Madame ! lui dit-il, vous avez la cruauté, vous qui êtes la meilleure personne du monde, de m'apprendre une si terrible nouvelle ? Car enfin, y a-t-il rien de plus cruel que de savoir que Clidamire est inconstante, et que mon rival est frère de la généreuse Berelise à qui j'ai mille obligations ? Mais Madame, ajouta-t-il, comment m'a-t-il pu chasser si tôt du cœur de Clidamire pour qui j'ai fait mille et mille choses obligeantes, pour qui j'ai irrité le Prince de Leonte, pour qui j'ai détruit ma fortune, pour qui j'ai même méprisé la gloire et pour qui je me suis banni volontairement de ma patrie ? Comment, dis-je, est-il possible que Clidamire de qui j'ai reçu mille témoignages de tendresse, m'arrache son cœur d'entre les mains pour le donner à un autre ? Parlez, généreuse Berelise, parlez ! Car encore que je vous aie accusée de cruauté, je ne laisse pas de vous dire que vous ne pouvez m'obliger plus sensiblement, qu'en m'apprenant tout ce que vous savez de

l'infidélité de Clidamire et qu'en m'offrant que je voie toutes les lettres qui peuvent me la prouver !

— Je le ferai volontiers, répliqua Berelise, pourvu que vous me promettiez de n'être point ennemi de mon frère qui ne vous a point outragé, puisqu'il ne vous connaît pas, et que de plus, il ne croyait point que vous dussiez plus rien prétendre à Clidamire lorsqu'il s'engagea à l'aimer,

— Ha Madame, reprit Artemidore, le moyen de promettre de ne haïr point un rival, et un rival heureux ? Non, non, Madame, reprit-il, je vous le promettrais inutilement et tout ce que je puis est de vous promettre que l'amitié que j'ai pour vous, retiendra les effets de la haine que j'aurai pour Telesis, et que la reconnaissance que j'aurai pour Berelise me forcera à considérer son frère autrement que je ne ferais s'il n'était que mon rival. Parlez donc Madame, parlez, mais non, reprit-il, ne parlez pas encore, et laissez-moi voir toutes les lettres de l'infidèle Clidamire. »

Et en disant cela il en ouvrit une qui était à peu près en ces termes :

CLIDAMIRE À TELESIS

Si la joie est une disposition favorable à l'amour, vous me trouverez tantôt la plus douce personne du monde, car je ne me suis jamais sentie si gaie, je ne sais si c'est un simple effet de mon tempérament, ou si la conquête de votre cœur me la donne, mais je sais bien qu'il vous sera assez aisé de me divertir, et qu'à moins que de me dire que vous ne me voulez plus aimer, il n'est pas au pouvoir ni de vous, ni de la Fortune de me faire mélancolique aujourd'hui.

« Ha ! Clidamire, dit Artemidore en jetant cette lettre sur la table, votre gaieté me coûtera bien des larmes, mais après tout, il faut voir jusqu'où vous avez porté la perfidie. » Et aussitôt il ouvrit une autre lettre, mais il fut bien surpris de voir que c'en était une qu'il avait autrefois écrite à Clidamire. De sorte qu'étant encore plus irrité de ce que sa maîtresse avait baillé ses lettres à son rival, qu'il ne l'était des choses douces qu'elle lui écrivait, il la voulut rompre, mais Berelise l'en empêcha. « Ha ! Artemidore, lui dit-elle, que faites-vous ? Je ne suis que dépositaire des choses que je vous montre, et je les dois rendre à mon frère, avec qui j'aurais une grande querelle si j'avais perdu ce qu'il m'a confié,

— Mais Madame, lui dit Artemidore, le moyen de souffrir qu'une lettre que j'ai écrite autrefois à Clidamire, soit entre les mains de mon rival ?

— Voyez-en une autre, reprit-elle, et laissez-moi voir celle-là. »

Et alors, Berelise par une curiosité amoureuse, se mit à lire cette lettre d'Artemidore. Mais ce qu'il y eut de rare fut qu'il voulut entendre cette même lettre qu'il n'avait pas voulu lire, lui semblant alors qu'il en haïrait plutôt Clidamire, si bien que Berelise l'ouvrant, y lut ces paroles :

ARTEMIDORE À CLIDAMIRE

J'aurai l'honneur de vous voir aujourd'hui Madame, mais ce ne sera qu'en cérémonie et avec autant de soin de cacher ma passion que j'en devrais avoir de la montrer. Quand vous me verrez en cet état Madame, ayez quelque pitié de moi, je vous en conjure, et soit que vous me trouviez de l'esprit ou que vous ne m'en trouviez pas, assurez-vous que la seule amour de l'adorable Clidamire me l'aura donné, ou ôté et que ni mes paroles, ni mon silence, ne seront que pour vous.

« Je parlais ainsi Madame, dit alors Artemidore, lorsque je croyais que le cœur de Clidamire ne devait être que pour moi mais, hélas ! Elle a si bien changé de sentiments ! »

Après cela, il ouvrit encore une autre lettre de Clidamire où il n'y avait que ces paroles :

CLIDAMIRE À TELESIS

Je pensais que vous deviez être assuré de mon affection après que je vous avais dit que je vous aimais, et que je haïssais assez ma patrie pour me résoudre à la quitter avec joie, pourvu que mes parents y consentissent. Mais puisqu'il vous faut de nouvelles assurances de mon affection, je vous déclare que si je manque jamais à rien de ce que je vous ai promis, je consens que vous ne vous souveniez non plus de moi, que je me souviens d'Artemidore.

« Ha ! c'est trop, s'écria cet amant affligé, et je serais le plus lâche de tous les hommes si je pouvais encore aimer Clidamire. Mais hélas, ajouta-t-il, peut-on haïr quand on veut ?

— Je vous demande pardon, lui dit alors Berelise, de la douleur que je vous cause mais après tout, j'ai cru qu'il valait mieux vous désabuser, et que Clidamire devant apparemment être bientôt ma belle-sœur, je ne pouvais mieux faire que de vous irriter contre elle, afin de guérir votre esprit d'une passion qui ne vous peut donner que de la douleur.

— Je vous suis bien obligé Madame, reprit Artemidore, de la bonne intention que vous avez eue, mais je vous le serais encore davantage si vous pouviez me donner de l'amour, afin que je puisse avoir de la haine pour Clidamire. »

Berelise rougit à ce discours et n'eut pas même la force d'y répondre. Il est vrai qu'Artemidore n'y prit pas garde car il avait tant d'affliction, qu'à peine savait-il ce qu'il disait lui-même. Cependant, il voulut que Berelise lui racontât comment l'amour de Telesis pour Clidamire avait commencé. Elle lui apprit donc que le lendemain qu'il fut parti de Leonte, Telesis y était arrivé, et qu'en y arrivant, il avait vu Clidamire qui sortait du temple de Cérès où elle avait été enfermée de peur qu'elle ne vît Artemidore. Que, l'ayant trouvée fort aimable, il avait cherché à la connaître, qu'il avait eu le bonheur de lui plaire et qu'elle avait eu tant de joie de se trouver en liberté après avoir été si longtemps prisonnière, qu'elle

s'était résolue pour se délivrer d'une pareille persécution, d'oublier sa première amour et de souffrir celle de Telesis qui s'était engagé en la quittant, de retourner l'épouser dès qu'il aurait le consentement d'Aphranor. « Mais, lui dit alors Artemidore, n'est-ce point une feinte de Clidamire pour se mettre en repos durant mon absence ?

— Nullement, répliqua Berelise, car mon frère m'a dit que lui étant venu quelque soupçon de ce que vous dites, Clidamire s'était soumise à l'épreuve de ce lac fameux et sacré, où vous savez que l'on s'éclaircit des choses douteuses,

— Mais comme nous ne le savons pas trop bien, interrompit Amilcar, et que nous serions bien aises de savoir si tout ce qu'on en dit n'est pas un conte, vous nous ferez plaisir de nous dire ce que vous en savez,

— Pour moi, dit Zenocrate, comme je ne suis pas de Leonte, je n'en suis pas aussi bien instruit que beaucoup d'autres, et tout ce que j'en sais est que l'opinion générale est que quand quelqu'un assure une chose comme vraie, et qu'il le jure au bord d'un lac qui est auprès de Leonte, s'il écrit son nom sur une petite table de bois destinée à cet usage et qu'il la jette au milieu de ce lac, elle flotte dessus lorsqu'il a dit la vérité, et va au fond lorsqu'il a dit un mensonge. On assure même que celui qui s'est parjuré est saisi tout à l'heure d'une espèce de fièvre lente qui le consume jusqu'à la mort, et cette opinion est tellement reçue à Leonte, que quand une personne s'offre à se mettre à l'épreuve du lac de Dele, car c'est ainsi qu'il se nomme, on ne doute point de ses paroles. »

Berelise disant donc à Artemidore que Clidamire avait donné cette preuve d'affection à Telesis, il en eut une douleur si forte que Berelise se repentit presque de l'avoir rendu si malheureux. Il lui dit les choses du monde les plus touchantes, il ne s'emporta pourtant point contre Telesis et il ne se plaignit que de Clidamire, dont il lut toutes les lettres les unes après les autres. Mais plus il en lut, plus il y trouva de marques de l'infidélité de cette personne, et plus il fut désespéré. Berelise lui dit de son côté des choses si obligeantes, qu'il en sentit quelque consolation. Elle lui témoigna même être bien marrie qu'un homme qui était son frère fût cause de sa douleur. « Ce n'est pas, lui disait-elle, que puisque Clidamire était capable de changement, elle n'eut changé quand même mon frère ne l'eut jamais vue. Car je crois fermement que l'inconstance ne vient pas tant de ce que quelqu'un en particulier vient à plaire à ceux qui sont capables d'infidélité, que de ce que la nouveauté leur plaît en général. Ainsi, généreux Artemidore, vous devez ce me semble chercher votre consolation en vous-même, jusqu'à ce que votre bonne fortune vous fasse trouver quelque personne plus constante que Clidamire, qui vous récompense de la fidélité que vous avez eue pour une fille qui ne la mérite pas,

— Eh, Madame, lui dit-il alors, quand il serait possible que je pusse n'aimer plus Clidamire, que je pusse même devenir amoureux d'une autre, me conseilleriez-vous de m'exposer à souffrir encore la même douleur que je souffre présentement ?

— Si je croyais, reprit Berelise en rougissant, que toutes les femmes fussent des infidèles comme Clidamire, je me garderais bien de vous donner un si dangereux conseil. Mais Seigneur, je n'ai pas une si mauvaise opinion de mon sexe, que je

croie impossible d'y trouver une fille constante. Du moins sais-je bien qu'il y a des amies fidèles, et qu'ainsi il pourrait y avoir quelque maîtresse sans inconstance,

— Hélas, Madame, lui dit-il, je ne serai peut-être pas seulement assez heureux pour pouvoir guérir de la passion que j'ai dans l'âme, ce n'est pas que présentement je ne voulusse faire les choses du monde les plus difficiles, pour avoir la force de haïr Clidamire et que je ne m'engageai même à souffrir des maux incroyables afin de pouvoir avoir de l'amour pour une autre. Mais après tout, je sens dans mon cœur une si grande confusion de jalousie, de douleur, de colère et d'amour, que je ne sais laquelle de toutes ces choses-là en demeurera la maîtresse. Cependant, sachez-moi quelque gré Madame, ajouta-t-il, de ce que l'amitié et le respect que j'ai pour vous m'empêchent de m'emporter contre ce bienheureux rival qui triomphe de mon infortune, et croyez je vous en conjure, qu'excepté l'infidèle Clidamire, je n'ai jamais tant eu de tendresse pour nulle autre que pour vous. Ayez donc la bonté de me consoler dans mon infortune, et faites que je trouve en votre amitié, plus de fermeté que je n'en ai trouvé en l'amour de cette inconstante personne,

— Je vous assure, répliqua Berelise, qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez bientôt consolé de la perte que vous avez faite, mais comme cela dépend plus d'Artemidore que de Berelise, il faut attendre que votre raison vous ait mis en état de guérir,

— Ah, Madame ! reprit-il, on ne guérit point de ce mal-là par raison. »

Après cela, Artemidore emporté par un mouvement qu'il ne pût retenir, voulut ouvrir la boîte où était le portrait de Clidamire, mais Berelise qui craignait que la vue de cette peinture ne servît à retenir l'amour dans son cœur, la lui prit et l'empêchant de la voir, lui dit qu'il ne devait plus regarder que l'infidélité de sa maîtresse. « Vous avez raison Madame, lui dit-il, je veux haïr Clidamire et je veux que votre amitié soit toute ma consolation. Mais, généreuse Berelise, ajouta-t-il, que ne guérissez-vous vous-même Telesis de la passion qu'il a dans l'âme ? Car comme Clidamire m'a quitté pour lui, elle le quittera peut-être pour un autre. Faites donc pour son bien, et pour me venger, qu'elle perde ce nouvel amant.

— Pour ce qui regarde mon frère, reprit Berelise, je n'ai garde de songer à le guérir, car on ne guérit pas un amant aimé aussi facilement qu'un amant abandonné, et pour ce qui vous regarde, je voudrais donner vingt amants à Clidamire au lieu de lui en ôter un, afin que vous la puissiez plutôt haïr. »

Après cela, Artemidore dit encore diverses choses obligeantes à Berelise, mais elles étaient pourtant si mêlées parmi d'autres qui faisaient voir qu'il aimait encore Clidamire, qu'elle les écoutait avec des sentiments bien différents. Elle agit pourtant avec tant d'adresse, qu'Artemidore lui fut obligé de lui avoir causé la plus sensible douleur du monde. Cependant, quand il fut retourné à son appartement, il se trouva si malheureux qu'il souhaita mille fois d'avoir perdu la vie, le jour qu'il perdit la liberté. Car il s'était mis très mal avec le Prince son frère, il avait détruit sa fortune, il était prisonnier d'un prince ennemi de sa maison, il se voyait abandonné de la seule personne qui avait touché son cœur, il avait un rival que la générosité et la reconnaissance ne voulaient pas qu'il perdit puisqu'il

était frère d'une fille à qui il devait tout le favorable traitement qu'il avait reçu dans sa prison et qui, de plus, savait qu'il était frère du Prince de Leonte. Si bien qu'après y avoir bien pensé, il se trouva sans autre consolation que celle de l'amitié de Berelise. D'autre part cette aimable fille n'était pas sans inquiétude, ce n'est pas qu'elle ne fut bien aise d'avoir mis la colère et la jalousie dans le cœur d'un amant d'où elle voulait chasser l'amour, mais après tout, elle craignait que le dépit ne fût pas assez fort pour l'en bannir et que quand même cette première passion n'y serait plus, il ne demeurât incapable d'une seconde. Ce que Philonice lui avait dit de la fin de la guerre, lui donnait encore de la douleur parce qu'elle jugeait bien que si la paix se faisait, on rendrait les prisonniers de part et d'autre et que dès que cela serait Artemidore s'en irait. De sorte qu'il y avait des instants où l'amour secrète qu'elle avait dans l'âme, lui faisait presque souhaiter qu'Artemidore fût reconnu pour ce qu'il était afin qu'il ne fût pas délivré si tôt car elle jugeait bien que sa vie n'en serait pas en danger. La générosité étouffait pourtant bientôt ces injustes pensées que l'amour lui donnait, mais après tout, son esprit n'était pas tranquille. Ce qui l'engageait encore plus à souhaiter qu'Artemidore l'aimât, c'est qu'elle haïssait si fort Terille, qu'il lui semblait qu'elle trouvait quelque douceur à en pouvoir aimer un autre.

Cependant, la charmante Philonice qui ne songeait qu'à bien recevoir le Prince d'Agrigente, donna tous les ordres pour cela, si bien que toutes les dames étaient occupées à penser aux choses qui les devaient parer. Elle sut même par Clisias qui le lui écrivit, que le jour que le Prince d'Agrigente passerait à Carisatis, elle y recevrait une lettre de la Princesse de Syracuse, qui est une des plus belles et des plus parfaites personnes de la Terre, avec qui elle a beaucoup d'amitié, et parce qu'elles sont parentes et parce qu'elles s'estiment infiniment. En effet, le Prince de Syracuse m'ayant envoyé vers le Prince d'Agrigente dans le même temps que Telesis avait été envoyé vers lui, la princesse dont je viens de parler m'avait chargé d'une lettre pour l'admirable Philonice. Si bien que l'ayant dit au camp à Clisias, il l'avait écrit à la Princesse d'Agrigente qui en avait eu beaucoup de joie et qui avait même eu la bonté de songer à bien recevoir celui qui lui apportait un témoignage de l'amitié d'une si charmante personne. Il est vrai que je n'en pus tirer de vanité, car je n'avais pas encore l'honneur d'en être connu.

Mais avant que de vous dire ce qui se passa le jour que le Prince d'Agrigente revint, il faut que je vous dise trois choses, afin que le récit de cette fête vous soit plus agréable. La première, que j'étais ami particulier d'Artemidore, il y avait longtemps ; la seconde, que je le croyais en quelque grand voyage et que je ne soupçonnais pas seulement qu'il put être à Agrigente et bien loin de l'y croire prisonnier, et la troisième, qu'il est presque nécessaire que je vous représente quel est le lieu que l'aimable Philonice avait choisi pour recevoir le Prince son père, car il me semble que je dois cette justice à cette merveilleuse princesse, de faire voir qu'il paraît de l'esprit et du jugement en tout ce qu'elle entreprend. Joint qu'il se passa des choses en ce lieu-là qui sont si effectivement de l'histoire que je raconte, qu'il me semble que je ne fais rien contre la raison de suivre l'inclination que j'ai à vous décrire un lieu qui a touché mon cœur, et par sa propre beauté, et même par le rare mérite de celui qui l'habite, car Cleodamas à qui appartient Carisatis, est un homme extraordinaire, soit qu'on considère la gran-

deur de son esprit ou la solidité de son jugement, sa capacité, sa politesse, sa probité, sa galanterie et sa générosité. Mais pour exécuter mon dessein, il faut que je vous dise que Carisatis est un lieu si charmant et si agréable, qu'on ne peut le représenter parfaitement. Ce n'est pas un de ces lieux dont la beauté parait par l'opposition de ceux qui les environnent, car dès qu'on sort d'Agrigente on ne voit que de beaux objets, le chemin en est aisé à tenir parce qu'il s'en faut peu que la rivière ne conduise toujours ceux qui font cet agréable voyage. Il y a de plus, de la diversité dans tous les endroits où l'on passe, et le seul plaisir de la belle vue peut faire sembler ce chemin fort court, pour peu qu'on ait une disposition à rêver. Ce qu'il y a même de singulier, c'est qu'encore qu'on ne s'aperçoive presque pas qu'il va toujours en montant et qu'on n'en reçoive nulle incommodité tant cela est imperceptible, il se trouve toutefois lorsqu'on est arrivé à Carisatis, qu'on est sur une montagne. C'est pourtant une montagne au haut de laquelle on ne trouve qu'une grande et fertile plaine, et qui n'a rien des montagnes ordinaires que la commodité de découvrir toutes les beautés de la campagne voisine. Mais pour vous bien dépeindre cet aimable paysage en général, il ne faut que vous dépeindre ce qu'est Carisatis en particulier.

Imaginez-vous donc qu'on trouve en y arrivant, une cour d'une grandeur proportionnée à celle du bâtiment qu'on voit à gauche en entrant, et dont la symétrie plaît infiniment aux yeux car, pour la face qu'on a en aspect, c'est une balustrade au-delà de laquelle est une espèce de vestibule rustique, dont les colonnes sont des cyprès. Ce vestibule est borné par un rang de grands arbres qui semblent n'être là qu'afin qu'on ne trouve pas d'abord cette admirable vue qui fait les délices de ce lieu-là. Aussi, n'est-ce pas d'ordinaire par cet endroit qu'on mène ceux qu'on veut qui soient agréablement surpris par le plus bel objet de la Nature. Car Madame, il faut que vous vous imaginiez que sur le haut de cette montagne dont je vous ai parlé, il y a un grand parterre en terrasse, le long duquel règne une allée haute, bordée des plus beaux arbres du monde. L'on monte à cette allée par deux perrons magnifiques et l'on trouve entre ces perrons, deux balcons à balustrade de marbre d'où l'on découvre tant de choses différentes, que je crains d'être accusé de mensonge ou, du moins, d'exagération, si je vous en représente seulement une partie, puisqu'enfin Madame, on y voit presque tout ce qu'on peut voir de beau.

On voit une grande ceinture de montagnes éloignées qui sont couronnées des derniers rangs d'arbres d'une célèbre forêt, et qui, sans contraindre la vue, l'arrêtent et la bornent agréablement. Mais on ne voit ces montagnes et cette forêt, qu'après avoir vu une grande et belle rivière qui, pour se montrer de meilleure grâce, fait un grand croissant dont les cornes d'argent, s'il est permis de parler ainsi en une description qu'on fait en prose, se cachent dans les herbes de deux admirables prairies. Mais comme si ce n'était pas assez que de voir cette belle et grande rivière, il y en a encore une qui n'osant, ce semble, paraître si près de l'autre, ne présente qu'un petit ruisseau qu'elle cache et montre à diverses fois, car tantôt le détour qu'il fait le dérobe aux yeux et tantôt on le voit briller à travers des saules, et couler dans un petit vallon qu'on dirait être fait exprès pour des dames modestes qui voudraient se baigner à l'ombre. Ce beau vallon est au pied d'un coteau si charmant et si délicieux à voir, qu'il m'est impossible de le mettre

dans votre imagination comme il est dans la mienne. Car Madame, il a mille agréables inégalités. On y voit des bosquets, de petites maisons rustiques, un village à demi caché, des pelouses, des bruyères, un petit temple et mille autres choses que je ne dis pas. Mais ce qui plaît encore infiniment, c'est que de ce côté-là entre la grande et la petite rivière, on voit divers grands carrés de prairies enfermées de saules, comme si c'étaient diverses salles destinées à faire des assemblées de bergers et de bergères, pour des jeux rustiques et des fêtes champêtres. Ce paysage est même si étendu vis-à-vis du parterre, qu'on y voit de tout ce que l'industrie de l'agriculture a fait trouver aux hommes pour la commodité de la vie. Et il s'y forme une nuance différente ou par les fleurs des prairies, ou par la diversité des couleurs des terres cultivées et non cultivées, qui fait le plus bel objet du monde. De plus, on voit pour l'ordinaire, que ce paysage est, pour ainsi dire, un paysage animé qui a toute la tranquillité d'une solitude sans être affreux comme le désert, car la grande rivière a des bateaux de toutes sortes. La petite a quelquefois des bergers qui s'y baignent et toutes ces prairies sont fermées de troupeaux et de pasteurs qui les gardent. Ce n'est pourtant pas encore toute la beauté de Carisatis, car derrière cette allée haute d'où l'on découvre tant de choses, est un beau verger et un bois si agréable, qu'on ne le saurait trop louer. Il n'est toutefois pas d'une grande étendue, car il n'a que huit allées principales, au milieu desquelles est une grande figure de Vénus, mais il a tant de petits sentiers et de petites routes solitaires et elles se croisent tant de fois, qu'on s'y peut perdre et passer, sans qu'on s'imagine avoir passé par le même lieu. Il a aussi sept cabinets de diverses grandeurs et les plus jolis du monde. Les arbres en sont si beaux, le vert en est si frais et l'ombrage si charmant, qu'il n'est presque pas possible d'être en ce lieu-là sans plaisir et sans esprit. Il semble qu'on n'ose y être malade, ni malheureux ; l'air y est effectivement si pur et la vue des deux rivières séduit si doucement l'imagination, que personne ne prend garde qu'il n'y a point de fontaines en ce lieu-là où d'ailleurs l'ombrage est assez épais pour faire qu'on n'y sente nulle incommodité de la chaleur. Il y a encore une chose particulière, c'est qu'on peut dire que d'une même situation on a diverses vues car les huit grandes allées de cet aimable bois ont des objets si différents, qu'ils ne se ressemblent point. Il y en a qui ont des vues tout à fait bornées, il y en a une qui par-dessus un grand balcon, en a une fort étendue, il y en a une autre d'où l'on voit un coin du parterre, un bout de la maison et une touffe de bois d'une maison voisine. Il y en a même une d'où l'on voit une partie du coteau et de la plaine, et il y en a où l'on ne voit pas même le ciel. Enfin, il y a une si charmante diversité en ce lieu-là, que je ne crois pas qu'il y en ait un plus aimable au monde et cette diversité d'objets et de vues se trouve encore presque en toutes les parties du bâtiment, surtout en une salle haute, la plus agréable qu'on saurait voir, parce qu'étant ouverte de trois faces, on en découvre les mêmes choses que du parterre, de l'allée haute, et du bois. Il y a pourtant à l'entour de Carisatis diverses maisons d'une plus grande dépense, mais elles ne sont pas si bien entendues, et si elles doivent davantage à l'art et à la magnificence, elles ne doivent pas tant à la Nature et au jugement de ceux qui les ont bâties. Carisatis étant donc tel que je viens de vous le représenter, était sans doute fort propre pour y faire une fête galante et pour y attendre un prince qui revenait couvert de gloire à la fin de la campagne. Aussi

Philonice n'oublia-t-elle rien pour faire que tout contribuât à rendre honneur au Prince son père. Aphranor fut à la tête de tout ce qu'il y avait de gens de qualité à Agrigente au-devant du prince, jusqu'à six milles au-delà de Carisatis d'entre les habitants de la ville. Tous ceux qui avaient accoutumé de prendre les armes étaient en divers lieux, sur le chemin de Carisatis à Agrigente, et pour la Princesse Philonice elle fut suivie de Berelise et de toutes les belles de la cour, en habit de couleur dans des chariots magnifiques jusqu'à Carisatis, où Cleodamas les reçut avec toute la politesse et toute la civilité qu'il a accoutumé d'avoir.

Mais avant que d'apprendre comment le Prince d'Agrigente y fut reçu, il faut que vous sachiez que chaque dame devait avoir un homme de qualité auprès d'elle lorsqu'elle serait à cheval, pour aller au-devant de ce prince, de sorte que Philonice avait retenu autant d'hommes de condition ou peu s'en fallait, pour le nombre de dames qui devaient être parées, et qui devaient aller à cheval. Elle avait voulu qu'Artemidore en fût et qu'il fût même avec Berelise, disant fort galamment que puisqu'il était son prisonnier, il fallait qu'il fût auprès d'elle. Artemidore qui avait un chagrin étrange dans le cœur, et qui craignait d'être reconnu par quelqu'un dans une si grande assemblée, fit ce qu'il pût pour s'en excuser, néanmoins Philonice s'y opiniâtrant et Berelise aussi, il fallut qu'il obéit. Comme tous les hommes devaient être magnifiques en cette occasion, et qu'il ne le voulait pas paraître, quoiqu'Aphranor lui offrit tout ce qu'il fallait pour l'être comme les autres, il ne le voulut pas accepter. Cependant, comme il avait encore assez de quoi être propre et de quoi pouvoir être avec bienséance en une telle fête, il y parut de meilleure mine que tous ceux qui s'y trouvèrent, encore qu'il y parut assez mélancolique. Pour retourner à Carisatis dès que Philonice par l'ordre qu'elle y avait donné fut avertie que le Prince son père pouvait être alors à quatre milles de là, elle monta à cheval, suivie de vingt femmes de qualité, qui avaient toutes des cheveux admirables, dont les housses magnifiques semblaient les rendre plus fiers. Ces dames étaient toutes habillées comme on peint les nymphes de Diane. Elles avaient un arc à la main et un carquois sur l'épaule et leurs têtes était couvertes de coiffures de plumes de couleurs si vives, si bien mêlées, et si différentes, que cela faisait le plus bel objet du monde dans cette belle plaine dont je vous ai parlé, sur le haut de la montagne, à la droite de Carisatis. Philonice entre les autres semblait être Diane elle-même, tant elle avait l'air noble et modeste tout ensemble. Mais pour la faire encore mieux remarquer, son arc et son carquois étaient ornés de pierreries, et le tour de plumes qui formait sa coiffure, avait une espèce de guirlande de diamants, qui semblait presque représenter ce jeune croissant qu'on met sur la tête de Diane. Chaque dame avait un homme de qualité auprès d'elle, superbement monté et magnifiquement habillé, qui semblait être là pour la servir et la défendre. Et, outre cela, chacune avait deux esclaves habillés de ses couleurs et avec des colliers d'argent. Ils marchaient des deux côtés des rennes de son cheval, afin de le pouvoir retenir s'il en était besoin. Pour faire qu'on fut averti de l'arrivée d'une troupe si galante, il y avait une harmonie moitié pacifique, moitié guerrière qui plaisait infiniment, et après toutes ces dames venaient tous les officiers de la maison de la princesse. Il y avait encore deux cents tireurs d'arc à cheval, qui marchaient la moitié devant et la moitié derrière. Ce qu'il y avait d'agréable était que cette belle troupe n'avait nul mauvais che-

min à passer et que le jour était si beau qu'on n'en a jamais vu un plus propre à une telle fête. Aussi, comme ce chemin était très commode, chaque chevalier parlait à la dame qui l'accompagnait, selon l'état où il était avec elle. Artemidore étant auprès de Berelise qui savait tout le secret de son âme, ne pouvait lui parler que de ce qui lui tenait au cœur et lui en parlait pourtant d'une manière à ne pouvoir être entendu de ceux qui les suivaient. Comme il se vit donc dans cette belle plaine qui était bordée de tous les habitants des villages d'alentour, il se tourna vers Berelise : « Plût aux dieux Madame, lui dit-il en soupirant, que du moins l'infidèle personne que vous savez me pût voir auprès de vous aujourd'hui, car enfin, vous êtes si belle et si aimable en l'habit où vous êtes, qu'elle croirait assurément que je serais amoureux de vous ! Ainsi de l'humeur que je la connais, je suis assuré qu'elle en aurait du dépit,

— Ce que vous me dites est assez flatteur, reprit Berelise, et pour vous en récompenser, je vous assure que je consentirais volontiers à servir à votre vengeance et qu'encore que je n'aime pas à faire croire qu'on soit amoureux de moi, je souffrirais avec plaisir en cette rencontre, que la personne que vous dites fut bien persuadée que vous le seriez.

— Vous êtes bien bonne, Madame, reprit-il, de prendre quelque intérêt à ma vengeance mais pour la rendre éclatante, il faudrait effectivement que je vous aimasse et que vous ne me haïssiez point !

— Sincèrement, reprit Berelise en souriant, laquelle de ces deux choses croyez-vous la plus impossible ? Pour moi il me semble qu'il y a assez de difficulté quand il s'agit d'obliger une personne qui n'a jamais rien aimé, à commencer d'aimer quelque chose et qu'il y en a aussi beaucoup à passer promptement d'une amour à une autre amour,

— Eh Madame ! reprit Artemidore, je ne suis pas en état de bien raisonner sur quoi que ce soit, et moins sur la question que vous me proposez que sur toute autre. Mais tout ce que je vous puis dire présentement, c'est qu'il y a des instants où je crois que je hais la personne dont j'entends parler, et où je meurs d'envie d'en aimer une autre que je ne vous nomme pas. »

Comme Artemidore parlait ainsi, il fut interrompu parce que la dame qui marchait derrière Berelise lui dit quelque chose pour lui faire la guerre de ce qu'elle était si attentive à ce qu'on lui disait, qu'elle ne s'apercevait pas que le Prince d'Agrigente paraissait. En effet, ces deux troupes suivant l'ordre qui en avait été donné et les mesures qu'on avait prises, se virent presque en égale distance d'un grand arc de triomphe qu'on avait élevé au milieu du chemin qui traversait cette plaine. Le Prince d'Agrigente était précédé par ceux qui faisaient une harmonie guerrière, qui était suivie par cinq cents hommes à cheval, avec le javelot à la main. Ces cinq cents hommes étaient suivis de tous les officiers de la maison du prince. On menait en main les plus beaux chevaux du monde, les gardes du Prince d'Agrigente venaient après, et le prince lui-même à la tête d'un très grand nombre d'officiers d'armée et de gens de qualité paraissait sur un cheval admirable. Mais quoique ce prince ne soit plus dans sa première jeunesse, il était pourtant à cheval avec plus de vigueur, plus de bonne grâce, et plus d'adresse, que tous les jeunes gens de sa cour. Il était même, ce jour-là, magnifiquement et ga-

lamment habillé, et il avait effectivement tout l'air d'un homme qui était maître de tous ceux qui le suivaient. Comme j'étais étranger et que j'étais envoyé vers lui par un prince qui lui était très considérable, il me fit tout l'honneur imaginable, et voulut que je fusse toujours auprès de lui. Pour Terille qui était infiniment amoureux de Berelise, et qui voulant avoir l'avantage de la voir le plus tôt qu'il pourrait, il était au premier rang. Il est vrai qu'il y devait être par sa condition, mais il y était encore plus par l'intérêt de son amour. Cependant, comme il y avait déjà quelques jours que j'étais au camp, j'avais ouï-dire qu'il y avait un prisonnier inconnu à Agrigente que Terille avait pris au commencement de la campagne, dont la bonne mine et l'esprit faisaient beaucoup de bruit dans cette cour-là, et je n'en savais pas davantage. Mais enfin, pour faire promptement joindre ces deux belles troupes, vous saurez que dès qu'elles parurent, ceux qui faisaient l'harmonie qui les précédait s'en détachèrent et doublant le pas, furent se joindre auprès de cet arc de triomphe qu'on avait élevé dans la plaine où ils firent une espèce de concert militaire, qui dans son irrégularité avait pourtant quelque chose d'agréable. Après cela, ceux qui précédaient le prince et ceux qui précédaient la princesse se rangeant en haie à droite et à gauche, ces deux troupes si magnifiques furent en vue et marchèrent lentement l'une vers l'autre. Mais comme le Prince d'Agrigente est galant en tout, il ne voulut pas, par modestie, passer sous l'arc qu'on lui avait élevé, disant fort agréablement qu'il n'appartenait qu'aux dames de triompher. Et en effet, demeurant à la tête de sa troupe à douze pas de l'arc, il fit que toutes les dames les unes après les autres, suivies de leurs chevaliers et de leurs esclaves, passèrent sous cet arc de triomphe. Après quoi elles passèrent devant lui, en tournant à droite pour reprendre le chemin de Carisatis. Alors, le Prince d'Agrigente et tous ceux qui étaient auprès de lui, saluèrent toutes ces dames avec beaucoup de civilité et les dames en se baissant de bonne grâce lui rendirent salut pour salut. Comme ce prince est galant, il trouva qu'il fallait que chaque dame eût un chevalier de chaque côté. Ainsi, à mesure qu'elles passèrent, il commanda à quelqu'un de ceux qui étaient auprès de lui, de s'aller mettre au côté qui n'était pas occupé et comme il entend admirablement tout ce qu'il fait, il choisit pour cela tous les gens les mieux faits ou les plus magnifiques de sa troupe, à la réserve de moi, qu'il choisit seulement comme étranger. Cependant au lieu de donner à chaque dame celui qui eût eu le plus d'envie d'être auprès d'elle, ce prince, par une galante malice, sépara tous ceux qui pouvaient avoir quelque commerce ensemble et il le fit à ce qu'il dit depuis, afin de faire plaisir à Berelise et de ne lui donner pas Terille, qu'il savait bien qu'elle n'aimait point du tout, quoiqu'il fût très amoureux d'elle. Pour la princesse, elle avait auprès d'elle le jeune Prince de Messène, qui était alors dans cette cour, et le Prince d'Erice, qui est son parent. Mais lorsque Berelise vint à passer accompagnée de son prisonnier, je fus terriblement surpris de reconnaître Artemidore. Je ne donnai pourtant nulle marque de mon étonnement car outre que je savais bien les grands démêlés qu'il y avait entre le Prince d'Agrigente et le Prince de Leonte, je jugeai bien d'abord qu'Artemidore n'était pas connu. Joint que le Prince d'Agrigente voulant que j'accompagnasse Berelise comme la plus aimable personne de la cour et comme la favorite de la Princesse sa fille, me dit des choses qui me firent savoir que celui que je voyais était ce prisonnier in-

connu dont on m'avait parlé au camp, car lorsque Berelise qui était ce jour-là admirablement belle, vint à passer : « Allez Zenocrate, me dit-il, allez nous aider à connaître cet inconnu que vous voyez, et pour en venir à bout, devenez amant de Berelise qui l'accompagne et que je présuppose qu'il aime présentement, car il lui serait honteux d'avoir été si longtemps prisonnier de guerre dans un château où elle demeure, sans être devenu prisonnier d'amour. Allez donc Zenocrate, allez, ajouta-t-il, et faites si bien que vous sachiez qui est celui que je vous donne pour rival,

— Ce commandement que vous me faites m'est si avantageux Seigneur, répliquai-je en lui obéissant, que je suis au désespoir de n'avoir pas le temps de vous en remercier. »

Mais Madame, si je fus surpris de voir Artemidore, Artemidore ne le fut pas moins que moi, et il le fut même davantage car il craignait que je ne fusse découvert. Joint que se souvenant alors de m'avoir vu à Leonte du temps qu'il était aimé de Clidamire, ma vue excita un trouble assez grand dans son cœur. De sorte que le remarquant aisément et m'imaginant une partie de ce qui le causait, je voulus rassurer son esprit. C'est pourquoi prenant la parole en approchant respectueusement de Berelise, et en me rangeant du côté ou Artemidore n'était pas : « Madame, dis-je à cette belle fille, le Prince d'Agrigente qui meurt d'envie de savoir qui est ce vaillant inconnu qui est auprès de vous, m'envoie ici afin d'être son rival. Mais Madame, ajoutai-je, je serai bien malheureux si je ne le suis pas de votre consentement.

— Vous connaissez encore si peu votre prétendue maîtresse, reprit agréablement Berelise en souriant, que je vous conseille d'attendre encore un peu à obéir au Prince d'Agrigente,

— Si vous connaissiez bien celui qui vous parle, lui répliqua Artemidore en abaissant la voix, vous sauriez qu'il ne faut qu'un instant pour faire naître ou mourir une grande amour dans son cœur ! Mais de grâce, ajouta-t-il, ne faites pas semblant que je le connaisse et dites-lui seulement qu'il continue d'agir comme ne me connaissant pas, quoiqu'il soit de mes plus chers amis. »

Berelise faisant donc admirablement ce qu'Artemidore lui avait dit, nous marchâmes dans l'ordre que je vous ai marqué, jusqu'à un endroit où nous fîmes halte, parce que le Prince d'Agrigente voulait que les dames arrivassent les dernières à Carisatis. Ainsi il passa devant elles avec toute sa troupe, pour faire que la plus belle chose se vît à la fin et qu'il n'y eut plus que des gens de guerre après les dames. Pour moi je vous avoue qu'il s'en fallut peu que je ne fusse ce jour-là amoureux de toutes les vingt qui étaient à cheval et qui suivaient Philonice, car comme je suis universellement sensible à tout ce qui est beau ou agréable la première fois que je le vois, et que toutes ces dames étaient bien faites, elles me donnèrent toutes les unes après les autres, je ne sais quelle légère émotion de joie que je ne pus retenir. Mais enfin nous arrivâmes à Carisatis, ou Cleodamas en recevant le prince, lui dit des choses qui valaient bien mieux que la harangue des magistrats d'Agrigente, quoiqu'il n'y eût pas tant pensé qu'eux. Cependant comme on devait dîner en ce lieu-là et qu'on ne voulait arriver à Agrigente que vers le soir, toutes les dames descendirent de cheval aidées par leurs chevaliers et furent

se promener un quart d'heure dans cette allée haute dont je vous ai parlé, pendant que le Prince d'Agrigente donnait mille louanges à Cleodamas et à la sage Iberise sa femme, de l'ordre et de la propreté de leur maison et de la magnificence avec laquelle il les recevait.

Pour moi je vous avoue que je n'ai jamais rien vu de plus beau que ces vingt dames parées et accompagnées de quarante hommes superbement habillés. Pour éviter la confusion, le Prince d'Agrigente avait fait que tous les autres gens de qualité qui le suivaient n'étaient point entrés chez Cleodamas et qu'on les traitait dans plusieurs belles et agréables maisons du même village. Si bien que ne voyant dans cette allée et dans ce petit bois dont je vous ai parlé, que des personnes bien faites, et n'entrevoyant à travers les feuilles, que des plumes de couleurs éclatantes, des habillements tous brillants d'or et de pierreries, je puis dire hardiment que je ne vis jamais rien de plus beau, joint que comme la belle vue de ce lieu-là inspire de la joie, toute cette belle compagnie était si gaie en général qu'on ne s'aperçut pas qu'Artemidore et Terille étaient mélancoliques. Cependant Artemidore avait une envie étrange de me parler et à la première occasion qu'il en trouva, il me dit son aventure en deux mots et me demanda ce que j'avais entendu dire de Clidamire, car il n'ignorait pas que je savais tout ce qui se passait à Leonte. « Je sais, lui dis-je, qu'elle est ingrate et infidèle et que s'étant imaginée qu'elle serait toujours contrainte, si elle ne donnait une marque publique de ne vouloir plus être aimée de vous, elle s'est effectivement engagée d'affection avec un des plus aimables hommes du monde, et elle s'est même soumise à l'épreuve du lac de Dele pour l'assurer de sa fidélité. C'est pourquoi si vous m'en croyez vous ferez une autre amour pour vous guérir de celle-là, si vous ne l'avez déjà faite,

— Ha, Zenocrate ! me dit-il, tout le monde ne sait pas changer d'amour comme vous, en un instant ! »

Nous en eussions bien dit davantage, mais on avertit les dames qu'on avait servi et en effet, on les mena dans cette belle salle dont je vous ai parlé, où on les servit avec une magnificence et une propreté admirable. Pour ne perdre point de temps et éviter la confusion, le Prince d'Agrigente mangea avec tous les hommes dans une salle basse qui est à plain-pied du jardin. Pour les dames, après le repas elles entrèrent dans une chambre infiniment propre, qui est vis-à-vis de la salle où une partie des hommes les plus galants les furent trouver, pendant que les autres demeurèrent avec le Prince d'Agrigente, qui racontait au sage Cleodamas, diverses choses de la dernière campagne. Mais en y entrant, Philonice qui prend garde à tout s'arrêta à regarder un tableau qui est sur la cheminée de cette chambre, dont le dessin avait été donné à Cleodamas par une fille de ses amies, et comme ce tableau avait quelque chose de particulier, Philonice appela Berelise pour le lui montrer. Cette peinture est assez aimable, car on y voit un fort agréable paysage. Sur le devant de ce tableau est un bel arbre au pied duquel est une belle jeune personne en habillement magnifique, qui a trois de ses femmes derrière elle et qui tenant une quenouille de la main droite, la présente à Hercule, qu'un jeune Amour, qui est le plus joli du monde, tient enchaîné avec une chaîne d'or. De sorte que le tirant de la main gauche comme pour le forcer à

obéir, il semble qu'en effet, Hercule vient de jeter sa massue qu'on voit à côté de lui, qu'il avance la main pour prendre la quenouille qu'on lui offre de si bonne grâce. Mais pour mieux expliquer cette peinture, ce petit Amour qui tient un flambeau de la main droite, y tient encore son bandeau que le vent semble agiter et où l'on voit des paroles grecques, qui ont tout à fait bonne grâce en cette langue et qui veulent dire en la nôtre :

De mon feu, vient ma force.

Après que Philonice eut regardé ce tableau, et qu'on le lui eut expliqué, elle dit en se tournant vers Berelise que pour elle, elle croyait que la force de l'amour ne venait que de la faiblesse de ceux qu'il attaquait. « Mais Madame, reprit cette belle fille en rougissant, ne voyez-vous pas que cet Hercule paraît mille fois plus fort que ce jeune enfant qui le contraint de faire ce qui lui plaît ?

— Ha, Berelise ! répliqua-t-elle, il y a une certaine faiblesse de cœur qui se peut trouver aux plus grands hommes du monde, qui n'est pas incompatible avec la force du corps, ni même avec la grande valeur, mais après tout, c'est une faiblesse. »

À peine Philonice eut-elle dit cela, que tout ce qu'il y avait d'hommes en ce lieu-là prirent le parti de l'amour. Le Prince d'Erice entre les autres qui a infiniment de l'esprit, dit qu'il ne pouvait souffrir que l'amour passât pour une faiblesse, si ce n'était en l'âme de ceux qui aiment opiniâtrement une personne infidèle. Artemidore se sentit touché de ce que disait le Prince d'Erice et en changea de couleur, quoiqu'il sût bien que ce prince n'avait garde de deviner qu'il pouvait prendre part à ce discours. Il n'eut pourtant pas le loisir d'y répondre car Terille prenant la parole, dit qu'il ne trouvait pas encore tant de faiblesse à continuer d'aimer une personne, quoiqu'elle eût changé d'affection, que de s'opiniâtrer à en aimer une dont on n'aurait pu se faire aimer, et dont on aurait sujet de croire qu'on ne pourrait jamais être aimé. « Car, ajouta-t-il, selon moi, le plus grand sujet de plainte qu'on puisse avoir d'une femme qu'on aime, est de ne s'en pouvoir faire aimer.

— C'est sans doute un fort grand malheur, répliqua le Prince d'Erice, mais l'infidélité d'une maîtresse est un outrage,

— Ha ! Seigneur, reprit Terille, il est bien plus injurieux de n'être point aimé, que d'être abandonné de sa maîtresse ! »

Après cela tout le monde prit parti entre le Prince d'Erice et Terille, excepté Artemidore et Berelise qui avaient chacun un intérêt caché à la question dont il s'agissait. Car si Artemidore aimait encore Clidamire tout inconstante qu'elle était, Berelise maltraitait si fort Terille, qu'elle voyait bien qu'il ne parlait contre lui-même, que pour pouvoir parler contre elle. Mais comme le sujet de la conversation sembla assez curieux à Philonice, elle s'assit, et fit asseoir toutes les dames, les hommes demeurant debout devant elles, à la réserve de quelques-uns qui se

mirent à genoux sur des carreaux[5] pour parler bas à quelques femmes durant que le Prince d'Erice, et Terille disputaient auprès de Philonice et de Berelise, sur ce qui faisait leur contestation. « Pour moi, disait le Prince d'Erice, je ne trouve nulle comparaison entre ces deux choses car comme il n'est pas impossible qu'une femme dont on n'est point aimé ait quelque sorte d'estime pour vous, je trouve qu'en cessant de l'aimer, on n'est du moins pas obligé de la haïr, qu'il suffit de lui rendre indifférence pour indifférence, qu'on peut même conserver de la civilité pour elle quand le hasard vous la fait rencontrer et qu'en lui ôtant son estime, en lui arrachant entièrement le cœur qu'on lui avait donné et en cessant de la chercher et de la voir chez elle, on la punit assez de son injustice et de son insensibilité, sans y joindre la haine et le mépris. Mais pour une inconstante ! Ha, Terille ! poursuivit-il, on ne saurait la trop haïr ni la trop mépriser, je tiens même qu'un homme qui a été fort amoureux, et qui a cru être fort aimé, n'a presque nulle mesure à garder avec une infidèle, et qu'il ne s'en faut guère qu'il ne lui soit permis d'être incivil et indifférent. Je crois aussi qu'il est fort aisé de guérir de la passion qu'on a dans l'âme en cette occasion et que plus on a cru être aimé, plus on hait celle qui n'aime plus. Je crois, dis-je, qu'on ne s'en saurait soutenir sans colère, sans mépris et sans avoir envie de se venger de son inconstance de toutes les manières dont on se peut venger d'une maîtresse, ce qui ne doit pas être ainsi d'une personne qui n'aura fait que mépriser votre affection et vous refuser opiniâtrement la sienne, ou par aversion ou par indifférence !

— Ha, Seigneur ! reprit Terille, nos sentiments sont bien différents car je crois qu'il est bien plus aisé et même plus juste de haïr une femme dont on n'a pu être aimé qu'une autre dont on a reçu mille témoignages d'affection, quoiqu'elle ne vous en donne plus et qu'elle ait changé de sentiments. Car à parler raisonnablement, la plus grande injustice qu'on puisse faire à un honnête homme amoureux et constant en amour, est de ne répondre point à la passion. Je soutiens même hardiment, après y avoir pensé mille fois en ma vie, qu'il est si naturel d'aimer qui nous aime, que quand un homme est assez heureux pour persuader son amour à la personne qu'il adore, si cette femme n'aime pas, c'est qu'effectivement elle n'estime guère l'amant dont elle connaît la passion ou qu'elle a aversion pour lui, ou qu'elle aime ailleurs. Si elle aime ailleurs, elle est criminelle de laisser engager un nouvel amant à la servir si elle ne l'estime guère. L'amant serait fort injuste de l'estimer beaucoup et si elle a aversion pour lui il en doit avoir pour elle. Ainsi, de quelque façon que la chose soit, un amant généreux qui a aimé longtemps sans être aimé, doit haïr et mépriser celle qui a opiniâtrement résisté à son affection puisqu'il est certain que l'ingratitude est le crime capital en amour et qu'il n'y a rien de si ingrat ni de si outrageant que de n'aimer point qui nous aime, car comme je l'ai déjà dit, il est si naturel que l'amour fasse naître l'amour, que quand cette passion ne naît pas dans le cœur d'une femme qu'on aime ardemment, il faut que ce soit un effet du peu de mérite de l'amant, ou du caprice de l'amante, ou des autres raisons que j'ai dites. Il n'y a donc, ce me semble, rien de plus juste, et il ne doit même y avoir rien de plus aisé à faire, que de n'avoir plus

5. Carreau : Coussin carré pour s'asseoir ou s'agenouiller.

ni véritable estime, ni aucune complaisance pour une insensible. Je dis même qu'on doit avoir pour elle toute l'incivilité dont un honnête homme peut être capable, et s'il était possible qu'il y eût quelque matière d'indiscrétion entre un amant maltraité et sa maîtresse, je pense que je lui permettrais d'être indifférent car enfin comme il ne pourrait avoir d'indiscrétion qui le pût faire soupçonner de vanité, ni qui nuisit à la réputation d'une insensible, ce serait une vengeance assez douce et assez innocente si ce n'était qu'en général je tiens que les honnêtes gens ne doivent pas se venger des dames de la même façon qu'il leur est permis de se venger de leurs ennemis.

— Je tombe d'accord, reprit le Prince d'Erice, qu'une insensible à qui on a donné mille marques d'amour est haïssable pour celui qu'elle a maltraité, et qu'elle mérite même qu'il fasse contre elle tout ce qui ne fait point contre lui ! Mais ce que je soutiens est qu'il est plus aisé de haïr une inconstante qu'une insensible, et qu'il est même plus juste de lui nuire et de s'en venger,

— Et moi au contraire, reprit Terille, je soutiens qu'il est plus difficile de cesser d'aimer une inconstante qu'une insensible et que si un homme a été une fois aimé et favorisé d'une femme, il est indispensablement obligé de ne manquer jamais de discrétion pour elle, quand même elle changerait de sentiment pour lui et qu'il n'en est pas de même d'une insensible dont il se peut venger plus innocemment parce qu'elle l'a plus outragé en ne commençant pas de l'aimer que l'autre en cessant d'avoir de l'affection pour lui, et que de plus elle ne lui a jamais rien confié qui l'oblige à la discrétion. Mais pour parler de ces deux choses séparément je veux vous faire voir d'abord, qu'il doit être bien plus aisé à un amant maltraité de chasser l'amour de son cœur, qu'à un amant qui a été favorisé. En effet, qu'y a-t-il dans la mémoire d'un amant opiniâtrement méprisé, qui puisse, ni qui doive retenir l'amour dans son âme puisque quand il se souvient de la personne qu'il a servie, il la voit toujours froide, toujours insensible, toujours indifférente et toujours haïssable. S'il se souvient de lui avoir écrit, il se souvient aussi qu'elle ne lui a point répondu ou qu'elle lui a répondu sans tendresse et sans confiance. S'il se souvient d'avoir rencontré ses yeux, il se souvient encore qu'elle les a détournés ou qu'il n'y a eu qu'une espèce d'indifférence stupide qui est insupportable en amour. S'il pense qu'il a eu mille soins de lui plaire, il pense en même temps, ou qu'elle les a mal reçus, ou qu'il lui a même plu inutilement. Ainsi il n'y a tout au plus que les yeux qui lui disent quelque chose à l'avantage de la beauté d'une insensible, encore bien souvent se dédisent-ils. Il est arrivé plus d'une fois que l'amour a fait trouver belles des indifférentes qui ne l'étaient pas. De plus, un amant n'a nulle obligation à une personne qu'il a aimée longtemps sans en être aimé, de sorte que rien ne s'opposant, dans son cœur, à son ressentiment, il est ce me semble assez aisé à la colère, de le guérir. L'honneur même tout seul le peut faire avec facilité, puisqu'il n'y a rien de plus propre à chasser l'amour, que de se souvenir que vous avez aimé longtemps une personne qui vous a méprisé et que de penser que cette personne qui ne vous a point distingué de tout le reste des hommes a infailliblement dans le fond de son cœur de l'aversion pour vous quand même elle n'en croirait pas avoir. Mais pour une femme donc on a été aimé, il n'en est pas ainsi car il demeure constant qu'elle vous a estimé, qu'elle vous a préféré à tout le reste du monde, qu'elle vous a choi-

si et qu'elle s'est confiée à vous. Ainsi c'est tout le contraire de l'autre, car s'il n'y a rien dans la mémoire de l'amant d'une indifférente qui puisse la retenir dans son cœur, il y a mille et mille choses dans celui d'un amant qui a été aimé, qui retiennent l'amour dans son âme, malgré l'inconstance de la personne aimée. Le moyen de voir des lettres tendres et passionnées sans respecter encore la personne qui les a écrites, toute infidèle qu'elle est ? Le moyen de regarder son portrait, sans que la reconnaissance retienne votre ressentiment ? Même la possibilité de vous venger arrête une partie de votre vengeance, et toutes les fois qu'on se souvient de tant de regards amoureux, de tant d'assignations obligeantes, de tant de conversations favorables, et de tant de faveurs innocentes, le moyen de perdre le désir de reconquérir le cœur qu'on a perdu, et le moyen même d'en perdre tout à fait l'espérance, car après tout, on est assuré qu'on a fait ce qu'il faut pour plaire, puisqu'on a plu, on s'imagine qu'on a failli en quelque chose, qu'en demandant pardon on retrouvera le trésor qu'on a perdu et l'on suppose même quand on ne peut s'accuser de rien, et qu'on accuse sa maîtresse de tout, que c'est un caprice qui lui passera et qu'en se raccommodant avec elle, on aura mille et mille douceurs qu'on n'avait jamais éprouvées. C'est pourquoi l'espérance pouvant encore subsister dans le cœur d'un amant qui a été aimé, quelque inconstante que soit sa maîtresse, il a bien plus de peine à se dégager de la passion qu'il a dans l'âme, joint qu'à parler sincèrement, il n'y a rien de si puissant a retenir l'amour dans un cœur qui a de la tendresse, que d'espérer encore un plaisir qu'il a déjà senti. On se pique même de la gloire de vouloir conserver sa conquête, et d'empêcher son rival d'en profiter, et la jalousie qui se vante d'être la plus puissante ennemie de l'amour, la retient bien souvent dans le cœur d'un amant abandonné de sa maîtresse, lors même que nulle espérance d'ailleurs ne l'y peut plus retenir. Jugez donc je vous en conjure, si une maîtresse indifférente qui ne vous donne ni espérance, ni jalousie, peut, ni doit être difficile à oublier, car le souvenir du passé ne peut vous la rendre aimable, le présent vous irrite, et l'avenir n'a rien qui vous flatte.

— Mais quand ou vous accorderait, reprit le Prince d'Erice, qu'il est plus aisé et même plus juste de haïr une personne dont on n'a pu être aimé, qu'une dont on a été favorisé, quoiqu'elle ne vous favorise pas, du moins m'accorderez-vous qu'un amant a plus de mesures à garder avec celle qui n'a fait que le mépriser, qu'avec celle qui l'a trahi car à parler sincèrement celle qui ne vous a point aimé, ne vous ayant jamais rien promis, ne vous a pas tant outragé, que celle qui après vous avoir promis une affection éternelle, manque à sa parole. Ainsi je conclus que vous devez agir avec plus de retenue pour l'une, que pour l'autre.

— J'en tombe d'accord, reprit Terille, mais ce n'est pas de la façon que vous l'entendez, car je soutiens qu'un homme qui a été toujours maltraité d'une femme, ne lui doit tout au plus que la civilité qu'il doit en général à toutes les femmes du monde. Encore ne sais-je, s'il ne peut pas s'en dispenser en quelques occasions. Mais pour une femme dont on a été aimé, je soutiens que lors même qu'on la hait, il la faut respecter, qu'on est obligé d'avoir de la discrétion lors même qu'on n'a plus d'amour et que comme il est juste qu'un amant maltraité conserve éternellement dans son cœur le ressentiment qu'il a de l'ingratitude et de l'indifférence de sa maîtresse, de même un amant abandonné doit conserver aussi

éternellement une espèce de reconnaissance des faveurs qu'il a reçues, et il faut même que cette reconnaissance l'oblige à ne s'emporter jamais jusqu'à nuire a la réputation de la personne dont il a été bien traité.

— Je le crois, reprit le Prince d'Erice en cédant à Terille, car comme toutes les faveurs des dames sont des grâces toutes pures, je tombe d'accord qu'elles ont droit de les retirer quand bon leur semble, sans qu'il soit permis d'être indifférent principalement quand elles ne font point de nouvelle galanterie. Mais à parler sincèrement, comme je n'ai pas éprouvé quels sont les sentiments d'un amant abandonné et que je crois que je suis exposé pour toute ma vie à éprouver quels sont ceux d'un amant maltraité, il n'est pas étrange que je n'aie pas été instruit de tant de belles et agréables choses que vous avez dites.

— J'ai peut-être moins d'expérience que vous de l'état où se trouve un amant, lorsqu'on cesse de l'aimer, répliqua Terille, et j'en ai plus que vous ne pensez ajouta-t-il en regardant Berelise, de celui où se trouve un amant maltraité. Mais après tout, à choisir de ces deux choses, j'aimerais mieux dans les sentiments où je suis, avoir été aimé de la personne que j'aime, à condition de ne l'être plus, que d'être dans la croyance de ne le devoir jamais être,

— L'avenir est une chose si douteuse, répliqua le Prince d'Erice, qu'il ne faut jamais désespérer de rien !

— On dit toujours ce que vous dites à un malheureux, répliqua Philonice, mais il faut pourtant avouer qu'il y a des choses dont on peut presque dire affirmativement qu'elles ne sauraient arriver.

— Vous avez raison, Madame, reprit malicieusement Berelise pour faire dépit à Terille, car par exemple, quand on a une aversion naturelle pour quelqu'un, il n'est pas possible de la vaincre,

— Mais s'il n'est pas possible de surmonter une aversion naturelle, reprit Artemidore, le moyen de surmonter une inclination violente ?

— À vous dire la vérité, répondit le Prince d'Erice, je crois qu'il y a beaucoup d'égalité entre ces deux choses, et que s'il n'est pas aisé de chasser la haine de son cœur, il est assez difficile d'en bannir l'amour,

— Ha ! Seigneur, répondit Berelise qui ne voulait pas que ce sentiment-là fût celui d'Artemidore, je vous assure qu'il y a diverses occasions où l'on ne saurait cesser de haïr, et où l'on pourrait cesser d'aimer.

— Mais ne dirait-on pas, répliqua agréablement Philonice en raillant, que Berelise a eu cent amants et cent ennemis qui lui ont appris par expérience toutes les distinctions qu'elle fait ? Cependant il est constamment vrai, qu'elle n'a encore jamais eu ni haine, ni amour,

— Ha ! Madame, répliqua-t-elle en rougissant, si vous vous souveniez bien de mes véritables sentiments, vous verriez que vous en dites trop de la moitié, et que…

— Eh de grâce ! lui dit alors Terille en l'arrêtant et en parlant à demi bas, ne vous expliquez pas davantage, car la personne pour qui vous parlez ainsi n'entend que trop ce que vous voulez qu'elle entende. »

Après cela, Berelise eut répondu, n'eut été que le Prince d'Agrigente entra, et que tout le monde se leva, mais on fut fort surpris de voir que ce prince dès qu'il fut entré fut droit à Artemidore et que regardant Berelise : « Savez-vous bien, lui dit-il, que votre prisonnier est un prisonnier d'importance et que si vous avez profité du conseil que je vous donnais lorsque je vous dis que vous deviez lui donner de l'amour, vous avez fait une conquête fort illustre et fort glorieuse ?

— Comme je crois que je ne l'ai pas faite, reprit-elle en rougissant, je pense, Seigneur, que pour mon honneur je dois dire que je n'ai pas eu dessein de la faire,

— Les conquêtes de cette nature se faisant plus souvent sans y penser qu'en y pensant, reprit le Prince d'Agrigente, ce n'est pas me répondre précisément. Mais en attendant que vous ayez résolu ce que vous voulez que j'en croie, souffrez que je me plaigne de la défiance que le Prince Artemidore a eue de ma générosité en se cachant comme il a fait. »

À ces paroles tout le monde jeta les yeux sur cet illustre prisonnier qui se trouva fort surpris et fort embarrassé car il ne savait si c'était Berelise ou moi qui l'avions fait connaître. Berelise qui craignait d'en être soupçonnée par Artemidore, cherchait ses yeux pour s'en justifier, en lui faisant voir son innocence dans les siens et je tâchais aussi d'en être regardé, pour lui faire entendre que je ne l'avais pas découvert. Cependant, comme il a le cœur grand et l'esprit ferme, il n'hésita point sur ce qu'il devait répondre car voyant bien qu'il était connu, il ne songea pas à nier la vérité, au contraire, il l'avoua de bonne grâce. Et prenant la parole : « Seigneur, dit-il s'adressant au Prince d'Arigente, je vous supplie de croire que vous n'êtes point la cause de mon déguisement et ceux qui vous ont dit qui j'étais, vous ont pu dire que je ne suis pas sorti de Leonte pour un intérêt d'État,

— Je le sais bien, répliqua le Prince d'Agrigente en abaissant la voix, car les parents de la belle Clidamire ayant envoyé ici un homme exprès pour s'informer de Telesis qui la veut épouser, il s'est rencontré que cet homme est né à Agrigente, quoiqu'il demeure à Leonte, et qu'étant arrivé ici et ayant voulu voir la fête, il vous a reconnu. Il a cru qu'étant né mon sujet, il me devait faire savoir qui vous étiez et m'en est venu avertir, mais en m'en avertissant, ajouta-t-il, il m'a semblé qu'il avait dessein que je vous en traitasse mieux, car il m'a fort exagéré le mauvais traitement que le Prince de Leonte vous a fait et votre propre mérite. Aussi ne suis-je pas résolu d'en user autrement, ni de changer rien à l'état de votre fortune si ce n'est que je donnerai ordre qu'on vous traite en prince, car du reste, si le traité d'Heraclée s'achève, vous serez délivré comme si je ne vous connaissais pas. Mais après cela, je vous offre ma cour pour asile, jusqu'à ce que le Prince de Leonte se soit résolu de vous traiter comme vous le méritez,

— Ce que vous dites est si généreux, répliqua Artemidore, que j'ai une confusion extrême de ne pouvoir rien trouver à y répondre qui me satisfasse car je ne trouve pas que ce soit assez pour reconnaître votre générosité, de vous assurer que je ferai gloire de mourir pour votre service toutes les fois que l'honneur me permettra d'exposer ma vie pour vos intérêts. »

Après cela, le Prince d'Agrigente disant qu'il était temps de partir, Philonice s'y disposa mais ce ne fut qu'après avoir fait un compliment fort obligeant à Artemidore, à qui toutes les dames et tous les hommes en firent aussi. Terille qui était

celui qui l'avait pris lui en fit à son tour, mais ce ne fut pas de si bon cœur que les autres, car se souvenant de tout ce que Berelise avait fait d'obligeant pour ce prisonnier, il crût que peut-être le connaissait-elle et il en eut d'autant plus de soupçons, qu'il ne vit pas qu'elle s'empressât autant que les autres dames à lui aller faire civilité sur cette aventure, remarquant seulement qu'elle avait beaucoup de joie de la générosité que le Prince d'Agrigente témoigna en cette occasion. En effet, lorsque Cleodamas qui était venu avec ce prince, s'approcha d'elle, elle ne put s'empêcher de donner quelque marque de la satisfaction qu'elle avait. « Et bien, lui dit-elle, sage Cleodamas, que dites-vous de cette aventure, vous qui avez le cœur grand et noble, et qui savez donner un juste prix aux actions héroïques ? Ne trouvez-vous pas que le Prince d'Agrigente fait une belle action et que le Prince Artemidore reçoit sa générosité comme un homme qui la mérite, et qui est généreux lui-même ?

— Je le trouve, répliqua Cleodamas, et je trouve même que vous avez part à la gloire de cette journée, puisque Artemidore est votre prisonnier et que vous avez été la première qui avez connu son mérite. »

Comme Terille écoutait ce que disait Berelise, il en eut le cœur touché et la jalousie s'en emparant y retint l'amour qui était peut-être preste d'en sortir. Mais enfin, sans m'arrêter à vous exagérer trop ces petites choses, toutes les dames remontèrent à cheval au même ordre qu'elles y avaient déjà été. On retourna à Agrigente où le Prince fut reçu avec toutes les cérémonies accoutumées en pareille occasion, mais il ne partit de Carisatis qu'après avoir fait mille caresses au sage Cleodamas. Pour l'aimable Philonice, elle fut si charmée de sa maison, qu'elle lui dit qu'elle voulait y revenir passer quelques jours et que pour la trouver encore plus agréable, elle voulait qu'il y fût quand elle y serait, espérant beaucoup plus de plaisir de sa conversation que de toute autre chose. Je ne vous dis point Madame, qu'il y eut, le soir, un superbe festin au palais du prince, qu'il y eut même bal et que durant huit jours ce ne furent que fêtes et réjouissances, mais je vous dirai que le Prince d'Agrigente portant la générosité jusqu'où elle pouvait aller, força Artemidore à souffrir qu'il lui fit un équipage proportionné à sa condition, et qu'on le traitât en ce qu'il était. Ce prince agissant alors sans contrainte, parut ce qu'il était effectivement, c'est-à-dire un des plus aimables hommes du monde malgré sa mélancolie, et ayant toujours une extrême confiance, beaucoup d'estime et d'amitié pour Berelise. Il n'était pas aisé que Berelise vînt à bout de surmonter la puissante inclination qu'elle avait pour lui. Cependant, comme le hasard avait fait que Berelise était la première dame de cette cour-là à qui j'avais parlé, et qu'en faveur d'Artemidore dont j'étais ami particulier elle me témoignait beaucoup de bonté, je me sentis tout à fait son obligé et il y avait des moments où je connaissais bien que si je n'eusse pas eu le cœur engagé ailleurs, j'eusse été fort disposé à avoir de l'amour pour elle. Jugeant donc d'Artemidore par moi-même, je lui conseillais de faire ce qu'il pourrait pour aimer Berelise. « Hélas, me disait-il lorsque je lui en parlais, je l'aime de tout mon cœur, il n'est rien que je ne fisse pour elle et je l'estime mille fois plus que Clidamire, mais après tout, cette infidèle ne veut point sortir de mon cœur, et malgré ma colère, ma jalousie et tout mon chagrin, lorsque je l'entends nommer à l'improviste j'en ai le cœur ému, mon imagination me la montre, mon cœur la désire et si je le

puis dire sans lâcheté, mon cœur l'aime encore, toute inconstante qu'elle est. Aussi suis-je résolu, reprit-il, pour me renflammer tout de bon ou pour me guérir tout à fait, d'écrire encore une fois à Clidamire, présentement que je le puis, afin de voir si elle aura la hardiesse de me dire qu'elle ne veut plus que je l'aime et qu'elle ne m'aimera jamais ou si elle ne m'estime pas même assez pour se donner la peine de me vouloir tromper. »

Je fis alors ce que je pus pour l'empêcher de suivre son intention, parce que je craignais que cette personne ne le flattât encore inutilement, mais comme il le voulut absolument, je l'aidai dans ce dessein, et lui donnai un de mes gens pour porter sa lettre qui était à peu près en ces termes, si ma mémoire ne me trompe :

LE TROP FIDÈLE ARTEMIDORE
À L'INCONSTANTE CLIDAMIRE

Tout le monde m'a dit Madame, que vous m'avez abandonné mais, quoiqu'il semble par le titre de ma lettre que je crois ce que l'on m'en a dit, je vous confesse que j'en doute encore, et que j'en douterai toujours jusqu'à ce que vous me l'ayez dit vous-même. Je sais pourtant que vous avez donné toutes mes lettres à mon rival, que vous lui en écrivez d'infiniment douces, et qu'il a un portrait de vous qui avait été commencé pour moi, mais malgré tant de choses convaincantes, il ne tiendra encore qu'à vous de me rendre heureux ou de me tromper, et de me persuader que vous avez seulement voulu vous mettre en repos durant mon absence. Pour moi, je ne vous dis point ce que je sens dans mon cœur, parce que je veux savoir auparavant en quel état est le vôtre. Apprenez-moi donc si vous êtes toujours la plus aimable personne du monde, ou si vous êtes devenue la plus criminelle et la plus haïssable, en devenant la plus inconstante.

Artemidore fit quelque scrupule d'envoyer cette lettre sans en rien dire à Berelise, mais comme elle était sœur de Telesis, il jugea que s'il lui en parlait elle ne voudrait pas qu'il l'envoyât, si bien que l'amour l'emportant sur toute autre considération, je lui donnai un de mes gens qui fut à Leonte, où j'avais d'autres intérêts qui m'obligeaient alors d'y envoyer assez souvent. Je ne sais Madame, s'il vous souvient que je vous ai dit que lorsque Telesis parti du camp pour aller à Syracuse où le Prince d'Agrigente l'envoyait, il avait mandé à Berelise qu'il pourrait aller faire un petit tour à Leonte, sans qu'on n'en sût rien. Il se rencontra que lorsque Clidamire reçut la lettre d'Artemidore, Telesis était avec elle. Vous pouvez juger si la réponse qu'elle y fit fut telle qu'il la fallait pour obliger son dernier amant et désespérer le premier. Elle ne lui écrivit pourtant que ces paroles, que vous trouverez sans doute fort propres à chasser l'amour du cœur du plus fidèle amant du monde.

CLIDAMIRE À ARTEMIDORE

Comme on ne doit jamais s'engager à aimer que dans l'espérance de pouvoir être heureux, je tiens que l'on doit cesser de le faire toutes les fois qu'on ne peut continuer d'avoir de l'amour sans être toujours misérable. C'est pourquoi Seigneur, ayant connu que l'état de votre fortune et de la mienne, ne permettait pas que l'amour que vous aviez pour moi vous pût rendre heureux ni me rendre heureuse, j'ai changé d'affection pour changer mon destin. J'ai tellement songé ne vous donner plus d'inquiétude et a n'en plus avoir, que vous ne me trouverez même plus ici quand vous reviendrez. Oubliez donc, je vous en conjure, tout ce qui s'est passé entre nous, comme je suis résolue de l'oublier.

Vous pouvez juger qu'Artemidore fut sensiblement touché de cette lettre. Pour moi, je n'ai jamais vu un homme plus en colère qu'il fut après l'avoir lue. « Quoi ! Zenocrate, me dit-il, Clidamire, l'ingrate Clidamire a pu m'écrire une lettre de cette nature, après m'en avoir écrit un nombre infini de douces et de tendres, de flatteuses, et d'engageantes ? Et je pourrais encore après cela conserver de l'amour pour elle ? Ha non, non, et je la veux haïr, je la haïrai, je la hais déjà, et j'en veux aimer une autre ou mourir.

— Vous voulez tant de choses à la fois, lui dis-je que je crains que vous n'en puissiez pas seulement faire une,

— Ha ! pour haïr Clidamire, reprit-il, je sens bien que je la hais présentement, et la difficulté n'est que de savoir si je la haïrai toujours !

— Si j'étais à votre place, lui dis-je, au lieu de m'amuser à avoir de la haine qui est une passion inquiète, j'aimerais mieux chercher à avoir de l'amour,

— Eh, Zenocrate, répliqua-t-il, on en trouve quand on n'en cherche pas, mais on n'est pas assuré d'en trouver toutes les fois qu'on en cherche, joint qu'après l'aventure qui me vient d'arriver, tout engagement me doit faire peur, car à parler raisonnablement, je ne devais jamais appréhender le malheur qui m'arrive ! J'aimais, j'étais aimé, j'ai fait toutes choses pour Clidamire et elle en a fait mille pour moi infiniment obligeantes. Du côté de la condition ma passion lui était glorieuse, je ne m'éloignais que pour la mettre en repos, que pour la pouvoir enlever, je ne lui ai jamais donné le moindre prétexte de changer de sentiments pour moi et cependant, dès qu'elle ne me voit plus elle cesse de m'aimer, elle en aime un autre, elle devient la plus injuste et la plus inconstante personne du monde !

— Mais que ne faites-vous par raison ce qu'elle fait par inconstance ? repris-je.

— Ha Zenocrate ! me dit-il, il vous est bien aisé de donner ce conseil, mais il ne m'est pas aisé de le suivre ! »

Voilà donc Madame, en quelle assiette Artemidore avait l'esprit. Quant à Berelise ses sentiments étaient bien mêlés, car elle avait toujours une aversion très forte pour Terille, une violente inclination pour Artemidore, quelque légère espérance d'être aimée de lui et beaucoup de confusion de cette faiblesse involontaire qu'elle sentait dans son cœur. Pour Terille, il avait alors de l'amour et de la jalousie. Ce n'est pas qu'il n'eut ouï-dire qu'Artemidore était amoureux à Leonte

mais après tout, il rendait tant de devoirs à Berelise et Berelise paraissait si sensible à ses intérêts, qu'il se repentait étrangement d'avoir présenté ce prisonnier au Prince d'Agrigente, et de ne l'avoir pas laissé caché comme il l'avait voulu être. Il se repentait même de l'avoir pris, et il ne s'en fallait guère tout brave qu'il était, qu'il ne se repentit de lui avoir laissé la vie. Artemidore avait pourtant toujours une extrême civilité pour lui et depuis qu'il fut reconnu pour ce qu'il était, il lui dit cent choses généreuses et obligeantes.

Cependant, ce traité de paix qui avait paru si avancé se rompit, de sorte que la liberté d'Artemidore fut assez éloignée. Il est vrai qu'il n'en fut pas plus contraint pour cela, car le Prince d'Agrigente le laissa toujours sur sa foi et il vint à l'estimer et à l'aimer tendrement, quoiqu'il fût frère de son ennemi. Ce qui augmenta encore l'affection qu'il avait pour lui, fut que le Prince de Leonte apprenant comment Artemidore était traité à Agrigente, au lieu de lui savoir gré d'avoir voulu faire la guerre à un prince qu'il n'aimait pas, parla de le faire déclarer criminel comme si c'eut été effectivement un crime à un prisonnier de guerre, de souffrir qu'on le traitât bien et si la Princesse des Léontins sa sœur, n'eut retenu une partie de sa violence, il eut accusé Artemidore de s'entendre avec ses ennemis et l'eut traité comme un prince rebelle. Mais pour porter son injustice encore plus loin, il se mit dans la fantaisie que puisque Telesis était de Leonte et qu'Artemidore était en cette cour-là, l'amour de Telesis n'était qu'une invention afin de pouvoir mener Clidamire où était le Prince son frère, que c'était une feinte amour, qu'ils feraient de feintes noces, et que Clidamire aimait sans doute toujours Artemidore. Ayant donc été averti que Telesis était inconnu à Leonte, il voulut le faire arrêter et fit remettre Clidamire dans le temple de Cérès où elle avait déjà été, mais pour Telesis, il ne le put avoir en sa puissance parce qu'il eut un ami fidèle qui le cacha. Il fallut pourtant qu'il sortît de Leonte et qu'il s'en retournât à Syracuse où le Prince d'Agrigente l'avait envoyé. Pour Clidamire elle avait beau dire qu'elle n'aimait plus Artemidore, on ne l'en voulait pas croire, et le Prince de Leonte douta même de l'épreuve du lac de Dele en cette occasion. Pour se mettre donc l'esprit en repos, il fit dessein de faire épouser Clidamire à quelque autre et comme elle est assez riche, il se trouva un homme de qualité qui n'ayant pas trop de bien, se résolut à la vouloir épouser car après tout, on n'a jamais accusé Clidamire de manquer de vertu, mais seulement de pouvoir aimer ou n'aimer pas, selon que cela sert à son plaisir et à son repos, sans s'opiniâtrer jamais à rien de ce qui pouvait troubler la tranquillité de la vie.

Clidamire se trouva donc dans une nouvelle persécution qui l'affligea sensiblement car celui qu'on lui proposait d'épouser lui déplaisait fort. Cependant, comme cette nouvelle fut bientôt sue à Agrigente, Artemidore en eut d'abord une joie extrême. Mais il n'en fut pas de même de Berelise, car elle craignait que la persécution que cette fille souffrait à la considération de ce prince, ne retînt l'amour dans son cœur. En effet, le premier sentiment de joie étant passé, Artemidore eut tant de compassion du malheur de cette belle inconstante, il fut même affligé que sa persécution lui vînt pour l'amour de lui, et la pitié pensa lui faire changer le dessein qu'il avait eu de la haïr. Mais, huit jours après il changea de sentiments, car nous apprîmes à Agrigente, que Telesis était secrètement à Leonte, que Clidamire avait trouvé invention de se sauver du lieu où on l'avait

mise, qu'elle s'était confiée à Telesis et qu'elle l'avait suivi à Syracuse, d'où Telesis avait envoyé à Agrigente pour demander permission à son père d'épouser cette belle fille et de la mener chez lui, lui représentant qu'il avait déjà auparavant consenti à ce mariage et que le bien de Clidamire était d'une nature à pouvoir être transporté facilement. Artemidore apprenant donc ce que Clidamire avait fait pour Telesis, forma tout de bon la résolution de la chasser de son cœur, étant néanmoins bien fâché de savoir qu'il la verrait à Agrigente. Ce n'est pas qu'Aphranor ne parut d'abord irrité contre Telesis, mais comme le Prince d'Agrigente est toujours favorable aux amants, il l'apaisa. Pour Berelise elle ne savait ce qu'elle devait souhaiter car il lui importait que son frère épousât Clidamire ; mais elle eût bien voulu qu'elle ne fût pas venue à Agrigente, de peur que sa vue ne réveillât l'amour dans le cœur d'Artemidore. Il n'y eut toutefois pas moyen de l'empêcher, parce que comme Clidamire est infiniment aimable, elle se fit aimer de la Princesse de Syracuse durant le séjour qu'elle fit en ce lieu-là, car encore que cette personne se fût effectivement fait enlever, la chose ne paraissait pourtant pas tout à fait ainsi aux yeux du monde. On la regardait comme une fille que ses parents avaient seulement voulu ôter d'un lieu où elle souffrait une injuste persécution et même une tante qu'elle avait, était sortie de Leonte avec elle, et ne l'avait point abandonnée. C'est pourquoi, la Princesse de Syracuse qui l'aimait comme je vous l'ai déjà dit, en écrivit avec tant d'affection à Philonice, que cette princesse agissant et auprès du Prince son père, et auprès d'Aphranor, obtint ce que Telesis souhaitait. D'ailleurs, Berelise n'osait faire éclater les secrets sentiments de son cœur et Artemidore lui-même, par grandeur d'âme, ne voulut pas faire obstacle au retour de Telesis puisqu'il n'en pouvait faire à son mariage avec Clidamire. Il ne croyait pas même vu l'état où il était, qu'il put avec honneur, rendre de mauvais offices au frère de Berelise et au fils d'Aphranor, de qui il avait été si bien traité durant sa prison. Il imaginait pourtant quelque chose de fort rude pour lui, de voir Clidamire entre les bras de Telesis, pour qui il ne pouvait s'empêcher d'avoir de la haine, quoiqu'il ne l'eût jamais vu. Cependant, Telesis qui savait quelle avait été l'amour d'Artemidore pour Clidamire, ne voulut point venir à Agrigente qu'il n'eût épousé sa maîtresse. Durant toute cette négociation, Artemidore était continuellement avec Berelise car il logeait toujours au château. Ainsi, il ne passait pas un jour sans la voir, et comme c'est assurément une très charmante personne, plus il la voyait, plus il l'estimait, et plus il l'aimait. Mais il ne sentait pourtant alors rien dans son cœur qui pût lui faire penser qu'il eût de l'amour pour elle, et il sentait encore dans son esprit une agitation qui lui faisait croire qu'il aimait toujours Clidamire. Berelise de son côté ne s'apercevait que trop que si elle n'aimait Artemidore, elle le pouvait aisément aimer. Enfin, l'hiver tout entier se passa sans que cette affaire fût terminée, et le printemps même était déjà assez avancé, lorsque Telesis après avoir épousé Clidamire à Syracuse, l'amena à Agrigente car les troupes étaient déjà en corps d'armée pour commencer la campagne.

Artemidore, que son chagrin avait fait malade et à qui les médecins avaient ordonné de changer d'air, était à une assez agréable maison qui est dans le voisinage de Carisatis, lorsque Telesis amena Clidamire à Agrigente. Il se rencontra aussi que Philonice, après le départ du Prince son père, était allée pour quelque

temps chez Cleodamas, afin de dissiper la mélancolie qu'elle avait de son absence. Elle avait mené avec elle Berelise, et quatre ou cinq autres personnes fort aimables, entre lesquelles il y avait une femme appelée Lysicoris, qui était celle de toutes les amies de Berelise qui avait le plus de part à ses secrets. Elle ne lui avait pourtant jamais dit l'inclination qu'elle sentait dans son cœur pour Artemidore, mais elle lui avait confié l'aversion qu'elle avait pour Terille, qui était alors tout à fait malheureux, car il était toujours maltraité, il était même toujours jaloux et il fallait pourtant qu'il allât bientôt à la guerre et qu'il laissât Artemidore auprès de Berelise. Les choses en étant donc là, Telesis arriva à Agrigente avec Clidamire. Comme elle apportait des lettres de la Princesse de Syracuse à Philonice et qu'elle était bien aise de se l'acquérir, elle fut dès le lendemain à Carisatis où elle vit sa belle-sœur pour la première fois. J'avais oublié de vous dire que Berelise pour voir un peu plus tard cette personne qui lui était redoutable, avait fait semblant de se trouver un peu mal, aussi était-elle encore au lit lorsque Clidamire arriva à Carisatis, conduite par des parentes d'Aphranor. Comme elle a l'air noble, spirituel, et agréable, elle plut extrêmement à Philonice qui après l'avoir reçue dans la chambre que le sage Cleodamas lui avait donnée, fut obligeamment la mener à celle de sa belle-sœur, qui souhaitait en secret de ne la trouver pas aimable, mais malgré qu'elle en eût, elle lui parut avoir beaucoup de beauté. Ce qui la fâcha fort en cette rencontre, fut que Philonice qui ne savait pas ce que Berelise avait dans le cœur, pensant lui faire plaisir retint Clidamire à Carisatis, pour y être autant qu'elle y serait, disant qu'il fallait que ce fût en ce lieu-là que leur amitié se fît, devant qu'elle fût accablée de toutes les visites qu'elle aurait à Agrigente. Et même Berelise n'osant pas s'opposer sans nul prétexte à une chose comme celle-là, fut contrainte de remercier Philonice d'une civilité qui l'affligeait. Cependant, Artemidore qui était engagé à faire quelques remèdes, ne fut point chez Cleodamas durant les premiers jours que Philonice y passa. Joint qu'étant assez mélancolique il aimait même mieux ne voir point Berelise qui était presque sa seule consolation, que de voir tant d'autres personnes et puis, à parler sincèrement, il craignait que la vue de Clidamire ne redoublât son chagrin, de sorte que son seul divertissement était de s'aller promener le soir, le long de cette petite rivière que je vous ai dit que l'on voit de Carisatis, et qui passe au fond de cet agréable vallon.

Comme la fin du printemps fut fort chaude cette année-là, on ne pouvait presque sortir commodément que le soir et le matin. Artemidore allant donc un soir, suivant sa coutume, pour se promener en cet aimable lieu sans y vouloir être suivi de ses gens qu'il laissait ordinairement à la moitié du coteau, il descendit en rêvant jusqu'à un petit bosquet semé de buissons assez épais, qui n'est pas fort éloigné d'un endroit où cette petite rivière fait un demi-cercle entre des prés et des saules, et qui est le plus agréable du monde. Mais comme il était prêt de sortir de ce petit bois, il entrevit à travers des buissons plusieurs femmes au bord de cette aimable rivière, et il lui sembla même qu'il entendait la voix de Clidamire. Et en effet, vous saurez que ce soir-là, toutes les dames qui étaient auprès de Philonice, avaient eu la fantaisie de s'aller baigner en cet agréable lieu qui semble être fait exprès pour cela, et que Berelise et Clidamire étaient de cette belle troupe, qui se baignant plus par divertissement que par nécessité, était toute dis-

posée à la joie. Il est vrai que lorsqu'Artemidore aperçut ces dames, elles étaient déjà à la fin du bain et qu'elles commençaient de se rhabiller. De vous dire ce qu'il sentit quand il entendit la voix de Clidamire, il ne serait pas aisé, puisqu'il eut de la douleur, de la colère, de la haine et qu'il dit même que malgré tout cela, il eut pourtant quelque moment de plaisir. Du moins, eut-il de la curiosité car voyant qu'il pouvait encore approcher plus près qu'il n'était, il se glissa doucement entre ces buissons, jusqu'à ce qu'il en eût gagné un fort épais, qui était si proche de ces dames qu'il pouvait entendre ce que disaient celles qui parlaient un peu haut. Lorsqu'il y fut, il entr'ouvrit les branches qui l'eussent pu empêcher de voir, et se mit à regarder ces dames qui se rhabillaient et qui, quoiqu'elles ne fissent que de sortir du bain, étaient pourtant toutes d'une manière si modeste qu'elles pouvaient ne craindre pas fort d'être vues. Entre ces dames, Artemidore se mit à chercher Clidamire. À peine eut-il donc fait un passage à ses regards, s'il est permis de parler ainsi, qu'il la vit auprès de Berelise. À vous dire la vérité, il les vit bien différentes, car il faut que vous sachiez que tous les charmes de Clidamire sont en son visage seulement et qu'avec ce visage si aimable, elle a les mains sèches et maigres, les bras plats, la gorge mal taillée, et le corps, sans doute, fort disproportionné à l'agrément de ses yeux, étant même moins blanche qu'elle ne paraît l'être. Mais pour Berelise, Artemidore ne la vit pas ainsi, au contraire ! Il lui vit de belles mains, une belle gorge et quoiqu'elle fut à moitié habillée, il ne laissa pas de voir qu'elle avait les jambes admirablement belles, les pieds comme on les peint à Thetis, et qu'elle avait sans doute un des plus beaux corps du monde. Ainsi la beauté de l'une faisant paraître les défauts de l'autre, il eut quelque joie de penser que Telesis était un peu moins heureux qu'il ne le semblait. Il commença d'imaginer en cet instant qu'un mari de Berelise serait plus heureux qu'un mari de Clidamire. Enfin Madame, ces deux images s'imprimèrent si fortement dans son esprit, que lorsque la crainte d'être aperçu le força de se retirer, il vit tout le reste du soir et toute la nuit toutes les beautés de l'une et tous les défauts de l'autre. Il se souvint de l'infidélité de Clidamire, de tous les offices qu'il avait reçus de Berelise, de la joie qu'il aurait s'il pouvait n'aimer plus la première et aimer la seconde, et il passa enfin toute la nuit à penser à ces deux personnes, qui sans savoir qu'il les eût vues pensaient aussi à lui. Car encore que Clidamire ait étrangement de la hardiesse pour soutenir une chose qu'elle a faite, elle craignait néanmoins de voir Artemidore, et il n'était pas possible qu'elle pût se souvenir de tant de marques d'affection qu'elle lui avait données, sans avoir quelque confusion de son inconstance. Berelise de son côté souhaitait et craignait cette entrevue, car quand Artemidore ne l'eût jamais du aimer, et qu'il n'eût jamais du savoir le bonheur qu'il avait d'avoir touché son inclination, elle n'eût pas laissé de trouver beaucoup de douceur à penser qu'il n'aimait plus Clidamire. C'est pourquoi dans les sentiments où elle était, elle souhaitait que cette dangereuse occasion fût passée, quoiqu'elle craignît ce qui en pouvait arriver. Ce qui lui donnait quelque plaisir, c'est qu'elle vivait de façon avec Artemidore qu'elle pouvait lui demander ce qui se passait dans son âme. Mais comme elle ne se fiait pas encore à ses propres soins ni à la sincérité d'Artemidore, elle pria sa chère Lysicoris de bien observer ce prince et Clidamire, quand elle les verrait ensemble. Elle ne lui dit pourtant pas la véritable cause de sa curiosité, quoiqu'elle

fût sa plus chère amie, et elle feignit de n'en avoir que pour l'intérêt de son frère, car il est plus difficile à une femme qui a de l'esprit et de la vertu de contester qu'elle a une violente inclination pour un homme qui n'a point d'amour pour elle, que d'avouer qu'elle souffrirait agréablement la passion d'un amant. Cependant, comme cette dernière aventure avait mis Artemidore en état de craindre moins les yeux de Clidamire, sachant que s'il n'allait voir la Princesse Philonice chez Cleodamas, elle serait assez obligeante pour l'aller visiter où il était, il se détermina et fut aussitôt après-dîner faire cette visite qui surprit la compagnie car on ne croyait pas qu'Artemidore fut encore en état d'en faire. Lorsqu'on dit qu'il arrivait, Philonice était dans cette belle salle dont je vous ai parlé, dont la vue est si agréable. Mais ce qu'il y eut de particulier fut que lorsque ce prince entra, Clidamire et Berelise rougirent toutes deux, et qu'il ne s'en fallut guère qu'Artemidore ne rougit aussi. Il n'a pourtant jamais bien pu dire si cette agitation fut un effet de son ancienne ou de sa nouvelle amour, tant il y avait encore de confusion dans son cœur. Mais enfin, après avoir salué Philonice et que cette princesse se fut réjouie avec lui de voir sa santé en meilleur état, elle lui présenta Clidamire car elle était d'une condition qui ne souffrait pas qu'elle ne lui en dit rien, la première fois qu'ils se voyaient. Mais comme cette princesse est fort adroite et qu'elle savait une partie de ce qui s'était passé entre eux, elle ne les engagea pas à une longue conversation. Au contraire, dès que par son commandement ils se furent salués, elle se mit à parler à Artemidore, qui ne voyant alors de Clidamire que ce qu'elle avait de beau, était tout à fait aisé d'avoir découvert qu'elle avait des défauts que tout le monde ne savait pas, car elle était si adroite, qu'on ne lui voyait presque jamais les mains. Pour la gorge elle avait une certaine espèce d'écharpe plissée qui la lui cachait si galamment, qu'on ne s'apercevait pas qu'elle ne l'avait point belle, de sorte que ne voyant de Clidamire que la tête, la taille, et l'air de toute sa personne, il n'y avait pas moyen de ne lui donner pas un corps proportionné aux charmes que l'on voyait sur son visage. Artemidore ne la voyait plus ainsi, et il regardait les yeux de Clidamire, dans les sentiments de dépit où il était, comme des trompeurs qui promettaient ce qu'ils ne pouvaient tenir. Pour Berelise, sachant combien elle avait la gorge belle, et les mains bien taillées, il admirait sa modestie car il est certain que cette charmante fille n'a jamais affecté de montrer ni sa gorge, ni ses mains. Ainsi, regardant alors l'habillement modeste de Clidamire comme une affectation, et celui de Berelise comme un effet de sa vertu, il commença tout de bon de sentir qu'il n'avait plus tant de préoccupation pour Clidamire et qu'il avait beaucoup de disposition à aimer Berelise, joint que comme la première avait l'esprit un peu embarrassé, elle ne parla pas ce jour-là aussi bien qu'elle avait accoutumé, au lieu que Berelise qui avait un désir de plaire plus grand encore qu'elle ne le pensait avoir, parla tout à fait agréablement. Ce n'est pas qu'elle n'eût de l'inquiétude, mais après tout, comme il lui sembla qu'elle avait quelque avantage sur Clidamire, elle en eut une joie qui disposa son esprit à le montrer agréablement.

L'occasion s'en présenta même assez naturellement car après qu'on eût été quelque temps dans la salle, Philonice fut se promener dans le bois, suivie de toute la compagnie et de Cleodamas, qui faisait une des plus agréables parties de la conversation. D'abord on n'y parla que de la beauté du lieu et de la beauté du

jour, mais insensiblement, la compagnie s'étant séparée dans ces diverses allées, le hasard tout seul fit trouver Artemidore entre Clidamire et Berelise. Ils en furent tous trois si surpris, qu'ils firent le tour d'une allée sans se rien dire car l'amante infidèle n'osait parler à Artemidore devant sa belle-sœur, pour lui apaiser l'esprit sur ce qui s'était passé, afin de l'empêcher de lui nuire. Berelise voulant voir à qui Artemidore adresserait la parole, ne disait mot, ce prince ne sachant que dire à ces deux personnes en la présence de l'une et de l'autre, attendait que quelqu'une d'elles parlât, de sorte qu'ils ne se dirent rien, jusqu'à ce qu'étant arrivés à un balcon qui est au bout de cette allée, ils y trouvèrent Philonice, Cleodamas, Lysicoris, et quelques autres. Cette princesse les ayant vus venir vers elle sans se parler, et presque sans la voir, se mit malicieusement à demander à Artemidore de quoi il avait entretenu deux si aimables personnes ? « Je vous assure, reprit Berelise sans donner loisir à ce prince de répondre, que ma belle-sœur et moi ne serons point jalouses de ce qu'Artemidore nous a dit, car il s'est si bien ménagé qu'il n'a point parlé plus à l'une qu'à l'autre,

— J'avais pourtant plus de choses à dire à l'une de vous qu'à l'autre, reprit-il, mais à n'en mentir pas, je n'ai pas cru que je pusse les dire aussi bien que je les pensais et c'est ce qui a fait mon silence,

— Pour moi, ajouta Clidamire, qui suis étrangère ici, je n'ai pas cru que ce dût être à moi à commencer la conversation.

— Et en mon particulier, ajouta Berelise, je me suis si bien trouvée de ma propre rêverie, que je n'ai pas cru que ce que je dirais valût la peine de m'interrompre moi-même.

— Il me semble pourtant, reprit Cleodamas, qu'une personne qui rêve agréablement donnerait assez de plaisir si elle voulait dire le sujet de sa rêverie, principalement quand c'est une personne comme la belle Berelise, qui a de l'esprit et de la tendresse. Car à n'en mentir pas, il n'appartient qu'a ceux qui ont le cœur tendre, de connaître les plaisirs d'une certaine espèce de rêverie douce, qui occupe et divertit l'esprit, et qui séduit même, quelquefois, si doucement la raison, qu'elle donne mille plaisirs qu'on ne saurait définir.

— Il est vrai, reprit Berelise, qu'il n'appartient pas à toutes sortes de gens de se mêler de rêver et qu'il y en a beaucoup qui en parlent, qui ne savent ce que c'est que de laisser insensiblement égarer son esprit en l'abandonnant plutôt aux mouvements de son cœur qu'à la conduite de cette impérieuse raison, qui veut qu'on ne pense rien qu'elle n'ait approuvé. Car pour rêver doucement il faut laisser errer son esprit, et le laisser aller sur sa foi. Il faut être seul, il faut être aux champs, il faut avoir quelque chose dans l'âme qui ne déplaise pas, il faut être d'un tempérament un peu mélancolique, il faut vouloir ne penser à rien et penser pourtant à quelque chose, ou vouloir penser à quelque chose et ne penser pourtant à rien. Il faut être capable d'un certain endormissement des sens, qui fasse qu'on croie presque songer les choses à quoi l'on pense, et il faut enfin que l'usage de la raison soit suspendu jusqu'au point qu'on ne cache presque où l'on est. Il faut, dis-je, qu'on n'entende que confusément le chant des oiseaux ou le bruit des fontaines, et que les yeux mêmes ne voient pas distinctement la diversité des objets.

— Ha, Berelise, s'écria Cleodamas, vous savez trop bien comment il faut rêver pour n'avoir jamais rêvé,

— Si la rêverie était un crime, répliqua-t-elle, je ne tomberais pas d'accord de la connaître, mais comme c'est le plus innocent plaisir de tous les plaisirs, j'avoue que je le connais et que je le préfère quelquefois à celui que peut donner une grande compagnie.

— Mais vous ne songez pas, reprit agréablement Philonice, que vous avez dit que pour bien rêver il faut avoir quelque chose dans le cœur qui ne déplaise pas ?

— Pardonnez-moi Madame, reprit Berelise, mais ce quelque chose que j'entends, n'est peut-être pas quelque chose que vous entendez,

— Je vous assure, reprit Artemidore, que quand on dit quelque chose de la manière que vous l'avez dit, on ne le peut expliquer que comme la princesse l'a expliquée.

— Quoiqu'il en soit, dit Cleodamas, je trouverais un honnête homme fort heureux s'il avait mis dans le cœur de Berelise ce je ne sais quoi qu'elle appelle "quelque chose" et, qu'à parler vulgairement, un autre appellerait amour. »

Berelise rougit à ce discours et par bonheur pour elle, Terille étant arrivé, la conversation changea, mais elle ne finit pas.

Au contraire, Philonice ayant trouvé qu'il faisait fort beau sur les marches d'un grand perron qui est le premier qu'on trouve à main droite en sortant de la maison lorsqu'on veut aller à l'allée haute, Cleodamas fit apporter des carreaux magnifiques pour toutes les dames, qui s'assirent par divers rangs des deux côtés des marches de ce perron, laissant le milieu vide afin que personne ne fut directement devant Philonice. Afin qu'elle eût quelque commodité qui la distinguât des autres, Cleodamas mit les carreaux qui étaient destinés à cette princesse au pied d'un des plus beaux arbres du monde, qui fait le milieu de ce perron et se trouve engagé dans le marbre de la plus haute marche, parce que s'il n'y était pas, l'ordre des arbres qui forment l'allée serait interrompu par une distance inégale. Ainsi Philonice étant assise au pied de ce bel arbre, ses branches qui s'étendent également lui servaient de dais par leur agréable ombrage, et faisaient que quand même il eût fait soleil, elle n'en eût pas été incommodée. Toute cette agréable compagnie étant donc assise, Terille se rencontra auprès de Clidamire et Artemidore auprès de Berelise, de quoi Terille n'était pas trop aise. Pour Lysicoris, elle était auprès de Cleodamas si bien que Philonice voyant les deux chères amies séparées, se mit à demander à Berelise si elle n'était point jalouse de voir que Lysicoris la quittait pour Cleodamas. « Ha Madame, dit alors Terille qui était furieusement jaloux, ne faites point ce tort à la jalousie que de croire qu'elle se puisse trouver en amitié, et laissez, de grâce, à l'amour, la seule chose qui la peut bien faire connaître. »

Berelise qui connut aussitôt la conséquence que Terille voulait tirer de ce qu'il disait et qui de plus songeait par avance à cacher la jalousie qu'elle sentait naître dans son cœur, s'opposa à ce qu'il avançait et lui demanda d'un ton assez fier sur quelles raisons il se fondait pour oser dire que la jalousie n'appartenait pas autant à l'amitié qu'à l'amour. « Pour moi, dit alors froidement Artemidore, comme je

n'ai jamais eu que de la jalousie d'amour, parce que je n'ai eu que des amis et des amies fidèles, je n'en saurais bien parler,

— En mon particulier, ajouta Clidamire sans faire semblant d'entendre nulle finesse à ce qu'avait dit ce prince, je crois que comme il n'est point de longue amour sans jalousie, il n'est point de jalousie sans amour et qu'il ne fut jamais d'amitié jalouse.

— Pour moi, dit Philonice, qui suis ennemie de la jalousie parce que je trouve qu'on n'en peut avoir longtemps sans faiblesse, je n'oserais me mêler d'en juger car je la hais trop pour lui rendre justice, mais il faut que le sage Cleodamas en juge souverainement, dès que Berelise et Terille auront dit tout ce qu'ils pourront pour soutenir chacun leur opinion.

— Je le veux bien, dit Berelise.

— Et moi aussi, poursuivit Terille.

Cleodamas, par modestie, voulut se défendre de prononcer sur cette question, mais à la fin, Terille que la jalousie qu'il avait dans l'âme pressait de parler, commença d'attaquer Berelise, qui déclara qu'elle ne voulait pas qu'on lui défendît d'interrompre Terille quand la fantaisie lui en prendrait. "J'y consens, lui dit-il, pourvu que vous me donniez la même liberté. Mais à parler sincèrement, ajouta-t-il, je pense que vous aurez assez de peine à m'interrompre à propos. En effet le moyen de trouver quelque chose de raisonnable pour faire voir que la jalousie se trouve ailleurs qu'en amour ? Car y a-t-il quelqu'un au monde qui ignore que l'amour a fait naître la jalousie, qu'elles sont compagnes inséparables, et que ce qu'on appelle jalousie en amitié ne ressemble point du tout à la véritable jalousie ? N'est-il pas vrai que la jalousie est le plus violent sentiment qu'on puisse avoir ? Qu'elle est même plus sensible que l'amour qui la produit, qu'elle est inquiète, sombre, chagrine, et quelquefois furieuse ? Qu'elle est capable d'inspirer tous les crimes, qu'elle porte à la vengeance, qu'elle fait même souhaiter la mort ? Et que c'est, enfin, une passion qui naît d'une autre passion ? Cela étant ainsi, croira-t-on que l'amitié soit capable de la faire naître et qu'une passion si tumultueuse puisse avoir une mère si douce et si tranquille ? Joint qu'à parler véritablement, la jalousie est un effet si nécessaire de l'amour, qu'on ne peut être amoureux sans être jaloux car si l'on ne l'est pas de ses rivaux, on l'est de mille autres choses. C'est par un sentiment jaloux qu'on est quelquefois fâché de la propre gloire de la personne qu'on aime, on voudrait volontiers être seul à la voir, à l'admirer et à l'adorer. On voudrait être seul à partager ses regards, on voudrait être toujours seul avec elle, et on voudrait quelquefois, tant la jalousie est essentiellement attachée à l'amour, que la personne que l'on aime, n'aimât ni ses amis, ni ses amies, qu'elle n'eût même nulle sorte d'attachement pour des choses insensibles, et je ne sais encore si l'on ne voudrait point qu'elle ne s'aimât pas elle-même, ou que du moins, elle ne s'aimât que pour l'amour d'autrui. Je sais bien qu'il y a quelque espèce d'injustice à ces bizarres sentiments, mais je sais bien aussi que l'amour trop sage n'est point amour et que tous les dérèglements de cette passion qui n'ont point de crime, en font la plus grande et la plus sensible douleur. Jugez donc si la jalousie qui est le plus grand dérèglement de l'amour et celui dont les sujets sont les plus bizarres, se peut trouver en amitié, car

vous n'ignorez pas que cette espèce d'affection naît pour l'ordinaire plus par raison que par inclination, et que si les choses allaient dans le monde comme elles devraient aller, l'amitié serait presque toujours un effet nécessaire du mérite et de la vertu, puisque l'on aimerait tout ce qu'on jugerait digne d'être aimé. Mais encore que cela ne soit pas ainsi, il ne laisse pas d'être constamment vrai qu'on a de l'amitié pour plusieurs personnes, et qu'à suivre votre opinion on pourrait donc avoir plusieurs jalousies en même temps, ce qui serait la plus terrible chose du monde car tout l'univers serait rempli de crimes et comme il n'y a qui que ce soit qui n'aime quelque autre personne ou plusieurs, il s'ensuivrait que tout le monde serait jaloux, que tout le monde se voudrait nuire et que tout le monde périrait ou viendrait, du moins, à se haïr. Il y aurait peut-être tel homme, assez malheureux pour avoir des sentiments de jalousie dans l'amitié qu'il aurait pour son père, pour sa mère, pour ses frères, pour ses sœurs, pour ses parents, pour ses amis, pour sa femme, pour ses esclaves, et pour sa maîtresse.

— Vous exagérez cela assez plaisamment, reprit Berelise, mais à n'en mentir pas, j'en suis bien aise car lorsqu'on est contraint de chercher à dire des choses agréables en un temps où l'on aurait besoin de raisons solides, c'est signe qu'on ne défend pas un trop bon parti,

— Quoi ? reprit Terille, vous ne croyez pas qu'en faisant voir qu'il est possible d'avoir de l'amitié pour plusieurs personnes et qu'il est impossible d'avoir plusieurs jalousies, ce ne soit pas parler plus solidement que plaisamment ?

— Si vous faisiez voir ce que vous dites, répliqua Berelise, je ne dirais pas ce que je dis. Mais bien loin d'en tomber d'accord, je prétends qu'on ne peut rien aimer dont on ne puisse être jaloux non, pas même les choses insensibles. Car sans examiner si l'on a raison de dire que la jalousie est une passion, ou si on la doit seulement considérer comme un simple effet de la tendresse de notre cœur, à la regarder en elle-même la jalousie n'est, à proprement parler, qu'un violent désir de conserver ce qu'on aime et ce qu'on possède, ou d'empêcher qu'un autre ne jouisse de ce qu'on voudrait posséder. D'où je conclus qu'on peut être jaloux de tout ce qu'on peut aimer, et qu'on ne peut rien aimer sans jalousie. Je sais bien que ce sentiment-là est quelquefois si faible que ceux mêmes qui l'ont ne s'en aperçoivent pas, mais quand cela est ainsi, c'est sans doute que l'attachement qu'on a pour ce qui donne une si faible jalousie, n'est pas grand, ou que ceux qui l'ont ainsi, ont un certain esprit de confiance qui fait qu'ils se reposent si fort sur leur bonne fortune qu'ils ne croient pas pouvoir jamais rien perdre de ce qui est une fois à eux. Mais après tout, quiconque aime une chose en souhaite la possession, et désire de la posséder toujours quand il l'a acquise. Il a même de l'inquiétude pour la conserver à proportion de l'inclination ou de la raison qui l'y attachent, de sorte que la jalousie est plus ou moins forte, selon que cet attachement est fort ou faible, et c'est ce qui fait qu'il y a sans doute de la différence entre les effets de la jalousie que l'amour inspire, et ceux de la jalousie que l'amitié fait naître. Mais la différence qui se voit entre ces deux jalousies se trouve aussi entre des jalousies causées par une même passion, car les amants ne sont pas également jaloux, la diversité de leur tempérament et de leur fortune en met en leurs sentiments, et, encore qu'ils aient tous de la jalousie, ils en ont peut-être

avec autant de différence qu'il y en a entre l'amitié et l'amour. Il y a des jaloux dont la jalousie ne produit que des soupirs, des plaintes, des larmes, et des vers tendres et amoureux, et il y en a même à qui la jalousie ne fait faire qu'une chanson. Mais au contraire, il y en a d'autres à qui la jalousie ôte la raison et la vertu, et qui ont recours au fer et au poison pour faire périr ceux qu'ils aiment. Cependant, cette diversité n'empêche pas que cet amant jaloux qui ne fait qu'une chanson pour témoigner sa jalousie, ne soit effectivement jaloux puisqu'il est vrai qu'on ne peut nommer autrement un certain sentiment qui naît dans notre cœur avec le désir d'acquérir quelque chose de quelque nature qu'elle soit. Mais, pour ne parler que de l'amitié, je soutiens que toute sage qu'elle est, elle ne saurait être tendre si elle n'est un peu jalouse. Je sais bien que l'amitié n'ôtant pas la raison comme l'amour, on ne fait pas d'aussi bizarres choses quand on a de la jalousie d'amitié, que quand on est jaloux par amour, mais après tout, l'amitié n'est point assez tendre si on ne désire d'être préféré aux autres, si l'on ne fait tout ce que l'on peut pour cela, et si l'on n'a dépit quand on croit que cela n'est pas, si l'on n'en veut même un peu de mal à ceux qu'on se voit préférer, et si l'on n'a du soin et de l'inquiétude, pour conserver ce qu'on a acquis. Mais, me direz-vous, nous voyons cent mille amis et cent mille amies par le monde, qui ne sentent rien de ce que vous dites, mais, vous répondrai-je, il y a cent mille personnes qui croient aimer et qui n'aiment pas ! Qui appellent amitié une espèce de société où le commerce de la vie oblige nécessairement. Quand je parle d'amitié, j'entends parler d'une amitié effective, tendre et solide tout ensemble, d'une amitié où il se fait un échange de cœurs et de secrets, et dont la tendresse est extrême. Ce n'est pas que chacun à sa mode ne soit jaloux à proportion de son amitié, et que chacun ne veuille conserver le rang où on l'a placé, mais, à parler sincèrement, ces amitiés tièdes ne produisent pas de violentes jalousies, non plus que cette amour, dont la jalousie ne fait faire que des chansons, mais cela ne montre pas que l'amitié ne produise point de jalousie. Du moins sais-je bien que j'en ai senti pour Lysicoris, car je me souviens d'un jour qu'elle fut à la campagne sans me dire adieu, où elle me donna un chagrin étrange. Ce n'est pas que je ne sois ennemie de toute contrainte et de toute cérémonie, mais parce qu'elle alla dire adieu à une autre de ses amies qu'elle ne devait pas tant aimer que moi, j'en eus un dépit extrême ! Je lui en fis mille plaintes et j'en haïs un peu, durant quelques jours, celle qu'elle avait été visiter,

— Mais peut-être, reprit Terille en la regardant, avez-vous quelquefois de l'amour sans en penser avoir ?

— Nullement, répliqua-t-elle en rougissant, car je vous assure que je connais si bien l'amitié, la haine, et la jalousie, que si j'avais de l'amour je ne m'y tromperais pas,

— Mais est-il possible, dit alors Terille, que vous puissiez appeler « jalousie » tous ces légers dépits qu'un sentiment de gloire fait naître en amitié, lorsqu'on ne vous rend pas la justice que vous pensez mériter ?

— Mais est-il possible, reprit Berelise, que vous puissiez mettre en doute que l'amitié n'ait pas ses jalousies aussi bien que l'amour ?

— Ce qui m'en fait douter, reprit Terille, c'est que je suis persuadé que la jalousie n'est qu'un effet du dérèglement de l'amour, et que l'amitié ne pouvant avoir nul dérèglement semblable ne peut aussi avoir de jalousie,

— Mais l'amitié, reprit Berelise, n'a-t-elle pas de tout ce qu'on trouve en amour ? Elle a de petits soins et de grands services, le désir de plaire s'y trouve, la complaisance la suit toujours ! Il y a même des faveurs d'amitié, des confidences affectives, et des secrets de bagatelles. On aime les lettres de ses amies, on en veut avoir des portraits, l'absence en est rude, la présence en est douce, et cependant, vous voudriez que la jalousie fût la seule chose de toutes les suites de l'amour qui ne se trouvât point en la tendre amitié,

— Mais, reprit Terille, ne comprenez-vous pas qu'on ne peut être jaloux que de ce qu'on possède ou de ce qu'on peut posséder ? Et que cela étant ainsi on ne peut jamais avoir de jalousie en amitié, puisqu'il est vrai que nos amis et nos amies, ne peuvent jamais être absolument à nous ? Car après tout, prenez le meilleur ami de la Terre, s'il a une maîtresse, il sera plus à sa maîtresse qu'à son ami, de sorte que l'amitié ne nous donnant jamais rien qui puisse être tout à fait à nous, il est impossible d'en être jaloux comme on l'est d'une maîtresse. Comme on a trouvé que la solide amitié était trop sèche et trop peu divertissante, on s'est avisé de dérober à l'amour diverses choses qui n'appartiennent qu'à elle, de sorte que les petits soins et toutes ces autres choses dont vous parlez sont devenues à la mode par usurpation. Mais pour la jalousie, croyez-moi Berelise, elle a toujours été à l'amour, elle ne peut être qu'à cette passion et elle ne sera jamais à l'amitié,

— Mais comment appellerez-vous ce que je sens pour Lysicoris, reprit Berelise, car j'en veux être plus aimée qu'une autre ? J'aurais dépit si je l'étais moins, je veux savoir ce qu'elle pense ! Si elle avait de l'amour pour quelqu'un je voudrais qu'elle me le dît, et je ne saurais même souffrir sans chagrin que quand elle écrit à quelqu'une de ses autres amies, elle aille suivant l'usage lui dire qu'elle est la personne du monde qu'elle aime le plus. Ce n'est pas que je ne sache bien qu'on ment presque toujours en parlant ainsi, mais après tout, j'en ai quelque léger dépit et je sais bien enfin que ce que je sens est jalousie, et qu'on ne peut rien aimer fortement sans en avoir. Je tiens même, ajouta-t-elle, que la jalousie d'amitié est plus jalousie s'il faut ainsi dire, que la jalousie d'amour. Car comme on a sa raison tout entière, les moindres effets qu'elle produit dans le cœur d'un ami doivent être plus considérés que ceux qu'elle produit dans le cœur d'un amant,

— Mais en quel lieu avons-nous vu des amis jaloux, reprit Terille, qui aient eu les yeux égarés, le teint pâle, l'humeur chagrine et l'esprit inquiet par l'excès de leur jalousie ?

— Mais en quel endroit, répliqua Berelise, avez-vous vu des amies qui ne se soucient point qu'on leur en préfère d'autres, qui reçoivent les rudesses sans chagrin, qui souffrent patiemment la tiédeur, l'oubli, l'indifférence, et l'irrégularité, principalement quand ils croient qu'on les néglige pour une nouvelle amitié ?

— Je confesse que j'aurais peine, reprit Terille, à vous montrer une amie assez patiente pour soutenir tout ce que vous dites sans ressentiment, mais j'appelle cela dépit et non pas jalousie,

— Et moi, répliqua Berelise, j'appellerai vengeance si je le veux tous les sentiments d'un jaloux à votre mode. Mais à parler raisonnablement, comme l'amour et l'amitié naissent toutes deux dans le cœur, et que nous ne saurions rien aimer que par une certaine cause universelle qui fait toutes les amours et toutes les amitiés du monde, il y a aussi dans le cœur de tous les hommes une disposition jalouse comme il y a une disposition aimante, et cette disposition agit sans doute plus ou moins violemment, comme je l'ai déjà dit, selon la force de l'affection qui la cause, selon les sujets qu'on a d'avoir de la jalousie, selon le tempérament des gens qui en sont capables, et même, selon les lieux où l'on naît. Joint qu'à parler véritablement, l'amitié n'étant autre chose qu'une amour imparfaite, il ne faut pas trouver étrange si la compagne inséparable de l'amour la suit aussi presque irréparablement, quoiqu'elle ne la suive pas avec tous ces tourments et tous ces supplices qu'elle traîne d'ordinaire après elle, dans le cœur d'un amant. C'est pourquoi, je conjure le sage Cleodamas qui doit être notre juge, de vous condamner à avoir éternellement de la jalousie de toutes les manières dont on en peut avoir, et pour exécuter son arrêt, je m'offre, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux, à solliciter toutes les personnes que vous aimez le plus, de vous donner sujet d'être jaloux. »

Terille voulut répondre à Berelise, mais la dernière chose qu'elle avait dite ayant fait rire tout le monde, il en eut un dépit sensible et peut-être aurait-il eu peine à se retenir, si la sage Philonice qui prit garde à son chagrin ne se fut tournée vers Cleodamas, pour lui dire que c'était à lui à prononcer sur cette question, où tant de gens avaient intérêt. « Quelque universelle que soit la jalousie, reprit Cleodamas, il paraît bien Madame, que vous n'êtes guère jalouse de votre autorité, de vouloir que je passe devant vous. Mais du moins, ajouta-t-il, me ferez-vous l'honneur de me dire votre avis et de souffrir que je prenne celui de toute la compagnie,

— Non, non, reprit Philonice, je veux savoir vos sentiments tout purs en cette occasion avant que de vous dire les miens.

— Puisque cela est Madame, reprit-il, vous me permettrez de rendre justice exactement et de commencer par l'éloge de Terille car il a sans doute si ingénieusement soutenu que la jalousie n'appartenait qu'à l'amour que si Berelise avait eu moins d'esprit et moins d'éloquence, j'aurais été exposé à donner un arrêt injuste. Mais à parler sincèrement, elle a si courageusement défendu le parti de la vérité, qu'il est presque inutile que je déclare qu'il y a une jalousie d'amitié comme une jalousie d'amour, et que s'il se trouve des amis sans jalousie lorsqu'ils ont sujet d'en avoir, ce sont des amis sans tendresse qui usurpent injustement une qualité qu'ils ne méritent pas puisqu'il est absolument impossible de ne rien aimer longtemps sans jalousie. Cependant pour consoler un aussi honnête homme que Terille d'avoir eu une aussi grande erreur, je veux croire que comme il a plus d'amour que d'amitié, il ne connaît qu'une espèce de jalousie, et que jugeant des autres par lui-même, il a cru qu'il ne pouvait y avoir d'amis jaloux. Au contraire, l'aimable Berelise qui connaît par son expérience que l'amitié donne de la jalousie et qui sait peut-être qu'elle a des amants à qui elle en a donné, a été mieux instruite que Terille, et a si admirablement bien dit tout ce que je souhai-

tais qu'elle dit, que je suis forcé de prononcer un arrêt qu'on peut nommer son éloge. En effet, je déclare qu'on ne peut mieux soutenir une vérité que Berelise a soutenu celle qu'elle a défendue, et qu'elle a remporté tout l'avantage de la dispute,

— Je ne laisse pourtant pas de la conjurer, ajouta Cleodamas en souriant, de modérer son ressentiment, de ne souhaiter pas que Terille, qui sait défendre si ingénieusement une mauvaise cause, ait tant de jalousies différentes à la fois,

— Pour de la jalousie d'amitié, s'il y en a, reprit Terille, je ne crains pas d'en avoir mais pour de la jalousie d'amour, si j'en ai, je serai fort trompé si Berelise me l'offre.

— Elle est sans doute plus propre à en donner qu'à l'ôter, répliqua agréablement Philonice en se levant.

— Je vous assure Madame, reprit Berelise, que je ne sais faire ni l'un ni l'autre, mais dans le choix des deux, j'aimerais mieux savoir donner ce mal-là à qui je voudrais, que de le savoir guérir.

— Pour le pouvoir donner, reprit Terille, il faut en avoir donné un autre auparavant ; pour le pouvoir guérir, il ne faut que prendre le premier qu'on a donné,

— Comme je ne sais pas deviner les énigmes, répliqua Berelise, je ne saurais répondre à ce que vous dites,

— Si vous le voulez, dit Terille, je vous l'expliquerai plus clairement.

— Il vaut mieux, reprit Philonice en commençant de marcher de peur que Berelise ne répondît trop rudement, que vous n'en preniez pas la peine car de l'humeur dont est Berelise elle n'entend jamais ce qu'elle ne veut point entendre. »

Après cela, toute la compagnie commença de marcher sans ordre. Pour Artemidore il était si rêveur, qu'à peine savait-il ce qu'on avait dit et la passion naissante qu'il avait pour Berelise occupait si fort son esprit, qu'il ne sentait pas pour Clidamire tout ce qu'il avait pensé qu'il sentirait en la voyant. Son âme était alors tellement suspendue entre l'amour et la haine, qu'il ne pouvait parler à Clidamire pour se plaindre d'elle, ni à Berelise pour lui dire qu'il commençait de craindre qu'elle ne l'eût trop bien guéri de l'amour qu'il avait eue pour sa belle-sœur, de sorte qu'il fut fort rêveur ce jour-là et plusieurs autres suivants. Cependant Berelise et Clidamire expliquaient sa mélancolie de la même sorte car Berelise pensait qu'Artemidore n'était chagrin que parce que malgré qu'il en eût, il aimait toujours Clidamire, et Clidamire elle-même s'imaginait en effet que ce prince avait encore de l'amour pour elle, si bien que malgré son inconstance elle en avait quelque légère pitié. Mais pour Berelise, elle avait un dépit étrange de voir qu'Artemidore fût si peu sensible à l'outrage qu'il avait reçu, qu'il aimât encore Clidamire, qu'elle ne pouvait souffrir qu'avec une peine étrange. Elle se contraignit pourtant par un sentiment de gloire, mais si elle cacha son chagrin à tant de monde, elle ne put le cacher à Lysicoris, qui s'aperçut bientôt de son inquiétude et qui lui en demanda la cause un soir qu'elles étaient appuyées sur le balcon qui est au bout de cette allée haute, dont je vous ai parlé. La Lune éclairait, et le silence qui régnait dans cette belle solitude n'était pas même troublé par l'agitation des feuilles, de sorte qu'il fut aisé à Lysicoris d'entendre que Berelise soupira

deux ou trois fois sans qu'elle s'en aperçût elle-même. Voulant donc en être éclaircie : « De grâce Berelise, lui dit-elle, apprenez-moi ce qui vous fait soupirer car j'avoue que je n'en connais pas la cause. Votre fortune est assez heureuse, la Princesse vous préfère à toutes celles qui l'approchent, vous êtes jeune et belle, vous avez de l'esprit et de la vertu, vous avez même naturellement l'esprit tranquille et tout le monde vous aime !

— Ha, Lysicoris, reprit-elle avec précipitation et en soupirant malgré qu'elle en eût, vous êtes une flatteuse.

— Sincèrement, répliqua-t-elle, je ne vous flatte point, car il est certain que je connais des gens qui vous aiment trop et que je n'en connais point qui ne vous aiment pas assez. Cependant, je vous vois rêveuse et mélancolique, vous cherchez à être seule, et vous soupirez sans vouloir dire ce qui vous fait soupirer. Ne serait-ce point que vous vous repentiriez de la rigueur que vous avez pour Terille, et que vous n'oseriez, par orgueil, vous en dédire publiquement ?

— Nullement, reprit Berelise, et je puis vous assurer que plus Terille m'aime, plus il me devient insupportable. Ce n'est pas que je ne connaisse bien qu'il a infiniment de l'esprit, et que je ne sache qu'il est très brave, mais il a cent choses d'ailleurs qui me déplaisent.

— Il est vrai, reprit Lysicoris, qu'il n'est pas si bien fait qu'Artemidore mais il ne me semble pas que ce soit pour la beauté qu'il faille choisir un amant et il y a, si je ne me trompe, d'autres qualités à désirer plus essentielles que celle-là. Il est vrai, ajouta-t-elle, que si ce prince était rival de Terille, je trouverais que vous auriez raison de le préférer car il a non seulement l'avantage de la bonne mine pardessus lui, mais il a plus de douceur, plus de bonté et même plus d'agrément dans l'esprit. Mais comme vous le savez, s'il est encore amoureux il y a apparence qu'il l'est de votre belle-sœur, et ainsi Terille étant le plus honnête homme de notre cour, vous avez tort de le maltraiter,

— Il ne s'agit pas de savoir si j'ai tort ou raison, reprit brusquement Berelise, mais je vous avoue que je voudrais bien découvrir avec certitude si Artemidore aime ma belle-sœur et si vous voulez que je vous dise ce que je pensais quand j'ai soupiré, je vous avouerai que je songeais à Clidamire et à Artemidore et que l'intérêt de mon frère me fait appréhender que cette ancienne galanterie ne se renouvelle car Artemidore paraît tout changé depuis que ma belle-sœur est ici,

— Je l'ai remarqué aussi bien que vous, reprit Lysicoris, mais après tout, on ne soupire pas de la sorte pour l'intérêt d'un frère ! Et vous ne parlez point sincèrement quand vous me parlez ainsi,

— Mais que voudriez-vous que j'eusse ? répliqua Berelise.

— Je n'en sais rien, reprit Lysicoris, mais je ne me connais point en soupirs où vous seule avez intérêt à ce qui vous à fait soupirer,

— Sincèrement, répliqua Berelise, je pensais à Artemidore quand vous m'avez fait la guerre de ma rêverie.

— Si cela est, vous êtes donc la prisonnière de votre prisonnier, répliqua Lysicoris car je suis assurée que quand on soupire comme vous avez soupiré, il faut de nécessité qu'on soupire par excès de tendresse, même de tendresse amoureuse.

Ça a été un soupir involontaire, vous l'avez voulu retenir, et vous songiez à quelque chose en soupirant, car la Lune est si claire que je l'ai vu dans vos yeux.

— Vous êtes si savante en soupirs, reprit Berelise, qu'on dirait que vous avez soupiré toute votre vie.

— Si je n'ai soupiré, répliqua-t-elle, j'ai vu soupirer, mais encore une fois, les soupirs d'amour sont faits autrement que les autres et si vous voulez parler sincèrement, vous m'avouerez que ceux que je viens d'entendre ne sont pas des soupirs d'affaires domestiques ni des malheurs ordinaires,

— Mais si c'étaient des soupirs de jalousie, répliqua Berelise, qu'en diriez-vous ?

— J'en murmurerais fort, reprit-elle, car il faudrait que vous m'eussiez caché la passion qui précède toujours celle-là,

— Murmurez-en donc, répondit Berelise en détournant la tête, puisqu'il n'est que trop vrai pour mon malheur que j'ai une jalousie effroyable, quoique je n'aie pas une violente affection,

— Ha, Berelise, reprit Lysicoris, cela ne peut être ! Et si vous êtes fort jalouse, il faut que vous ayez beaucoup d'amour,

— En vérité, répliqua-t-elle, je ne sens que de la jalousie,

— Si cela est, répliqua Lysicoris, c'est sans doute que vous sentez plus la douleur que le plaisir,

— Ce n'est point cela, reprit Berelise, mais c'est ce que je n'oserais vous dire, car j'en mourrai de confusion,

— Mais peut-il y avoir quelque chose de pire à avouer, reprit Lysicoris, que de confesser qu'on a de la jalousie ?

— Oui, reprit Berelise, et si ce n'était que j'ai besoin que vous sachiez le secret de mon cœur, afin de tâcher de savoir celui d'autrui et de pouvoir après cela cacher plus profondément le mien à tout le reste du monde, je ne le vous dirais jamais, quoique vous ayez su tout le secret de ma vie.

— Vous avez donc un étrange secret, reprit Lysicoris.

— Plus étrange que vous ne sauriez vous l'imaginer, reprit Berelise, puisqu'en un mot ma chère Lysicoris, je puis vous jurer avec vérité que je n'ai dans le cœur qu'un simple désir d'être aimée d'Artemidore. Cependant cela me donne une si violente jalousie, que je crains que je ne la puisse cacher car depuis que ma belle-sœur est ici je le vois si mélancolique, que je ne doute point qu'il ne l'aime encore,

— Croyez-moi Berelise, reprit Lysicoris, quand on désire fortement d'être aimée de quelqu'un, il ne s'en faut guère qu'on ne s'aime fortement soi-même,

— En vérité, répliqua-t-elle, je ne crois point aimer Artemidore mais je voudrais pourtant bien qu'il n'aimât plus Clidamire.

— Il a tant d'amitié pour vous, répliqua Lysicoris, que je crois que s'il l'aime et que vous le lui demandiez, il ne vous le niera point.

— Si je n'étais pas sœur de Telesis, répondit-elle, je le lui aurais déjà demandé. Ce n'est pas, ajouta cette belle fille, que plutôt que de demeurer dans l'incertitude où je suis, je ne me résolve à la fin, à lui en parler, mais comme je crains

qu'il ne devine que ce n'est pas le seul intérêt de Telesis qui me donne de la curiosité, je me trouve bien embarrassée à exécuter mon dessein quoique jusqu'ici j'aie eu assez de pouvoir sur moi-même pour ne faire pas une action, ni dire une parole qui ait pu donner sujet à Artemidore de soupçonner que j'ai une inclination particulière pour lui. Car enfin, j'aime la gloire et je souhaite si fort l'estime de ce prince, que quand même je ne serais pas sévère par ma propre vertu, je le ferai pour l'amour de lui. »

Voilà donc, Madame, quels étaient alors les sentiments de Berelise. Pour ceux de Clidamire ils étaient d'une autre nature, car dans la pensée qu'elle avait qu'Artemidore l'aimait toujours, elle avait plus de confusion de son infidélité, qu'elle n'en avait jamais eue. Ce n'est pas qu'elle voulût alors renouer d'affection avec ce prince, car elle a de la vertu mais elle n'eut, du moins, pas été marrie de s'excuser envers lui si elle l'eût pu. Cependant, comme elle sentait bien qu'elle ne le pouvait pas faire aisément, elle évitait de se trouver auprès de lui. Pour Artemidore il fuyait tout le monde tant il était chagrin de sentir qu'il devenait fort amoureux de Berelise. Ce n'est pas qu'il n'eut souhaité de le devenir dans les premiers transports de sa colère, mais il l'avait souhaité quand il ne pensait pas que cela pût arriver, de sorte que se sentant alors dans un état bien différent, il faisait des souhaits contraires, mais il les faisait inutilement car il ne voyait plus alors Clidamire, comme il l'avait vue autrefois. Ses défauts que le hasard lui avait fait découvrir et le souvenir de son infidélité, remplissaient son imagination dès qu'il la voyait, et Berelise au contraire lui paraissait toute aimable, et toute charmante.

Le grand soin que Clidamire avait de ne montrer pas ce qu'elle avait de laid, et le peu de soin que Berelise avait de partir montrer ce qu'elle avait de beau, faisait même, comme je l'ai, ce me semble, déjà dit, qu'Artemidore méprisait l'une et estimait l'autre, mais après tout, il ne laissait pas de voir qu'il eût mieux fait de ne s'engager pas à aimer Berelise quand il n'y eût eu autre raison sinon que cette belle fille était favorite d'une princesse, dont le père était ennemi du Prince de Leonte son frère, qui dirait sans doute quand la chose ferait éclat, qu'il ne cherchait qu'à aimer ses ennemis. Mais comme sa raison était déjà tout accoutumée à céder à son amour, sa plus grande peine était de penser que peut-être ne serait-il point aimé car Terille lui semblait un fort honnête homme, et il craignait d'avoir son destin. Il connaissait bien que Berelise avait plus d'amitié pour lui que pour Terille mais cette amitié même l'inquiétait et il lui semblait qu'il lui eût été plus aisé de donner de l'amour à une personne qui n'eût eu que de l'indifférence pour lui, qu'à une fille qui était déjà son amie. Pour Terille il était tout à fait malheureux, car il était amant, il était maltraité, il était jaloux, il avait sujet de l'être, il fallait qu'il allât à la guerre, et qu'il laissât auprès de sa maîtresse un homme qui lui était redoutable.

Mais malgré tant de gens mélancoliques, la charmante Philonice ne laissait pas de faire que la société de Carisatis était fort agréable. Aussi le sage Cleodamas voulut-il éterniser la mémoire du séjour qu'elle y avait fait et du plaisir qu'elle y avait pris, car il partagea toutes les allées et tous les cabinets de son bois, entre dix ou douze personnes qui faisaient alors tout le plaisir de cette illustre princesse, et l'on mit des inscriptions galantes au bout de chaque allée qui convenaient aux

personnes dont ces allées portaient le nom. On donna même des noms à ces petites routes détournées qui croisent cet aimable bois et l'on en nomma une « l'allée des soupirs », parce qu'en effet elle semble être fort propre à soupirer en secret. Aussi fut-ce dans celle-là que Berelise sans y penser ayant trouvé Artemidore seul, pendant que le reste de la compagnie était dans les grandes allées, entendait soupirer ce prince pour la première fois. Il n'avait pourtant pas encore dessein de lui dire qu'il l'aimait et elle n'avait pas aussi intention de lui parler en particulier mais le hasard seul les ayant fait rencontrer dans cette allée, l'occasion fit pour eux ce qu'ils n'eussent pas fait eux-mêmes. Comme ils avaient tous deux cherché cet endroit du bois pour fuir la conversation, ils rêvaient quand ils se rencontrèrent et ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'ils rougirent tous deux dès qu'ils se virent. Ils n'expliquèrent pourtant pas leur rougeur comme ils devaient car Artemidore crût que la seule modestie de Berelise la faisait rougir et Berelise pensa qu'Artemidore ne changeait de couleur que parce qu'elle l'avait surpris en une rêverie d'amour pour sa belle-sœur et pour une personne à qui il ne devait point penser, puisqu'elle lui avait été infidèle. Ainsi, la curiosité qu'elle avait dans l'âme devenant plus forte, elle se mit à lui faire la guerre. « Avouez la vérité, lui dit-elle en rougissant une seconde fois, vous n'êtes pas si vindicatif que vous le pensez et Clidamire n'est pas si mal avec vous qu'elle y devrait être. Cependant, ajouta-t-elle, je veux bien vous savoir gré de ce que vous vous contraignez pour l'amour de moi, car je veux présupposer que c'est parce que Clidamire est ma belle-sœur que vous la fuyez, que vous ne lui parlez point, et que vous ne cherchez pas l'occasion d'essayer d'en faire une femme infidèle, pour vous venger de son infidélité,

— J'avoue ingénument, reprit Artemidore en la regardant avec beaucoup d'amour, que vous êtes cause que je fuis Clidamire. Mais charmante Berelise, ce n'est pas par la raison que vous en imaginez,

— Non, non, reprit Berelise, n'allez point chercher à me dire une douceur mal fondée et peu sincère, pour me punir de la guerre que je vous fais, car enfin depuis le premier instant que vous avez revu Clidamire, vous n'êtes plus celui que vous étiez et le changement de votre humeur est si grand que tout le monde y prend garde. Cependant, je vous confesse que j'en suis surprise car il est vrai que Clidamire a agi avec vous d'une si cruelle manière, que je ne conçois pas comment vous pouvez encore avoir de l'amour pour elle,

— Ha ! si j'en ai pour Clidamire, s'écria-t-il, je prie les dieux que Berelise n'en ait jamais pour Artemidore, quoi qu'Artemidore ne puisse espérer d'être heureux qu'en espérant de pouvoir un jour être aimé de l'admirable Berelise,

— Eh ! de grâce, reprit cette belle fille avec beaucoup d'étonnement, ne répondez point en raillant à une personne qui vous parle sérieusement comme une fidèle amie,

— Eh ! de grâce, Madame, répliqua-t-il, ne répondez point vous-même en biaisant à un homme qui vous parle avec sincérité et comme un fidèle amant, et ne me mettez pas en état d'être dans les sentiments de Terille, et de me trouver plus malheureux par votre rigueur, que je ne l'ai été par l'inconstance de Clidamire. »

Pendant qu'Artemidore parlait ainsi, Berelise avait l'esprit fort inquiet car elle ne savait comment elle devait prendre ce que ce prince lui disait. Elle voyait sans doute dans ses yeux et sur son visage toutes les marques d'une ardente amour, elle trouvait dans le son de sa voix tout ce qu'il fallait pour lui persuader qu'il lui parlait avec sincérité, mais après tout, il lui semblait assez difficile de croire qu'il eût attendu à l'aimer que Clidamire fut arrivée. Craignant donc qu'Artemidore ne voulût la tromper afin d'avoir un prétexte de voir plus facilement Clidamire, elle en eut l'esprit irrité et pour ne s'exposer pas à une semblable aventure, elle parla fortement à Artemidore, « Seigneur, lui dit-elle en prenant un visage fort sérieux, quoique ce ne soit pas ma coutume de faire jamais souvenir ceux que j'ai servi des offices que je leur ai rendus, je ne laisse pas de vous prier de rappeler en votre mémoire l'intention que j'ai toujours eue de rendre votre prison plus douce,

— Eh ! de grâce Madame, lui dit-il en l'interrompant, ne changez pas de sentiments, je vous en conjure, et agissez aussi favorablement pour un prince qui sera éternellement votre esclave, que vous avez agi pour votre prisonnier tout inconnu qu'il vous était. Mais pour commencer de le faire, ajouta-t-il, croyez, s'il vous plaît, que je suis sincère et que je vous aime mille fois plus que je n'ai jamais aimé Clidamire. Oui charmante Berelise, je n'ai fait qu'apprendre à aimer en la servant et vous seule m'avez appris à la haïr, car je vous confesse ma faiblesse et ma lâcheté, si vous ne l'eussiez chassée de mon cœur, elle y serait encore malgré toute son inconstance. Prenez donc quelque pitié d'un amant qui sait aimer si opiniâtrement et si tendrement, car si vous ne le faites je ne sais ce que je deviendrai.

— Ce que vous me dites est si surprenant, répliqua Berelise, que je ne sais qu'en penser car enfin Seigneur, quand je croirais pouvoir souffrir d'être aimée de vous, quand même je le désirerais, le moyen que je pusse me persuader que vous m'aimez ? N'est-il pas vrai que le jour qui précéda l'arrivée de Clidamire, vous l'aimiez encore ?

— Je sais bien, dit-il, que je ne la voulais plus aimer, et que j'eusse souhaité de tout mon cœur d'avoir de l'amour pour vous, mais comme je suis sincère, je vous avoue que j'avais encore, si je ne me trompe, quelque amour pour Clidamire, et que je n'avais alors que de l'admiration et de l'amitié pour la charmante Berelise. Mais hélas les choses ont bien changé de face, car j'aime éperdument Berelise, et je méprise Clidamire jusqu'à ne lui vouloir jamais faire nuls reproches de son infidélité. Que Telesis la possède en paix, ajouta-t-il, je ne lui en porte plus d'envie et pourvu qu'il me donne son aimable sœur, je lui laisse volontiers mon ancienne maîtresse,

— Mais Seigneur, reprit Berelise, le moyen de comprendre qu'une amour meure, et qu'une amour naisse si promptement ?

— Que voulez-vous que je vous dise Madame, lui dit-il, peut-être suis-je un infidèle, aussi bien que Clidamire ? En effet, que sais-je si je ne vous ai point aimée lorsque je la croyais encore aimer ? Mais toujours sais-je bien que je vous aime plus que qui que ce soit n'a jamais aimé et qu'il n'est rien que je ne sois capable de faire pour vous le persuader. Je sais bien, poursuivit-il, que vous êtes accoutu-

mée à donner de l'amour sans en prendre, et que Terille en fait une cruelle expérience, mais Madame, puisqu'il a le malheur d'être haï de vous, et qu'il semble que vous preniez quelque plaisir à le rendre malheureux, servez-vous de l'occasion que je vous offre pour le tourmenter et aimez-moi par un sentiment de cruauté pour lui, si vous ne pouvez m'aimer par un sentiment de tendresse pour moi,

— Mais encore, reprit Berelise, voudrais-je bien savoir précisément comment cette prétendue amour est entrée dans votre cœur,

— Par les yeux, Madame, répliqua-t-il.

— Mais vous ne songez pas à ce que vous dites, reprit-elle, car je ne suis pas plus belle que je l'étais il y a trois mois et Clidamire à ce que mon frère m'a dit est plus belle qu'elle ne le fût jamais.

— Il est vrai, dit Artemidore, mais Clidamire est beaucoup moins belle que je ne le pensais et vous l'êtes mille fois plus que je ne l'avais cru. Après cela Madame, ne m'en demandez pas davantage car je ne vous le dirais pas. Qu'il vous suffise de savoir que j'aime aujourd'hui votre esprit et tout votre personne avec une égale ardeur, et que je suis persuadé que qui ôterait à Clidamire l'éclat qu'elle a dans les yeux, l'incarnat de ses lèvres, et un certain air galant qu'elle a sur le visage, lui ôterait tout ce qui la rend aimable car pour son esprit, comme elle l'a inconstant je ne le saurais plus louer. »

Berelise entendant parler Artemidore de cette sorte en fut surprise car comme les défauts d'une rivale font une forte impression dans l'esprit, elle se souvint bien que Clidamire n'avait rien de beau que le visage et la taille, et elle n'ignorait pas qu'elle était toute belle et toute bien faite. De sorte que rougissant de cette pensée, elle en abaissa son voile mais comme elle voulut parler, elle vit paraître Terille et Clidamire, qui sans les chercher venait à eux. Cette vue les surprit et les embarrassa, mais comme il n'y avait pas moyen de l'éviter ils se joignirent au milieu de l'allée où ils étaient, et se regardèrent d'une manière bien différente. Car Artemidore qui voulait persuader fortement à Berelise qu'il n'aimait plus Clidamire, ne regarda que sa nouvelle maîtresse. Terille qui était jaloux, regardait et Berelise, et Artemidore. Clidamire qui pensait que ce prince l'aimait encore, et qui avait quelque honte de son infidélité et peut-être même quelque repentir, ne regardait que l'épaisseur de l'aimable bois où elle était, mais pour Berelise elle regardait tantôt Artemidore, et tantôt sa belle-sœur, afin de tâcher de découvrir ce qu'ils avaient dans l'âme. La conversation de ces quatre personnes fut assez froide et peu suivie et l'on peut assurer qu'elles pensèrent plus de choses qu'elles n'en dirent, et que ce qu'elles dirent, n'était pas ce qu'elles pensèrent. Mais enfin, après avoir été un quart d'heure ensemble avec fort peu de plaisir, il vint d'autres personnes les joindre et la chose se disposa de façon que cette troupe se partageant, Artemidore se vit dans la nécessité de se joindre à Clidamire, ou à Terille. Dans le choix des deux, il aima mieux parler à son rival, qu'à son inconstante maîtresse puisqu'il ne pouvait parler à Berelise, à qui une dame parlait alors en secret. Il ne se trouva pourtant pas trop bien de cette aventure car comme Terille était jaloux, qu'il était prêt de partir pour s'en aller à l'armée et qu'il savait qu'Artemidore était généreux, il se résolut de lui parler de son amour. L'ayant

donc séparé adroitement de tout le reste de la compagnie, « Seigneur, lui dit-il, vous me trouverez peut-être bien hardi et bien injuste de vous demander si vous n'êtes que prisonnier de guerre, et de vous prier de vous souvenir que si je n'eusse retenu ceux que votre valeur avait irrités, vous n'auriez pu avec tout votre grand courage, résister à leur effort. Je ne vous dis pas cela Seigneur, ajouta-t-il, pour vous reprocher que vous me devez la vie, mais seulement pour vous la pouvoir demander sans lâcheté, dès que vous m'aurez dit si vous n'êtes que prisonnier de guerre ou si vous êtes devenu prisonnier d'amour car enfin si vous êtes amoureux, vous l'êtes de Berelise.

— Avant que de répondre précisément à ce que vous me demandez, reprit Artemidore, je vous confesse que je dois la vie à votre générosité mais, Terille, à ne vous en mentir pas, je vendis ma liberté assez cher pour pouvoir dire que je serais mort sans honte en cette occasion. Et comme je n'étais pas trop heureux et que je suis encore fort misérable, en me donnant la vie vous ne me donnâtes pas tant que vous pensez, et il ne tiendrait même qu'à moi, de vous accuser de tous les malheurs de ma captivité. Mais Terille, je suis plus équitable et je suis même trop généreux pour vous dire que vous songeâtes plus à l'intérêt du Prince d'Agrigente qu'au mien, en me mettant dans ses fers, ainsi je veux bien vous devoir la vie et je veux même vous regarder comme mon vainqueur. Mais après cela Terille, ajouta-t-il, il faut que vous sachiez que Mars et l'Amour, n'ont rien à démêler ensemble, et que je ne suis point obligé de vous dire si j'aime Berelise ou si je ne l'aime pas. Joint que quand j'en serais amoureux, je le serais sans injustice car vous n'en êtes pas aimé, et je ne vous déroberais rien quand même je serais assez heureux pour m'en faire aimer. Mais Terille, les choses n'en sont pas là, et si j'aime Berelise elle ne le sait pas encore,

— Ha ! Seigneur, reprit Terille, si la chose est ainsi, faites que je ne le sache jamais, et ne vous engagez pas davantage à servir cette personne. Je sais bien que vous êtes d'une condition qui vous met au-dessus de moi mais puisque le sort des armes me donne quelque droit de vous parler plus librement qu'un autre, faites que mon prisonnier ne soit pas mon rival,

— De grâce Terille, reprit Artemidore, si vous entendez bien vos intérêts ne me pressez pas davantage, car l'amour est une passion si capricieuse, que les difficultés l'augmentent, joint qu'à parler raisonnablement, comme l'amour n'est pas une chose volontaire il y a toujours de l'injustice à ceux qui la veulent contraindre. Faites donc tout ce que vous pourrez pour vous faire aimer de Berelise et si je l'aime, laissez-moi faire aussi tout ce que je pourrai pour conquérir un cœur qu'elle vous aura refusé. Et pour la vie que je vous dois, poursuivit-il, je me mettrai en état de vous la rendre toutes les fois que vous le voudrez. »

Terille qui est assez fier naturellement, répondit aigrement à ce que lui dit Artemidore, et s'il ne se fut trouvé des gens qui prirent garde qu'ils parlaient avec colère, peut-être fut-il arrivé quelque malheur entre eux. Mais comme l'agitation de leur esprit parut en leur visage, on en avertit la Princesse Philonice, qui se servant des conseils du sage Cleodamas les fit venir, et d'autorité, sans approfondir les choses, les fit embrasser. Mais à dire la vérité elle ne les fit pas amis, car depuis ce jour-là, Terille haït toujours fort Artemidore et Artemidore n'aima guère Te-

rille. Cependant, il fallut que Terille s'en allât à l'armée, et pour Artemidore il retourna avec Philonice à Agrigente où il fit tant de choses qu'il persuada tout de bon Berelise, qu'il l'aimait. Mais quoiqu'elle eut une inclination très forte pour lui, et qu'elle eût ardemment souhaité qu'il eût de l'amour pour elle, elle agit avec tant de retenue qu'il ignora longtemps son bonheur et ils eurent ensuite tant de prudence l'un et l'autre qu'il ne s'épandit pas un grand bruit ni de l'amour d'Artemidore pour Berelise, ni de la tendresse de Berelise pour lui. Ce n'est pas que Terille n'en dit quelque chose, mais comme il était connu pour être jaloux, on ne faisait pas de réflexion sur ce qu'il disait, joint que Clidamire croyant qu'Artemidore l'aimait toujours, quoiqu'il ne lui parlât presque jamais, disait diverses choses à ses amies particulières qui empêchaient qu'on ne pensât que ce prince aimât Berelise.

Mais enfin, pour ne vous arrêter pas trop, dans le temps qu'Artemidore était le plus heureux et le plus aimé de Berelise, la nouvelle vint que Telesis était mort, de sorte que Berelise et Clidamire en furent très affligées. La douleur de Berelise fut encore plus forte que celle de Clidamire qui fut pourtant assez grande, mais comme Clidamire a une sorte d'esprit qui se console aisément, et qui cherche la joie plus que toutes choses, elle fut assurément moins fâchée. D'ailleurs, Berelise voyant sa belle-sœur en liberté, commença de craindre, après que ses premières larmes furent essuyées, qu'elle ne voulût reconquérir le cœur d'Artemidore qui fut obligé par la bienséance, à visiter également ces deux belles affligées. Il est vrai qu'il fit en sorte qu'il y eut beaucoup de monde chez Clidamire quand il y fut, afin de ne se trouver pas engagé à lui faire un long compliment, et d'en être quitte pour une révérence respectueuse et quelques paroles peu distinctes, suivant l'usage de ces visites de consolation, qui ne consolent personne. Mais enfin, dès que le temps eût adouci le déplaisir de cette belle veuve et qu'elle crût pouvoir faire une conquête innocemment, elle vint à s'apercevoir qu'Artemidore aimait sa belle-sœur, si bien que la jalousie remettant dans son cœur l'amour qu'elle avait eue pour Artemidore du temps qu'il était à Leonte, elle se repentit de son inconstance, elle fit dessein de regagner ce qu'elle avait perdu et de n'oublier rien pour cela. En effet, étant retourné une seconde fois à Agrigente, je la vis plus propre, plus belle, plus aimable, et plus galante que je ne l'avais jamais vue, de sorte que sachant bien qu'Artemidore n'y pensait plus et me trouvant en un de ces temps où je suis capable d'une de ces violentes amours qui ne durent guère, je m'attachai à la voir et je commençai de lui dire des douceurs. Mais dès que je lui en eus assez dit pour lui faire croire que je faisais effectivement quelque dessein de m'en abandonner à la servir, elle se servait de cette occasion pour se justifier envers Artemidore à qui elle n'avait jamais pu parler en particulier depuis qu'elle était à Agrigente car sachant l'amitié particulière qui était entre nous, elle ne douta pas que je ne dise à mon ami tout ce qu'elle me dirait, et il faut que j'avoue ingénument qu'elle me trompa. Comme je lui parlais donc de ma prétendue passion un jour que je l'avais trouvée seule dans sa chambre, elle m'arrêta tout court mais elle m'arrêta en apparence fort obligeamment car, prenant la parole, et sans fierté, ni dans ses yeux, ni dans le son de la voix : « De grâce Zenocrate, me dit-elle, ne m'en dites pas davantage, et pour vous témoigner que je vous estime infiniment, je ne veux pas vous traiter comme on traite

d'ordinaire ceux qui disent de semblables choses. Ne pouvant pas agir avec vous comme avec un amant, je veux du moins vous faire connaître que je vous estime assez pour être mon ami, puisque je m'en vais vous confier tout le secret de ma vie. Vous savez, poursuivit-elle, qu'il y a longtemps que nous nous connaissons et je sais bien que lorsque vous alliez à Leonte vous aviez tant de part à la confidence d'Artemidore, que je ne vous puis rien apprendre de ce qui se passait entre nous. Mais Zenocrate, je vous veux découvrir ce que vous ne pouvez savoir, ce qu'Artemidore lui-même ne sait pas, et ce que selon toutes les apparences il ne saura jamais,

— Mais Madame, lui dis-je, Artemidore ne vous aime plus et ne vous doit plus aimer et c'est ce qui fait que sans aucun scrupule je me fuis engagé à vous servir.

— Je sais bien, répliqua-t-elle, qu'Artemidore n'a plus d'affection pour moi, mais Zenocrate, ajouta cette artificieuse personne en faisant semblant d'avoir de la confusion, Artemidore est injuste, car il m'a crue plus inconstante que je ne l'ai été et si je l'osais je dirais à ma confusion, que j'ai été plus infidèle à Telesis qu'à Artemidore. Je ne vous dis pas cela, poursuivit-elle, pour vous obliger à le lui faire savoir, mais seulement afin de vous ouvrir mon cœur, et de mériter votre estime, et votre amitié, puisque je ne suis pas en état de recevoir votre amour. Sachez donc que lorsque Artemidore partit de Leonte, mes parents me persuadèrent que ce prince ne s'en éloignait qu'afin que durant son absence, le Prince son frère, me mariât d'autorité à qui bon lui semblerait. Ainsi, le dépit s'emparant de mon esprit, je me résolus d'obéir à ceux qui me proposèrent Telesis. Voyant même que je ne pouvais être libre qu'en me mariant, je pensais que je ne pouvais mieux me venger d'Artemidore qu'en me hâtant de m'engager avec Telesis que je choisis plutôt qu'un autre, parce qu'il n'était point de Leonte et que si je ne pouvais cesser d'aimer Artemidore, j'espérai, du moins, que je ne le verrais jamais, car je ne prévoyais pas que je le trouverais à Agrigente, où, selon toutes les apparences il ne devait jamais venir. Cependant, pour mon malheur la Fortune en a disposé autrement et je me suis vue exposée à la plus cruelle aventure du monde. Tout le monde sait que j'ai admirablement bien vécu avec Telesis, que je n'ai presque point parlé à Artemidore, que je ne me suis ni justifiée, ni excusée envers lui, et que j'ai agi comme une personne qui ne se souciait pas d'être estimée infidèle. Mais, Zenocrate, malgré tout cela j'ai conservé dans mon cœur une si grande estime pour Artemidore, et une tendresse si obligeante, que je serais bien marrie qu'il la sût. Aussi ne vous la dis-je, qu'afin que vous ne m'accusiez pas d'ingratitude et de savoir mal choisir. Car comme vous me voyez jeune, et si je l'ose dire, assez propre à me faire aimer, peut-être penseriez-vous que je ne refuserais votre affection que pour accepter celle d'un autre. Mais à ne vous en mentir pas, je ne m'engagerai de ma vie à souffrir la contrainte où j'ai vécu, et puisque je ne puis perdre le souvenir d'Artemidore, je veux, du moins, en ne prétendant plus être aimée de lui, ne souffrir jamais de l'être d'aucun autre. Ce n'est pas qu'il mérite la tendresse que j'ai encore pour lui car il a reçu mon infidélité d'une manière qui me fait voir qu'il ne lui aurait pas été difficile d'être infidèle lui-même. Il ne m'a pas seulement fait la grâce de me haïr, ni de haïr Telesis, il s'est résolu à me perdre avec tant de tranquillité que je ne m'étonne pas de voir qu'il se soit engagé à une nouvelle affection. Mais enfin Zenocrate, je vous trouve un trop hon-

nête homme pour vous recevoir dans un cœur partagé. Contentez-vous donc d'être mon ami, ne parlez, s'il vous plaît, jamais de ce que je viens de vous dire et croyez que je ne vous pouvais donner un plus grand témoignage d'estime, que de vous ouvrir mon cœur comme je viens de le faire. »

Clidamire tint ce discours avec tant de marques d'ingénuité, que je la crus et ce qu'il y eut de rare, fut qu'encore que je lui eusse parlé d'amour au commencement de la conversation, il ne s'en fallut guère que je ne fusse content à la fin de n'être seulement que son confident. Cependant, comme je savais l'engagement d'Artemidore, je lui dis que je ne lui conseillais point de songer à reconquérir son cœur, « Car, lui disais-je, quand on a fait une fois une infidélité, je ne crois pas qu'il faille renouer avec celui à qui on l'a faite parce que je ne crois point que la confiance puisse jamais se bien rétablir. Tous les autres sujets de plaintes qui peuvent être entre deux personnes qui s'aiment ne sont rien et quand on se raccommode, on s'en aime davantage. Mais pour l'infidélité Madame, repris-je, il n'en est pas ainsi, et il vaudrait beaucoup mieux faire une nouvelle affection avec moi, qui ne suis pas si scrupuleux,

— Non, non, Zenocrate, reprit-elle, je ne suivrai pas votre conseil, car je ne veux rien aimer et je ne songe pas même à être aimé d'Artemidore qui ne pense plus à moi. Cependant Zenocrate, ajouta-t-elle encore, je vous conjure de tout mon cœur de ne me parler plus de votre prétendue amour, si vous ne me voulez faire un dépit très sensible. Puis-je entendre ce que vous me dites sans penser que vous ne me le diriez pas si ce n'était que vous savez d'une certitude infaillible que je suis absolument indifférente à Artemidore ? Ne me donnez donc plus cette douleur, je vous en conjure, et soyez certain que si je pouvais songer à un nouvel engagement, je vous préférerais à tous ceux qui m'approchent. »

Clidamire en eut à mon avis bien dit davantage, s'il ne fût venu des dames la visiter, qui nous interrompirent. Cependant j'étais si étonné de ce que je venais d'entendre, que je ne savais où j'en étais. Et comme j'étais assuré qu'Artemidore ne pensait plus du tout à Clidamire et que je n'y pensais pas si fort moi-même que je pusse craindre qu'il se remit à l'aimer, je fus le chercher pour lui dire qu'il était pleinement vengé puisque Clidamire l'aimait encore. Ce que je lui dis le surprit si fort, qu'il crût d'abord que je raillais, mais je lui parlais si sérieusement qu'à la fin il connut que je n'inventais pas ce que je lui disais. Cependant, quoiqu'il aimât Berelise avec une passion extrême, ce que je lui dis de Clidamire le fit changer de couleur. Il se souvint alors de diverses choses qui lui firent penser que cette personne avait dessein de le rappeler. Il ne sentit pourtant que de la colère, et quand Berelise aurait vu ce qui se passa dans son cœur en cette occasion, elle n'en aurait eu nul sujet de jalousie. Il ne crût pas aussi qu'il dût lui faire savoir cette aventure, parce qu'il tient qu'un honnête homme ne doit jamais dire sans une nécessité absolue qu'il est aimé d'une femme, soit qu'il l'aime ou qu'il ne l'aime pas.

Il ne me témoigna pas même qu'il crût être aimé, au contraire, il me conseilla de ne me rebuter point, et en effet je suivis son conseil. Mais je trouvai une résistance qui fit mourir mon amour en quinze jours. Cependant, quoi qu'Artemidore m'eût défendu de faire savoir à Clidamire que je lui eusse raconté ce qu'elle avait

dit, et quoiqu'il se contraignit étrangement, elle vit pourtant dans ses yeux malgré qu'il en eût, qu'il le savait. Espérant donc que dans la suite du temps, s'il arrivait quelque petite querelle entre Berelise et lui, elle pourrait en profiter, elle fit cent choses pour servir à son dessein. Lorsqu'elle était avec quelque amie d'Artemidore, elle en disait mille biens, elle se trouvait toujours en tous les lieux où il allait, elle accablait Berelise de soins, de visites, et de témoignages d'amitié, et quand elle rencontrait les yeux d'Artemidore, elle faisait comme si elle les eut voulus éviter, quoiqu'elle les cherchât soigneusement. Ainsi, en lui faisant voir dans les siens une certaine émotion accompagnée de confusion et de modestie, elle excitait effectivement quelque espèce de trouble dans le cœur d'Artemidore, qui l'obligeait à la fuir le plus qu'il pouvait. Ce n'est pas qu'il ne se sentit fidèle à Berelise, qu'il ne le voulut toujours être, et que l'infidélité de Clidamire ne lui donnait encore de la colère mais après tout, Clidamire agissait d'une manière qui l'embarrassait et qui lui donnait du chagrin. Cependant, cette belle personne pour arriver à ses fins, fit amitié particulière avec Terille. Elle lui dit qu'elle était touchée de son mérite, qu'elle voulait le protéger auprès de sa belle-sœur et elle devint effectivement la confidente de son amour et de la jalousie qu'il avait d'Artemidore. Elle gagna même absolument une des filles qui servaient Berelise. Elle entretint aussi quelque commerce avec moi et de cette sorte, soit par Terille, par la fille qu'elle avait gagnée, ou par moi, elle vint à savoir à peu près ce qui se passait entre Berelise et Artemidore. Ce n'est pas que je ne lui en dise rien de particulier, seulement comme je savais bien qu'Artemidore voulait qu'elle crût qu'il ne l'aimait plus et qu'il ne la voulait plus aimer, je lui avouais qu'il était fort amoureux de Berelise. Mais à dire la vérité, elle savait toutes choses et par le jaloux Terille, et par la personne que je viens de dire. De sorte que le dépit s'emparant de son esprit, elle borna presque tous ses desseins à mettre de la division entre ces deux personnes. Comme elle a infiniment de l'esprit, elle jugea bien qu'il ne lui serait pas aisé de mettre d'abord Berelise mal avec Artemidore, car c'est une personne qui a le cœur tendre, qui a l'esprit réglé, qui ne songe qu'à ce qu'elle aime, qui croit qu'il faut autant de probité en amour qu'en toute autre chose et qui ne donnait pas le moindre sujet de jalousie à Artemidore. Mais elle pensa qu'il ne serait pas aussi difficile de mettre de la défiance dans l'esprit de Berelise. Après donc qu'elle eût su cent particularités de l'affection de Berelise pour Artemidore par la voie que je vous ai dite, elle fit écrire une lettre à sa belle-sœur par une main inconnue. Elle en fit même écrire une autre à Artemidore sous le nom d'un de ses amis qui était à l'armée. Elle les mit toutes deux dans un même paquet, et par une voie détournée, elle l'envoya à Artemidore sans qu'il pût savoir d'où il venait. De sorte que l'ouvrant et y trouvant un billet pour lui, il le lut et n'y vit que ces paroles :

> *Je vous demande pardon si je ne vous écris pas moi-même, mais ayant été blessé légèrement à la main droite, il faut que ce soit par celle d'un autre que je vous prie de rendre à la belle Berelise, la lettre que je vous envoie. Je vous assure qu'elle vient d'une personne qui s'intéresse si fort à ce qui la touche et qui m'a si recommandé de la lui faire rendre sûrement, que j'ai cru ne le pouvoir mieux faire qu'en vous l'adres-*

sant. Je ne vous fais point d'excuse de la peine que vous aurez de la lui donner, puisque vous en serez assez récompensé par le seul plaisir que vous aurez de la voir.

Artemidore ayant lu ce billet n'eut nul soupçon qu'on lui voulût faire une malice, car il connaissait le nom qu'on avait mis à cette lettre et que je ne vous ai pas dit parce qu'il ne m'en souvient pas, et il était vrai que cet homme-là avait été blessé à la main droite, de sorte qu'Artemidore, impatient de rendre ce petit service à Berelise fut lui porter la lettre qui s'adressait à elle. Et comme Clidamire avait eu dessein d'être elle-même témoin de l'effet de sa malice, il la trouva chez Berelise, de quoi il fut bien fâché. Mais après tout, ne comprenant pas que ce dût être une lettre d'un fort grand secret que celle qu'il avait à rendre à Berelise, il la lui rendit lui disant de quelle manière il l'avait reçue. Cependant, encore que Berelise eût la curiosité de la voir, principalement parce qu'elle ne comprenait pas qui la lui pouvait écrire, elle la voulut mettre dans la poche sans l'ouvrir par un sentiment de civilité. Mais Clidamire qui vit qu'Artemidore n'y prenait pas garde, prit la parole et avec une hardiesse extrême, « Seigneur, lui dit-elle, vous ne songez pas que ma sœur vous rend un respect qui est le plus difficile du monde à rendre, car pour moi je ne sache rien de si pesant à porter qu'une lettre fermée quand on ne l'ose ouvrir par cérémonie. »

Artemidore revenant de sa rêverie et du chagrin qu'il avait d'avoir trouvé Clidamire chez Berelise, lui dit qu'il s'en irait si elle ne lisait sa lettre, de sorte qu'étant contrainte de l'ouvrir, elle l'ouvrit en effet et y lut ces dangereuses paroles :

De grâce Madame, recevez bien les avis que j'ai à vous donner et ne trouvez pas étrange si la personne qui vous les donne ne se nomme point, car votre amitié lui est si chère, que ne sachant comment vous devez recevoir ce que vous allez apprendre, elle n'ose s'exposer a la perdre inutilement. Sachez donc Madame, que celui qui vous rend ma lettre ne possède pas votre affection sans que diverses personnes en soient bien informées. Je ne sais si c'est sa faute ou la vôtre mais on sait que vous l'avez aimé la première et que vous pourrez bien encore l'aimer la dernière, car comme il n'a pas été trop fortement touché du changement de Clidamire, il ne l'est peut-être pas autant qu'il devrait l'être de votre fidélité. Quoi qu'il en soit, on sait que vous l'aimez, que vous recevez des lettres de lui, que vous y répondez favorablement, qu'il occupe toute votre âme et que vous lui faites mille grâces qu'il ne reçoit pas avec le même transport d'amour que Terille les recevrait si vous les lui faisiez. On sait même que Clidamire ne le hait pas, qu'elle est presque justifiée dans son esprit et que ses flammes éteintes pourront assez aisément se rallumer si elles ne sont déjà rallumées. Ainsi vous feriez beaucoup mieux pour votre gloire de récompenser la constance de Terille, de laisser Artemidore à Clidamire, et d'empêcher par cette sage conduite que la médisance ne vous attaque comme elle fera sans doute bientôt, si vous ne faites ce que je vous conseille.

Dès que Berelise commença de lire cette lettre elle rougit, et rougit avec tant de marques de dépit sur le visage, qu'Artemidore qui la regardait connut bien qu'il y avait quelque chose qui la fâchait, et fut bien fâché lui-même de la lui avoir rendue. Clidamire au contraire avait une joie extrême de voir l'inquiétude de Berelise ; elle témoigna pourtant d'en être en peine afin de donner plus de curiosité à Artemidore car elle croyait que Berelise ne la lui montrerait pas. C'est pourquoi prenant la parole dès que Berelise eut achevé de lire : « Eh, de grâce ma sœur, lui dit-elle, dites-moi si les nouvelles que vous avez de l'armée vous apprennent la mort de quelqu'un de vos amis, car je vois tant de marques de chagrin sur votre visage que je cherche déjà à deviner qui nous pourrions avoir perdu !

— Pour moi, ajouta Artemidore en regardant Berelise, je m'estimerai bien malheureux si je vous ai apporté quelque mauvaise nouvelle, mais si cela est je puis du moins vous assurer que je ne sais point qui vous l'écrit. »

Berelise se voyant pressée de faire voir une lettre qu'elle ne voulait pas montrer, leur dit que ce n'était rien de considérable et que cela ne regardait que certains intérêts de sa maison. « Vous n'avez pourtant pas l'âme assez intéressée, reprit hardiment Clidamire, pour être si sensible aux choses de cette nature,

— Je rougis quelquefois facilement, reprit Berelise en mettant cette lettre dans sa poche, qu'il ne faut pas toujours juger des sentiments de mon cœur par l'émotion de mon visage. »

Mais quoique Berelise fit un grand effort pour se contraindre, Artemidore connut bien qu'elle avait l'esprit en peine. En effet, tant que Clidamire fut là elle ne fit autre chose que penser à cette cruelle lettre et elle s'imagina alors que c'était Terille qui l'avait fait écrire. Mais quoiqu'elle en eût l'esprit infiniment irrité, comme elle est sage elle ne crut pas qu'elle dût faire voir cette lettre à Artemidore, de peur qu'il ne crût ce qu'elle croyait et qu'il ne s'emportât contre Terille à qui ils avaient tous deux de l'obligation. Joint que son ancienne jalousie se réveillant dans son cœur en cet instant, elle eut intention d'observer Clidamire et Artemidore durant quelque temps. Cependant, Clidamire après avoir triomphé en secret de la fourbe qu'elle avait faite, s'en alla dans l'espérance que cette lettre ne pouvait manquer de lui produire quelque bien. Car si Berelise ne la montrait pas à Artemidore, c'était une marque que cet artifice avait fait quelque impression dans son cœur qui pourrait, dans la suite du temps, les mettre mal ensemble et si elle la lui montrait, Clidamire en tirait, du moins, l'avantage de faire savoir à Artemidore qu'elle l'aimait encore, car bien qu'elle s'imaginât que je le lui eusse dit, elle n'en était pas certaine. Cependant, dès qu'elle fut sortie, Artemidore se mit à presser Berelise de lui montrer cette lettre, mais comme Clidamire, en s'en allant, avait salué ce prince d'une manière qui avait augmenté ses soupçons, elle se confirma dans la résolution qu'elle avait prise de ne la lui montrer point. Artemidore ne pouvant souffrir qu'elle lui fît un secret de quelque chose se mit à s'en plaindre fort tendrement. « Vous croyez donc Madame, lui dit-il, qu'il vous soit permis d'avoir un secret pour moi qui vous ai donné mon cœur tout entier et qui vous dirais sans réserve tout ce vous voudriez savoir. Est-ce ainsi, Madame, que vous récompensez ma tendresse, ma fidélité, et mon respect ? Vous savez, ajouta-t-il, que vous m'avez refusé mille et mille grâces et que je vous ai promis de n'en

murmurer jamais pourvu que je fusse assuré de posséder votre cœur ? Parlez donc Madame, je vous en conjure, et me dites si c'est en être le maître que de ne savoir pas ce qui s'y passe. Pensez-vous, Madame, qu'on ne puisse être infidèle qu'en cessant d'aimer les gens, ou qu'alors qu'on en aime d'autres comme Clidamire ? Et ne croyez-vous pas que ce soit une espèce d'infidélité de se fier plus à soi-même qu'à la personne que l'on aime, et de lui cacher quelque chose ?

— Je crois du moins, reprit Berelise en rougissant, que quand on aime fidèlement une personne, on ne doit jamais lui parler d'une femme qu'on a aimée, si l'on n'y est tout à fait contraint. Cependant vous n'en usez pas ainsi car je suis assurée que vous m'avez parlé cent et cent fois de Clidamire sans nécessité. Je vous ai même entendu dire son nom pour celui d'une autre qui ne lui ressemblait pas. Si vous voulez parler de quelque quartier d'Agrigente, la rue où demeure Clidamire vous sert à vous le faire marquer à ceux à qui vous parlez ; si on compte le temps qu'il y a qu'on parlait de vous délivrer, vous dites que c'était un peu devant que Clidamire vint à Agrigente, et Clidamire est encore si fort dans votre mémoire que je pense que vous ne parlez pas tant de moi aux autres, que vous me parlez de Clidamire,

— Mais Madame, reprit-il, je vous en ai parlé cent fois pour vous en dire du mal !

— Vous m'auriez fait plus de plaisir de ne m'en parler point du tout, répliqua-t-elle, et de désaccoutumer votre bouche de prononcer son nom, car enfin c'est une règle générale qu'il ne faut point parler de sa première maîtresse à la seconde, si comme je l'ai déjà dit on n'y est forcé, et j'aimerais bien mieux savoir que vous appelassiez Clidamire "Berelise", que de voir que vous appelez quelquefois Lysicoris "Clidamire",

— Mais, Madame, lui dit Artemidore, ne pensez-vous pas que la haine met les gens qu'on hait dans la mémoire aussi bien que l'amour y met ceux qu'on aime ? Pensez-vous qu'il soit possible que je pusse jamais aimer Clidamire, quand même je ne vous aimerais pas ? Non, non, Madame ! ajouta-t-il, je ne saurais aimer une infidèle ! Il est vrai que je ne me suis pas autant emporté qu'un autre ; mais c'est que je crois que la discrétion doit être dans le cœur de tous les amants heureux et malheureux, et qu'il y a une espèce de civilité qu'il faut toujours conserver pour une femme. Mais après tout, je hais et je méprise Clidamire et je la méprise peut-être plus que vous ne pensez.

— Nous le verrons avec le temps, répliqua-t-elle.

— Quoi ! Madame, reprit-il, vous croyez que le temps soit nécessaire pour vous assurer de la fidélité d'un homme à qui vous avez promis votre affection et vous pouvez avoir un secret pour moi ? Ha, Madame, si cela est ainsi, Terille est moins infortuné que je ne le suis, car du moins, ne peut-il avoir espéré fortement d'être heureux, mais pour moi Madame, qui pensais l'être, je me trouve bien misérable. Cependant, ajouta-t-il, il m'est peut-être arrivé des choses depuis peu de jours qui mériteraient un traitement plus favorable.

— Mais s'il vous est arrivé des choses que je ne sache pas, reprit-elle avec précipitation, vous ne devez pas trouver si étrange que je vous fasse un secret, puisque vous en avez un que je ne sais pas. »

Artemidore voyant qu'il s'était embarrassé sans y penser et ne voulant pas, par générosité, dire à Berelise que sa belle-sœur l'aimait encore, fit ce qu'il pût pour expliquer autrement ce qu'il avait dit, mais comme il est naturellement fort sincère, il ne pût mentir avec assez de hardiesse. Berelise connaissant donc, par la manière dont il parlait, qu'il y avait quelque chose qu'il ne lui disait pas, eut une si forte curiosité de savoir ce que c'était, qu'elle se mit à le presser encore plus de lui dire ce qui lui était arrivé, qu'il ne l'avait pressée de lui montrer la lettre qu'il lui avait apportée, quoiqu'il eût une extrême envie de la voir. Si bien qu'ayant alors tous deux une forte curiosité, et cette curiosité augmentant par la résistance qu'ils se faisaient, à la fin, celle de Berelise étant la plus forte l'obligea à dire à Artemidore que pourvu qu'il lui promît de ne s'emporter à nul ressentiment contre celui qui avait écrit la lettre qu'elle avait reçue s'il venait à le deviner, elle la lui montrerait. Et il lui dit aussi que pourvu qu'elle s'engageât à ne dire jamais rien de ce qu'il lui dirait, elle verrait qu'elle avait eu grand tort de lui parler de Clidamire comme elle lui en avait parlé. Après cela, ils disputèrent à qui parlerait le premier. À la fin Berelise donna à Artemidore la lettre qu'elle venait de recevoir, dont il fut si surpris qu'il fût assez longtemps sans pouvoir tenir sa parole à Berelise, car il pensa d'abord tout ce qu'elle avait pensé, et il crut que c'était un artifice de Terille. Il se mit donc à exagérer son malheur d'avoir un rival à qui il avait de l'obligation et à chercher par où Terille pouvait avoir su ce qu'il disait dans sa lettre. « Car, disait-il à Berelise, s'il n'y avait que ce qu'il dit de mon amour pour vous et de votre bonté pour moi, je dirais que sa seule jalousie l'en aurait instruit puisqu'il n'y a guère de meilleur espion que l'esprit d'un amant jaloux. Mais Madame, ce qu'il dit de Clidamire me surprend puisqu'enfin, s'il faut vous dire toutes choses, il est vrai que cette infidèle personne voudrait sans doute bien me pouvoir tromper encore une fois. »

Berelise entendant parler Artemidore de cette sorte, pressa de lui apprendre le détail de ce qu'il lui disait, et ce Prince lui voulant obéir, se mit à lui raconter ce que je lui avais dit. Mais quoiqu'elle en dût être satisfaite, elle ne laissa pas de le gronder de lui avoir caché ce qu'il lui venait d'apprendre. « Cependant, ajouta-t-elle par un mouvement de jalousie, n'allez pas vous imaginer que Clidamire veuille reconquérir votre cœur par un sentiment d'amour pour vous, car je suis assurée que ce n'est que par un sentiment de haine pour moi, et que s'il était entre les mains d'une autre, elle ne s'en soucierait pas. Comme je suis malheureuse, je ne voudrais pas jurer que vous ne deveniez infidèle,

— Ha, Madame ! interrompit Artemidore, vous êtes la plus injuste personne du monde de parler de cette sorte. »

Comme ils en étaient là, l'aimable Philonice entra accompagnée du Prince de Messène, qui ne faisait que d'arriver à Agrigente où il était venu pendant une suspension d'armes. Je fus aussi chez Berelise un moment après, et comme on me faisait toujours la guerre de n'être pas le plus constant de tous les hommes, Lysicoris qui était venue avec la Princesse Philonice, ayant quelque chose à me dire, m'appela tout doucement, durant que Philonice parlait à Berelise vers les fenêtres. Mais comme je ne répondais pas : « De grâce, dit-elle à une dame qui

était auprès de moi, dites à cet aimable infidèle qui vous touche, que j'ai à l'entretenir. »

À peine Lysicoris eut-elle dit cela, que me tournant vers elle : « De grâce, lui dis-je à mon tour, ne m'appelez point infidèle ! Encore, pour inconstant, poursuivis-je, je l'endure, mais pour infidèle je ne le saurais souffrir !

— Je n'ai pas l'esprit aussi délicat que vous, répliqua Lysicoris, et je ne sais pas trop bien la différence qu'il y a entre l'inconstance et l'infidélité. »

Comme Lysicoris disait cela, la Princesse Philonice qui l'avait entendu se retourna, s'assit, et se mêlant dans la conversation, elle demanda qui pouvait mettre en doute qu'il n'y eut de la distinction à faire entre un infidèle et un inconstant. « En vérité, répliqua Lysicoris, je pense qu'en cas d'amour ces deux choses se ressemblent fort,

— Pour moi, repris-je, je n'en tombe pas d'accord car je crois que l'on peut quelquefois être inconstant sans honte, et qu'on ne peut jamais être infidèle sans lâcheté. »

Berelise voyant alors une belle occasion d'insulter sur Clidamire et de la noircir devant Artemidore, engagea si adroitement cette conversation qu'elle se vit comme obligée à faire elle-même cette sorte de distinction. Elle le fit d'autant plus aisément, qu'une partie de la compagnie, et le Prince de Messène comme les autres sans bien examiner les choses, disaient que l'inconstance et l'infidélité se pouvaient aisément confondre. « Pour moi, dit alors la Princesse Philonice, je suis de l'avis de Berelise et de Zenocrate car je crois qu'on peut dire qu'il y a une espèce d'inconstance sans infidélité et qu'il n'y a point d'infidélité sans inconstance, et si ce n'était que je suis aujourd'hui en humeur paresseuse, il me semble que je pourrais assez bien démêler ce que je pense là-dessus. Mais puisque Zenocrate et Berelise sont de mon avis, je leur donne la commission de dire mes sentiments, car je m'imagine qu'ils les savent,

— Mais, dit alors Lysicoris en souriant, un infidèle n'est-ce pas un homme qui change d'amour et un inconstant n'est-ce pas aussi un amant qui change de maîtresse ?

— Un homme libéral qui fait un présent avec choix, reprit Berelise, donne quelque chose qui est à lui, et un prodigue qui jette sans choix donne aussi ce qui lui appartient. Cependant, l'un pratique une vertu, et l'autre fait voir qu'il a un vice, ce qui est bien plus éloigné l'un de l'autre, que l'inconstance et l'infidélité. Car je ne dis pas que l'inconstance soit une vertu, mais je dis qu'un honnête homme quand il est jeune, peut quelquefois être inconstant sans se déshonorer et qu'en quelque temps, quelque âge, et sur quelque prétexte que ce soit, personne ne peut jamais être infidèle sans lâcheté et sans infamie. Je soutiens aussi que l'infidélité et l'inconstance sont encore plus horribles aux femmes, qu'aux hommes. »

Berelise dit cela avec tant d'émotion que je connus bien que je lui ferais le plus grand plaisir du monde de remettre ma cause entre ses mains et qu'elle n'était pas marrie de parler sur cette matière. Ainsi, trouvant beaucoup plus commode de l'obliger à me défendre, que de me défendre moi-même, je la laissai du moins, commencer cette innocente guerre. « Mais, dit alors le Prince de Messène, en-

core voudrais-je bien savoir précisément quelle est cette délicate distinction que vous faites de l'inconstance et de l'infidélité ?

— J'appelle inconstance, reprit Berelise, une certaine incertitude de cœur et d'esprit où les jeunes gens sont plus sujets que les autres. Puisqu'il y a sans doute deux ou trois ans de la vie où ceux qui sont naturellement d'une inclination inconstante ne trouvent presque rien qui ne leur plaise, et qui ne les attache successivement, car par exemple, si Zenocrate veut dire la vérité, il avouera qu'un très grand nombre de femmes lui ont plu, qu'il a trouvé de belles brunes, de belles blondes, et qu'il a plusieurs fois senti dans son cœur assez de disposition à avoir de l'amour. Il confessera même, je m'assure, qu'il a commencé de le dire à plusieurs belles personnes et qu'il y en a eu aussi quelques autres pour qui il a changé de sentiments devant que d'avoir trouvé occasion de leur parler de sa passion.

— Je l'avoue ingénument, repris-je, mais après tout, je ne crois pas être infidèle.

— Vous avez raison, répliqua Berelise, et l'on ne peut sans doute vous accuser d'une simple inconstance, qui n'a presque rien qui ressemble à l'infidélité. Car comme je l'ai déjà dit, à parler de cette espèce d'inconstance en général, elle vient de ce que ceux qui en sont capables sont sensibles à tout ce qui leur paraît beau de ce que tout est encore nouveau à leurs yeux et à leur esprit, de ce qu'ils cherchent le plaisir sans peine, de ce qu'ils ont quelque irrésolution dans l'esprit qui les empêche de choisir et de s'attacher et de ce que la première jeunesse et l'inconstance ont quelque rapport ensemble. Mais après tout, ces gens-là qui vont dire des douceurs de quartier en quartier, de rue en rue et de maison en maison, ne trahissent assurément personne, parce que personne ne se fie à eux. Et à parler véritablement, les inconstants de cette espèce ne font mal qu'à eux-mêmes puisqu'ils ont la peine d'attaquer cent cœurs sans en prendre un seulement. On écoute leurs douceurs sans les croire, on reçoit leur encens sans vanité, on les acquiert sans peine, on les perd sans regret et ils vont et viennent par le monde, comme des papillons sur les fleurs, sans qu'il en reste rien et sans qu'ils laissent aucune marque de leur passage. Ainsi ne faisant mal à personne, il y aurait beaucoup d'injustice à confondre ces inconstants avec les infidèles dont j'entends parler, puisque leur inconstance est sans perfidie et sans lâcheté. Ce n'est pas qu'à dire la vérité, il ne fut à désirer que cette inconstance fût bannie du cœur des jeunes gens car si elle n'est pas fort criminelle, elle n'est du moins pas louable. Aussi veux-je avouer avec sincérité que Zenocrate n'est pas encore tout à fait un véritable inconstant, et qu'il n'a seulement qu'une simple disposition à l'être.

— Je vous suis bien obligé, repris-je, de me mettre au dernier rang des inconstants et de ne me placer pas parmi ceux qui approchent des infidèles, car il est certain que je ne le pourrais souffrir,

— Mais, dit le Prince de Messène, je ne comprends pas pourquoi des gens qui changent de sentiments n'ont point d'infidélité ?

— Vous le comprendrez aisément, reprit Berelise, si vous considérez que pour faire qu'un amant mérite véritablement la qualité d'infidèle, il faut qu'on souffre son affection, il faut qu'on l'écoute, il faut qu'on lui donne espérance, il faut

qu'on l'aime. Si un homme, au contraire, aime une femme sans en être aimé et qu'après l'avoir servie longtemps inutilement il se lasse d'être maltraité, il la quitte et en aime même une autre, on ne peut sans injustice le mettre au rang des infidèles, ni même en celui des inconstants. Comme on aime que pour être aimé, dès qu'on en perd l'espérance l'amour doit mourir dans le cœur d'un amant sans qu'il en puisse être blâmé et à vrai dire, il n'est presque pas possible qu'elle n'y meure. C'est pourquoi ne faisant alors que ce qu'on ne peut s'empêcher de faire, on cesse d'aimer sans inconstance et on peut aimer ailleurs sans infidélité. Mais le crime du monde le plus noir, et le plus lâche, c'est lorsqu'une affection est liée entre deux personnes, et qu'elle vient à manquer de quelqu'un des deux côtés, car en ce cas-là, ce n'est pas une simple inconstance, c'est une infidélité où l'inconstance, la perfidie et la lâcheté se trouvent, et c'est enfin comme je l'ai dit, le plus grand de tous les crimes. En effet, devant que de vous engager, que ne considérez-vous bien ce que vous faites ? Que n'examinez-vous bien vos sentiments et que ne connaissez-vous bien le cœur que vous donnez et le cœur que vous recevez ?

— Il est vrai, dit Philonice, que je trouve quelque chose de fort étrange à voir que des gens d'esprit changent si fort de sentiments,

— Mais, dit alors Lysicoris, quand on a ce malheur-là, que voulez-vous qu'on y fasse ?

— Je veux, reprit Berelise, qu'on continue d'aimer par générosité, lors même qu'on ne le peut plus par inclination puisqu'enfin lorsqu'on s'est promis une affection éternelle, nulle raison n'en peut dispenser, que l'infidélité de la personne qu'on aime. Et en ce cas-là, non seulement il faut ne l'aimer plus, mais il la faut haïr, il la faut mépriser, il faut la fuir comme un monstre et il faut même s'en venger quand on le peut faire sans se nuire à soi-même. Car si c'est un homme qui est infidèle, personne ne le forçait d'aller dire à une femme qu'il l'aimait, et de le lui dire assez longtemps pour s'en faire aimer. C'est pourquoi lorsqu'il vient à changer, il n'a point d'excuse. En effet la probité, la sincérité, et la fidélité doivent être en amour comme en toutes les autres choses, et plus qu'en toutes les autres choses parce que les conséquences en sont plus dangereuses étant certain qu'il ne se fait point d'échange dans le monde plus important que celui qui se fait du cœur de deux personnes qui s'aiment,

— Mais si un homme est criminel d'être infidèle, avouez du moins, reprit le Prince de Messène, qu'une femme a le même tort qu'un homme,

— Je dis bien plus, reprit Berelise avec précipitation, et je tiens qu'elle en a davantage. Comme la cruauté sied bien aux femmes en amour, elles peuvent prendre du temps pour s'examiner devant que de s'engager à aimer quelqu'un. Mais lorsqu'après y avoir bien pensé, une femme accepte le cœur qu'on lui offre, et qu'elle donne le sien, elle ne peut plus changer sans infamie. Et certes, outre qu'une femme du moins à mon avis, ne peut guère aimer innocemment qu'une fois en sa vie, outre la lâcheté et la perfidie qui lui est commune avec un homme infidèle, on peut de plus encore l'accuser d'imprudence, de peu de modestie. Car pour moi, je ne conçois point comment une femme qui a de la vertu et du bon sens peut se résoudre à rompre volontairement avec un homme à qui elle a don-

né mille marques d'affection quand même elle sentirait dans son cœur que cette affection s'affaiblirait malgré qu'elle en eût,

— Cependant, reprit Philonice, on en voit qui n'en font pas grande difficulté !

— J'en tombe d'accord, répliqua Berelise, mais si j'étais homme, j'aurais une aversion horrible pour ces femmes-là,

— Mais de grâce, dit le Prince de Messène, en quel rang mettez-vous les hommes qui font semblant d'aimer, lorsqu'ils n'aiment point et qui ne laissent pas quelquefois de se faire aimer ?

— Je les mets au rang des fourbes ! répliqua-t-elle.

— Mais entre les infidèles, repris-je, il me semble qu'il y en a de diverses sortes car il y en a qui le deviennent parce qu'ils trouvent des défauts en la personne qu'ils aiment qu'ils n'avaient pas remarqués, et il y en a d'autres qui cessent d'aimer parce que leur propre bonheur détruit leur amour.

— Pour les premiers, dit Berelise je soutiens que quand on a une fois solidement lié une affection avec quelqu'un, il n'y a que le seul défaut d'amour qui puisse être une cause légitime de la rompre et que la perte de la beauté, et de la jeunesse, le changement de la fortune et de la santé, ne doivent rien changer dans le cœur de deux personnes qui ont promis de s'aimer éternellement. Mais pour ceux dont l'amour se détruit d'elle-même, je les trouve si criminels et si haïssables, que je dis hardiment qu'il est impossible qu'ils aient rien de bon dans l'esprit, ni de grand dans le cœur, que le changement de sentiments sans nulle cause étrangère est la plus grande marque de faiblesse et de peu de sens qu'on puisse donner, et qu'enfin, l'infidélité en amour par quelque cause qu'elle puisse venir, est la plus lâche et la plus criminelle chose du monde. Tous les autres devoirs de la vie, n'approchent pas de l'engagement de celui-là, parce que l'on naît assujetti à tous les autres, et que pour celui-ci on s'y assujettit volontairement, on se fait une loi qui doit être d'autant plus inviolable que l'on se l'est imposée. On ne la peut enfreindre sans se condamner soi-même, sans détruire ses propres plaisirs, sans flétrir sa gloire, et sans fouler aux pieds la vertu et la justice,

— Tout ce que vous dites est admirablement bien dit, reprit le Prince de Messène, mais après tout, quand malgré qu'on en ait, on sent qu'on n'aime plus, que voulez-vous qu'on y fasse ?

— Je veux comme je vous l'ai déjà dit, reprit Berelise, qu'on aime par générosité lorsqu'on ne peut plus aimer par inclination et je veux même si l'on ne peut plus aimer du tout, qu'on se contraigne pourtant à agir comme si l'on aimait encore puisque c'est en cette seule occasion qu'il est permis de tromper innocemment, et qu'il est même beau de le faire. Du moins sais-je bien que si l'on agit autrement il faut qu'on se résolve à être haï, et méprisé de toutes les personnes qui ont de la vertu et de la raison car je vous avoue que je ne sais point comment on a la hardiesse de se montrer dans le monde après une perfidie de cette nature,

— Cependant il se trouve des femmes qui ne laissent pas de s'y montrer, repris-je.

— Et il se trouve même des hommes, ajouta Philonice, qui ne laissent pas de les aimer,

— Ha ! pour ces hommes-là, dit alors brusquement Berelise, il faut assurément qu'ils ne soient pas trop délicats en amour ni en générosité, car pour moi si j'étais homme, il me serait impossible d'aimer une personne qui aurait fait une infidélité,

— Mais encore, dit le Prince de Messène sans savoir l'intérêt qu'elle avait à cette question, lequel excuseriez-vous plutôt, ou d'un homme qui aimerait une femme qui aurait fait une infidélité à un autre, ou d'un amant qu'une dame aurait trahi et qui renouerait d'affection avec elle ?

— En mon particulier, répliqua Berelise en rougissant, je ne trouve pas à balancer entre ces deux choses car celui qui aurait souffert l'infidélité, serait bien plus condamnable que l'autre qui, du moins, pourrait se flatter de l'opinion d'avoir plus de mérite que celui qui aurait été abandonné. Néanmoins, ajouta-t-elle pour faire parler Artemidore, je serai bien aise que pour cet article, on demande ce qu'il en semble à tous les hommes de la compagnie.

— Vous êtes si équitable en toutes choses, dit alors Artemidore qui n'avait point encore parlé, que vos sentiments doivent être ceux de tous les honnêtes gens, et pour moi je déclare que j'approuve tout ce que vous avez dit, et même tout ce que vous pensez,

— Pour moi, repris-je, je ne suis pas si complaisant car je trouve que tous les deux ont un tort égal,

— Et moi, ajouta le Prince de Messène, je pense qu'un amant qui a conquis le cœur d'une femme doit, s'il le peut, le reconquérir quand il l'a perdu car que sait-il s'il trouvera mieux ?

— Mais peut-il trouver pis, dit Berelise ?

— Quoiqu'il en soit, dit Philonice, je trouve que Berelise a fort bien fait la distinction de l'inconstance et de l'infidélité,

— Je vous avoue Madame, répliqua-t-elle, que je n'ai pas dit la centième partie de ce que je pense car pour bien entendre cela, il le faudrait après avoir séparé les inconstants, des infidèles.

— Il faudrait, dis-je, encore partager les infidèles entre eux, et les inconstants aussi, car il y a des infidèles par faiblesse, par intérêt, par caprice, et par méchanceté, et il y a aussi des inconstants de tempérament, d'occasion, de vanité, de peu de sens, de faiblesse, d'enjouement et d'oisiveté. Si vous vouliez bien examiner ces diverses choses, lui dis-je, il faudrait sans doute beaucoup de temps.

— Comme on vous accuse d'être un demi-inconstant, reprit Philonice, je vois bien que vous avez peur qu'on ne vous mette au rang de ceux dont Berelise veut parler. Mais puisque vous ne prenez nul intérêt à l'infidélité, que vous n'avez même jamais aimé assez longtemps pour pouvoir être infidèle, je vous demanderais volontiers lequel des deux une femme aimerait le mieux, dans la nécessité de souffrir l'infidélité, ou que l'amour s'alentît insensiblement dans le cœur de son amant jusqu'à n'en avoir plus du tout sans aimer pourtant nulle autre personne après elle, ou que son infidélité fut causée par une nouvelle amour,

— Ha ! Madame ! interrompit brusquement Berelise en pensant toujours à Artemidore, je ne mets point de comparaison entre ces deux choses car un homme

qui quitte une femme pour en aimer une autre, ou une femme qui rompt avec son amant par un nouvel engagement, fait une chose bien plus outrageante que si son amour diminuait peu à peu.

— Pour moi, reprit Lysicoris, je ne suis pas de votre avis et je ne sache rien de plus cruel ni de plus outrageant que lorsque sans nulle cause étrangère, on voit mourir le feu qu'on a allumé, car en cet état, on ne sait que faire pour retenir un semblable amant. J'ai eu une amie à qui cette aventure était arrivée qui me disait les plus bizarres choses du monde pour m'exagérer sa douleur, car, me disait-elle un jour, je suis la même que j'étais quand celui dont je me plains m'aimait éperdument, mon miroir et mes yeux me le disent, tous ceux qui m'approchent me confirment par leurs flatteries que je ne me trompe pas. Je suis aussi douce et aussi fidèle que je l'ai jamais été, je n'ai pas moins d'esprit, et cependant, il n'est plus le même qu'il était. Encore, ajoutait-elle dans sa colère, si quelque aimable personne me l'avait dérobé, j'aurais la consolation de la haïr, je pourrais trouver cent inventions de lui faire dépit, je penserais même qu'elle l'aurait attiré par des flatteries, que la nouveauté l'aurait charmé, que dans la suite du temps il se repentirait de son infidélité, et qu'il reviendrait à moi. Mais la chose étant comme elle est, on dirait qu'il a oublié d'aimer et qu'il ne se souvient pas d'avoir aimé. Ainsi je ne sais que faire, ni pour remettre l'amour dans son cœur, ni pour le haïr tout de bon, quoique je sache bien qu'il n'y a rien de plus outrageant que de cesser d'aimer de cette manière, parce qu'il faut de nécessité supposer que je n'ai pas des charmes bien puissants puisque je ne puis garder un cœur que j'avais conquis et que personne ne me dérobe. Après cela, poursuivit Lysicoris, je n'ai ce me semble plus rien à vous dire pour soutenir mon opinion, puisque les plaintes de mon amie que j'ai rapportées, contiennent toutes mes raisons,

— Si vous n'en avez pas de meilleures, reprit Berelise, il me sera aisé de vous vaincre car il est certain qu'il n'y a point de comparaison à faire entre ces deux sortes d'infidélités. On peut s'imaginer que celui qui cesse d'aimer sans faire une nouvelle amour, ne le fait que parce qu'il s'est mis une certaine sagesse scrupuleuse dans la tête qui lui persuade que cette passion est une faiblesse, ou bien qu'étant de ces gens qui ne peuvent durer en nul lieu, il s'ennuie de sa propre conquête. De sorte qu'à bien raisonner on peut dire qu'un amant de cette nature se rend digne du mépris de celle qu'il abandonne, sans qu'on puisse pourtant dire positivement qu'il la méprise. Car en cessant d'aimer une personne sans en aimer une autre, on voit qu'il méprise l'amour en général et non pas en particulier, la personne qu'il abandonne. Mais pour un amant qui fait une nouvelle amour, il n'y a rien de plus injurieux, ni de plus cruel, ni de plus sensible. La tendresse du cœur y est blessée, l'honneur y est engagé et l'on souffre enfin tout ce que l'on peut souffrir. Je tombe bien d'accord que cette autre espèce d'infidélité est rude, qu'on n'y voit point de remède et qu'il est fort juste et fort naturel de haïr quiconque cesse d'aimer. J'avoue même hardiment qu'on doit plus haïr un de ces amants qui cessent de l'être, qu'un véritable ennemi qui vous hait comme vous le haïssez et qui ne vous ayant jamais aimée, ne vous a, du moins, pas trahie ! Mais après tout, vous ne pouvez avoir dans le cœur en cette occasion que de la haine contre lui et contre vous-même. Au contraire, une infidélité de l'autre manière, vous met dans le cœur non seulement de la haine contre vous et contre

votre amant mais ce qui est le plus cruel, de la jalousie, de la fureur et même quelquefois de l'injustice et de la cruauté, car, le moyen de se voir arracher d'entre les mains un cœur qui est fort cher sans haïr, non seulement celui qui le donne à un autre, mais celle à qui il est donné ? Du moins sais-je bien que j'ai vu des femmes qui ont haï toutes les beautés brunes parce que quelque dame qui avait les yeux noirs et les cheveux bruns, leur avait dérobé des amants. Et en effet, il est tout à fait dur de voir qu'on vous préfère une autre personne et qu'on quitte des faveurs assurées pour des faveurs incertaines. De plus, quel chagrin est celui de penser que cet amant vous sacrifie à sa dernière maîtresse, et qu'il lui raconte ce que vous avez fait d'obligeant pour lui, afin de l'obliger à faire encore davantage. Pour moi je crois que cette espèce de douleur trouble si fort la raison, qu'encore qu'il soit plus honteux, en apparence, qu'on vous préfère une personne sans mérite, on aime pourtant mieux que la chose soit ainsi, afin que, du moins, on ait la consolation que si cette aventure est sue, chacun blâme celui qui a su si mal choisir.

— Mais, répliqua Lysicoris, encore pouvez-vous espérer que cet infidèle qui n'est pas devenu insensible à l'amour, recouvrera la raison et retournera à vous. Au lieu que si c'est un de ces amants dont le feu est éteint, que feriez-vous, et que pourriez-vous faire pour le rallumer ?

— Rien, reprit brusquement Berelise, car je vous déclare que quiconque aurait cessé de m'aimer ne serait jamais aimé de moi,

— Mais aimeriez-vous mieux un infidèle qui le deviendrait par ambition ? reprit Philonice.

— En vérité, répliqua Berelise, il en est de l'infidélité comme de la mort, car de quelque façon qu'on meure, il est toujours fort rigoureux de mourir. Je pense néanmoins que j'oublierais plutôt un infidèle ambitieux, que je n'oublierais les infidèles dont je viens de parler. Je le mépriserais pourtant fort, ajouta-t-elle, mais comme je ne craindrais pas tant qu'il allât raconter mes faveurs à la Fortune qu'un autre à sa maîtresse, j'aurais toujours un chagrin de moins,

— Mais, repris-je, trouveriez-vous bon qu'on vous quittât pour la gloire ?

— Nullement, répliqua-t-elle, car l'amour de la gloire n'est point incompatible avec l'amour d'une honnête personne et pour ne s'amuser pas inutilement à parler de l'infidélité, sachez que je ne pourrais jamais trouver bon qu'on m'abandonnât, non pas même pour conserver sa propre vie,

— La belle Berelise a raison, dit alors Artemidore, car enfin l'infidélité ne peut jamais être excusée,

— Vous en parlez bien faiblement pour un homme qui l'a éprouvée, répliqua-t-elle en rougissant, car pour moi je déclare que je ne sache rien de si injuste, de si lâche, de si noir, de si indigne d'une âme noble, et de si opposé à la vertu,

— Du moins, lui dis-je en souriant, ne direz-vous pas tant de mal de ces inconstants sans malice que vous avez tantôt si agréablement comparés à des papillons,

— Je l'avoue, dit-elle, mais pour ne vous flatter pas, et pour ne vous tromper point, si on ne quitte de bonne heure la simple inconstance dont vous entendez parler, c'est une grande disposition à l'infidélité. C'est pourquoi je trouve toujours

fort à propos d'y renoncer le plus tôt qu'on peut, car à ne rien déguiser, toute inconstance est un défaut.

— Mais encore entre les inconstants, reprit Philonice, lesquels vous déplaisent le plus ?

— Ceux qui le sont par affectation, reprit Berelise.

— Mais en est-il de cette espèce ? repris-je, car pour moi je vous assure que le peu d'inconstance que j'ai, je l'ai de bonne foi. Je ne songe point à l'avoir quand elle me vient, et quand je change d'amour, c'est qu'effectivement ce qui me plaisait ne me plaît plus ou qu'une autre chose me plaît davantage. »

Tout le monde ayant ri de cette folie que j'avais dite, Berelise me soutint qu'il y avait des inconstants affectés qui seulement pour faire les galants, les enjoués, et les gens du monde, faisaient semblant d'aimer tantôt celle-ci, tantôt celle-là, sans autre dessein que de battre bien du pays en peu de temps, et de faire parler d'eux en plusieurs lieux. « Mais je vous assure, ajouta-t-elle tout à fait agréablement, que comme il y a des jeunes gens qui mettent une partie de leur honneur à savoir toutes les petites nouvelles, à chanter à demi bien, ou à demi mal toutes les chansons qui sont à la mode et à avoir dans leur poche toutes les galanteries qu'on écrit en vers, ou en prose, bonnes, ou mauvaises ; il y en a aussi qui font vanité d'aller dire des douceurs à toutes celles à qui vraisemblablement on en peut dire, et qui sans amour, et sans inconstance, vont éternellement où ils n'ont que faire et où ils n'ont même pas grand plaisir. Et comme ces gens-là font semblant d'être ce qu'ils ne sont pas, je les hais encore plus que les autres inconstants, et je les mettrais volontiers au rang des infidèles.

— Mais repris-je, il faudrait donc, si toutes sortes d'inconstances étaient bannies du monde, que chaque homme ne parlât jamais qu'à une femme en toute sa vie, et ne louât jamais qu'elle ? Ce qui serait à mon avis un peu ennuyeux pour beaucoup de gens,

— Ha ! Zenocrate, reprit Berelise, vous portez la chose trop loin ! Car il y a une certaine civilité galante qui est permise en conversation, qui souffre que vous donniez des louanges à toutes les belles, que vous ne soyez ni sauvage, ni brutal et que vous puissiez louer tantôt les brunes, et tantôt les blondes parce qu'en effet, la beauté est louable partout, de quelque manière qu'elle se montre. Mais la civilité universelle et l'inconstance sont des choses bien différentes, car un homme universellement civil, met dans le cœur de tout le monde une disposition à l'aimer et à l'estimer et un homme inconstant de profession, comme j'en connais, passe toute sa vie à dire ce qu'on ne croit point, à louer des gens qui le blâment, à attaquer toujours quelque chose sans rien prendre, à combattre toujours sans vaincre, et à aimer sans être aimé. Ainsi il se trouve à la fin que ceux qui sont de cette humeur ont toutes les peines de l'amour sans en avoir les plaisirs, et qu'après avoir fait passer leur cœur de main en main, ils sont contraints de le garder, tout flétri qu'il est, parce qu'ils ne trouvent plus personne qui le veuille recevoir. »

Toute la compagnie ayant ri de ce que disait Berelise, je déclarai publiquement que je voulais me guérir de cette demi-inconstance dont on m'accusait et que je faisais vœu de devenir amant opiniâtre, ou de devenir insensible. Après cela,

Philonice dit agréablement qu'elle croyait que j'étais plus exposé à devenir le dernier que l'autre, et qu'elle s'en réjouissait avec moi. Ensuite de quoi elle se leva, et la compagnie s'étant séparée, Berelise demeura dans un chagrin incroyable car encore qu'elle eût dit beaucoup de choses agréables, elle les avait plutôt dites pour l'intérêt caché qu'elle avait à la chose dont elle avait parlé, que par enjouement, de sorte que lorsqu'elle se trouva seule, elle sentit un chagrin étrange. Elle relut la cruelle lettre qu'elle avait reçue, et elle trouva tant de sujets de douleur, qu'elle passa la nuit sans dormir. Ce qui la fâchait le plus de toute cette aventure était qu'Artemidore lui avait fait un secret de ce renouvellement d'amour de Clidamire, car pour ce qu'on lui disait de l'affection qu'elle avait elle-même pour ce prince, comme elle la sentait fort innocente, cela ne l'inquiétait pas trop. Elle était aussi fort irritée contre Terille parce qu'elle croyait que c'était lui qui avait adressé à Artemidore le paquet qu'il avait reçu. Elle craignait même que la chose n'eut quelque suite fâcheuse, mais après tout, elle n'appréhendait rien tant sinon que Clidamire reconquit le cœur qu'elle avait perdu.

Clidamire de son côté craignait de ne pouvoir ôter son ancien amant à Berelise, mais du moins, avait-elle un plaisir assez sensible de penser qu'elle donnait de l'inquiétude à sa rivale. Pour Artemidore, il était fort inquiet et fort embarrassé car dans la pensée où il était que c'était Terille qui lui avait envoyé cette terrible lettre qu'il avait baillée à Berelise, il était au désespoir de lui avoir de l'obligation, et d'être obligé par générosité à ne faire pas semblant de croire que c'était lui qui lui avait fait ce tour-là. D'ailleurs, la jalousie qu'il avait remarquée dans l'esprit de Berelise, lui en faisait craindre les suites, et même l'affection de Clidamire l'inquiétait. Il y avait pourtant des moments où il n'était pas trop marri qu'elle se vît en état d'éprouver à son tour, quel supplice c'est que d'aimer sans être aimée. Mais enfin, pour finir le plus tôt que je pourrai un si long récit, Artemidore retourna le lendemain chez Berelise, lui demander ce qu'elle voulait qu'il fît. « Premièrement, lui dit-elle, je prétends que vous ne témoigniez ne pas croire que c'est Terille qui vous a adressé ce paquet, je prétends, de plus, que sans faire un outrage à Clidamire, vous lui fassiez une incivilité publique qui vous donne un prétexte de ne la voir plus du tout chez elle, et de ne lui parler point ailleurs,

— Pour ne la voir jamais chez elle, reprit-il, et pour ne lui parler de ma vie, j'y consens avec joie mais de lui faire une incivilité publique, c'est ce qu'il n'est, ce me semble, pas juste de m'ordonner parce que la bienséance ne souffre pas trop qu'un honnête homme puisse faire une semblable chose.

— Je ne sais pas, répliqua Berelise, si la bienséance le souffre, mais je sais bien que l'amour le veut, puisque je le veux. Car enfin, quelle sûreté puis-je prendre en votre affection, si vous ne m'obéissez pas en cette rencontre ? Vous savez, ajouta-t-elle, qu'à peine avez-vous pu vous résoudre de haïr Clidamire infidèle, comment donc pourrai-je être assurée que vous continuerez de ne l'aimer plus, aujourd'hui qu'elle agit comme si elle vous aimait ?

— Mais Madame, lui répondit Artemidore, si j'ai tant eu de peine à cesser d'aimer Clidamire infidèle, comment concevez-vous que je pusse cesser d'aimer la fidèle Berelise ?

— Quoiqu'il en soit, dit-elle, je veux ce témoignage de votre affection.

— Mais Madame, répliqua-t-il, je ne vous le refuse pas absolument, mais je vous prie de penser bien durant quelques jours, si vous ne vous nuirez point à vous-même, en m'obligeant à user de la sorte. Car Terille et Clidamire qui paraissent être si bien ensemble depuis quelque temps, ne manqueront pas de tirer des conséquences contre vous, si j'agis comme vous le voulez. C'est pourquoi si vous m'en croyez, vous vous contenterez des assurances que je vous donne de ne voir jamais Clidamire chez elle, de la fuir partout ailleurs, de ne lui parler point, et de vous aimer éternellement,

— Ha, Artemidore ! reprit Berelise en rougissant de colère, vous êtes trop prudent pour un amant, et si la fantaisie me prend d'être prudente à mon tour, vous verrez que la prudence et l'amour ne sont pas trop bien ensemble, et qu'elles sont bien plus propres à s'entre-détruire qu'à se maintenir dans un même cœur,

— Mais Madame, reprit ce prince, que vous dis-je qui vous doive irriter, que fais-je qui puisse mériter votre indignation ?

— Vous vous ménagez trop entre Clidamire et moi, répliqua-t-elle, et c'est ce que je ne puis endurer. Si j'étais aussi soigneuse de n'irriter pas Terille que vous êtes soigneux de n'irriter pas Clidamire, ou vous n'auriez point d'amour pour moi, ou vous en seriez en colère,

— Mais Madame, reprit Artemidore, n'êtes-vous pas assurée de mon affection et pourriez-vous me soupçonner d'aimer encore l'infidèle Clidamire ?

— Je ne crois pas positivement que vous l'aimiez, reprit-elle, mais si nous avions, vous et moi, quelque démêlé ensemble, je ne tiendrais pas impossible que vous ne la pussiez encore aimer. Je veux donc que vous soyez assez mal avec elle pour n'y pouvoir jamais être bien, et ne me pouvoir jamais donner la douleur de vous revoir porter vos premières chaînes. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que si je vous pouvais haïr, je ne dusse souhaiter que ce malheur-là vous arrivât car je ne sache rien de plus lâche, de plus bas et de plus indigne d'un homme qui a le cœur grand et noble, que de se raccommoder avec une infidèle et que de se mettre en état d'en être trompé une seconde fois.

— Je vous assure, Madame, répliqua Artemidore, que je ne suis pas exposé à cette cruelle aventure et que je ne saurai plus être malheureux par une personne infidèle, si vous ne le devenez,

— Mais pourquoi donc, reprit-elle, ne me guérissez-vous pas l'esprit de la faiblesse que j'ai, puisqu'en m'en guérissant vous vous vengeriez de Clidamire ?

— Si je le pouvais faire sans agir aussi bien contre vous que contre moi, répliqua-t-il, je le ferais avec joie, mais encore une fois Madame, songez bien à ce que vous m'ordonnez, et soyez fortement persuadée que je vous aimerai toujours, et que je n'aimerai jamais Clidamire, quand même elle m'aimerait plus que je ne l'ai jamais aimée,

— Ha ! Artemidore, reprit-elle, vous délibérez trop sur une chose qui me fâche. »

Comme elle parlait ainsi, Clidamire entra, de sorte que cette conversation fut cruellement interrompue. Cependant, Artemidore pensant obliger Berelise, s'en alla, mais comme il ne pût s'en aller sans passer auprès de Clidamire, il n'eut pas la force de ne la saluer pas civilement, ce qui ne plût pas trop à Berelise. Ce n'est

pas qu'elle ne sût bien qu'il ne pouvait pas se dispenser de la saluer, mais elle croyait avec raison, qu'après lui avoir dit ce qu'elle venait de lui dire il devait le faire avec plus de négligence et moins de civilité. Il lui fut même impossible de cacher le chagrin qu'elle avait dans l'âme, et Clidamire qui s'en aperçut, le regardant comme un pur effet de la lettre qu'elle lui avait fait écrire, se mit malicieusement à la presser de lui en dire la cause. « Quand vous m'aurez dit celle de la joie que je vois sur votre visage, reprit froidement Berelise, je vous dirai peut-être celle de la mélancolie qui paraît sur le mien.

— En vérité, reprit Clidamire, s'il y a de la joie dans mes yeux, mes yeux me trahissent car je n'ai aucun sujet d'en avoir depuis la perte de Telesis.

— Pour vous traiter avec une égale sincérité, répliqua Berelise, je vous assure aussi que s'il y a de la mélancolie dans les miens, ce sont des imposteurs qui vous trompent.

— Mais ma sœur, reprit Clidamire, il serait bien moins vraisemblable que j'eusse de la joie après la perte de Telesis, qu'il ne l'est que vous ayez de la mélancolie,

— Il y a tant de choses vraisemblables qui ne sont pas vraies, reprit Berelise, et tant de choses vraies qui ne sont pas vraisemblables, que je ne crois pas devoir juger de votre joie par la raison dont vous vous servez. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, qu'après avoir perdu un mari tel que celui que vous aviez, on ne put trouver étrange que vous en fussiez déjà tout à fait consolée. Mais après tout, quand on a un grand esprit, une grande jeunesse, et une grande beauté, on n'a pas souvent de longues douleurs,

— Si cela est, répliqua Clidamire, puisque vous avez bien de l'esprit, que vous êtes jeune et belle et que vous n'avez perdu qu'un frère lorsque j'ai perdu un mari, il y a beaucoup d'apparences que vous êtes plus consolée que moi.

— Comme en perdant un frère, j'ai aussi perdu un ami, répondit Berelise, j'ai peut-être plus senti sa perte que vous ne la sentez, car à parler de la chose en général, en perdant un mari on perd un maître qui fait quelquefois obstacle à beaucoup de choses agréables, et il ne serait pas impossible que je fusse plus longtemps affligée de la perte de Telesis que vous,

— Sans examiner s'il serait impossible ou non, reprit Clidamire en rougissant de dépit, je sais bien que Telesis n'a nulle part à la mélancolie qui est dans vos yeux,

— Et sans examiner, reprit Berelise, si vous avez raison de parler comme vous faites, je sais bien que la joie qui paraît dans les vôtres n'y devrait pas être et qu'elle n'est pas trop bien fondée,

— Je vous assure, reprit-elle, que si j'ai de la joie, j'ai le sujet d'en avoir.

— Et je vous assure à mon tour, répliqua Berelise, que si j'ai de la douleur, je m'en vengerai sur ceux qui la causent,

— Quelque irritée que vous soyez, répliqua Clidamire avec un sourire assez fier, je m'offre à servir à votre vengeance.

— Vous y servirez aussi, reprit Berelise d'un ton de voix malicieux, car étant ce que nous sommes, nos intérêts sont si mêlés qu'on ne les saurait séparer,

— Dites-moi donc qui sont vos ennemis, ou vos ennemies ? reprit Clidamire.

— Vous les voyez tous les jours, répliqua Berelise, je n'ai que faire de vous les nommer, et ce sera bien assez… »

Comme Berelise allait continuer, Aphranor vint dans la chambre de cette belle fille, pour lui apprendre que le vaillant Prince d'Agrigente qui avait battu ses ennemis tant que la campagne avait duré, les avait enfin contraints à demander la paix et qu'elle était signée. Ajoutant, en parlant à Clidamire et à elle, qu'il fallait qu'elles allassent à l'heure même chez la Princesse Philonice. Ensuite de quoi, il leur dit une partie des articles de ce traité sans qu'elles l'interrompissent, espérant chacune en particulier qu'il ne manquerait pas de parler de celui des prisonniers. Mais Aphranor supposa qu'elles savaient bien que dans tous les traités de paix on redonne la liberté à tous ceux qui ont été pris durant la guerre, et il ne leur en parla point. De sorte qu'ayant toutes deux une égale curiosité pour un article où elles n'avaient pourtant pas un égal intérêt, elles parlèrent en même temps pour demander la même chose. Mais comme elles entendirent ce qu'elles demandaient, elles rougirent, elles en devinrent plus jalouses, elles s'en haïrent encore davantage et pour achever leur chagrin, Aphranor leur répondit qu'on délivrait tous les prisonniers. Il est vrai qu'il ajouta que le Prince d'Agrigente avait ordonné à celui qui venait apporter cette nouvelle de dire au Prince Artemidore qu'il lui offrait sa cour pour asile, comme il avait déjà fait une fois, et qu'il le conjurait d'y demeurer jusqu'à ce qu'il eût fait la paix avec le Prince de Leonte. Mais après leur avoir donné cette faible espérance, il ajouta qu'on ne pensait pas que ce prince acceptât ce qu'on lui offrait, à cause de la mauvaise intelligence qui était entre le Prince d'Agrigente et le Prince de Leonte. Ainsi, Berelise et Clidamire prévoyant qu'Artemidore serait obligé de s'éloigner, en eurent toutes deux de la douleur et je ne sais quel sentiment mêlé qui tenait de la joie, dans la pensée qu'elles eurent chacune que cette absence affligerait sa rivale. Mais à dire la vérité, ce ne fut pas une joie tranquille, ni une joie de longue durée. Cependant, comme Aphranor les pressa fort d'aller à l'heure même chez Philonice et qu'elles n'osèrent pas lui dire qu'elles ne s'aimaient pas alors assez pour faire des visites ensemble, il fallut qu'elles lui obéissent. Mais en allant chez cette Princesse elles ne se dirent rien, jusqu'à ce qu'elles furent auprès du palais. Alors, Clidamire voulant faire dépit à Berelise et découvrir ses véritables sentiments, lui demanda si elle ne jugeait pas à propos qu'elle envoyât se réjouir avec le Prince Artemidore, « Car, ajouta-t-elle avec une simplicité apparente, comme il m'a visitée pendant mon affliction, je pense que la bienséance veut que je lui rende cette civilité,

— S'il s'en doit effectivement aller, reprit Berelise, je pense que vous ne feriez pas mal de faire ce que vous dites, mais aussi s'il ne s'en va pas, je crois que vous feriez assez bien de n'avoir nul commerce avec lui après les choses qui se sont passées entre vous,

— Je vous assure, reprit malicieusement Clidamire, que si ce n'était que je le trouve toujours dans votre chambre, je ne songerais pas à lui rendre cette civilité mais comme la bienséance ne souffre pas que je ne vous visite point, il n'y aurait pas d'apparence de m'exposer à recevoir quelque incivilité d'un prince comme Artemidore,

— Je ne sais pas si je raisonne fort bien, répliqua Berelise, mais je pense qu'il vaudrait encore mieux s'exposer à recevoir une incivilité, que de s'exposer à la médisance,

— Pour la médisance, reprit Clidamire, je ne la crains pas trop, car quand on sait qu'on ne la mérite point, il s'en faut mettre en repos,

— Vous êtes bienheureuse, répliqua Berelise, d'avoir l'esprit si tranquille. »

Après cela, elles entrèrent chez Philonice où tout le monde était en joie. Mais à peine y eurent-elles été une heure, qu'Artemidore vint témoigner à cette illustre princesse, la part qu'il prenait à la satisfaction que lui donnait un succès si glorieux au Prince d'Agrigente et lui témoigner ensuite combien il se sentait obligé à la générosité de ce prince. Philonice répondit à Artemidore avec son esprit et sa civilité ordinaire, ensuite de quoi, le sage Cleodamas étant arrivé, il se mit à parler bas à Philonice car comme c'était un homme dont la maison était des plus anciennes et des plus considérées d'Agrigente, et dont l'esprit, la vertu, et la probité, le rendaient très recommandable, il prenait plus de part qu'aucun autre au bien de la paix, dont sa patrie allait jouir. Et en effet, après avoir dit à Philonice diverses choses qu'il importait qu'elle sût, il se mit à louer hautement le Prince d'Agrigente qui faisait connaître à tout le monde qu'il n'avait fait la guerre que pour faire la paix et non pas par un simple mouvement d'ambition, ajoutant qu'il était véritablement le père de ses sujets, puisqu'il préférait leur repos à la continuation d'une guerre qu'il eût pu faire durer avec gloire pour lui, s'il n'eût pas préféré l'utilité publique à sa gloire particulière. Il est vrai, poursuivit Cleodamas, qu'à parler raisonnablement, un prince mérite beaucoup plus de louanges, d'avoir conservé l'abondance dans son État, que d'avoir ruiné ses voisins, et qu'il est encore plus beau d'épargner le sang de ses sujets par un motif de justice et d'humanité, que de répandre celui de ses ennemis par un sentiment de gloire et d'ambition. Tout le monde ayant loué ce que disait Cleodamas, et étant tombé d'accord des louanges qu'il donnait au Prince d'Agrigente, on s'en réjouit avec Philonice, et ensuite avec Artemidore, car comme il entrait et sortait continuellement des gens dans la chambre de Philonice, la compagnie était debout et l'on avait même la liberté de changer de place. Si bien qu'il n'y avait pas un homme, ni pas une femme qui ne fit un compliment à Artemidore, à la réserve de Berelise et de Clidamire, qui n'avaient pas la force d'aller dire qu'elles se réjouissaient d'une chose qui en effet, les affligeait. Mais comme Berelise ne voulait pas que sa belle-sœur remarquât son chagrin et qu'elle cherchait même avec plaisir à lui faire dépit, elle s'approcha d'elle et en abaissant la voix : « Pour une personne qui avait fait dessein d'envoyer se réjouir avec Artemidore, lui dit-elle, vous ne vous empressez guère à lui dire que vous êtes bien aise de sa liberté.

— J'attendais que vous m'en montrassiez l'exemple, reprit Clidamire, car je crois que vous prenez pour le moins, autant de part que moi à ce qui regarde ce prince ! Mais comme il peut être que vous croyez qu'à cause de ce que je vous suis, je doive parler la première, je m'y en vais ».

Et en effet, Clidamire sans attendre la réponse de Berelise s'approcha d'Artemidore, qui n'était pas fort loin d'elle, et lui fit un compliment fort obligeant et fort spirituel. Artemidore n'osant pas devant tant de gens ne lui répondre point civi-

lement, il la remercia de ce qu'elle lui disait. Mais comme elle voulait faire dépit à sa belle-sœur, elle fit si bien qu'encore qu'il cherchait à ne lui parler pas longtemps elle le força malgré qu'il en eut à lui répondre plus d'une fois, de sorte que Berelise qui n'entendait pas ce qu'ils disaient en eut un dépit étrange. Artemidore qui connaissait la délicatesse de son esprit voulut s'approcher d'elle dès que Clidamire l'eût quitté, mais elle évita de lui parler et elle lui fit si bien voir dans ses yeux qu'elle avait dépit, qu'il souffrît une douleur extrême. Il s'opiniâtra pourtant de telle sorte à la suivre, et à la chercher de place en place, qu'à la fin, la trouvant appuyée sur une fenêtre qui donnait sur le jardin, il se mit à la fenêtre qui touchait celle où elle était, et prenant un coin de sa robe pour la retenir, « Et bien cruelle Berelise, lui dit-il, me fuirez-vous éternellement et durant que tout le monde se réjouit avec moi d'une chose qui m'afflige, ne vous en affligerez-vous point pour me consoler ?

— Vous songez donc déjà à ramener Clidamire à Leonte ? répondit-elle brusquement.

— Je songe à mourir cruelle Berelise, reprit-il, si vous ne devenez équitable pour moi !

— Je songe à vous haïr et à me venger, reprit Berelise, si vous devenez infidèle,

— Je consens que vous fassiez l'un et l'autre, reprit-il, si je le deviens, mais aussi si je suis confiant et malheureux, plaignez-moi, et m'aimez autant que vous me l'avez promis. »

Philonice ayant alors appelé Berelise, Artemidore ne put plus lui parler de tout le reste du jour et il ne put dormir de toute la nuit, tant le dépit de Berelise, les douceurs de Clidamire, et liberté qu'il recouvrait, lui donnèrent de différentes pensées. Ce n'est pas, comme je vous l'ai dit tantôt, qu'il voulut se rengager avec Clidamire et qu'il n'aimât éperdument Berelise, mais il ne lui semblait pas qu'il fût jamais permis à un honnête homme de rejeter rudement l'affection d'une femme, soit qu'elle l'eût abandonné ou non, de sorte que ne pouvant trouver de milieu entre ces deux choses, il était en une inquiétude extrême. La liberté qu'il recouvrait l'embarrassait encore étrangement car si elle était propre à le délivrer de Clidamire, elle l'éloignait de Berelise sans laquelle il ne pouvait vivre heureux. D'ailleurs, du côté de l'intérêt de sa fortune, il prévoyait que s'il demeurait à Agrigente après avoir recouvré la liberté, il serait déclaré criminel à Leonte. Si bien que soit par l'intérêt de Berelise, par le sien, ou par celui de Clidamire il avait l'esprit fort en peine. Son chagrin augmenta pourtant encore par l'arrivée de Terille car comme il croyait que c'était lui qui avait adressé cette cruelle lettre qu'il avait rendue à Berelise, il ne le pouvait plus souffrir et si Berelise ne lui eût défendu de faire éclater la chose, il n'aurait pu s'empêcher de lui témoigner le ressentiment qu'il en avait. Cependant, comme Clidamire sut par cette fille qu'elle avait gagnée que Berelise et Artemidore avaient quelque petit démêlé ensemble, elle en profita et elle chercha si adroitement l'occasion de lui parler chez Philonice, qu'enfin il ne la pût éviter avec bienséance. De vous dire Madame, quelle fut cette conversation, il ne me serait pas aisé car Artemidore ne l'a jamais voulu raconter exactement, ni Clidamire non plus. Mais on a pourtant su par Clidamire, qu'Artemidore sans lui dire des injures effectives, et sans renoncer

tout à fait à la civilité que les hommes doivent avoir pour les femmes, lui avait fait les reproches du monde les plus sensibles et l'on a su aussi par Artemidore, que Clidamire sans lui dire positivement je vous aime, lui avait dit les choses du monde les plus tendres, et les plus passionnées en s'excusant d'avoir épousé Telesis. En effet, je vis ce prince ce jour-là, et je le vis si triste qu'il ne me l'avait jamais semblé davantage. Ce n'est pas qu'il n'aimât Berelise avec toute l'ardeur imaginable mais croyant que Clidamire l'aimait, cette aventure l'affligeait parce qu'il craignait que cela ne le brouillât avec Berelise. Et certes ce n'était pas sans raison, car il n'y a guère de plus grand embarras pour un honnête homme, que d'être aimé de deux femmes qui se haïssent qui sont pourtant obligées d'être presque continuellement ensemble. Cependant, Berelise ayant su la conversation d'Artemidore et de Clidamire par une des femmes de Philonice qui en avait ouï quelque chose, fut si irritée de ce qu'Artemidore ne lui en avait rien dit, que sans rien dire de son dépit, ni à Lysicoris, ni à moi, ni même à Artemidore, elle se résolut, pour se venger de l'infidélité qu'elle croyait que ce prince lui faisait, de traiter un peu mieux Terille qu'à l'ordinaire. Mais à vous dire la vérité, ces deux amants furent également étonnés de sa façon d'agir car si Artemidore fut surpris de remarquer la froideur qu'elle témoignait avoir pour lui, Terille le fut pour le moins autant de ce peu de douceur qu'il trouvait dans son esprit. D'abord il pensa que prévoyant qu'Artemidore s'en irait bientôt d'Agrigente, Berelise voulait par raison songer à le conserver, mais comme il avait l'esprit fin et adroit et qu'il était jaloux, il connut bientôt que la douceur que Berelise avait pour lui, était une douceur artificielle, où son cœur n'avait point de part, si bien qu'il fut plus jaloux qu'il n'avait jamais été. Artemidore de son côté ne pouvait presque douter que Berelise ne l'aimât toujours et que l'amour qu'elle avait pour lui ne fût la seule cause de la douceur qu'elle témoignait pour Terille, mais après tout, il ne laissait pas d'avoir des mouvements de jalousie qui lui faisait haïr ce rival. Pour Berelise, bien qu'elle crût qu'Artemidore l'aimât tendrement, comme elle ne croyait pas impossible que les flatteries de Clidamire ne touchassent un peu son cœur, elle avait une jalousie qui lui faisait souffrir des maux incroyables et pour Clidamire, quoiqu'elle aimât alors sans être aimée, et qu'elle ne dût pas trop espérer de l'être, elle ne laissait pas d'être jalouse. Ainsi, on peut dire que jamais la jalousie n'a eu plus de part à nulle aventure amoureuse qu'à celle-là, et que jamais la jalousie n'a pourtant été plus mal fondée. Car Terille en avait sans qu'il crût de pouvoir jamais être aimé de Berelise, Artemidore était jaloux de Terille que Berelise haïssait, Berelise l'était de Clidamire qu'Artemidore n'aimait pas, et Clidamire l'était sans qu'il y eût nulle apparence raisonnable qu'elle pût reconquérir le cœur qu'elle avait perdu. Cependant, toutes ces diverses jalousies produisirent mille fâcheux effets entre ces quatre personnes, et les empêchèrent de prendre part aux plaisirs qui suivirent la paix, à l'arrivée du Prince d'Agrigente, qui revint chargé de gloire recevoir les acclamations de son peuple. Mais je craindrais de vous ennuyer par un second récit des honneurs qu'on lui fit, c'est l'histoire d'Artemidore que je vous raconte, et non pas la sienne.

Je vous dirai donc que comme ses choses étaient en cet état, il y eut un soir un concert dans les jardins de ce palais des Géants dont je vous ai dit que l'on voit de si magnifiques ruines. Car bien que ce palais soit détruit, les jardins en subsis-

tent encore et ils sont si soigneusement entretenus, que c'est où ce fait la promenade galante de tous les hommes et de toutes les femmes de qualité, principalement pendant ces beaux jours d'été où l'on va avec plaisir chercher la fraîcheur, après avoir souffert l'incommodité du chaud. Le Prince d'Agrigente voulant donc donner le divertissement de la musique dans ce jardin où il y a diverses grandes allées d'arbres qui se croisent, le fit d'une manière fort galante car comme la Lune n'éclairait pas alors et que la grande obscurité n'est ni agréable, ni bienséante, en un lieu où il y a tant de monde, il fit mettre des lampes de cristal à tous les arbres de la principale allée, et pour les autres il n'y en eut qu'aux lieux où elles se croisaient, afin que ceux qui le voudraient pussent jouir du plaisir qui se trouve à se promener en des endroits sombres, quand on est d'humeur à recueillir son esprit, ou que l'on a quelque chose de secret à dire qui est de nature à ne pouvoir être dit sans changer de couleur. De sorte que tout le monde étant averti qu'il y aurait concert à ce jardin qui s'appelle le Jardin des Cyclopes, tout le monde y fut ce soir-là. Artemidore, Berelise, Clidamire, Lysicoris et Terille, s'y trouvèrent comme les autres. Pour moi je n'ai rien vu de plus divertissant que le fut cette promenade, car ces lumières, dans l'épaisseur des arbres et de l'obscurité, faisaient un effet admirable, et cette multitude de personnes bien faites qu'on ne faisait qu'entrevoir, produisait une très agréable confusion et causait une infinité d'aventures. Les uns allaient d'un côté, les autres de l'autre. Les uns marchaient comme des gens qui cherchaient, s'asseyaient sur des sièges qui sont en divers endroits de ce jardin, et sans songer ni à l'harmonie, ni à ceux qui passaient, ils s'entretenaient, l'esprit aussi détaché de toute autre chose que s'ils eussent été seuls en tout l'univers. On en voyait d'autres au contraire, qui allaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, faisant voir qu'ils avaient tant d'affaires et en tant de lieux, qu'ils n'en avaient en nulle part. Il y en avait aussi quelques-uns qui sans penser à la compagnie, ne songeaient qu'à la douceur de la musique, et qui écoutaient fort paisiblement. Au contraire, on en voyait qui sans écouter l'harmonie, agissaient comme des espions publics et semblaient n'avoir rien à faire en ce lieu-là, qu'à observer ce qui s'y passait et qu'à pouvoir dire le lendemain ce qu'ils y avaient vu. Il y en avait aussi qui voulant faire croire qu'ils avaient quelque dessein et quelque chose à faire, avaient un empressement affecté qui leur faisait quitter la compagnie avec laquelle ils étaient pour aller dans les allées, comme s'ils eussent été assurés d'y trouver quelqu'un, quoiqu'ils sussent qu'ils n'y trouveraient que de l'obscurité. On y voyait même des gens qui sans parler à personne, sans écouter la musique et sans rêver, se promenaient en chantant à demi bas, comme s'ils eussent été seuls en quelque lieu solitaire. Enfin, à n'en mentir pas, je vis tant de choses plaisantes ce soir-là, que je n'en ai guère passé de plus agréable. Il est vrai qu'il se produisit un accident bien fâcheux car il faut que vous sachiez que Lysicoris ayant remarqué que Berelise était fort chagrine, et ne prenait nul plaisir à l'harmonie, la tira à part et s'asseyant sur un siège qui est auprès d'un labyrinthe de cyprès, la pressa de lui dire le chagrin qu'elle avait dans l'âme. Berelise qui s'en trouvait accablée, lui dit tout ce qu'elle avait sur le cœur, lui exagérant avec empressement la peine qu'elle avait à traiter un peu plus civilement Terille qu'à l'ordinaire, afin de faire dépit à Artemidore. « Mais, ajouta cette personne dont l'âme est très passionnée, si ce prince s'en va comme je le

crois, je me vengerai après sur Terille et de l'infidélité d'Artemidore, et de la lettre qu'il m'a fait écrire et de la jalousie que Clidamire me donne, et de la liaison qu'il a avec elle, car je suis assurée que c'est lui qui a remis dans son cœur les sentiments qu'elle a, ou qu'elle feint d'avoir pour Artemidore. »

Lysicoris l'entendant parler avec tant de violence, lui dit qu'elle avait tort en toutes choses, que pour Terille il était assez malheureux de ne pouvoir être aimé sans y ajouter la cruauté qu'elle avait de le tromper durant quelque temps, que pour Artemidore, elle devait être assurée qu'il l'aimait et ne devait pas le soupçonner d'avoir la lâcheté de retourner dans les chaînes de l'infidèle Clidamire et qu'ainsi elle ne voyait que la belle-sœur qui fut un juste objet de son aversion. « Encore, lui dit-elle, ne devez-vous pas trouver trop étrange, puisque Telesis est mort, qu'elle veuille réparer son infidélité passée par une fidélité à venir,

— Ha ! Lysicoris, reprit Berelise, elle n'a songé à recommencer d'aimer Artemidore que pour me l'ôter, et la seule envie a remis l'amour dans son cœur. Cependant, il se trouve qu'après avoir pris la résolution de ne rien aimer, je l'ai rompue en faveur d'un prince dont je pensais pouvoir souffrir l'affection innocemment, et dont je croyais posséder le cœur toute ma vie. Et je me trouve aujourd'hui dans un embarras étrange, et dans la crainte qu'il ne me fasse une infidélité à l'avantage de la plus infidèle, et par conséquent de la plus haïssable personne du monde,

— Mais, lui dit Lysicoris, vous vous tourmentez inutilement, car je suis assurée qu'Artemidore vous aime, que vous l'aimez, et que Clidamire l'aimera sans en pouvoir être aimée. Pourquoi donc vous amusez-vous ni à haïr Clidamire, ni à avoir de la jalousie, ni à traiter mieux Terille, puisque vous le haïssez ?

— Je hais Clidamire, répliqua-t-elle, parce que je ne puis m'en empêcher, j'ai de la jalousie par la même raison, et je traite mieux Terille pour faire dépit à Artemidore, pour lui donner de la jalousie et pour le forcer, au moins, à ne songer plus à Clidamire, et à m'aimer davantage,

— Ha ! C'est trop ! cruelle Berelise ! s'écria Terille qui était derrière un grand cyprès à côté de Lysicoris, et je serais le plus lâche de tous les hommes si après ce que je viens d'entendre je ne me vengeais pas de vous de toutes les manières dont un honnête homme se peut venger d'une femme. »

De vous représenter Madame, la surprise de Berelise, il ne serait pas aisé car elle n'avait pas pris garde que quand elle s'était séparée de tout le reste du monde avec sa chère Lysicoris, Terille les avait suivies. Cependant, quelque irritée qu'elle fût alors contre Artemidore, son premier sentiment en cette occasion fut de craindre que Terille n'entreprît quelque chose contre lui, de sorte que se faisant une grande violence, elle le conjura de vouloir l'écouter par un sentiment de générosité. Mais plus elle le fit, moins il voulut l'entendre, et il s'éloigna en effet si promptement, qu'elle le perdit de vue dans l'épaisseur des arbres et dans l'obscurité de la nuit. Elle ne pensa toutefois pas que Terille dut prendre une résolution aussi violente que celle qu'il prit, ou que du moins il la prit et l'exécuta en si peu de temps. Elle et Lysicoris firent aussi dessein de me chercher pour m'avertir de l'état des choses, afin que sans qu'elle fût mêlée dans cette aventure je

prisse garde à Artemidore. Mais comme il y avait une multitude étrange de gens en ce lieu-là et que deux femmes ne changent pas de lieu avec la même liberté que des hommes, elles ne me virent point. Joint que la Princesse Philonice les ayant vus passer les appela, et les retint auprès d'elle, où elles ne demeurèrent pas en paix, parce que ce qui était arrivé les inquiétait extrêmement. Car Berelise ne pouvait pas se résoudre à aller dire à Philonice l'embarras où elle se trouvait, puisqu'elle ne l'eût pu sans avouer et l'amour qu'Artemidore avait pour elle, et celle qu'elle avait pour lui. Elle eut pourtant beaucoup d'inquiétude de ne voir ce prince ni auprès de Philonice, ni auprès du Prince d'Agrigente, néanmoins, comme elle espéra de me voir devant que le soir fût entièrement passé, elle ne dit mot et donna seulement charge à diverses personnes si l'on me voyait, de me dire qu'elle eût bien voulu me parler pour une affaire pressée. Et en effet, un des amis de Berelise qui me trouva avec des femmes me le dit, mais comme ce fut dans le temps que la musique finit, et que tout le monde s'en alla, je ne pus dans la confusion, me dégager des dames avec qui je parlais, ni m'approcher de Berelise. Joint que n'imaginant pas qu'elle pût avoir rien de si pressé à me dire, je fis seulement dessein de la voir le lendemain de fort bonne heure. Ainsi, elle se retira sans m'avoir vu et je me retirai sans songer à Artemidore, dont l'aventure fut tout à fait surprenante.

Il faut que vous sachiez Madame, que Terille après avoir entendu ce qu'avait dit Berelise, se résolut dans le premier mouvement de sa colère de se perdre ou de perdre Artemidore. Pour cet effet, comme c'est la coutume que les hommes portent des épées à ces sortes de promenades qui se font le soir parce que devant se retirer extrêmement tard, et étant obligés d'escorter les dames, il semble qu'il faille être en état de se défendre, Terille trouva plus de facilité à satisfaire son intention sans qu'elle pût être découverte, et dès qu'il eut quitté Berelise et Lysicoris, il fut chercher Artemidore qu'il trouva aisément car comme un amant jaloux remarque tout ce que fait son rival, il savait l'endroit où il l'avait laissé. Le trouvant donc, et l'ayant tiré à part sans qu'on y prit garde, il le mena dans une de ces allées de traverse où je vous ai dit qu'il n'y avait des lampes qu'aux endroits qui se croisaient. Mais à peine y fut-il que Terille prenant la parole : « Seigneur, lui dit-il, vous me trouverez peut-être bien hardi d'oser vous demander si vous vous souvenez bien d'une chose que vous me dites dans le bois de Carisatis, et de vous demander aussi l'exécution de votre parole car comme vous ne me pouvez donner Berelise quand même vous le voudriez, il faut absolument que vous ôtiez la vie à un homme qui a, une fois, conservé la vôtre ou que suivant votre promesse, vous vous mettiez en état de me rendre la vie que je vous ai conservée. »

À ces mots Terille ayant mis l'épée à la main, Artemidore ne se vit pas en pouvoir d'hésiter sur ce qu'il avait à faire. Il se recula pourtant de deux ou trois pas pour se mettre en défense, et poussé par un mouvement de générosité et de reconnaissance, « Eh de grâce, lui cria-t-il, ne me forcez pas à vous perdre, puisque ce n'est pas moi qui vous ai empêché d'être aimé de Berelise. »

Mais Terille au lieu de répondre à Artemidore, lui porta un si grand coup, que ce prince vit bien que s'il ne songeait à se défendre, celui qui lui avait autrefois conservé la vie, la lui ôterait. Il ne fit pourtant encore que parer durant quelque

temps, mais enfin se sentant blessé au côté gauche, il ne retint plus sa valeur. Au contraire, regardant alors Terille comme un rival furieux, il se fit un combat le plus terrible du monde entre ces deux amants car comme ils étaient assez éloignés de ces lampes qui étaient à ces allées qui se croisent, ils ne faisaient presque qu'entrevoir briller leurs épées sans se voir bien distinctement eux-mêmes. Mais enfin, sans m'amuser à vous redire un combat qui ne fut vu de personne, je vous dirai seulement qu'il fut si sanglant et si opiniâtre que Terille tomba comme mort aux pieds d'Artemidore, après avoir reçu quatre fort grandes blessures. Il est vrai qu'Artemidore en avait reçu trois qui lui ôtèrent le pouvoir de marcher, parce qu'il en avait une à la cuisse et comme ils étaient dans une allée fort détournée, ils n'eussent peut-être pas été secourus, si par bonheur Berelise qui devait coucher chez Lysicoris pour cette nuit-là, afin de ne faire pas ouvrir le château d'Agrigente si tard, ne se fut séparée de Philonice pour aller par une porte de ce jardin qui était plus près du quartier où demeurait son amie. Ainsi, Berelise la suivant, et étant escortée par un frère de Lysicoris et quelques autres, elles tournèrent dans cette allée où Artemidore et Terille s'étaient battus et où ils étaient en un pitoyable état. En effet, les esclaves qui allaient devant avec une espèce de flambeau d'écorce de pins dont on se sert en cette île pour aller la nuit, virent Terille étendu par terre tout couvert de sang et Artemidore appuyé contre un arbre qui avait bien de la peine à se soutenir et qui ayant son épée à la main droite, tenait celle de son ennemi de la main gauche sur laquelle il s'appuyait. Ces esclaves ayant fait un grand cri, Lysicoris, Berelise et les hommes qui leur aidaient à marcher s'approchèrent et trouvèrent ces deux rivaux tous couverts de sang. De vous dire ce que devint Berelise, il ne me serait pas aisé. Pour Artemidore, il parla avec une sagesse et une prudence admirable car il plaignit son malheur d'avoir été forcé de se battre contre un homme à qui il avait de l'obligation, et déguisant le sujet de leur querelle afin de n'exposer pas Berelise à la médisance, il fit seulement connaître qu'il n'avait pas été l'agresseur. Mais pendant que Lysicoris, son frère et les autres hommes envoyèrent quérir des chirurgiens et des gens pour pouvoir transporter ces blessés, Artemidore en se tournant vers Berelise, « De grâce Madame, lui dit-il tout bas, si je meurs, croyez que je mourrai fidèle et croyez que si je vis, je ne vivrai que pour vous. »

Ces paroles ayant attendri le cœur de cette belle fille, les larmes lui vinrent aux yeux, mais elle ne put jamais lui répondre autre chose que ces trois paroles, « je le souhaite », joint qu'étant venu beaucoup de monde presque en insistant, on ne songea plus qu'à secourir ces illustres blessés qu'on porta d'abord chez Lysicoris parce que sa maison était proche. Mais à peine y furent-ils que le Prince d'Agrigente qui sut cet accident devant que d'être retourné à son palais, y fut, et à peine y fut-il, que Terille mourut entre les mains des chirurgiens qui le pansaient. De sorte que le Prince d'Agrigente qui savait combien la famille de Terille était puissante, fit à l'heure même transporter le corps de ce malheureux amant chez lui, afin d'empêcher ses parents de venir où était Artemidore, dont les blessures se trouvèrent fort dangereuses. Mais afin que Berelise n'eût pas la liberté de pouvoir pleurer sans contrainte, le chariot de Clidamire qui s'en retournait chez elle ayant passé devant la maison de Lysicoris, elle sut l'accident qui était arrivé, et feignant de craindre pour la santé de sa belle-sœur à cause de la frayeur qu'elle

avait eue, elle fut voir en quel état était un prince qu'elle aimait alors éperdument. Imaginez-vous donc quels devaient être les sentiments de ces deux rivales, et quels furent ceux d'Artemidore, quand après qu'il fut pansé, tout le monde entra dans la chambre où Lysicoris l'avait fait mettre, et qu'il vit ces deux personnes auprès de lui. Il est vrai que cette inquiétude ne lui dura pas longtemps car Lysicoris ayant remarqué ce qu'il souffrait, et ce que souffrait Berelise, fit dire par les chirurgiens qu'il fallait que toute la compagnie sortit de la chambre de ce prince. Ainsi, Clidamire fut obligée de s'en aller et de laisser pour le moins à Berelise la liberté de le plaindre de cette funeste aventure qui la touchait plus qu'on ne peut dire, car non seulement elle était affligée pour celui qu'elle aimait, mais elle l'était encore de la mort de celui qu'elle n'aimait pas. Cependant, le Prince d'Agrigente craignant quelque violence des parents de Terille, parce que c'était une race où l'audace était assez naturelle, laissa une partie de ses gardes chez Lysicoris, et s'en retourna à son palais. Pour moi, je ne sus cette aventure que le lendemain matin, non plus que Philonice, et j'en fus si surpris, que je ne l'ai jamais été davantage.

Ce jour-là même, comme les parents de Terille firent un grand bruit de cette mort, on fit secrètement transporter Artemidore dans le château d'Agrigente, car l'illustre prince qui en est le maître, ne voulut pas par générosité, et par politique, exposer Artemidore à la violence de ses ennemis, de sorte que ce fut à Berelise à avoir soin de cet illustre blessé. Il est vrai que Clidamire lui tint bonne compagnie, car le hasard fit qu'une maison qui touchait la sienne étant tombée emporta avec elle une partie des murailles de son appartement, et se servant de ce prétexte, elle demanda retraite à son beau-père, qui sans voir la conséquence de la chose la lui donna. Ainsi, Artemidore malgré qu'il en eût, fut contraint de la voir sans que Berelise même l'en pût accuser, et sans qu'elle osât le trouver mauvais. Or, comme Clidamire est très adroite, elle vint à bout de persuader à Artemidore qu'elle n'avait jamais eu pour lui tant de tendresse qu'elle en avait alors. Berelise de son côté, malgré tous les mécontentements secrets qu'elle avait eus et tous ceux qu'elle avait encore, lui fit connaître que jamais personne n'avait eu une passion plus violente, ni plus vertueuse que celle qu'elle avait dans l'âme, et ce qu'il y avait de rare était que ces deux rivales, de peur de nuire à cet illustre malade, de peur de faire éclater dans le monde l'amour qu'elles avaient dans l'âme, et de peur de se priver de la liberté de voir ce qu'elles aimaient, vivaient en une paix apparente quoiqu'elles se haïssent horriblement. Mais lorsque Artemidore vint à se porter mieux et à être hors de danger, il se trouva dans un embarras épouvantable. Car encore qu'il aimât passionnément et fidèlement Berelise, il ne pouvait rejeter incivilement les soins que Clidamire avait pour lui. Si bien qu'il était en une peine continuelle, car s'il les recevait froidement, ce n'était qu'avec beaucoup de répugnance, et s'il ne le faisait pas, il voyait dans les yeux de Berelise des marques de douleur qui le faisaient désespérer. Mais enfin, pour finir promptement mon récit, il faut que vous sachiez que ce combat particulier devint un intérêt public, car comme Artemidore était frère du Prince de Leonte et qu'on ne disait point de cause bien vraisemblable de cette querelle, les parents de Terille murmurèrent tant de ce que le Prince d'Agrigente donnait retraite à celui qui l'avait tué, que le peuple commençant de s'en mêler et ceux qui

rendaient la justice aussi, il fut contraint de faire savoir à Artemidore que quand il serait tout à fait guéri, il serait difficile de faire en sorte que sa cour lui fut un asile inviolable comme il l'avait espéré, à cause de la haine qui était alors entre ceux de Leonte, et ceux d'Agrigente. Mais afin de faire la chose avec toute la générosité possible, le Prince d'Agrigente l'assura qu'il ferait que le Prince de Syracuse lui donnerait retraite, et il le contraignit même de souffrir qu'il lui donnât un équipage proportionné à sa condition et qu'il le lui entretînt à Syracuse, jusqu'à ce qu'il eut fait sa paix avec le Prince son frère, l'assurant que si les parents de Terille pouvaient se rendre capables de raison, il le rappellerait à Agrigente. Philonice en son particulier lui dit mille choses obligeantes, et l'on peut dire que jamais homme n'eut tant de sujet de se louer de sa fortune ni de s'en plaindre qu'Artemidore en eut alors, car il était très obligé au Prince d'Agrigente et très malheureux d'être contraint de quitter Berelise. Il trouvait même qu'il l'était beaucoup d'être aimé de Clidamire, et ces trois personnes avaient, enfin, des chagrins qui n'étaient pas médiocres, et qui ne se ressemblaient pas car Berelise avait une douleur incroyable de l'absence d'un prince qu'elle aimait et dont elle connaissait bien qu'elle était aimée quoiqu'elle appréhendât qu'il ne devînt infidèle, et Clidamire en avait une infiniment sensible, de perdre l'espérance de le rengager, en perdant celle de le voir de très longtemps. Aussi eurent-elles chacune l'une après l'autre, une conversation avec ce prince extrêmement touchante, la veille qui précéda son départ. « Quoique ce soit la plus terrible chose du monde à une femme que d'aimer sans être aimée, lui disait Clidamire, je pense pourtant Seigneur, que cette règle ne doit pas être si générale, et qu'une personne que la mauvaise fortune a forcée de paraître infidèle, peut et doit, pour réparer le crime dont on l'a accusée, continuer d'aimer, encore qu'on ne l'aime plus. C'est pourquoi Seigneur, ajouta-t-elle, souffrez que la malheureuse Clidamire vous assure qu'en quelque lieu de la Terre que la Fortune vous porte, elle aura toujours pour vous des sentiments qu'elle n'aura jamais pour nul autre. Je ne murmure pas, ajouta-t-elle, de ce que vous avez changé d'affection pour moi et de ce que vous aimez Berelise car lorsque vous avez commencé de l'aimer, vous me croyiez inconstante ; j'étais sous le pouvoir d'un mari et je ne pouvais plus même vous aimer innocemment. Mais ayez aussi l'équité de ne m'accuser pas d'un crime que ma mauvaise fortune m'a fait commettre. Je ne mérite pas sans doute que vous rompiez avec Berelise pour l'amour de moi, mais je mérite peut-être que vous enduriez que je regarde le cœur qu'elle possède comme un bien que je puis encore posséder si elle le néglige, ou qu'elle le perde. Promettez-moi donc, je vous en conjure que si par quelque aventure que je ne puis deviner, vous rompez d'affection avec elle, vous me redonnerez toute la vôtre et oublierez ma faiblesse passée,

— Eh ! Madame, lui dit Artemidore, vous me proposez des choses impossibles ! Car Berelise ne me perdra point, et quand elle m'aurait perdu, il faudrait que la raison m'abandonnât si je me pouvais jamais fier à une personne qui m'a si cruellement abandonné. Mais tout ce que je puis vous dire, est que comme j'ai souffert votre infidélité sans emportement, et sans m'en venger, je recevrai sans indiscrétion les choses obligeantes que vous ferez sur moi et je les recevrai aussi sans m'y laisser tromper encore une fois. »

Cette conversation eut sans doute fort embarrassé Artemidore si je ne l'eusse interrompue, mais pour celle de ce prince avec Berelise, elle fut plus longue et plus tendre car la tendresse y fut réciproque. Artemidore ne put pourtant jamais ôter tout à fait la jalousie du cœur de Berelise, quoiqu'il lui dit les choses du monde les plus touchantes. « Je crois bien, lui disait-elle, que vous m'aimez et je crois même que vous n'aimez plus Clidamire mais après tout, je sais que vous croyez qu'elle vous aime et je suis persuadée que si nous étions brouillés ensemble, il ne serait pas impossible que vous recommençassiez de l'aimer. Cependant, cette pensée me blesse sensiblement l'imagination, et si vous voulez que je ne meure pas de douleur, il faut me promettre que si l'absence vous guérit de la passion que vous avez pour moi, ou que quelque autre cruelle aventure me bannisse de votre cœur, ou que ma mort nous sépare pour toujours, vous n'aimerez jamais Clidamire, car je vois bien que la Fortune la peut ramener à Leonte quand vous y serez.

— Mais puis-je vous mieux assurer de mon affection, répondit Artemidore qu'en vous promettant de vous aimer éternellement, et de n'aimer jamais que vous ?

— Oui Seigneur, répliqua cette charmante personne, et dans les bizarres sentiments où je suis, je trouverai plus de douceur à vous entendre dire que vous n'aimerez jamais Clidamire, qu'a vous entendre jurer que vous aimerez toujours Berelise.

— Mais en vous protestant que je vous aimerai toute ma vie, reprit-il, n'est-ce pas vous dire que je ne l'aimerai jamais ?

— Nullement Seigneur, répliqua-t-elle, et si vous saviez bien aimer vous ne trouveriez pas cette distinction si bizarre et vous n'apporteriez pas tant de difficulté à contenter la délicatesse de mon affection. »

Après cela, Artemidore lui promit tout ce qu'elle voulut et il l'assura que dès qu'il le pourrait il reviendrait à Agrigente, qu'il n'y reviendrait que pour elle et que si Aphranor y consentait, il l'épouserait. Il voulut même en parler à Aphranor devant que de partir, mais la conjoncture était si peu favorable que Berelise l'en empêcha. Elle lui fit aussi promettre qu'il ne servirait point à Clidamire, quand même elle lui écrirait, et elle prit enfin toutes les précautions que la jalousie la plus délicate peut faire prendre, pour s'assurer contre cette dangereuse rivale.

Voilà donc en quel état étaient les choses, lorsque Artemidore partit d'Agrigente. Il aimait Berelise et en était aimé, il n'aimait pas Clidamire, et Clidamire l'aimait, et sans pouvoir prévoir quelle devait être sa fortune, il fut à Syracuse où je retournai avec lui. Mais à peine fut-il parti d'Agrigente que Clidamire fit deux choses. L'une, de lier amitié avec un des parents de Terille, en intention de l'obliger à faire toutes choses possibles afin que les amis du mort s'opposassent toujours au retour d'Artemidor, et l'autre, c'est qu'elle eut permission de retourner à Leonte, où elle a agi depuis avec tant d'adresse qu'aujourd'hui elle a un très grand pouvoir dans cette cour-là, et qu'Artemidore ne peut jamais espérer de retourner à sa patrie, si ce n'est par son moyen. D'autre part, Berelise n'oublia rien pour tâcher de faire qu'il pût retourner à Àgrigente, mais ceux avec qui Clidamire a intelligence, agirent si fortement que le Prince d'Agrigente lui-même fut

obligé pour son propre intérêt à ne le pas rappeler. Cependant, il est arrivé un autre désordre à la Cour de Syracuse, qui nous en a fait partir Artemidore et moi.

Il est aussi arrivé d'autres changements à Leonte qui en ont éloigné une princesse qui est présentement à Clusium et diverses raisons nous ont obligés de venir en Italie avec Amilcar avec qui nous nous embarquâmes en Sicile après avoir fait amitié ensemble. Mais j'oubliais de vous dire que depuis que Clidamire est à Leonte et qu'elle y a du crédit, Artemidore est bien plus malheureux qu'auparavant, car aimant toujours passionnément Berelise, et étant scrupuleusement fidèle, bien loin de prier sa première maîtresse de continuer à lui rendre office, il ne répond pas même aux lettres obligeantes qu'elle lui écrit. D'ailleurs, il sait que le Prince d'Erice est devenu fort amoureux de Berelise et qu'il se joint aux parents de Terille pour empêcher qu'il ne puisse retourner à Agrigente, et il a même le malheur de n'oser avoir de commerce avec la princesse sa sœur, de peur d'irriter encore le prince son frère. Mais après tout, le chagrin d'Artemidore ne venant que d'être trop aimé de deux des plus charmantes personnes du monde, je ne me dédis pas de ce que j'ai dit au commencement de ce récit, au contraire je soutiens que ce prince a tort de s'affliger tant, puisque ce qui fait son chagrin pourrait faire la félicité de deux des plus honnêtes gens de la Terre. « Pour moi, dit Amilcar, voyant que Zenocrate avait fini son récit, je trouve que vous avez raison et que c'est proprement de ces sortes de choses qu'on peut dire, qu'on n'en saurait trop avoir,

— En vérité, reprit Hermilie, je ne suis pas de votre avis car je crois qu'un honnête homme est assez embarrassé quand il est aimé d'une femme qui a du mérite lorsqu'il aime ailleurs.

— En mon particulier, dit Valerie, je pense qu'une femme qui a le malheur d'aimer sans être aimée, mérite plus de compassion qu'un honnête homme qui est aimé sans pouvoir aimer,

— Quoiqu'il en soit, dit Brutus, je plains extrêmement Artemidore car il a aimé une infidèle qu'il ne peut sans doute plus haïr puisqu'il en est si ardemment aimé ! Il aime une personne auprès de qui il ne peut être, il a un redoutable rival, et il est absent ! Son amour fait obstacle à son ambition ; il ne peut être ni chez ses amis, ni même chez ses ennemis et il sait qu'il serait heureux s'il était où il n'est pas, ce qui est sans doute le plus grand supplice que l'absence et l'amour jointes ensemble puissent faire éprouver.

— Il est vrai, dit Herminius, et je crois qu'un amant aimé lorsqu'il est absolument contraint d'être éloigné d'une personne qu'il aime et qu'il peut craindre de la perdre, souffre une espèce de tourment plus sensible, qu'un amant qui craint simplement de n'être pas aimé.

— Je crois en effet qu'il est plus sensible, dit Zenocrate, mais il y a pourtant beaucoup de douceur à penser qu'on est aimé et beaucoup de douleur à savoir qu'on ne l'est pas,

— J'en tombe d'accord, répliqua Herminius, mais la crainte de perdre le bien qu'on possède et l'impossibilité d'en jouir ont peut-être quelque chose d'aussi rigoureux que la seule appréhension de ne pouvoir acquérir un bien qu'on désire.

Mais il est sans doute trop tard pour commencer d'examiner une chose de cette nature, principalement dans la chambre d'une malade, et d'une belle malade,

— Pour belle, reprit modestement Hermilie, je ne le suis pas, et pour malade je le suis si peu, qu'une agréable conversation ne me saurait incommoder, mais c'est assurément que vous avez impatience d'aller retrouver Aronce et Artemidore.

— Il est vrai, dit Amilcar, qu'ils sont tous deux bien mélancoliques pour les laisser longtemps seuls, joint qu'à parler sincèrement, ajouta-t-il en souriant, il est déjà assez tard pour obliger tout le monde à aller chercher ce dieu qui seul a le pouvoir d'égaler les heureux et les malheureux, sans changer rien à leur fortune. Aussi bien commençai-je de remarquer déjà quelques effets de sa puissance dans les beaux yeux de Valerie. »

Après cela toute la compagnie s'étant levée, la conversation finit, quoique Valerie ne voulut pas demeurer d'accord de ce que disait Amilcar et quoique tant d'honnêtes gens eussent beaucoup de peine à se séparer.

Fin du deuxième livre de la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE
LIVRE TROISIÈME

Au sortir de la chambre d'Hermilie, Brutus, Amilcar, Herminius, Zenocrate, et Celere, furent retrouver Aronce et Artemidore, à qui ils donnèrent chacun selon leur humeur toute la consolation qu'ils purent. Mais après cela, ils parlèrent de ce qui occupait alors leur esprit. La liberté de Rome et celle de Clélie furent le sujet de leur entretien, comme elles étaient alors l'objet de tous leurs desseins. Et en effet, comme ce n'était que la nuit que les amis secrets d'Herminius, de Brutus et de Valerius conféraient ensemble, au sortir de la chambre d'Aronce Brutus alla chez Valerius afin de résoudre diverses choses avec lui, mais il y fut en pensant toujours à Lucrèce. « Hélas, disait-il en lui-même, que tous les autres amants dont j'apprends les aventures sont heureux, en comparaison de moi ! Car ceux qui ne sont point aimés espèrent, ou peuvent espérer de l'être, et ceux qui le sont en reçoivent des témoignages qu'on ne peut recevoir sans plaisir. Mais pour moi, je suis bien plus misérable car la trop vertueuse Lucrèce ne voudrait pas même que je susse qu'elle ne m'a pas oublié, de sorte qu'il faut que je souffre toute la malignité de ma mauvaise fortune sans recevoir nulle consolation. J'ai même plusieurs passions au lieu d'une, puisque j'ai de la haine, de la jalousie et de l'ambition, aussi bien que de l'amour et qu'outre tant de choses fâcheuses il faut encore que j'enchaîne ma raison et qu'elle soit la captive du plus cruel tyran de la Terre. »

Mais pendant que Brutus s'entretenait de cette sorte en allant chez Valerius et que Rome semblait une ville déserte parce que tous ses habitants étaient ensevelis dans le sommeil, la fière Tullie qui avait le cœur déchiré par une jalousie d'ambition plus cruelle encore que celle que l'amour ordinaire inspire, avait secrètement envoyé quérir celui qui gardait Clélie afin d'achever de le suborner si elle pouvait. « Vous savez, lui disait-elle, tout ce que j'ai fait pour Tarquin et tout ce qu'il a fait lui-même pour se mettre au-dessus de tout le monde. Cependant, il n'a pas de honte de se soumettre à une esclave, fille de son ennemi. Vous n'ignorez pas non plus combien de fois il a voulu faire perdre la vie à Clélius, jugez donc quel dérèglement est celui de la passion de ce prince, d'être capable d'aimer Clélie qui le hait horriblement, mais qui pourrait peut-être à la fin feindre de l'aimer afin de rappeler son père, de le remettre en pouvoir de se venger, et d'exiler à son tour ceux qui l'ont exilé. Vous pouvez croire, ajoutait-elle, que vous ne seriez pas des derniers bannis si Clélius avait du pouvoir, et vous pouvez même aisément prévoir par les choses passées, qu'il ne serait jamais en repos que Tarquin ne soit renversé du trône et que je ne fusse dans le tombeau. Servez-moi donc généreusement dans le dessein que j'ai d'ôter Clélie à Tarquin, et ne craignez pas de manquer de récompense pour une si grande action, car en quelque lieu de la Terre que vous veuillez aller chercher un asile, jusqu'à ce que le cœur de Tarquin soit changé, je rendrai votre fortune heureuse. Aussi bien, tous les emplois que Tarquin vous a donnés vous ont-ils acquis tant d'ennemis ici que vous ne serez pas mal de vous en éloigner, et Tarquin a même si mal récompensé toutes les ac-

tions hardies que vous avez faites pour lui, que vous n'en devez rien attendre à l'avenir. C'est pourquoi laissez-vous gagner à mes prières, à mes raisons et aux espérances que je vous donne de vous rendre heureux en quelque lieu de la Terre que vous veuillez vous retirer. Vous savez que je puis à peu près tout ce que je veux, conformez-vous donc à ma volonté, si vous ne voulez désobliger la femme du monde qui hait le plus tout ce qu'elle hait, qui perd le plus aisément tout ce qui lui résiste, mais qui récompense aussi le plus magnifiquement ceux qui la servent sans scrupule, et sans hésiter. »

Comme celui à qui elle parlait avait de l'esprit et qu'il la craignait et la connaissait pour être la plus vindicative personne du monde, il ne vit pas qu'il y eût à balancer car il jugea bien qu'après qu'elle s'était ouverte à lui jusqu'à ce point-là, il était perdu s'il la refusait. Joint qu'ayant été assez mal récompensé de tous les crimes qu'il avait commis en exécutant les injustes commandements de Tarquin, il pensa qu'en la dangereuse conjoncture où il se trouvait, il ne pouvait mieux faire que de ne rejeter pas la proposition que Tullie lui faisait. Il lui parla donc encore en homme qui était tout à fait dans ses intérêts et il lui demanda seulement quelques jours pour disposer les choses de façon qu'il lui pût obéir. « Car Madame, lui dit-il, il faut que je m'assure de quelques-uns des gardes à qui je commande. Il faut que je change l'ordre de ceux qui sont présentement en garde et il faut que je mette mes affaires en tel état, que rien ne puisse plus faire obstacle au généreux dessein que vous avez d'ôter au roi une personne qui pourrait effectivement vous nuire et peut-être le perdre lui-même. »

Tullie demeurant d'accord avec lui de ce qu'il disait, le renvoya dormir le reste de la nuit, avec plus de tranquillité qu'une si cruelle personne ne méritait d'en avoir. Cependant, Amilcar l'ayant vue le lendemain matin, elle lui dit que dans huit jours au plus tard, elle remettrait Clélie en sa puissance. De sorte qu'étant chargé de cette grande nouvelle, il fut la dire à Aronce qui en eut sans doute beaucoup de joie, mais il n'en sentit pourtant pas encore autant qu'il croyait qu'il devait sentir. « En effet disait-il à Amilcar, je suis si accoutumé à l'infortune que je ne puis cesser d'être infortuné.

— Mais après tout, disait Amilcar, vous avez tort de n'abandonner, du moins, pas votre cœur à l'espérance ! Car si Tullie ne fait pas ce qu'elle dit, nous ferons les autres choses que nous avons résolues et vous verrez que les mêmes gens qui travailleront à la liberté de Rome, travailleront aussi à la liberté de Clélie. Vous avez même l'avantage d'avoir un rival que tous les véritables Romains voudraient avoir détruit, et que tous les gens d'honneur haïssent.

— Vous avez raison, reprit Aronce, mais après tout, Clélie est encore captive d'un cruel tyran qui en est amoureux ; je suis caché dans Rome sans pouvoir faire autre chose que me plaindre et donner des conseils, la liberté de Clélie est incertaine, l'effet de la conjuration est fort douteux et quand même Clélie serait hors de Rome, nous serions encore assez misérables, car en quel lieu de la Terre trouverons-nous un asile, puisque nous ne savons pas même où est ni Clélius, ni Sulpicie, et que le Prince de Numidie qui le pourrait dire ne recouvre pas la raison ? Mais après tout, ajoutait-il, veuillent les dieux que je puisse seulement voir Clélie hors du pouvoir de Tarquin. Pourvu que je la voie libre et que je puisse lui protes-

ter, encore une fois à ses pieds, que je meurs d'amour pour elle, je rendrai grâce à la Fortune et je vous devrai plus que je n'ai jamais dû à personne. »

Mais pendant qu'Aronce espérait et craignait tout à la fois, qu'Amilcar employait tout son esprit à le servir, que le Prince de Numidie était en danger de mourir, que Brutus, Herminius, Valerius et leurs amis travaillaient secrètement dans Rome pour y faire un soulèvement qui mit leur patrie en liberté, qu'Artemidore, Zenocrate, et Celere, se trouvaient prêts de servir de leur personne à tout ce qui pourrait être utile à Aronce, que Mutius qui était toujours amant de Valerie, partageait son cœur entre l'amour de la gloire et elle, Horace était en une inquiétude étrange dans Ardée de savoir par quelques espions, que Clélie était en la puissance de Tarquin, que ce tyran était amoureux d'elle, que le Prince de Numidie avait pensé la délivrer et qu'on ne savait où était Aronce. S'il eut osé il serait sorti déguisé d'Ardée aussi bien qu'Herminius, pour aller voir s'il n'eut pu délivrer Clélie, mais il savait qu'il était si considérable aux assiégés, qu'il n'y avait pas moyen d'oser faire une chose de cette nature et tout ce qu'il pouvait était de faire en sorte que ceux d'Ardée s'opiniâtrassent à demander la liberté des captives. Cependant comme il avait beaucoup d'esprit, il comprenait bien qu'il n'y avait pas trop d'apparence que Tarquin les rendit car il savait qu'il était opiniâtre en ses résolutions. Mais après tout, il ne pouvait faire autre chose que ce qu'il faisait, et que se plaindre de sa fortune qui voulait qu'il fût tout à la fois exilé, amoureux, maltraité, obligé à son rival. Quant à Tarquin, il apprit avec étonnement que c'était le Prince de Numidie qui avait voulu enlever Clélie, car il comprit bien qu'il fallait que ce prince africain eût quelque intelligence dans Rome pour avoir formé un semblable dessein. Il espéra pourtant à la fin du siège de découvrir la vérité de la chose, et ne pensa fortement alors qu'à le finir par négociation, ou s'il ne le pouvait, qu'à faire un dernier effort pour emporter cette place, qui jusque-là n'avait pas été attaquée par la force. Pour Titus et le Prince de Pometie, l'amour occupait plus leur cœur que la guerre, et Hermilie et Collatine avaient toujours l'empire absolu de leur âme.

Mais pour Sextus, Lucrèce remplissait continuellement son imagination. Il la voyait toujours sans la voir, il ne pensait qu'à elle, il ne parlait d'autre chose et il avait de l'espérance sans savoir ce qui la lui donnait. Il avait des sentiments si impétueux et si inquiets, que depuis que l'amour s'est mêlé de faire révolter les sens contre l'esprit, il n'a jamais inspiré de passion plus violente, plus tyrannique et plus propre à renverser la raison, que celle qui était dans son âme. Aussi, ne s'informait-il guère ni de ce qui se passait à Rome, ni de ce qui se passait au camp, il ne songeait qu'à trouver les voies de revoir Lucrèce. Cependant, l'envoyé du Roi de Clusium attendait toujours inutilement qu'on eût des nouvelles d'Aronce, car encore qu'il y eût assez de personnes qui pouvaient si elles l'eussent voulu, apprendre à Tarquin où était ce prince, ce que Brutus était véritablement, et ce qu'on tramait dans Rome encore qu'il y eut deux femmes qui savaient ce secret tout entier et deux filles qui en savaient la plus grande partie, il ne laissait pas d'être soigneusement conservé. Car comme l'intérêt de la patrie était aussi considérable à Rome que celui de la religion, la fidélité y était plus exacte qu'ailleurs en de pareilles occasions. Et puis les femmes qui avaient quelque connaissance d'une affaire si importante, n'étaient pas des femmes ordinaires, car Racilia tante

de Brutus, avait la générosité attachée à ceux de la maison dont elle était, et Sivelia avait sans doute aussi toute la capacité et toute la grandeur de courage qui étaient nécessaires pour avoir part à une chose de cette importance. Aussi, l'illustre Herminius connaissait-il si parfaitement son mérite, que quand elle n'eut pas été sa mère il en eut fait son amie. Pour Valerie, il suffit presque de dire qu'elle était fille de Valerius, amie de Lucrèce et maîtresse d'Herminius, pour en faire un grand éloge et pour Hermilie c'est assez de savoir qu'elle était sœur de Brutus, nièce de Racilia, et amie particulière de Valerie, pour ne la confondre pas avec la multitude de ces femmes qui ne savent rien celer. Il est vrai qu'elle était encore assez jeune, mais aussi ne savait-elle pas ce qu'on tramait contre Tarquin, et pour le reste elle n'avait garde de l'oser découvrir, puisqu'elle n'aurait pu le faire sans faire perdre la vie à son frère. Et en effet, la chose fut si sûrement dans l'esprit de toutes ces illustres personnes, qu'on ne découvrit rien qui pût nuire ni à Aronce, ni à Brutus, ni à Herminius, ni qui put éventer ce grand dessein que l'illustre amant de Lucrèce avait dans l'âme depuis qu'il était parti de Metapont. Il avait même deux fils qui faisaient cette année-là leur première campagne, et soupçonnaient si peu le dessein de leur généreux père, qu'ils étaient assez fortement attachés d'inclination auprès des enfants de celui que Brutus voulait détruire, et ils étaient même engagés dans une cabale opposée à celle de ces jeunes gens, dont je vous ai dit que l'adroit Amilcar entretenait secrètement l'amitié, afin de s'en pouvoir servir en cas de besoin. Avec tout cela, il n'y avait point de jour, ni point de nuit, qu'il n'y eût alors quelques assemblées secrètes dans Rome, ou chez Racilia, ou chez Valerius, ou chez Sivelia. Les Saliens et les Vestales avaient aussi leur part à ces négociations qui regardaient toutes la liberté de Rome, on faisait même semer parmi le peuple, divers bruits qui pouvaient nuire à Tarquin, soit pour ce qui regardait le siège, soit sur ce qu'il refusait de rendre les prisonniers, soit sur la perte de son armée qui s'affaiblissait tous les jours, ou soit sur ses crimes passés, sa tyrannie présente, ou sur sa violence à venir. On songea même à insinuer dans l'esprit de la multitude, que si Tarquin prenait Ardée, Rome serait encore plus cruellement asservie afin qu'il y eut une disposition générale dans le cœur de tous les habitants de cette fameuse ville, qui pût les porter au soulèvement quand on leur en donnerait l'occasion. Il est vrai que la seule violence de Tarquin et les crimes de Tullie suffisaient pour faire que tous les Romains fussent toujours disposés à secouer le joug d'une tyrannie fort injuste, car personne n'ignorait que Tarquin n'était pas légitimement roi de Rome, et qu'au lieu d'avoir été élu suivant les lois fondamentales de l'État, il avait massacré un des plus vertueux rois du Monde, pour usurper la puissance dont il jouissait. Ainsi, on pouvait dire qu'il l'avait acquise par le plus noir de tous les crimes et qu'il la conservait par la plus injuste tyrannie qui fut jamais. Mais quoique ce prince fût averti par quelques-uns que le peuple murmurait, il négligea ces avis contre sa coutume, parce que l'amour et la haine occupaient alors son cœur. La résistance de Clélie avait mis ces deux passions-là dans son âme d'une manière si étrange, qu'elles ne lui laissaient point de repos, et il y avait une agitation si violente dans son esprit qu'il pensait continuellement de deux choses l'une, ou qu'il posséderait Clélie, ou qu'il la perdrait. S'imaginant donc toujours qu'il s'en ferait aimer ou qu'il la ferait mourir, il n'avait pas l'âme fort tranquille et Aronce et Clélie

tout malheureux qu'ils étaient, avaient plus de tranquillité que lui, parce que c'est le propre de la vertu de mettre le calme dans les cœurs qu'elle possède. Ce n'est pas que les gens vertueux ne soient souvent très sensibles et très malheureux, mais du moins n'y a-t-il jamais dans leur cœur cette impétueuse agitation que le remord des crimes met dans l'âme des méchants, et s'ils sont contraints de se plaindre d'autrui, ils ont la consolation de ne se plaindre jamais d'eux-mêmes ce qui n'est pas un médiocre avantage. Car comme il est plus fâcheux d'avoir sujet de se plaindre de son voisin que d'un étranger, de son parent que de son voisin, de son ami que de son parent, et de sa maîtresse que de son ami, il est encore plus fâcheux de se plaindre de soi-même que de tous les autres. C'est pourquoi Aronce et Clélie n'ayant rien à se reprocher, supportaient leurs malheurs avec une constance admirable, quoiqu'ils eussent une sensibilité de cœur aussi délicate que leur amour était grande.

Il arriva pourtant un accident fort étrange qui pensa causer un épouvantable malheur car une nuit que Valerius était venu chez Racilia pour conférer avec Herminius qui devait s'en retourner dans trois jours se jeter dans Ardée, l'esclave destiné à ouvrir la porte qui avait veillé fort tard, oublia une lampe allumée qui mit le feu à la maison où tout le monde dormait si profondément, que l'on ne s'en aperçut que par les cris de ceux qui passaient ce matin dans la rue, et qui voyant de grandes pointes de flammes s'élever jusqu'au ciel mirent l'épouvante partout en frappant à toutes les maisons voisines et en faisant des cris horribles. Aronce fut celui qui s'éveilla le plus tôt de tout ce qu'il y avait de gens dans la maison de Racilia, et il fut bien surpris d'ouïr ce grand bruit de voix confuses, mais il fut plus surpris encore lorsque s'étant levé avec précipitation, il vit toute sa chambre pleine de fumée, et tout le toit opposé à ses fenêtres qui était embrasé d'une si terrible manière, qu'il n'y avait pas moyen de concevoir qu'on put éteindre un si grand feu. Éveillant donc l'esclave qui couchait auprès de lui, il l'envoya appeler tous les domestiques de la maison du côté où le feu n'était pas, et il fut lui-même frapper à la porte de la chambre de Racilia, à celle d'Hermilie et à celle de Brutus, d'Herminius car l'escalier était encore libre parce que l'esclave qui avait mis le feu à la maison, couchant au plus haut étage, le feu avait pris par le toit. Cependant, ce qu'il y avait de plus cruel en cette aventure c'était qu'il était jour, qu'il y avait beaucoup de peuple amassé à l'entour de cette maison embrasée, qui demandait à entrer afin d'essayer d'éteindre le feu et de l'empêcher de gagner les maisons voisines. Ainsi, Aronce et Herminius se trouvèrent dans un embarras étrange car il était impossible que parmi cette multitude de peuple assemblée il ne se trouvât quelqu'un qui les connut et qui les fit prendre. Aronce qui ne songeait qu'à délivrer Clélie, se voyait en état d'être arrêté lui-même, et Herminius se voyait en termes d'être exposé à la cruauté de Tarquin et de perdre la vie. Ces deux illustres malheureux eussent presque mieux aimé se laisser brûler que de s'exposer à tomber sous la puissance d'un tel ennemi, n'eût été qu'en hasardant leur vie de cette sorte, ils eussent aussi hasardé celle de Racilia, d'Hermilie, de Brutus, et de tant d'autres personnes qui étaient dans cette maison. Après avoir donc connu qu'il était absolument impossible d'arrêter la violence du feu sans être secourus du dehors, ils furent les premiers qui ouvrirent les portes à cette multitude de gens qui demandaient à entrer, disant à Racilia et

à Hermilie qu'ils aimaient bien mieux être les victimes du tyran, que d'exposer la vie de deux personnes si considérables, à la cruauté des flammes. Mais afin que leur générosité ne fût pas imprudente, et que songeant à la conservation d'autrui, ils ne négligeassent pas tout à fait la leur, ils se déguisèrent comme ils purent, et eurent dessein en ouvrant les portes, de suivre Racilia et Hermilie, chargés de tapis de pourpre et d'autres choses semblables, en faisant semblant de les vouloir porter chez Sivelia, dont la maison n'était pas extrêmement éloignée. Afin de se pouvoir défendre en cas de besoin, ils prirent chacun une épée. Pour Brutus, il mena sa tante et sa sœur qui laissèrent dans la maison ceux qu'elles avaient cru propres à empêcher les désordres qui se font en de pareilles occasions, car Brutus n'osant montrer sa raison, il n'était pas à propos qu'il donnât des ordres en une rencontre où il faut avoir le jugement bien libre pour agir comme on doit. Joint que voulant être en état de pouvoir défendre ses amis si on les attaquait, il aimait mieux sortir avec eux. Et en effet, cette malheureuse troupe avait heureusement traversé cette foule de peuple qui était devant la maison de Racilia et elle n'était plus qu'à vingt pas de celle de la vertueuse mère d'Herminius, lorsque cet illustre Romain fut reconnu par le capitaine des gardes de Tarquin qui allait chez un de ses amis en ce quartier-là. Cet homme voyant une si belle occasion d'avoir une grande récompense du tyran et de Tullie s'il rejetait en leur puissance une personne dont il y avait si longtemps qu'ils souhaitaient la perte, se mit à crier au peuple qu'il leur commandait de la part du roi, d'arrêter un de ses ennemis qui était déguisé, et qu'il montra à ceux à qui il parlait. Et afin que son exemple les animât il mit l'épée à la main et fut suivi de deux de ses compagnons qui en firent autant que lui. Mais à peine Herminius eut-il vu qu'on allait à lui, que jetant les tapis de pourpre dont il était chargé, il se mit en état de se défendre et il se défendit en effet si vigoureusement, qu'il écarta la foule qui l'environnait. Aronce qui marchait le premier était prêt d'entrer chez Sivelia et d'être en sûreté, lorsque tournant la tête il vit qu'on attaquait son ami. Alors quittant ce qui l'eut pu embarrasser, au lieu d'entrer dans son asile, il fut au secours d'Herminius, et Brutus en fit de même après avoir mis Racilia et Hermilie à la porte de Sivelia. Le péril était extrême car ce qu'il y eut d'étrange en cette occasion fut qu'encore que Tarquin fût horriblement haï, le commandement que fit cet homme d'arrêter Herminius, ne laissa pas de faire effet. Il est vrai que comme pour l'ordinaire cette multitude de peuple qui cherche les évènements funestes est mêlée de gens qui sont eux-mêmes assez propres à causer des désordres, il ne faut pas s'étonner s'il s'en trouva là qui secondèrent cet injuste dessein. Mais Herminius voyant Aronce et Brutus qui venaient à son secours au lieu d'en être bien aise pensa s'en fâcher, et leur dit des choses à leur faire entendre qu'ils ne devaient pas s'exposer pour lui. Ils ne le crurent pourtant pas, au contraire, ils le défendirent mieux qu'ils ne se fussent défendus eux-mêmes quoiqu'ils fussent environnés d'un nombre infini de gens. Ceux qui virent cette action furent bien embarrassés de voir Brutus combattre comme il combattait, car ce capitaine des gardes avait beau lui crier qu'il s'agissait de prendre un ennemi de Tarquin il ne l'écoutait pas. Il est vrai que passant dans le monde pour un insensé, le peuple regardait la valeur en cette occasion comme un effet de sa folie et ne laissait pas de le respecter comme un neveu de Tarquin. Pour Aronce sa valeur le fit remarquer mais elle ne

le fit pas connaître, car celui qui voulait prendre Herminius ne pensait qu'à le prendre vivant et qu'à tuer Aronce lui-même, qui le défendait avec un courage si héroïque, qu'on n'a jamais rien vu d'égal. Aussi Herminius pour reconnaître sa générosité par une autre digne d'une mémoire éternelle, sachant que celui qui le voulait prendre, était le même qui avait promis à Tullie de délivrer Clélie dans peu de jours, s'empêcha de le tuer et voulut se contenter de parer ses coups, de peur de détruire ce dessein. Mais par un malheur étrange, Aronce ne connaissant pas cet homme pour être celui qui devait délivrer Clélie, il l'attaqua si vigoureusement après avoir mis trois ou quatre de ceux qui le secondaient hors de combat, qu'il lui passa son épée au travers du corps et le fit tomber mort à ses pieds. Herminius qui vit le commencement de la chose fit un grand cri, pour empêcher Aronce de porter ce coup-là. Sa générosité ne servit pourtant de rien, car sa voix ne fut entendue qu'après que le coup fut donné. Mais si elle ne le fut pas assez tôt pour empêcher la mort de celui qui devait donner la liberté à Clélie, elle le fut assez tôt pour faire connaître à Aronce ce qu'il avait fait, car dans le même instant que cet homme tomba, il s'en remit le visage et connut qu'il ôtait la vie à celui qui devait délivrer sa maîtresse, de sorte qu'il en eut une douleur qui n'a jamais eu d'égale. Cet horrible mouvement de désespoir qui lui passa dans l'esprit en cet instant, ne suspendit pourtant pas sa valeur, au contraire, elle en redoubla, et voulant du moins sauver la vie à son illustre ami, il fit des choses si prodigieuses qu'il mit l'épouvante dans cette multitude qui l'environnait et Brutus et Herminius de leur côté, firent ce qu'on ne saurait rendre vraisemblable et ainsi depuis que ce capitaine des gardes fut mort, et les deux gardes qui le suivaient aussi, ils furent beaucoup moins pressés. Ils auraient pourtant à la fin succombé, sans le secours que leur donna par sa prudence, la généreuse Sivelia, car dès que la tante de Brutus fut entrée chez elle et qu'elle lui eut appris l'état de la chose, elle envoya promptement au lieu où logeaient Amilcar, Artemidore, Zenocrate, et Celere pour les avertir, et leur demander secours. Mais il se trouva que le premier était allé voir Clélie par les ordres de Tarquin, dont il avait reçu une lettre car c'était ordinairement le matin qu'il allait visiter cette belle prisonnière, afin d'avoir le reste du jour plus libre pour faire toutes les choses qu'il était nécessaire qu'il fît pour l'intérêt de ses amis. Joint qu'en l'état où était alors Clélie, elle s'éveillait de bonne heure et elle apportait si peu de soin à s'habiller, qu'Amilcar y eût pu aller plus tôt sans l'incommoder car comme on avait été fort longtemps sans ouvrir la porte de Racilia pour pouvoir éteindre le feu sans être secourus de dehors, il était déjà assez tard. Mais enfin, Artemidore, Zenocrate, et Celere étant avertis de ce qui se passait furent avec une promptitude extrême chez Sivelia, accompagnés de tout ce qu'ils avaient de gens. En cet état, entrant par une porte de la maison de cette vertueuse Romaine et sortant par celle où Aronce, Herminius et Brutus étaient, ils furent à leur secours, et ils y furent si à propos, que la multitude voyant sortir tant de gens armés de cette maison, crût qu'il y en avait bien encore d'autres, de sorte que lâchant le pied, elle donna moyen à ceux qu'elle voulait prendre d'entrer chez Sivelia. À peine y furent-ils, qu'ils pensèrent à en sortir car ils jugèrent bien que dès que Tullie serait avertie de la chose, elle enverrait investir la maison. C'est pourquoi, sans s'arrêter, ils ne firent que traverser cette maison et furent à celle où logeaient Artemidore, Zenocrate, et

Celere. Ils prirent leurs chevaux et baillèrent celui d'Amilcar à Aronce. Après quoi, Brutus leur ayant donné un guide, il les envoya à une maison que Valerius avait auprès de Collatie, afin d'y être caché jusqu'à ce qu'ils eussent plus de loisir de songer à ce qu'ils avaient à faire. Mais pour lui, il ne voulut pas s'en aller, et il leur dit que sa stupidité apparemment le tirerait de cet embarras, et qu'ils ne s'en missent pas en peine. Ne pouvant donc faire autre chose, ils furent où Brutus les envoyait, et y furent reçus sans peine car Valerius qui était parti de Rome dès la pointe du jour pour y aller, y était arrivé il y avait plus de deux heures. Mais en y allant, que ne pensa point le malheureux Aronce ! S'il eût suivi son inclination, il n'eût pu se résoudre à sortir de Rome mais comme il y eût eu de la folie à ne le faire pas, après ce qui venait d'arriver, il s'en éloignait par raison, et s'en éloignait avec tant de douleur, et tant de répugnance, que jamais nul autre amant ne s'est vu si malheureux. « Quoi, disait-il en lui-même, infortuné que tu es, tu n'as de la valeur qu'afin qu'elle soit funeste à Clélie ! Quoi ! Il peut-être vrai que tu aies tué celui qui la devait délivrer, et que cette cruelle et bizarre aventure te soit arrivée ? Et tu pourrais après cela douter de ta perte, et concevoir quelque espérance ? Ha non, non, il est bien plus juste de se désespérer, et de finir par une mort précipitée une si malheureuse vie. » Pendant qu'Aronce s'entretenait lui-même d'une si triste manière, Herminius qui était sensiblement affligé de cet accident, s'approcha de lui et lui demanda pardon comme s'il eût été coupable. « Hélas mon cher Herminius, lui dit-il, que me dites-vous ? C'est bien plutôt à moi à vous demander pardon de vos propres disgrâces, car je crois que c'est mon malheur particulier qui fait celui de tous mes autres amis, et que la Fortune qui a résolu de me rendre le plus misérable de tous les hommes, ne trouvant pas encore que je le fusse assez de mes propres maux, fait que je n'ai que des amis malheureux. En effet, il est assez aisé de connaître que j'ai un malheur particulier qui me suit partout, car, à point nommé il se trouve qu'important étrangement à Clélie que je sois à Rome sans être vu, le feu prend précisément à la maison où je suis caché, et me force d'en sortir à la vue de deux mille personnes, et la malignité et la bizarrerie de mon destin veut qu'entre un nombre presque infini d'hommes qui nous voulaient prendre ou tuer, je tue précisément le seul qui devait délivrer Clélie, moi qui voudrais mourir mille et mille fois pour sa liberté.

— Il est vrai Seigneur, reprit Herminius, que ce malheur a quelque chose de plus cruel que ne serait la perte d'une bataille, ou quelque autre chose de cette nature, mais après tout, je sens dans mon esprit une certaine confiance qui me dit qu'il arrivera quelque chose que nous n'attendons pas. Car enfin, depuis que Tarquin est sur le trône, il n'y a jamais eu à Rome une si grande disposition à quelque grande révolution que celle que j'y vois depuis quelques jours,

— Ha ! Herminius, reprit Aronce, n'y avait-il rien de plus assuré en apparence que la liberté de Clélie ? Cependant, par un caprice du sort, je tue celui qui la devait délivrer ! N'espérons donc rien si vous m'en croyez, ajouta-t-il, et songeons au contraire, à nous préparer à tous les malheurs imaginables, ou à les éviter par la mort ! »

Mais pendant qu'Aronce et Herminius s'entretenaient ainsi, qu'Artemidore, Zenocrate, et Celere, plaignaient le malheur de leur ami et les leurs propres, et

qu'ils allaient tous ensemble à la maison de Valerius, diverses choses se passaient à Rome. Brutus dont le grand cœur le rendait incapable de crainte, fut trouver Tullie, et lui dire avec sa simplicité ordinaire, qu'il s'était trouvé à la mort du capitaine des gardes de Tarquin qui s'était fait tuer dans une multitude étrange de peuple, en attaquant des gens qui avaient voulu aller éteindre le feu qui était à la maison de sa tante, exagérant ensuite avec sa feinte stupidité, le tort qu'avait eu cet homme d'attaquer des gens qui étaient chargés de ses meubles qu'ils voulaient porter chez une amie de Racilia. Tullie qui avait déjà su la mort de ce capitaine des gardes et qui en avait l'esprit tout à fait irrité, ne prit pas garde à ce que lui disait un homme qu'elle croyait n'avoir nulle raison. Au contraire, sans raisonner avec lui, « Si votre stupidité, lui dit-elle, ne vous mettait en sûreté, je vous apprendrais comment on doit traiter ceux qui mettent l'épée à la main contre des officiers de la maison du roi. Mais comme votre folie vous met à couvert, ôtez-vous de ma présence, de peur qu'en la colère où je suis je ne vous fisse traiter pour votre stupidité, comme on traita votre frère pour sa trop grande prudence. »

Brutus entendant Tullie qui le menaçait insolemment de le faire mourir pensa s'emporter, et faire éclater tout à la fois sa raison, sa colère, sa haine, et sa vengeance. Mais à la fin étant maître de son sentiment, il se retira comme s'il n'eut pas entendu ce que Tullie avait dit, et s'en retourna trouver Racilia chez son illustre amie. Cependant comme on avait éteint le feu il ne trouva plus personne dans les rues, et ce qu'il y eut de remarquable fut qu'encore que ce désordre se fût passé à la vue de beaucoup de gens, il fut impossible à Tullie d'en savoir précisément la vérité car comme ce capitaine des gardes était mort sans parler et sans avoir seulement nommé Herminius, que ses compagnons étaient morts aussi, on ne disait autre chose sinon qu'ils avaient été tués en voulant arrêter un ennemi de Tarquin. La multitude du peuple n'avait point aussi reconnu Herminius qui était déguisé, et pour Sivelia sa vertu était si généralement respectée, que personne ne déposa contre elle, et n'alla dire à Tullie qu'il était sorti des gens armés de chez elle qui avaient sauvé ces deux autres. Quant à Aronce on n'en parlait point, et cette affaire paraissait tellement embrouillée, qu'on n'y comprenait rien, car on la racontait de cent manières différentes. Durant que toutes ces choses se passaient, Amilcar était paisiblement avec Clélie et Plotine, à qui l'espérance de la liberté donnait tant de joie, que leur conversation fut ce matin-là presque aussi gaie que si elles eussent déjà été en liberté. Car encore qu'Amilcar eut reçu une lettre de Tarquin qui lui faisait voir que l'amour et la haine tyrannisaient toujours son cœur, il ne la montra pas à Clélie et il ne lui parla que d'Aronce, du plaisir qu'il avait de la voir libre, de la douceur qu'elle trouverait à recevoir de nouvelles assurances de son affection, et de la joie qu'il y avait à être heureux quand on avait été misérable. Il lui rendit même un billet d'Aronce qui lui donna une satisfaction extrême, car il était tendre et passionné, aussi lui plût-il si fort, qu'après l'avoir lu, elle le donna à Plotine qui se mit à le lire tout haut, et qui y trouva ces paroles :

ARONCE À L'INCOMPARABLE CLÉLIE

La seule espérance de vous voir en liberté met un si grand et si agréable trouble dans mon cœur, que craignant de mourir de joie en vous revoyant je veux, du moins, vous assurer que je suis toujours le plus amoureux de tous les hommes et le plus fidèle amant de la Terre. Je sais bien que je devrais avoir quelque honte de n'être pas mort de douleur et de craindre de mourir de joie mais après tout, si vous entrez bien dans les sentiments de mon cœur, vous trouverez qu'un amant qui a toujours été malheureux peut craindre raisonnablement de ne pouvoir supporter le plus sensible de tous les plaisirs. Quoiqu'il en soit je bénirai mon sort, et je le trouverai digne d'envie, si je meurs à vos pieds après vous avoir dit encore une fois, je vous aime.

Plotine ayant achevé de lire ce billet, dit à Clélie, que ce n'était pas assez et qu'il fallait qu'elle répondît et qu'elle lui en fit voir la réponse. Et comme cette charmante personne était accoutumée à écrire avec une facilité merveilleuse, elle fit ce que Plotine et Amilcar voulurent et elle répondit en ces termes :

CLÉLIE AU GÉNÉREUX ARONCE

Puisque vous n'êtes point mort de douleur, ne craignez point de mourir de joie car je la crois plus propre à faire vivre, qu'à faire mourir. Mais pour faire que la liberté me soit tout à fait douce, souvenez-vous que vous m'avez promis de ne rompre jamais les chaînes que je vous ai données ; car dans les sentiments de tendresse que j'ai pour vous, je pense que j'aimerais presque mieux ne sortir jamais de prison, que si vous deviez quitter les fers que vous portez. Souffrez donc que durant que vous faites des vœux pour ma liberté, j'en fasse pour vous voir toujours mon captif. Adieu, je vous demande pardon d'avoir voulu avoir de l'esprit en vous écrivant car quand on ne se hait pas et qu'on est malheureux, il ne faut avoir que de la tendresse.

Après que Clélie eût écrit, Plotine et Amilcar qui s'étaient entretenus vers les fenêtres pendant qu'elle écrivait, s'approchèrent d'elle et lurent ce qu'elle avait écrit. Ensuite de quoi, Amilcar prenant la parole : « Ha, Madame, lui dit-il, que vous me faites un grand plaisir de demander pardon à Aronce d'avoir mis trop d'esprit dans votre billet. Il est certain qu'il n'en faut point trop avoir en billets, ni en lettres d'amour, et que c'est la raison qui fait qu'il est si difficile de trouver des lettres et des billets de cette nature qui soient tout à fait comme il faut, car il n'y faut point de grandes paroles, il ne faut pas aussi parler comme le peuple, il n'y faut ni trop d'art, ni trop de négligence, il n'y faut point de bel esprit. Il y faut pourtant de la galanterie et de la passion et il est enfin si difficile de bien écrire en amour, qu'il n'y a rien qui le soit davantage,

— Mais pour moi, dit Plotine, je ne comprends point qu'il doive y avoir plus de difficulté à écrire d'une chose que d'une autre, car enfin, je crois qu'en cas de

lettres, il ne faut simplement dire que ce que l'on pense. De sorte que quand on a de l'esprit et du jugement, on pense à peu près sur chaque chose ce qu'il est à propos de penser, et l'on écrit par conséquent, ce qu'il est à propos d'écrire. En effet, si j'écris pour une affaire importante, je n'irai pas écrire comme si je n'avais qu'un simple compliment à faire ; si je mande des nouvelles, je n'irai pas chercher des compliments ; si je fais une lettre d'amitié, je n'irai pas me mettre sur le haut style, et si je voulais écrire des lettres d'amour, je ne consulterais que mon cœur. C'est pourquoi je ne sais pas trop bien pourquoi vous mettez une si grande difficulté à écrire des lettres de cette nature,

— En vérité, dit Clélie, je tiens qu'il y en a beaucoup à bien écrire toutes sortes de lettres et qu'il y a peu de personnes qui le sachent bien,

— J'en tombe d'accord, reprit Amilcar, mais entre toutes les lettres, celles qu'on appelle des lettres d'amour sont les plus difficiles à faire, et celles aussi dont il y a le moins de gens qui puissent bien juger,

— Plotine en parle pourtant, reprit Clélie, comme si elle trouvait toutes sortes de lettres fort aisées à faire, cependant je crois comme je l'ai déjà dit, que c'est une des choses du monde où il faut je plus de jugement,

— Mais pour vous montrer que je m'y connais, répliqua Plotine, et que du moins je sais à peu près comment il faut que des lettres soient faites, n'est-il pas vrai qu'il faut que des lettres d'affaires soient précises, que le bon sens y ait plus de part que l'éloquence, qu'elles disent tout ce qu'il faut et rien au-delà, qu'on en doit bannir toutes les paroles superflues, et se contenter des nécessaires, et tâcher principalement à faire qu'il y ait de l'ordre et de la clarté. Il faut pourtant, ajouta-t-elle, qu'il y ait un certain caractère de civilité, qui met de la distinction entre les lettres d'affaires des honnêtes gens et celles de ceux qui ne le sont pas, et il faut enfin qu'on connaisse que la personne qui écrit entend bien ce qu'elle veut faire entendre aux autres car je ne sache rien de plus insupportable que d'écrire une lettre qui ait besoin d'explication, et qui embrouille les choses au lieu de les éclaircir.

— Il y a pourtant beaucoup de gens, répliqua Clélie, qui croient s'entendre et qui ne s'entendent point,

— Il n'en est pas de même de Plotine, reprit Amilcar, car je vous assure qu'elle entend fort bien ce qu'elle dit. C'est pourquoi elle me ferait un grand plaisir de m'apprendre comment elle croit qu'il faut faire des lettres de consolation, et comme il se présente assez souvent des occasions d'en écrire, j'en ferai cinq ou six suivant son conseil, que je garderai pour m'en servir quand j'en aurai à faire, car il est vrai qu'il n'y a rien de plus opposé à mon humeur que ces sortes de lettres. Aussi ai-je été tenté cent fois au lieu de m'affliger de cette sorte avec des affligés, de songer plutôt à les divertir qu'à les plaindre, et je sais si peu ce qu'il faut dire ou ne dire pas, que je ne puis jamais faire de lettre de cette nature sans l'écrire plus d'une fois, et sans faire même des ratures après les avoir mises au net. C'est pourquoi, la belle Plotine me ferait un grand plaisir de m'enseigner à en écrire.

— En vérité, répliqua Plotine, vous n'aurez pas grand peine si vous entrez bien dans mes sentiments, car je ne puis souffrir ces grandes lettres de consolation qui n'ont jamais nul effet, cependant on dirait à entendre parler certaines gens, qu'ils

prétendent que leurs lettres aient une force magique contre l'affliction, qu'en les lisant on doit ne sentir plus nul regret de ce qu'on a perdu. Je voudrais pourtant bien, ajouta-t-elle, qu'on se persuadât une fois pour toutes, qu'il n'appartient qu'au temps de consoler de semblables douleurs, et que ce n'est point à l'éloquence à s'en mêler. Et puis, à vous dire la vérité, combien veut-on consoler de personnes qui ne sont point trop affligées ? C'est pourquoi, je trouve que le mieux qu'on puisse faire en ces occasions, est de faire les lettres de consolation fort courtes, car pour en écrire de raisonnables, il ne faut simplement que témoigner à la personne à qui l'on écrit, la part qu'on prend à la douleur, sans aller faire de longues plaintes ou de grands éloges et sans employer toute la morale et toute l'éloquence inutilement.

— Il est vrai dit Amilcar, et vous avez tout à fait raison, car combien console-t-on de femmes de la mort de leurs maris bien qu'elles n'aient aucun besoin de consolation et combien console-t-on toutes sortes de gens avec qui il faudrait plutôt se réjouir pour s'accommoder aux sentiments secrets de leur cœur, puisqu'ils sont fort aises d'être héritiers de ceux de la mort de qui on les console ? C'est pourquoi aimable Plotine, ajouta Amilcar, je fais vœu de n'écrire jamais de lettres de consolation qui ne soient courtes, de laisser toute la morale et toute l'éloquence en paix en ces occasions, de ne faire plus de longues exagérations contre la cruauté de la mort comme font certaines gens, de ne faire aussi ni grands éloges, ni longs panégyriques, et enfin de me conformer tout à fait à vos sentiments. Je ne vous demande point, ajouta-t-il, comment il faut se réjouir avec les gens à qui il est arrivé quelque bonheur car pour cela je le sais admirablement et je vous offre dix ou douze commencements de lettres de cette nature, sans conter celles où l'on dit d'abord, « je prends part »... « je m'intéresse si fort »... et autres semblables choses trop vulgaires pour de beaux esprits. Mais vous me feriez un plaisir signalé si vous vouliez m'enseigner à bien faire de ces lettres de recommandation qu'on baille ouvertes à ceux pour qui on parle, et surtout, de m'apprendre bien précisément comment il faut faire connaître à ceux à qui on écrit, si l'on veut qu'ils fassent exactement ce qu'on leur dit, ou si l'on ne s'en soucie guère, car quand je suis à Carthage je suis accablé de ces sortes de choses.

— Pour moi, dit Plotine, quand je recommande une affaire pour des gens que je n'aime pas trop, je fais une lettre courte et sèche. Il y a pourtant de la civilité, et le mot de « prière » s'y trouve, mais il s'y trouve sans être appuyé de rien. Au contraire, lorsque je veux prier efficacement, je dis premièrement que la prière que je fais est juste, je dis du bien de la personne pour qui je sollicite, je témoigne avoir de l'amitié pour elle, je me charge de l'obligation qu'elle aura si on la protège, j'engage même, par un sentiment de gloire, la personne à qui j'écris à lui rendre office et pour plus grande sûreté, je lui écris par une autre voie pour dire que j'avoue tout ce que j'ai déjà écrit.

— En mon particulier, dit Clélie, je voudrais bien que vous m'apprissiez comment il faut écrire à certaines personnes avec qui la seule bienséance vous engage d'avoir quelque commerce, et que vous n'estimez pas assez pour leur donner votre amitié, ni pour prendre plaisir à les divertir.

— Premièrement reprit Plotine, je veux qu'on leur écrive le moins qu'on peut car je ne puis souffrir ces gens qui écrivent seulement pour écrire, qui s'engagent volontairement sans aucune nécessité à recevoir cent lettres de personnes dont ils ne se soucient point, et qui aiment en général à en recevoir et à en écrire, sans aucun choix. Et en second lieu, je veux que lorsqu'on est contraint d'écrire de la sorte que vous l'entendez, qu'on ne mette dans ces lettres ni grand esprit, ni grande amitié car on se fait assurément tort, quand on écrit une fort belle et fort obligeante lettre à une personne d'un fort médiocre mérite, c'est pourquoi il faut avoir d'une espèce de civilité tiède qu'on trouve quand on la cherche afin de s'en servir pour ces gens qu'on n'estime guère et qu'on n'aime point, lorsque quelques raisons de société nous engagent à leur écrire, et il faut proprement en ces rencontres faire de ces lettres qu'on appelle des lettres de compliment, qui n'ont rien de particulier, rien de bien, ni rien de mal, qui ont quelques paroles et peu de sens, qui n'engagent à rien, ni les personnes qui les écrivent ni celles à qui on les écrit, et qui ont un certain caractère si universel, qu'elles conviennent presque à toutes sortes de gens sans convenir particulièrement à personne,

— En vérité, reprit Clélie, le jugement est bon à tout, car par exemple on dirait qu'il n'y a rien plus aisé que d'écrire des nouvelles, cependant, il ne laisse pas d'y avoir des personnes qui en écrivent bizarrement,

— Ce sont de ces gens, reprit Amilcar, qui en écrivent bien souvent sans en savoir, qui croient tout ce qu'on leur dit ; qui l'écrivent sans ordre et sans agrément, qui s'amusent à mander des choses dont on ne se soucie point ; ou peu agréables d'elles-mêmes, ou qui n'ont quelquefois plus la grâce de la nouveauté. Cependant il est certain qu'il n'est pas encore si nécessaire à une femme d'être jeune pour être belle, qu'à une nouvelle d'être nouvelle pour être agréable, et qu'il n'y a rien de plus importun que de recevoir une longue relation d'une vieille aventure.

— Il est pourtant vrai, reprit Clélie, qu'il y a certains évènements funestes qu'on s'avise de temps en temps de renouveler et qui courent le monde comme s'ils venaient d'arriver, ce qui est assurément assez incommode pour ceux qui les savent quand on les leur écrit. Mais à mon avis, lorsqu'on fait de ces lettres où l'on raconte les choses qui arrivent, il faut bien songer quelles sortes de nouvelles plaisent aux personnes à qui l'on écrit, car je suis assurée qu'il y a des gens qui n'aiment que ces nouvelles universelles, dont la renommée se charge ordinairement, et qui ne veulent que des batailles gagnées ou perdues, des sièges de villes, des embrasements, des inondations de fleuves, des soulèvements de peuples et autres semblables choses. Qu'il y en a aussi, qui ne se soucient guère de ce qui se passe par tout le monde, pourvu qu'ils sachent seulement ce qui se passe en leur quartier. C'est pourquoi il faut bien connaître l'humeur des gens à qui l'on écrit quand on se mêle de leur mander des nouvelles,

— Vous avez raison Madame, reprit Amilcar, mais ce que je voudrais principalement que la belle Plotine nous dise puisqu'elle semble s'y être engagée, serait dans quelles lettres il est donc permis de montrer tout son esprit, de quelle façon il lui faut montrer ?

— Vous le savez sans doute mieux que moi, répliqua-t-elle, mais pour vous faire voir que je suis capable de connaître la beauté de vos lettres galantes si vous m'en écrivez jamais, je vous déclare que ce sont les seules où je me connais, et que pour ces lettres qu'on appelle des lettres sérieuses, je n'y entends rien.

— Pour celles-là, reprit Amilcar, il est sans doute permis de se servir d'un style plus élevé. Car par exemple, si Valerius ou Lucretius écrivaient à Tarquin sur quelque matière importante, ou que des gens savants eussent un commerce de lettres ensemble, ils pourraient se servir à propos et de l'histoire et de la morale, de la politique, et presque de toute la force de l'éloquence,

— Quoiqu'il en soit dit Plotine, je n'y entends rien. Mais pour les lettres galantes, je les connais admirablement. C'est proprement en celles-là où l'esprit doit avoir toute son étendue, où l'imagination a la liberté de se jouer, et où le jugement ne paraît pas si sévère qu'on ne puisse quelquefois mêler d'agréables folies parmi des choses plus sérieuses. On y peut donc railler ingénieusement, les louanges et les flatteries y trouvent agréablement leur place, on y parle quelquefois d'amitié comme si on parlait d'amour, on y cherche la nouveauté, on y peut même dire d'innocents mensonges, on fait des nouvelles quand on n'en sait pas, on passe d'une chose à une autre sans aucune contrainte, et ces sortes de lettres étant à proprement parler une conversation de personnes absentes, il se faut bien garder d'y mettre d'une certaine espèce de bel esprit qui a un caractère contraint, qui sent les livres et l'étude, et qui est bien éloigné de la galanterie qu'on peut nommer l'âme de ces sortes de lettres. Il faut donc que le style en soit aisé, naturel, et noble tout ensemble, et il ne faut pourtant pas laisser d'y pratiquer un certain art qui fait qu'il n'est presque rien qu'on ne puisse faire entrer à propos dans les lettres de cette nature, et que depuis le proverbe le plus populaire, jusqu'aux vers de la sibylle, tout peut servir à un esprit adroit. Mais il se faut bien garder en ces occasions d'employer cette grande éloquence qui est particulièrement propre aux harangues, et il en faut employer une autre qui quelquefois, avec moins de bruit, fait un plus agréable effet principalement parmi les femmes, car en un mot, l'art de bien dire des bagatelles n'est pas su de toutes sortes de gens,

— Je vous en assure, reprit Amilcar, et je puis même vous rassurer encore qu'il n'appartient pas à toutes sortes de gens de le vouloir savoir. Mais aimable Plotine, faites-nous la grâce tout entière et dites-nous bien précisément comment vous voudriez que fussent des lettres d'amour.

— Comme je n'en ai jamais écrit et même jamais reçu, répondit-elle, je ne sais pas trop bien ce que je dois dire. Cependant je me sens aujourd'hui en humeur de parler, et je ne vous refuserai pas. D'abord, je vous dirai qu'à mon avis il y a beaucoup plus de belles lettres d'amour qu'on ne pense.

— Je le crois aussi bien que vous, reprit Amilcar, mais il ne faut pas s'étonner si les lettres très galantes font un grand bruit, et si les lettres d'amour en font peu car on n'écrit les premières que pour être vues de tout le monde, et on écrit les autres que pour les cacher. Ceux qui reçoivent une belle lettre d'amitié se font honneur en la montrant et ceux qui reçoivent une si belle lettre d'amour, se feraient honte en la publiant. Ainsi, il ne faut pas trouver étrange si l'on en voit si peu de bonnes de cette dernière sorte. Joint qu'à parler véritablement, comme il

y a bien un plus grand nombre de gens qui ont infiniment de l'esprit qu'il n'y en a qui aient infiniment de l'amour, il ne faut pas encore s'étonner s'il y a moins de belles lettres de cette nature que de toute autre espèce, puisqu'il est constamment vrai que pour écrire précisément comme il faut de ces sortes de choses, il faut aimer fortement et être capable d'une certaine délicatesse de cœur et d'esprit, qui fait tout l'agrément de l'amour, soit en conversation, soit en lettres,

— Mais, reprit Clélie, n'avez-vous pas dit tantôt qu'il ne faut pas employer trop d'esprit en ces occasions ?

— Je l'avoue, reprit Plotine, mais pensez-vous qu'il n'en faille pas quelquefois avoir beaucoup pour n'en montrer guère ? Ainsi on peut dire qu'encore que les lettres d'amour n'aient pas besoin de ce feu d'esprit qui doit briller dans les lettres galantes, il faut pourtant qu'il y ait quelque autre chose qui leur tienne lieu de cela et que le feu de l'amour occupe la place de ce feu d'esprit dont je parle. C'est pourquoi, je trouve que le véritable caractère des lettres d'amour, doit-être tendre et passionné et que ce qu'il y a de galant, de spirituel et même d'enjoué dans ces sortes de lettres, doit pourtant toujours tenir de la passion et du respect. Il faut que les expressions en soient plus fortes et plus touchantes, et il y faut toujours dire des choses qui aillent au cœur parmi celles qui divertissent l'esprit. Il faut même si je ne me trompe, qu'il y ait souvent un peu d'inquiétude car ces lettres de félicité ne sont nullement bien en amour. Ce n'est pas qu'on n'y puisse avoir de la joie, mais après tout, il ne faut jamais que ce soit une joie tranquille et quand même on n'aurait point de sujet de se plaindre, il s'en faudrait faire pour son plaisir,

— Vous dites cela si admirablement, reprit Amilcar, que quand vous n'auriez fait autre chose toute votre vie que d'avoir de l'amour, vous n'en parleriez pas mieux,

— Si je n'en ai eu, répliqua-t-elle en souriant, j'ai des amies qui en ont eu pour moi et qui m'ont appris à en parler. Mais enfin, il faut qu'une lettre d'amour ait plus de sentiments que d'esprit, que le style en soit naturel, respectueux et passionné, et je soutiens même, qu'il n'y a rien de plus propre à faire qu'une lettre de cette nature ne touche point, que de la faire trop belle. Aussi est-ce pour cela qu'il y a si peu de gens qui puissent bien juger des lettres d'amour, car pour en être juge équitable, il faut se mettre à la place de ceux qui aiment, il faut comprendre que c'est leur cœur qui parle, il faut entendre cent petites choses que ceux qui s'écrivent entendent bien et que les autres n'entendent point, et il faut enfin savoir faire une distinction fort délicate de la galanterie des lettres d'amitié, avec la galanterie des lettres d'amour. Au reste, ajouta-t-elle, j'ai ouï-dire à un fort honnête homme, que pour l'ordinaire, les femmes écrivent mieux des billets d'amour que les hommes, et pour moi, je pense qu'il avait raison. Car lorsqu'un amant a résolu d'écrire tout à fait ouvertement de sa passion, il n'y a plus du tout d'art à dire toujours « je meurs d'amour » mais pour une femme, comme elle n'avoue jamais si précisément d'en avoir et qu'elle en fait un plus grand mystère, cette amour qu'on ne fait qu'entrevoir plaît davantage que celle qui se montre sans façon,

— Mais à ce que je vois, dit Clélie, il faut que les lettres d'amour d'un amant et d'une amante soient différentes ?

— N'en doutez nullement, reprit Plotine, car il faut que l'amour et le respect l'emportent dans les lettres d'un amant, et que la modestie et la crainte se mêlent à la tendresse de celles d'une amante,

— Mais aimable Plotine, reprit Amilcar, puisque vous en savez tant, dites-moi encore s'il est permis de faire de longues lettres amoureuses, car j'ai un ami qui dit qu'il faut toujours que les billets d'amour soient courts !

— À parler de toutes sortes de billets en général, reprit Plotine, je pense qu'il est bon qu'ils ne soient pas excessivement longs, mais ce serait une plaisante chose si l'on trouvait mauvais que deux personnes qui s'aiment infiniment, qui ne se parlent guère avec liberté et qui ont mille petits chagrins à se faire entendre, ne pussent s'écrire ce qu'ils ne se peuvent dire et que l'amour qui est une passion d'exagération qui agrandit toutes choses, n'eût pas le privilège de pouvoir quelquefois faire écrire de longues lettres. Car le moyen d'enfermer beaucoup de passion en peu de paroles ? Le moyen de mettre beaucoup de jalousie dans un petit billet et de faire passer tous les sentiments d'un cœur amoureux dans un autre avec trois ou quatre mots seulement ? Pour ceux qui écrivent des billets galants, ajouta-t-elle, il leur est aisé d'en faire de courts, où il y ait pourtant beaucoup d'esprit, parce qu'ayant leur raison toute libre ils choisissent les choses qu'ils disent, et ils rejettent les pensées qui ne leur plaisent pas. Mais pour un pauvre amant dont la raison est troublée, il ne choisit rien. Il dit tout ce qui lui vient à la fantaisie et ne doit même rien choisir, car en cas d'amour on n'en saurait jamais trop dire et on ne croit jamais en avoir assez dit. Ainsi, je soutiens qu'il n'est point défendu de faire de longs billets pourvu qu'ils aient partout le caractère que l'amour leur doit donner et qu'à parler sincèrement, rien ne mérite plus de louanges qu'une belle lettre d'amour car enfin malgré ce que j'ai dit tantôt, je crois que quand on en écrit on a l'esprit si occupé et si partagé, qu'il est beaucoup plus difficile d'écrire bien qu'en toute autre occasion. Ce n'est pas, comme je l'ai dit, que ce ne doive être le cœur qui s'en mêle, mais c'est que quelquefois, le cœur est si troublé qu'il ne sait pas trop bien ce qu'il sent,

— Mais de grâce, dit Amilcar, qui sont ces amies qui vous ont si bien appris à parler d'amour ?

— Elle a été confidente d'une passion si galante, reprit Clélie, que si vous saviez tout ce qu'elle sait vous ne vous étonneriez pas de l'entendre parler comme elle parle.

— Il ne tiendra qu'à elle, répliqua Amilcar, car j'aurais le plus grand plaisir du monde à lui entendre raconter une aventure amoureuse, aussi bien, ajouta-t-il, ne me pourriez-vous chasser quand vous le voudriez car le capitaine de vos gardes est sorti quand je suis entré, et vous savez que l'on n'ouvre point la porte de votre appartement qu'il n'y soit. Il m'a dit même qu'il ne reviendrait pas sitôt, et vous aurez tout le loisir que vous pourriez souhaiter.

— Mais quelle apparence y a-t-il, répliqua Plotine, que je vous aille raconter l'aventure d'une de mes amies sans nécessité ?

— Comment, reprit Amilcar, car croyez-vous qu'il ne vous soit pas nécessaire de me faire savoir en quelle école vous avez si bien appris à parler d'amour ? En véri-

té si vous ne le faites, vous me persuaderez que vous avez eu, pour le moins, trois ou quatre amours en votre vie,

— Si cela est ainsi, reprit cette aimable fille, j'aime donc mieux vous raconter les aventures de Cefonie. Aussi bien avais-je promis à Clélie de les lui dire aujourd'hui. Ce n'est pas qu'elle ne sache en général une partie de ce qui est arrivé à cette aimable femme, mais comme elle en veut savoir le détail, je veux bien vous le dire à condition que si vous pouvez faire qu'on la délivre aussi bien que nous, vous le ferez,

— Ha ! Plotine, reprit Amilcar, si la belle Clélie le veut, je vais avoir un fort grand plaisir, car je ne sache rien de plus doux que d'apprendre qu'une de ces personnes qui ont l'esprit grand et un peu sérieux, aient de l'amour. C'est pourquoi je vous promets de faire tout ce qui me fera possible afin que Tullie fasse délivrer toutes les captives, et je lui dirai même pour l'y porter, que cela irritera moins Tarquin, que si elle ne délivrait que Clélie. »

Alors Plotine croyant, après ce que lui disait Amilcar, qu'il s'emploierait encore plus volontiers pour Cefonie s'il savait tout ce qui lui était arrivé, commença de parler en ces termes dès que Clélie eut joint ses prières à celles de cet agréable Africain.

HISTOIRE DE CEFONIE

« Puisque vous me l'ordonnez, belle et généreuse Clélie, je veux bien vous raconter les aventures de cette aimable femme qui a eu le bonheur de toucher votre inclination, et je veux bien encore qu'Amilcar ait le plaisir de les entendre. Mais il faut pourtant qu'il endure, tout savant qu'il est, que je lui apprenne diverses choses de notre ville et particulièrement de son origine, qu'un Africain ne peut vraisemblablement savoir, afin qu'il ne s'étonne pas de trouver tant de marques de magnificence parmi les Rutules, et même, tant de galanterie et tant d'esprit. Car à vous dire la vérité, la naissance d'Ardée est plus noble que celle de Rome, et l'on ne nous peut reprocher comme on le reproche aux Romains, que nos pères ont été des criminels et des bannis. Et enfin, les Rutules sont mis au rang des plus anciens peuples de toute l'Italie, et Ardée qui est la capitale de leur pays, fut bâtie par la belle et fameuse Danaé, fille d'Acrise et mère de Persée, dont l'histoire est si célèbre que je ne crois pas nécessaire de la raconter.

— Vous avez raison, interrompit Amilcar en souriant, car tout Africain que je suis et tout ignorant que vous me croyez, je sais que Jupiter devint amoureux de Danaé, qu'il se trouva aussi bien d'avoir inventé cette précieuse pluie d'or que de s'être fait taureau pour enlever la belle Europe, ou que de s'être déguisé en cygne pour la mère de Castor et de Pollux. Je sais encore que le père de Danaé apprenant que sa fille était prête d'accoucher malgré tous les soins qu'il avait apportés à la faire garder dans une tour pour éviter l'effet d'un oracle qui le menaçait de perdre la vie par les mains d'un fils de cette princesse, fit enfermer cette belle personne dans un cercueil de cèdre qu'il fit jeter dans la mer, et que les dieux pre-

nant soin de sa conservation firent que les vagues la jetèrent aux côtes d'Italie. Je sais de plus, qu'étant trouvée par un pêcheur à qui elle parut d'une beauté admirable, il fut la présenter au prince dont il était sujet qui en devint si amoureux qu'il l'épousa. Je sais même qu'on dit, quoique cela soit un peu difficile à croire, que Danaé, toute enfermée qu'elle était dans ce cercueil qui flottait sur la mer, accoucha heureusement du jeune Persée, et que le pêcheur donna la mère et l'enfant au prince dont je viens de vous parler.

— Ha, Amilcar, reprit agréablement Plotine, vous en savez trop et il ne s'en faut guère que je ne crois que vous savez tout ce que j'ai à vous dire ! Je pense pourtant que vous ne savez pas qu'il y en a qui disent que ce ne fut pas Danaé qui fonda Ardée, mais que ce fut un fils d'Ulysse et de Circé. Mais cela n'est pas véritable et n'a autre fondement, si ce n'est que comme Ulysse était fort éloquent et Circé très savante en la connaissance de toutes les vertus des herbes, on parle mieux à Ardée qu'en beaucoup d'autres villes et on y a même plus de connaissance qu'ailleurs des qualités des plantes. Mais il demeure pour constant que ce fut la belle Danaé qui bâtie notre ville car comme malgré son embrasement il y est demeuré divers temples magnifiques, on y voit l'histoire de Danaé représentée dans des tableaux admirables, quoiqu'ils soient faits devant la fondation de Rome. On la voit aussi dans un superbe palais, de la main d'un peintre fameux appelé Cleophante, qui suivit Demarate de Corinthe, père du premier des Tarquin, quand il vint en Italie pour fuir la persécution de Cypsèle qui régnait alors en son pays. De sorte que personne ne met la chose en doute, et pour marque de cela, il y a cent particularités qui confirment cette vérité car nous avons des femmes qui portent le nom de Danaé, celui de Persandre qui est assez ordinaire semble être venu de celui de Persée et on montre un cercueil de cèdre que l'on dit être le même dans lequel Danaé aborda en Italie, et qui fût conservé par merveille lorsque notre ville fût brûlée. Même en mémoire de cette Pluie d'or dont vous avez parlé, on célèbre une fête à Ardée en laquelle tous les amants sont obligés de faire une libéralité à leur maîtresse où il y ait quelque chose d'or car, il s'est coulé une superstition qui fait croire à beaucoup de gens qu'un amant ne peut jamais être fidèlement aimé à Ardée, s'il ne trouve invention de faire recevoir à sa maîtresse quelque chose où il y ait de ce métal. Mais, si les hommes font ce qu'ils peuvent pour cela, les femmes au contraire, excepté le jour de la fête dont je viens de parler, mettent leur honneur à n'accepter rien où il y ait de l'or, si ce n'est qu'on les y force par quelque ingénieuse tromperie. Si bien que cela donne lieu à cent galantes aventures. Mais enfin, pour ne vous amuser pas plus longtemps en choses inutiles, il suffit que vous sachiez que les arts, la magnificence et la politesse, se trouvent plus à Ardée qu'à Rome toute célèbre qu'elle est. La poésie même y est plus connue et l'on voit en divers temples des inscriptions en vers à la louange de diverses personnes. On en voit même une dans le temple de Junon, qui est fort belle et fort ingénieuse, quoiqu'elle ne soit que pour louer un fameux peintre d'Étolie, qui acquit par son art et par la connaissance qu'il avait de toutes les sciences, le droit de bourgeoisie dans notre ville. Ardée étant donc plus polie que le nom des Rutules ne semble le devoir faire penser, ne vous étonnez pas de ce que je m'en vais vous dire, et ne m'accusez point de trop flatter ma patrie.

Mais après vous avoir parlé d'Ardée il faut que je vous parle de Cefonie. Pour sa personne je ne vous en dirai rien car vous savez qu'elle plaît infiniment, qu'elle a l'air de la beauté, qu'elle a bonne mine et bonne grâce, qu'elle a la taille belle, les yeux beaux et l'air fort libre et fort modeste. Vous savez même qu'elle a infiniment de l'esprit, qu'elle a l'humeur douce, égale et la conversation très charmante, et qu'il n'y a pas en toute la Terre une femme qui ait le cœur plus droit, ni plus noble, ni les inclinations plus généreuses. Comme elle est de la première qualité dans notre ville, elle fut élevée très soigneusement. Elle perdit pourtant son père qu'elle était encore fort jeune, mais sa mère qui s'appelle Ersilia, n'oublia rien de ce qu'elle crût qui la devait rendre aimable et vécût d'une manière si obligeante avec elle dès qu'elle eût de la raison, qu'elle semblait plutôt agir avec sa fille comme sa sœur que comme sa mère, et lui donner plutôt des conseils que lui faire des commandements. Il est vrai que Cefonie n'en abusait pas et que plus Ersilia avait d'indulgence pour elle, plus elle avait de respect et d'obéissance. Ainsi, on pouvait dire que la mère était maîtresse absolue de la fille, et que la fille l'était aussi de la mère car on ne remarquait jamais nulle contestation entre elles. Cefonie ayant donc beaucoup de beauté, beaucoup d'esprit, beaucoup de bonté, et même beaucoup de bien, il n'est pas fort étrange si elle eut beaucoup d'amants. Pour moi, quoique j'eusse deux ans de moins qu'elle et que j'aie toujours été beaucoup plus enjouée qu'elle ne l'est, j'ai pourtant toujours été sa première amie, car j'ose nuancer hardiment que parmi toutes les sérieuses qui sont au monde, il n'y a pas une amie plus secrète et plus fidèle que moi. Joint qu'il se rencontrait que la maison de Cefonie et celle où je demeurais se touchaient, et que sa mère et la mienne étaient alliées. C'est pourquoi nous étions presque toujours ensemble et nos plaisirs étaient si mêlés que nous n'en avions point quand nous n'étions pas en même lieu. Nous avions bien encore quelques autres amies mais à vous dire la vérité, il y avait une grande inégalité entre les sentiments d'amitié que nous avions pour elles, et ceux que nous avions l'une pour l'autre. Il y avait toutefois beaucoup de différence entre l'humeur de Cefonie et la mienne, mais cette différence ne faisait dans notre cœur que ce que fait la diversité dans la musique quand elle est bien entendue, car mon enjouement divertissait Cefonie et sa douceur, sa complaisance et son esprit me charmaient. Elle a même une certaine langueur mélancolique qui me plaisait extrêmement et nous étions enfin si unies, que nous n'avions jamais rien à démêler ensemble. Ce n'est pas que nous fussions toujours de même avis, mais quand nous étions opposées nous disputions sans aigreur. Dès que nous connaissions la raison nous nous y rendions, et lors même que nous demeurions chacune dans nos sentiments, nous y demeurions sans colère et sans nulle marque d'opiniâtreté chagrine. Aussi notre amitié faisait-elle un si grand bruit dans notre ville, que l'on nous appelait souvent « les deux amies », quand on voulait parler de nous sans nous nommer. Cependant, comme Cefonie n'avait pas grande inclination pour le mariage et que celle que j'ai toujours eue pour la liberté ne l'obligeait pas à changer d'avis, elle rejeta diverses propositions qu'on lui fit quoiqu'elles lui fussent avantageuses, de sorte qu'elle pouvait bien avoir dix-huit ans, qu'elle n'avait encore senti dans son cœur nulle disposition à faire un choix parmi ceux qui la servaient. Elle n'était sans doute pas marrie d'être plus estimée que toutes les autres filles d'Ar-

dée, par tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens en notre ville, mais elle croyait qu'il était si difficile de trouver un homme qui sût bien aimer, et elle croyait si fortement que c'était s'exposer à un grand malheur d'en épouser un dont on ne fût pas aimée parfaitement, qu'elle eût volontiers souhaité qu'Ersilia eût pu consentir qu'elle ne se mariât jamais. Car quand elle se mettait à exagérer la répugnance qu'elle aurait à épouser un homme dont elle ne croirait pas être aimée, elle disait les choses du monde les plus plaisantes, quoiqu'elle soit assez sérieuse. Mais, lui disais-je un jour qu'il y avait une fort grande compagnie chez elle et que tout le monde lui faisait la guerre d'être un peu trop difficile et trop délicate en ces sortes de choses, de l'humeur dont je vous connais, il serait assez malaisé de vous persuader qu'on vous aimât parfaitement, car encore que vous soyez la sincérité même, je vous ai ouï dire qu'en matière d'amour vous vous défiez de tout.

— Vous me l'avez sans doute entendu dire, reprit-elle, et il ne tiendra qu'à vous que vous ne l'entendiez encore car il ne se trouve pas seulement des amants qui en disent plus qu'ils n'en sentent, il se trouve encore des gens qui ne sentent rien, qu'ils ne laissent pas de dire qu'ils souffrent des maux incroyables. Il se trouve même des menteurs qui ne pensent pas mentir et qui parce qu'ils ne connaissent pas bien ce que c'est que l'amour, pensent qu'ils sont amoureux lorsqu'ils n'ont tout au plus qu'une simple disposition à l'être.

— Ainsi donc, reprit un fort honnête homme qui s'appelle Persandre, ce ne serait pas assez à un homme qui aurait de l'amour pour vous que de se contenter de vous servir comme une autre, et il faudrait qu'il inventât quelque nouvelle manière de vous prouver son amour ?

— Il est vrai, répliqua-t-elle, que je ne suis pas de facile croyance et que pour faire un grand effet sur mon esprit, il faudrait qu'il y eut quelque chose d'extraordinaire principalement en la naissance de l'affection qu'on aurait pour moi, afin que je ne pusse douter de la conquête que j'aurais faite,

— Mais, lui dit alors un autre homme de grand mérite appelé Turnus, encore voudrais-je bien savoir ce que vous imaginez qu'il faudrait faire pour vous ôter tout sujet de douter du pouvoir de vos charmes ?

— Comme je n'ai jamais examiné mes sentiments si exactement sur une chose où je n'ai point d'intérêt, reprit-elle, je ne sais pas trop bien que vous répondre, mais après tout, je crois que ce qui m'assurerait le plus de l'affection d'un homme, serait de voir que celle qu'il aurait pour moi forcerait quelque inclination naturelle qu'il aurait, et qu'il aurait fortement. Car si par exemple j'obligeais un ambitieux à renoncer à son ambition pour l'amour de moi, si je faisais qu'un avare devint libéral, si je forçais un homme colère à surmonter cette passion-là dans son âme parce que je la condamnerais, si un inconstant devenait constant pour l'amour de moi seulement, ou si un amant opiniâtre quittait quelque autre maîtresse pour me servir, je croirais en effet pouvoir croire que je régnerais dans le cœur de ceux qui feraient ces sortes de choses à ma considération et à n'en mentir pas, je ne crois pas que celles qui font des conquêtes en doivent user comme les conquérants ordinaires, qui pour n'irriter pas leurs nouveaux sujets ne changent rien aux lois des pays qu'ils ont conquis. Au contraire, je tiens que c'est à celles qui ont conquis un cœur à y établir des lois à leur fantaisie, et que la plus

noble marque de l'autorité d'une maîtresse est de changer l'ordre de tout ce qui reconnaît sa puissance. C'est pourquoi, si j'avais fait d'un amant fidèle un inconstant, ou d'un inconstant un amant fidèle, je me tiendrais plus assurée du pouvoir que j'aurais que ne le feraient pas toutes les marques ordinaires que les hommes donnent de leur passion. »

Cefonie n'eut pas plutôt dit cela que Turnus en sourit, et que Persandre en changea de couleur, comme s'ils eussent eu un intérêt caché à ce que disait cette belle fille. Et en effet, il faut que vous sachiez que Turnus était naturellement inconstant et que Persandre aimait sans être aimé et servait, il y avait déjà assez longtemps, une personne de notre ville qui n'était assurément pas digne de l'amour d'un si honnête homme. De sorte qu'ayant été tous deux touchés de ce qu'avait dit Cefonie, ils avaient senti dans leur cœur une légère agitation car ils estimaient infiniment cette charmante personne. Cependant, quand elle avait parlé ainsi elle n'avait pas songé à eux, et elle avait seulement pensé à dire une chose qui lui avait paru singulière. En effet, ce qu'elle avait dit sur le sujet de la conversation de ce jour-là tout le monde voulant examiner à qui une femme aurait plus d'obligation ou à un inconstant qui deviendrait fidèle en l'aimant ou à un amant fidèle qui deviendrait inconstant pour sa première maîtresse parce qu'il y serait forcé par les charmes qu'il trouverait en la seconde, je ne vous redirai pourtant pas cette conversation parce que j'en ai une autre à vous redire dans la suite de mon discours, qui m'obligerait à vous raconter deux fois la même chose. Mais il faut que vous sachiez un peu plus précisément que Persandre et Turnus étaient de la première qualité dans Ardée, qu'ils étaient tous deux de bonne mine, et qu'ils avaient tous deux infiniment de l'esprit et de la vertu. Il est vrai que c'étaient des esprits assez différents, car Persandre a la conversation plus divertissante, plus libre, plus universelle et plus propre à toutes ces petites choses qui font les grandes affaires de l'amour. Turnus avait pourtant l'humeur plus égale, il était doux et complaisant, et si l'amour de l'oisiveté n'eût pas disputé l'empire de son cœur à l'amour de la gloire et à l'amour de ses maîtresses, il eut été un des plus agréables amants du monde car il avait quelque chose de galant, de délicat et d'affectueux, qui plaisait beaucoup, et même malgré son humeur oisive, quelque impétuosité d'esprit qui lui était favorable à persuader qu'il avait de l'amour. Mais pour Persandre, il agissait plus finement et plus ingénieusement, et l'on peut dire de ces deux conquérants que l'un était plus propre à gagner des batailles et l'autre à faire des sièges considérables.

Turnus avait alors plusieurs desseins au lieu d'un, et il y avait assurément trois personnes fort aimables à Ardée, dont on peut dire qu'il eût pu être aimé s'il se fût résolu à n'en aimer qu'une et à l'aimer fortement. Quant à Persandre, il n'avait qu'une passion, mais comme le l'ai déjà dit, l'amour l'avait préoccupé et tout honnête homme qu'il est il faut avouer que celle à qui il avait alors donné son cœur ne le méritait pas. Aussi en avait-elle si peu connu le prix, qu'elle ne l'avait pas accepté. Au contraire, elle avait fait mille rudesses grossières à Persandre qui commençaient de dissiper son aveuglement, lorsque Cefonie tint sans y penser ce discours que je vous ai rapporté qui convenait et à lui et à Turnus s'ils eussent voulu commencer de l'aimer. Car s'il vous en souvient, je vous ai dit que Cefonie disait qu'elle se tiendrait assurée de l'affection d'un infidèle s'il devenait

constant à sa considération et de celle d'un amant fidèle, s'il devenait inconstant à son avantage. Ce qu'il y eut de particulier en cette rencontre fut que Persandre et Turnus qui étaient amis, se firent l'un à l'autre l'application de ce que Cefonie avait dit, quoiqu'ils connurent bien qu'elle avait parlé ainsi sans penser à eux. Aussi, ne se firent-ils pas cette application sérieusement. Mais comme ils s'en allèrent ensemble, et qu'ils se trouvèrent tous deux également charmés de l'esprit de Cefonie et de sa beauté, ils se mirent à la louer et à dire cent choses qui lui étaient avantageuses. Après quoi, Persandre dit à Turnus que puisque Cefonie lui plaisait si fort, il devait entreprendre de la servir et cesser d'être irrésolu en amour comme il l'avait été toute sa vie, « Car enfin, lui dit-il, tant que vous irez de belle en belle comme vous faites, vous ne gagnerez pas grand-chose. C'est pourquoi, puisque toutes celles qui ont quelque indulgence pour vous ne vous plaisent pas assez pour vous engager fortement et que Cefonie vous plaît aujourd'hui plus que toutes les autres personnes de votre connaissance, je vous conseillerais volontiers de lui sacrifier toutes vos maîtresses.

— Je vous assure, reprit-il, que si je pensais que ce sacrifice lui fut agréable, je lui offrirais de fort bon cœur, mais comme vous savez, ce n'est pas assez que les victimes soient telles qu'il les faut pour plaire aux dieux, il faut encore que ceux qui les offrent plaisent eux-mêmes. C'est pourquoi, poursuivit-il, comme je suis assuré que vous plaisez plus que moi à Cefonie, je vous conseillerais d'entreprendre cette aventure, car si elle a dit qu'elle se tiendrait assurée de l'affection d'un infidèle qui deviendrait constant pour elle, elle a dit aussi qu'elle se tiendrait assurée de l'amour d'un infidèle qui deviendrait inconstant à sa considération. Si vous m'en croyez donc, vous laisserez votre ancienne maîtresse et vous choisirez celle-là, car à n'en mentir pas, il vous sera encore plus avantageux qu'à moi de changer de sentiments. En effet, il faut que vous tombiez d'accord qu'il y a trois personnes fort aimables dont je ne serais pas haï si je les pouvais bien aimer, et qui du moins, me divertissent assez quoiqu'il n'y ait entre nous, qu'un certain enjouement de galanterie qui peut devenir quelque chose si l'on veut, et peut aussi n'être presque rien si l'on ne le veut pas. Mais pour vous, sans être aimé, vous aimez une personne qui ne paraît aimable qu'à vous seul et vous mettez vos amis dans la nécessité de souhaiter que cette fille ne vous soit jamais favorable, car si vous guérissiez de votre amour par le mariage, vous seriez le plus malheureux de tous les hommes de ne vous trouver qu'une sotte femme, après avoir cru avoir une agréable maîtresse. C'est pourquoi si vous suivez mon conseil, vous vous en désabuserez dès aujourd'hui, et vous commencerez d'aimer Cefonie avec la certitude d'être loué de tout le monde. Par ce moyen vous vous déferez d'une erreur qui ne peut être excusable, quelque force qu'on attribue à l'amour. Vous changerez par raison et quand même vous ne devriez pas être aimé, vous serez toujours en meilleur état que vous n'êtes, puisqu'enfin il vaut mieux être maltraité d'une personne de mérite, que d'une autre qui n'en a point.

— Je confesse, reprit Persandre, que malgré ma passion j'ai toujours connu que la personne que j'aime inutilement depuis tant de temps avait des défauts, et que même elle déplaisait à toutes les personnes raisonnables. Mais si je lui fais grâce, les autres lui font injustice, puisqu'il est vrai qu'elle a d'assez bonnes qualités et que…

— Pour de bonnes qualités, interrompit Turnus, je n'en sais rien, mais pour d'agréables, je vous réponds qu'elle n'en a aucune ! Elle a l'esprit mal tourné, elle a mauvais air et mauvaise grâce, elle ne sait nullement le monde, elle prend toujours les choses d'un mauvais côté, elle loue quelquefois ce qu'il faut blâmer et blâme ce qu'il faut louer. Rien ne l'oblige, elle se fâche mal à propos, et elle ne connaît point la grandeur de votre esprit, ni celle de votre affection. Prenez donc l'occasion que la Fortune vous envoie, sacrifiez de bon cœur cette misérable victime ! Car pour moi, je crois que quand le sacrificateur plaît, on ne regarde pas de si près à ce qu'il offre joint que, qui donne tout ce qu'il a, donne assez.

— Il faut sans doute, reprit Persandre en rougissant de confusion, que vous soyez bien assuré de mon amitié de me parler de ma maîtresse comme vous faites !

— Je le suis si fort de la vérité de ce que je dis, reprit Turnus, que je ne crains pas trop votre colère. Ce n'est pas que je ne sache bien que vous ne voyiez pas la personne que vous aimez telle que vous la verrez un jour, mais vous êtes si accoutumé à avoir dépit de voir qu'elle ne plaît pas autant aux autres qu'à vous, que je ne vous fais souffrir que ce que vous avez déjà souffert cent autres fois. Je suis même assuré, poursuivit-il, que je vous ai vu rougir de honte en diverses occasions, ou de ce que faisait cette personne, ou de ce qu'elle disait, et qu'ainsi vous seriez fort injuste de me vouloir mal de ce que je ne vous en dis pas de bien, puisqu'il vous est aisé de juger que je n'ai point d'autre intérêt que le vôtre qui me puisse faire parler ainsi, car vous êtes l'unique amant de cette fille qui est assurément fort mal avisée de vous maltraiter, puisqu'il est certain que si elle vous perd, elle n'en aura jamais d'autre,

— Cessez trop cruel ami de me faire la guerre, reprit Persandre, si vous ne voulez que je vous la fasse à mon tour, et que je vous dise que si je suis coupable d'aimer une personne qui n'est pas assez aimable, vous l'êtes beaucoup de ne vous soucier pas trop d'être aimé de trois des plus charmantes femmes de la Terre. »

Après cela, ces deux amis se séparèrent sans croire que ce qu'ils s'étaient dit pût avoir nulle suite. D'autre part, Cefonie et moi sans savoir ce qui se passait entre Persandre et Turnus, nous mîmes à nous entretenir de tout ce qui s'était dit dans la compagnie, car comme nos maisons se touchaient, nous ne nous séparions guère que pour nous coucher, encore arrivait-il quelquefois que je demeurais chez Cefonie, ou que Cefonie demeurait avec moi.

Nous voyant donc en liberté nous fûmes nous promener dans un jardin qui est chez Ersilia. En repassant tout ce qui s'était dit, je fis remarquer à Cefonie qu'elle avait dit une chose que Turnus et Persandre pouvaient s'appliquer, car tout le monde savait leur histoire. À peine eus-je dit cela qu'elle rougit, parce qu'elle n'avait point pensé à eux en parlant comme elle avait fait, et craignant qu'ils ne se le fussent imaginés elle en avait l'esprit en peine. Je voulus alors lui dire qu'elle avait tort, mais elle me dit que je n'avais pas raison. « Je serais au désespoir, me dit-elle, si deux aussi honnêtes gens que ceux-là pouvaient me soupçonner de les vouloir engager à m'aimer.

— Comme ils sont les seuls de toute la ville qui n'ont pas porté vos chaînes, lui répondis-je en riant, serait-ce un si grand crime quand vous les auriez voulu enchaîner ?

— Je ne sais si ce serait un grand crime, reprit-elle, mais ce serait, du moins, une fort grande faiblesse et une fort grande folie. Ce qui me console, ajouta-t-elle, c'est que Turnus est tellement connu pour inconstant et Persandre pour être opiniâtrement fidèle, qu'on ne me saurait soupçonner d'avoir songé à vouloir changer leurs sentiments. Et cependant, ce qu'il y a de constamment vrai, c'est que ce sont les deux hommes de toute la ville qui me plaisent le plus, et pour qui j'aurais assurément le plus d'inclination,

— Et par conséquent, repris-je, ce sont les deux hommes de toute la ville qui seraient les plus propres à vous rendre heureuse, s'il y en avait quelqu'un qui vous voulût épouser ?

— De l'humeur dont je suis, dit-elle, ce ne serait pas assez pour me satisfaire que d'avoir de l'inclination pour celui que j'épouserais, car je fais plus consister ma félicité aux sentiments qu'on a pour moi qu'à ceux que j'ai pour les autres, et si j'avais trouvé quelqu'un de ceux qui ont songé à m'épouser qui m'eût persuadé fortement qu'il eût une grande et violente affection, je l'aurais sans doute regardé comme un homme qui m'aurait pu rendre heureuse, car il est assurément plus doux d'être aimée, que d'aimer,

— Ha, Cefonie ! m'écriai-je, vous avez une grande erreur dans l'esprit si vous croyez ce que vous dites, puisque ce n'est que l'amour qu'on a dans le cœur qui peut rendre heureux, et qu'à parler sincèrement il n'est doux d'être aimée que de ce que l'on aime.

— Comme chacun a sa fantaisie, reprit Cefonie, celle-là n'est pas la mienne et si j'avais deux amants d'un égal mérite, et que mon inclination penchât plus vers celui que je croirais le moins amoureux, je lui préférerais celui que je penserais qui m'aimerait davantage, quoique je l'aimasse moins,

— Ha, Cefonie ! répliquai-je, que vous feriez une grande faute !

— Ha ! Plotine, reprit-elle, que j'en ferais une dangereuse si je choisissais autrement, car après tout, n'est-il pas vrai que l'on aime que pour être aimée et que le plus grand de tous les supplices est d'aimer plus qu'on ne nous aime ?

— Je tombe d'accord, repris-je, qu'il est fâcheux de sentir qu'on a plus d'amour qu'on n'en a donné, mais je soutiens pourtant qu'on ne peut avoir de plaisir sensible en aimant qu'à proportion de ce qu'on aime, et que tous les soins, tous les services, et tous les respects d'un homme qu'on n'aime pas, ne donnent pas une grande satisfaction en comparaison de ceux d'une personne pour qui on a le cœur touché.

— Mais Plotine, répondit Cefonie, vous ne songez pas à ce que vous dites quand vous parlez ainsi, car il est si naturel d'aimer à être aimée et d'y trouver du plaisir, qu'à parler de cela en général on le veut être, et de ceux qu'on aime, et de ceux qu'on n'aime pas. On a même quelque douceur à recevoir des marques d'estime de gens qu'on ne connaît presque point, et ce qui fait cela c'est que toutes les fois qu'on reçoit un témoignage d'affection, il semble qu'on reçoive une preuve indubitable de son propre mérite, joint que s'il y a quelques charmes à l'amour, je m'imagine qu'ils consistent à régner souverainement dans le cœur d'un fort honnête homme. Je conçois en effet assez aisément, qu'il y a quelque chose de fort doux de voir qu'un homme de grand esprit, et d'un esprit très raisonnable re-

nonce à une partie de sa raison pour l'amour de vous, qu'il se fait cent plaisirs sensibles de vos plus légères faveurs, qu'il a mille faiblesses obligeantes dont il ne s'aperçoit pas lui-même, qu'il change de couleur en vous voyant, qu'il ne sait quelquefois ce qu'il dit lorsqu'il a plus de desseins de bien parler, qu'il vous voit en tous lieux, qu'il ne cherche jamais que vous, qu'il s'abandonne absolument à votre volonté et renonce tout à fait à la sienne. Mais au contraire quand on aime, au lieu de commander on obéit, et l'on a toutes les inquiétudes de l'amour sans en avoir tous les plaisirs,

— Ha ! Cefonie, repris-je, je n'eusse jamais cru qu'une personne sérieuse eût pu dire ce que vous dites !

— Et je n'eusse jamais pensé, répliqua-t-elle, qu'une personne enjouée eût tenu le parti que vous tenez qui est assurément celui du chagrin et de l'inquiétude.

— Mais, lui dis-je, à quoi pensez-vous quand vous pensez qu'il soit plus doux d'être aimée que d'aimer ? Car n'est-il pas vrai que je vous nommerai plus de cent hommes qui vous importuneraient étrangement s'ils se mettaient dans la fantaisie de vous suivre partout et de vous aimer éperdument ?

— Mais quand je parle ainsi, répliqua-t-elle, je n'entends pas d'être aimée de ces gens sans mérite, qu'on ne peut souffrir ni pour amants ni pour amis, et ce que je dis seulement est qu'une femme qui aura beaucoup d'estime pour un honnête homme dont elle sera ardemment aimée, sera plus heureuse qu'elle ne le serait si elle aimait fortement un honnête homme qui fût un peu moins amoureux que le premier,

— Et moi je vous dis au contraire, répliquai-je, qu'il n'est doux d'être aimée que de ceux que l'on aime, que toutes ces faiblesses que vous dites qui seraient agréables à remarquer dans le cœur d'un homme d'esprit, ne vous le seraient point si vous n'étiez capable d'en avoir de pareilles, et qu'à bien comprendre ce que c'est que l'amour, de petits soins plairont, sans comparaison, plus s'ils sont rendus par une personne qu'on aime que de grands services si nous les recevons si nous les recevons d'un autre qui ne touche point notre cœur. Et enfin Cefonie, lui dis-je en riant, il n'est pas de l'amour comme du bal, ou quelquefois ceux qui ne dansent pas ont plus de plaisir que ceux qui dansent, car il faut assurément aimer, et aimer tendrement pour prendre un grand plaisir à être aimée, et pour moi, bien loin d'imaginer de la douceur à épouser un mari amoureux si je ne l'aimais pas, j'imagine un supplice assez grand par la contrainte continuelle où la raison voudrait qu'on se vécût. C'est pourquoi si vous m'en croyez, choisissez toujours celui que vous aimerez le mieux, et non pas seulement celui qui vous aimera davantage. Je tombe bien d'accord, ajoutai-je, que ce serait un grand malheur et même une grande folie d'aimer sans être aimée, mais je dirai toute ma vie opiniâtrement, qu'on ne peut trouver de véritable douceur à être aimée si l'on n'aime, et qu'il faut avoir le cœur touché jusqu'à la préoccupation, pour se faire un plaisir au-dessus de tous les autres plaisirs, qui puisse même consoler de toutes sortes de douleurs, et qui puisse effectivement nous obliger à nous passer de tout le reste de la Terre,

— Mais n'est-il pas vrai que dès qu'on aime fortement, répliqua-t-elle, on a mille chagrins qu'on ne saurait éviter ?

— Je le crois, lui dis-je, mais je crois en même temps qu'on a aussi mille plaisirs qui ne sont attachés qu'à la passion qu'on a dans l'âme. Car après tout, toutes ces petites choses que l'on dit qui plaisent tant quand on aime, ne sont pas si considérables par elles-mêmes qu'on en dût faire sa félicité, si ce n'était qu'on a le cœur préoccupé. De sorte que pour être tout à fait heureux, il faut, si je l'ose dire, entrer tout à fait de bonne foi dans ce commerce d'affections, avoir autant d'amour qu'on en a donné, et chercher même sa principale satisfaction en sa propre tendresse plutôt qu'en celle d'autrui. En effet, si cela n'était pas ainsi, on prendrait donc également plaisir à être aimée de cent personnes à la fois. Cependant, je suis assurée qu'une femme qui aura trois ou quatre amants, ne trouvera de véritables douceurs qu'avec celui qu'elle aimera.

— Je ne vous dis pas, reprit Cefonie, que celles qui ont le cœur touché ne trouvent point de douceur à aimer, mais ce que je soutiens est qu'une personne qui veut se marier trouve son bonheur plus solidement établi en épousant un homme qui est fort amoureux d'elle que si elle en épousait un qu'elle aimât éperdument,

— Mais, repris-je, vous ne pensiez pas à ce que vous dites, car il arrive presque toujours que les maris amoureux cessent de l'être assez promptement, de sorte que si vous êtes contente d'être aimée sans aimer, il ne vous reste plus nul plaisir dès que cette amour diminue. Au contraire, si vous aimez celui que vous avez épousé, il vous est toujours agréable, quand même il vous donnerait quelques légers sujets de chagrins. Et pour n'en mentir pas, je crois qu'il n'y a jamais eu que vous qui sans être coquette, ayez trouvé un fort grand plaisir à être aimée sans aimer,

— Quoiqu'il en soit, dit-elle, comme je ne vous ferai pas changer de sentiments, je n'en changerai pas aussi pour l'amour de vous, mais il pourra arriver que durant que je me contenterai d'être aimée sans aimer, vous aimerez sans être aimée,

— Ha, pour cela, repris-je, il n'est pas aisé que cette aventure m'arrive, car on n'aime que ce qui paraît aimable et le plus honnête homme du monde ne me le paraîtrait point assez pour m'obliger à l'aimer, s'il ne m'aimait pas. »

Voilà donc dans quels sentiments était alors Cefonie, mais pour ne m'arrêter pas à vous dire cent petites choses qui arrivèrent ensuite, je vous dirai seulement que depuis ce jour-là, Persandre et Turnus s'accoutumèrent insensiblement à voir davantage Cefonie, et s'attachèrent beaucoup plus à notre cabale qui était sans doute la plus spirituelle et la plus galante de la ville et, si je l'ose dire, celle où il y avait aussi le plus de vertu. Il est vrai que nous n'étions pas trop d'humeur à souffrir indifféremment toutes sortes de gens et que nous aimions à choisir nos amis, et nos amies, aussi nous avait-on nommées dans le monde « les belles solitaires ». Notre solitude n'avait pourtant rien d'affreux car nous voyions tous les honnêtes gens sans nous soucier des autres. Ce n'est pas que nous fussions inciviles, mais soit par adresse ou par bonheur, nous ne plaisions pas à ceux qui ne nous plaisaient point. Ainsi, les uns nous craignant, les autres ne sachant que nous dire, et quelques-uns ne sachant, la plupart du temps, ce que nous leur disions, ils nous laissaient en repos, car à dire la vérité nous ne nous inquiétions guère à ce qu'ils pensaient de notre troupe, et quand nous apprenions cent bizarres choses qu'ils

disaient des « belles solitaires », nous ne faisions que nous en divertir et que nous estimer heureuses d'être délivrées de la société de semblables gens.

Mais pour Persandre et pour Turnus, nous les reçûmes avec plaisir quand ils voulurent s'attacher à nous voir plus qu'à l'ordinaire, car ils avaient tous deux tant de mérite qu'on se faisait honneur en leur en faisant. Ils n'eurent pourtant pas d'abord dessein d'avoir de l'amour pour Cefonie, mais il est certain que Persandre étant toujours plus maltraité de la personne qu'il aimait, chercha à divertir son esprit et à l'occuper, pour tâcher de se guérir. Aussi, disait-il en riant quand nous lui demandions quelquefois ce qui nous l'avait donné, qu'il voulait tâcher de faire quelque agréable amie qui lui fît oublier une trop injuste maîtresse. Pour Turnus, à n'en mentir pas, comme il cherchait toujours ce qui lui plaisait et que Cefonie avait tout ce qu'il fallait pour lui plaire, il se désaccoutuma aisément de ces trois belles dont il n'en avait assurément pas une de qui il n'eût pu conquérir le cœur s'il l'eût servie seule avec quelque assiduité. Il arriva même que la maîtresse de Persandre fût à la campagne et qu'ils eurent une nouvelle brouillerie en se séparant, car elle lui fit une chose si bizarre qu'il en eût un dépit extrême. Il arriva ensuite qu'il vît plusieurs lettres d'elle qui n'étaient pas dignes d'être écrites par une maîtresse de Persandre car il est admirablement bien, et il vit au contraire plusieurs billets de Cefonie qui lui donnèrent de l'admiration. Si bien que l'absence, le dépit, et la raison, ôtant la préoccupation du cœur de Persandre, le rendirent capable d'être sensible aux charmes de Cefonie. Quant à Turnus, il était si accoutumé à être sensible au mérite et à la beauté, qu'il y aurait eu quelque chose d'étrange s'il ne l'eût pas été pour une des personnes du monde la plus accomplie. Ces deux amis ne crurent pourtant pas au commencement, qu'ils étaient rivaux car ils se disaient également amis de Cefonie qui les traitait comme tels. De sorte que n'agissant pas comme des amants, ils eurent bientôt parmi nous toute la liberté que l'amitié donne. Ils nous écrivaient des billets et nous leur répondions ; nous faisions cent parties de promenades ensemble, et nous agissions avec eux plutôt comme on agit avec des amies, que comme on agit avec des amis, car étant tous deux sages, respectueux et discrets, nous disions quelquefois cent innocentes folies devant eux. Mais enfin, je commençais un jour de m'apercevoir qu'ils pouvaient avoir quelques sentiments d'amour pour Cefonie car comme nous étions une après-dîner tous quatre ensemble dans la chambre d'Ersilia, on vint à parler d'un amant de notre ville qu'on disait qui s'était séparé fort bien d'avec sa maîtresse pour aller faire un voyage et que sans qu'il fût arrivé rien entre eux il s'était guéri de sa passion, et était revenu sans amour. « Pour moi, dit Turnus, je ne tiens pas cela impossible car j'en connais qui sans le secours de l'absence guérissent de deux ou trois passions au lieu d'une,

— Et moi, reprit Persandre, je ne crois point qu'on guérisse par l'absence seulement et je suis même persuadé que pour guérir d'une passion, il faut en avoir une autre. Il peut sans doute y avoir des gens, poursuivit-il, à qui l'absence est moins sensible qu'à beaucoup d'autres, et à qui elle mettrait dans l'âme une certaine tiédeur qui ressemblerait plus à l'indifférence qu'à l'amour, mais après tout, ces gens-là en revoyant la personne qu'ils auraient aimée, recommenceraient de l'aimer, car je ne crois point possible que l'absence seule puisse détruire l'amour.

C'est pourquoi je soutiens que pour cesser d'aimer par une absence, il faut faire une infidélité et avoir une autre maîtresse,

— Mais s'il est besoin d'avoir une nouvelle amour pour cesser d'aimer une première maîtresse quand on est absent, reprit Turnus, il faut donc conclure la même chose d'un amant qui tout d'un coup en quitterait deux ou trois,

— Nullement, reprit Persandre, car il peut être que les maîtresses de cet amant font cent choses qui le guérissent, ce qui n'est pas à une personne absente,

— Mais si au contraire, reprit Turnus, ces deux ou trois maîtresses étaient encore plus douces qu'à l'ordinaire, qu'en diriez-vous ?

— Je dirais, reprit Cefonie en riant, que vous ne seriez pas trop reconnaissant si vous les quittiez pour une autre.

— Mais Madame, reprit Turnus, ce n'est pas à vous à qui je fais cette demande, je l'ai fait à Persandre, qui veut qu'on ne puisse cesser d'aimer une personne absente sans faire une nouvelle amour, et qui veut qu'on puisse quitter trois belles maîtresses sans en faire une nouvelle ! Et je m'imagine même, ajouta-t-il, qu'il prétendrait qu'une femme lui eût plus d'obligation de ce qu'il l'aimerait en l'absence de sa maîtresse, qu'elle ne m'en devrait avoir si en la présence des trois, je laissais enchanter mon cœur aux charmes de cette quatrième.

— Il n'en faut pas douter, répliqua Persandre, et si par exemple faisant profession d'être constant comme je fais, il arrivait que l'admirable Cefonie me fît infidèle et me donnait de l'amour, je ferais quelque chose de plus grand pour elle que ce que vous feriez en quittant toutes vos maîtresses pour la servir, car le changement vous étant naturel, vous ne feriez que suivre votre inclination en l'aimant,

— Mais si je l'aimais opiniâtrement durant fort longtemps, reprit-il, n'aurais-je pas plus fait pour elle que vous, qui naturellement aimez à ne changer point de place, et qui ne mériteriez pas grande récompense quand vous aimeriez fidèlement ?

— Du moins faudrait-il un fort long temps, répliqua Persandre, devant qu'on pût vous tenir compte de rien,

— De grâce, reprit Cefonie, ne faites point de ces suppositions inutiles et disputez sans me mêler dans votre dispute,

— Mais si ce qu'ils disaient était vrai, repris-je en riant, sans penser pourtant encore qu'il le fut, vous seriez bien attrapée. »

À peine eus-je dit cela, que je vis que Persandre changeait de couleur et que Turnus en avait aussi quelque émotion. « Je vous assure, reprit Cefonie, que je ne le croirais pas facilement, quand ils entreprendraient de me le persuader.

— Vous ne croyez pourtant pas cet évènement impossible, reprit froidement Persandre, car s'il vous en souvient Madame, vous dîtes un jour devant Turnus et devant moi, que pour vous donner une grande preuve d'amour il faudrait qu'un amant fît des choses entièrement opposées à son naturel, et entre ces choses-là, vous dites qu'il faudrait qu'un inconstant devînt fidèle pour l'amour de vous, ou qu'un amant fidèle devint inconstant à votre considération,

— En effet Madame, ajouta Turnus, vous nous persuadâtes si bien ce que vous dites, que je conseillai à Persandre de quitter sa maîtresse pour vous aimer et qu'il me conseilla ensuite de quitter toutes les miennes pour n'aimer que vous.

— Il voulait donc vous rendre mauvais conseil pour mauvais conseil, reprit Cefonie en rougissant,

— Au contraire, répliqua Persandre, je le conseillais ainsi par reconnaissance, mais il ne me voulut pas croire,

— C'est qu'en ce temps-là, reprit Turnus, je déférais si aveuglément à vos avis, que je ne voulus pas faire ce que vous ne faisiez point,

— Sans mentir, reprit Cefonie en riant, vous êtes tous deux admirables de me dire si sincèrement ce que vous vous dîtes ce jour-là,

— Ils le seraient bien davantage, répliquai-je en riant aussi bien qu'elle, s'ils avaient la sincérité de vous dire ce qu'ils pensent présentement car pour moi je ne voudrais pas jurer que vous n'eussiez fait un infidèle d'un amant constant en la personne de Persandre, et que vous n'eussiez fait un amant fidèle d'un inconstant en la personne de Turnus,

— Vous êtes si peu sage, répliqua Cefonie, que vous ne méritez pas que je vous réponde,

— Mais si cela était ainsi Madame, reprit Persandre, que faudrait-il que nous fissions Turnus et moi ? Faudrait-il nous haïr ? Faudrait-il cesser de vous aimer, faudrait-il avoir de la crainte ou de l'espérance ? Et pour achever de nous obliger, dites-nous encore qui pourrait, de nous deux, le moins audacieusement prétendre de vous avoir donné une plus grande preuve d'amour, ou celui qui serait devenu constant, ou celui qui serait devenu infidèle ?

— Eh, de grâce Madame ! ajouta Turnus, répondez précisément à Persandre,

— S'il me parlait sérieusement, répliqua-t-elle, je lui répondrais mais comme il ne me dit que des folies qui n'ont nul fondement de vérité, je ne veux pas me donner la peine d'y répondre,

— Mais s'ils ne disent que des folies, repris-je, quelle difficulté faites-vous de contenter leur envie ? Et si ce qu'ils disent a quelque fondement, dites-leur sincèrement, en faisant semblant de railler, ce qu'ils doivent penser de leur fortune,

— En vérité Plotine, me dit-elle, vous me donnez là un plaisant conseil !

— Sérieusement, répliquai-je, je ne dis rien que je ne pense, car enfin Persandre et Turnus sont tous deux amis et s'ils étaient rivaux, je voudrais qu'ils le fussent sans haine, et que vous leur demandassiez pour preuve de leur amour de vivre toujours bien ensemble,

— S'ils étaient mes amants, reprit-elle, je voudrais sans doute qu'ils le fussent sans se haïr ! Mais comme ils ne le sont pas et que je serais même bien marrie qu'ils le devinssent, je n'ai rien à leur dire là-dessus,

— Ha, pour bien marrie, lui dis-je, j'ai bien de la peine à le croire car enfin, poursuivis-je en raillant, cette aventure aurait quelque chose de si singulier, que vous auriez beaucoup de peine à vous repentir de l'avoir causée. Joint qu'étant aussi généreuse que vous êtes, vous devriez être bien aise d'avoir rendu de si bons of-

fices à deux des plus honnêtes gens du monde, car enfin, on ne remarque nul défaut en Persandre que d'aimer une femme qui n'est pas digne de son amour, et on n'en trouve point d'autre en Turnus, que d'aimer avec inconstance. »

Après cela, Turnus et Persandre me remercièrent et se mirent encore à presser Cefonie de leur dire ce qu'ils voulaient savoir, mais elle ne le voulut pas et cette conversation finit d'une certaine manière qui nous fit connaître à Cefonie et à moi, qu'il y avait quelque vérité à ce que nous soupçonnions et qui fit connaître aussi à Turnus et à Persandre qu'ils avaient tous deux suivi le conseil qu'ils s'étaient donné. Ils s'en allèrent pourtant ensemble, mais ils s'en allèrent rêveurs et mélancoliques, étant fâchés chacun dans leur cœur d'avoir un ami pour rival. À la fin Persandre comme étant le plus sage, voulant s'éclaircir tout à fait des sentiments de son ami, « Avouez la vérité, lui dit-il, Cefonie vous plaît présentement plus que tout le reste de la Terre et s'il était possible que vous pussiez cesser d'être inconstant, vous cesseriez de l'être à sa considération.

— Avant que je vous dise ce que je pense là-dessus, répliqua Turnus, avouez vous-même que Cefonie vous plaît aujourd'hui plus que votre première maîtresse, et que si vous pouviez être infidèle, vous le seriez pour l'amour de Cefonie,

— Pour infidèle, reprit Persandre, on ne pourrait pas dire que je le fusse quand je quitterais la personne dont vous entendez parler, et que même j'aimerais Cefonie, puisqu'il est certain qu'on n'est pas obligé d'aimer qui ne nous aime point. Et quant à ce que vous dites que cette charmante fille me plaît plus que ma première maîtresse, j'ai à vous dire que quelque préoccupé que vous m'ayez cru, j'ai toujours bien connu que l'une avait des défauts et que l'autre n'en avait pas. Mais le changement qui est arrivé dans mon esprit, est que cette personne en qui je ne faisais alors qu'entrevoir quelques légères imperfections et en qui je pensais voir de fort bonnes qualités me paraît d'une autre sorte car je ne lui trouve plus rien d'agréable, sa conversation m'ennuie, je ne vois plus rien en elle de ce que j'y voyais, et je suis si honteux et si épouvanté de l'avoir trouvé si aimable et de l'avoir tant aimée, que je ne puis dire tout ce que je pense là-dessus,

— Ha, Persandre, s'écria Turnus, vous aimez Cefonie,

— Mais, vous-même, répliqua-t-il, qui aviez accoutumé de vous trouver heureux auprès de toutes les belles du monde, vous ne vous trouvez plus bien qu'auprès de Cefonie,

— Je le confesse, reprit Turnus, car à quelque lieu que je sois, je me souhaite toujours auprès d'elle et il y a assurément je ne sais quoi qui m'attire si puissamment, que sa maison est toujours mon chemin pour aller en tous les quartiers d'Ardée,

— Mais à ce que je vois, reprit Persandre en souriant, si nous ne sommes rivaux, nous le serons bientôt.

— Je le crois, répliqua Turnus, et j'en ai un dépit que je ne vous puis exprimer. En effet, ajouta-t-il, il faut bien que je sois malheureux pour faire que le plus opiniâtre de tous les hommes se soit avisé de cesser de l'être seulement pour devenir mon rival,

— C'est bien plutôt à moi à me plaindre, reprit Persandre, de ce que le plus inconstant amant de la Terre semble vouloir cesser de l'être, seulement pour s'opposer à mon dessein,

— Ha, Persandre, reprit Turnus, je suis bien plus malheureux que vous ne l'êtes car assurément Cefonie a plus d'inclination pour vous que pour moi,

— Je ne sais sur quoi vous fondez ce que vous dites, reprit Persandre, mais il me semble qu'un homme qui n'a pu être aimé de la moins aimable personne du monde, ne doit pas trop espérer de le pouvoir être de la plus charmante et qu'ainsi il ne doit pas être considéré comme un rival redoutable. Mais Turnus, si je ne suis pas à craindre, vous êtes bien propre à être craint car peut-on avoir un plus dangereux rival, qu'un homme qui a su en n'aimant pas, ou du moins en n'aimant guère, se mettre en état d'être aimé de trois des plus belles femmes d'Ardée ?

— Quoiqu'il en soit, reprit Turnus, je suis assuré que Cefonie a naturellement plus d'inclination à vous aimer qu'à m'aimer, et qu'elle vous estime davantage. Je sais même que vous êtes plus galant, plus adroit, et plus ingénieux que je ne le suis et qu'ainsi je dois fort appréhender que vous ne soyez plus heureux que moi.

— Comme vous êtes infiniment plus aimable que je ne le puis jamais être, reprit Persandre, et que j'ai une grande opinion du jugement de Cefonie, je suis persuadé que je ne puis être aimé à votre préjudice. Mais pour faire, du moins, une chose assez nouvelle, ajouta-t-il, songeons dès aujourd'hui à régler notre amour de telle sorte qu'elle ne détruise point notre amitié car jusqu'à cette heure, nous n'avons rien à nous reprocher. Vous m'avez conseillé d'aimer Cefonie, et je vous ai donné le même conseil, ainsi nous ne pouvons nous accuser de nul manquement d'amitié en la naissance de notre amour. Cependant, comme je n'aurais pas raison de prétendre que vous dussiez changer de sentiments pour moi, il ne serait pas juste non plus, que vous m'obligeassiez à vaincre ma passion pour l'amour de vous. Ce n'est pas que si je croyais le pouvoir faire je ne le fisse, et par amitié et par raison, sans que vous m'en parlassiez, mais comme cela n'est pas possible et que je ne crois pas non plus que vous pussiez si promptement vous ennuyer d'une chose qui vous plaît tant, il faut seulement régler les sentiments que nous devons avoir l'un pour l'autre en aimant la charmante Cefonie.

— À parler selon la générosité, reprit Turnus, il faudrait que nous nous promissions de ne faire rien l'un contre l'autre, et de nous aimer autant que si nous n'étions pas rivaux. Mais comme cela ne saurait être, je pense qu'il vaut mieux en user tout autrement, du moins de mon côté vous puis-je assurer que je vous permets de dire et de faire tout ce qui vous pourra faire aimer de Cefonie, pourvu que vous me permettiez aussi la même chose,

— J'y consens volontiers, répliqua Persandre, mais cela n'empêchera pas que je n'agisse d'ailleurs comme étant toujours votre ami,

— J'en ferai autant si je le puis, reprit Turnus, mais je voudrais bien qu'un des articles de notre traité fût que si par hasard Cefonie choisissait quelqu'un de nous au préjudice de tous ceux qui l'aiment, l'autre ne l'en accusera pas, et demeurera en civilité avec lui,

— Je le veux, reprit Persandre, quoique je n'espère jamais tirer grand avantage de cette condition-là. »

Voilà donc Madame, de quelle manière ces deux rivaux s'avouèrent l'amour qu'ils avaient pour Cefonie. Depuis ce jour-là ils n'oublièrent rien de tout ce qui les pouvait faire aimer de cette belle personne. Mais comme c'était à peu près au temps qu'on célèbre la fête de la Pluie d'or pour honorer la mémoire de Danaé, et qu'alors, ainsi que je vous l'ai déjà dit, la coutume veut que tous les amants donnent à leurs maîtresses, quelque chose où il y ait de l'or, on en railla Turnus toute une après-dîner chez Cefonie, car tout le monde le croyant encore amoureux de trois ou quatre à la fois dans notre ville, il y eut une femme qui ne savait rien du changement de son humeur, et qui dit qu'il se ruinerait ce jour-là tant il aurait de présents magnifiques à faire s'il en faisait à toutes ses maîtresses. « Si vous vous y trouvez, reprit-il, vous verrez ce qui en arrivera.

— Pour moi, dit Cefonie, je trouve cette coutume si mal établie que j'ai quelque envie de faire la malade le jour de cette fête, car encore que l'or qu'on reçoit ce jour-là ne soit pas aussi dangereusement expliqué qu'il l'est en un autre temps, je vous avoue que je n'aime point à recevoir des présents si magnifiques. Pour toutes ces petites choses qui ne peuvent jamais enrichir ceux qui les reçoivent, ni appauvrir ceux qui les donnent, je souffre qu'on les prenne de ses amis principalement quand on peut en rendre autant, mais je suis ennemie déclarée de ces femmes qui aiment les magnifiques présents.

— Vous êtes donc, dit là-dessus un homme de qualité nommé Pallas, de l'opinion de ceux qui croient que depuis que Jupiter inventa la Pluie d'or, il est demeuré à ce métal une certaine force magique qui adoucit la fierté de toutes les belles qui en reçoivent, et qu'il n'y a rien de si bon ni de si utile à un amant maltraité que de faire prendre une grande quantité d'or à sa maîtresse !

— Comme il n'y a point de remèdes universels, reprit Cefonie, je ne crois pas que celui-là, tout bon que vous le croyez, opère infailliblement, si ce n'est dans le cœur de certaines femmes intéressées qui comptent le mérite pour rien, et l'or pour toutes choses.

— Quant à moi, repris-je, j'avoue que je ne comprends pas comment il se trouve des femmes qui ont la lâcheté de vendre leur affection et que je comprends encore moins comment il se trouve des hommes qui la veulent acheter, car si j'étais galant je trouverais quelque chose de si honteux à cette espèce de commerce, que je n'en serais jamais capable. Dès que je découvrirais dans le cœur d'une femme un sentiment intéressé, je la mépriserais, je la fuirais et je la haïrais et selon moi une femme intéressée est tellement haïssable que je ne la trouve bonne à rien car je n'en voudrais ni pour maîtresse, ni pour femme, ni pour amie, ni pour parente, ni même pour voisine, tant j'ai d'horreur de cette espèce de lâcheté,

— Vous n'aimez donc guère la fête de la Pluie d'or, reprit Pallas.

— J'y vais pourtant par curiosité, repris-je, mais quand il arrive qu'on m'y donne quelque chose, je le laisse au temple, afin de faire voir que je n'y suis pas allée pour m'enrichir,

— Et moi, répliqua Cefonie, je trouve plus commode de n'y aller pas. »

Persandre et Turnus qui étaient à cette conversation firent ce qu'ils purent pour lui faire changer d'avis, mais il n'y eut pas moyen de l'obliger à promettre positivement d'y aller. « Car enfin, leur dit-elle, j'ai vécu jusqu'à cette heure sans avoir jamais reçu nul présent où il y ait eu de l'or et je ne veux point commencer à en prendre. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, qu'à mon avis la superstition qui est à Ardée ait un fondement raisonnable mais je hais si fort un métal qui fait faire des fautes si épouvantables à tant de personnes de mon sexe, que je n'en veux point recevoir. Pour moi, ajouta-t-elle, je ne mets point de comparaison entre une personne qui se laisse toucher au mérite, et qui est même capable de quelque faiblesse, et une qui n'a l'âme sensible qu'à l'avarice et qui donne son cœur à qui lui donne le plus,

— Je tombe d'accord de ce que vous dites, reprit Persandre, mais après tout Madame, ajouta-t-il, la libéralité est une vertu et elle est plus nécessaire à un amant que beaucoup d'autres,

— Ha ! Persandre, m'écriai-je, qu'il est aisé d'accommoder ces deux choses car enfin je pose pour fondement que la femme du monde la moins intéressée est celle qui veut le plus que son amant soit libéral, mais elle veut aussi en même temps qu'il ne la soupçonne pas d'un défaut qu'il n'a point et qu'il cherche à faire voir qu'il est libéral sans lui vouloir donner des choses qu'elle ne doit pas recevoir,

— En effet, ajouta Cefonie, il y a mille et mille voies de montrer qu'on a de la libéralité, et cette vertu est tellement propre à être facilement connue, que ceux mêmes qui n'ont rien à donner trouvent moyen de faire remarquer qu'ils ne sont pas avares. Car une dame montrera quelquefois qu'elle est née libérale aussi bien en ne cherchant pas à se faire donner, et en fuyant seulement les occasions de recevoir des présents, qu'en faisant des présents elle-même.

— À vous dire la vérité, repris-je, toutes les femmes ne sont pas de cette inclination car j'en connais une qui est tellement d'humeur à prendre, qu'on peut dire qu'elle n'a jamais de rien et qu'elle a toujours envie de tout ce que les autres ont sans aucune exception. Car elle loue tout ce qu'elle voit, lorsqu'elle pense se le faire offrir, elle demande à ceux qui ne sont pas d'Ardée ce qu'il y a de rare en leur pays pour se le faire donner ; elle donne commission de lui faire venir des choses qu'elle ne prétend pas payer, et si elle fait quelque petite libéralité en sa vie, c'est seulement en certaines occasions où elle sait d'une certitude indubitable, qu'en donnant peu elle se fera donner beaucoup, et pour moi, je suis si persuadée qu'elle ne saurait rien refuser de ce qu'on lui offre, que si elle avait quelque amant si bizarre qu'au lieu de lui envoyer des parfums, des fleurs, des fruits, ou d'autres semblables galanteries qu'on peut recevoir sans avarice, il lui envoyât des armes, je crois qu'elle les prendrait, plutôt que de refuser quelque chose. »

Cette folie ayant fait rire la compagnie, on se remit ensuite à faire la guerre à Turnus sur le nombre de ses maîtresses et sur la fête de la Pluie d'or. Mais il répondit toujours avec ambiguïté, voulant pourtant faire entendre qu'on se trompait de croire qu'il eût tant de présents à faire. Et en effet, Turnus et Persandre, sans se rien dire l'un à l'autre, eurent dessein de surprendre Cefonie par un magnifique

présent si elle allait à cette fête. Mais ils ne furent pas en cette peine, car elle n'y voulut point aller et feignit de se trouver mal. Pour moi, j'y fus suivant ma coutume, par curiosité, et je ne manquai pas d'y voir Persandre, et Turnus. Mais pour vous faire entendre ce qui se passa en ce lieu-là, il faut que je vous dise en deux mots une partie de ce qui se pratique en cette célèbre fête.

Vous saurez donc qu'il y a un temple destiné à cette cérémonie, où l'on voit l'histoire de Danaé représentée, et où presque toutes les personnes de qualité de l'un et de l'autre sexe se trouvent. Je ne m'amuse point à vous dire le sacrifice qu'on y fait, car cela ne servirait de rien, mais je vous dirai que les dames y vont fort parées, qu'elles sont toutes d'un côté du temple et les hommes de l'autre, et que pour montrer que la libéralité doit être la compagne inséparable de l'amour, il y a un Amour représenté sur l'autel qui tient d'une même main son arc et son flambeau et de l'autre une corne d'abondance renversée d'où l'on voit sortir de l'or, des perles et des pierreries. Cependant, les dames parées qui sont d'un côté de ce temple, ont toutes de petites couronnes de myrte à la main et se tiennent debout durant un certain espace de temps. Pour les hommes qui prétendent être galants, ils sont de l'autre côté tenant chacun ce qu'ils veulent donner à leurs maîtresses, en cas qu'elles viennent à la cérémonie. La chose étant donc ainsi, celui qui a offert le sacrifice fait un grand discours à la louange de la libéralité, ensuite de quoi toutes les dames les unes après les autres vont passer devant la figure de cet Amour, qu'on appelle « l'Amour libéral », et après avoir fait une grande révérence, elles vont lentement passer devant tous ces hommes qui tiennent toutes ces choses galantes et précieuses qu'ils ont dessein de donner à leurs maîtresses. Lorsqu'une dame se trouve vis-à-vis de celui qui lui veut faire un présent, il l'arrête respectueusement et mettant un genou à terre, il lui offre ce qu'il a dessein de lui donner. Cependant, la civilité veut qu'elle l'accepte mais si celui qui le lui donne n'est pas un amant qu'elle veuille accepter pour tel, elle se contente de lui faire une grande révérence en recevant ce qu'il lui offre. Au contraire, si c'en est un dont elle veuille bien être servie, elle lui met sur la tête cette petite couronne de myrte qu'elle tient et pour le présent qu'elle a accepté, il dépend d'elle de l'emporter ou de le donner au temple. Si elle choisit le dernier, elle met ce qu'on lui a baillé sur un grand autel qui est auprès de la porte. Mais afin que tout ce qui vient de l'amour retourne à l'amour, tout ce qui se met sur cet autel est employé à établir la fortune de ceux qui s'aiment et qui n'auraient pas assez de biens pour vivre heureux ensemble si l'on ne les assistait. Cependant, il est quelquefois bien fâcheux à quelques belles d'aller à cette fête sans qu'on leur donne rien, et il y en a d'autres au contraire, à qui l'on donne trop, car parmi nous il est presque aussi honteux d'avoir trop d'amants que de n'en avoir point, parce qu'on croit que cinq ou six prétendants ne peuvent subsister sans espérance et qu'il est honteux à une femme d'en donner à tant de gens.

Mais pour en revenir où j'en étais, vous saurez que le jour de cette fête, Turnus s'y trouva avec des chaînes d'or à la main dont le travail était admirable et qu'il eut dessein de les donner à Cefonie et de les lui présenter comme s'il l'eut priée de le vouloir enchaîner. Pour Persandre, il tenait une espèce de couronne d'or et de pierreries, qu'il avait aussi dessein de lui offrir comme voulant la reconnaître pour l'unique souveraine de son cœur. Mais l'un et l'autre furent bien trompés de ne

voir point Cefonie, et toute la compagnie fut bien surprise de voir qu'ils ne donnaient point ce qu'ils tenaient, de sorte que comme il n'y avait pas une jeune personne de qualité à Ardée qui n'y fut, excepté Cefonie, il fut aisé de juger qu'ils lui avaient destiné leurs présents. Mais ce qu'il y eut de rare, fut de voir ce jour-là ces trois maîtresses de Turnus et l'ancienne maîtresse de Persandre car les premières pensèrent toutes avoir part à ces chaînes d'or, et la dernière crût en avoir aussi à cette couronne. Cependant, pour ne remporter pas leurs présents, ces deux amants furent les poser aux pieds de cet Amour dont je vous ai déjà parlé. Mais j'oubliais de vous dire que lorsque j'avais passé devant Turnus, il m'avait arrêtée et m'avait voulu obliger de prendre les chaînes qu'il tenait et de les prendre pour Cefonie, me disant fort galamment que cette belle fille et moi n'étions qu'une même chose et qu'ainsi il pouvait bien me charger de ce qu'il voulait lui donner. « Ha, Turnus, lui dis-je, vous vous feriez un grand tort ! Car comme on n'entend pas ce que vous me dites, on croirait, si j'acceptais ce que vous m'offrez, que je serais une de vos maîtresses. »

Après cela, je passai sans lui donner loisir de répondre mais comme Persandre avait pris garde que Turnus m'avait parlé, il voulut aussi m'arrêter pour me demander d'où venait que Cefonie n'était pas là, et je lui répondis que Cefonie n'y était pas parce qu'elle n'avait encore jamais rien voulu recevoir où il y eut de l'or. Ensuite de quoi je le quittai.

Au sortir du temple, je fus chez Cefonie pour lui apprendre ce qui s'était passé, et principalement pour lui dire que Persandre et Turnus lui avaient tous deux donné une de ces marques d'affection qu'elle croyait indubitables. « Car, ajoutai-je en riant, Persandre, le fidèle Persandre, a eu la force de voir passer son ancienne maîtresse devant lui, non seulement sans lui offrir la couronne d'or qu'il tenait, mais même sans la regarder, et Turnus, l'infidèle Turnus, a vu aussi passer toutes ses maîtresses les unes après les autres, sans vouloir seulement rencontrer leurs yeux ! De sorte qu'il ne reste plus qu'à examiner si celui qui devient inconstant pour l'amour de vous, vous oblige plus que celui qui cesse de l'être pour vous aimer fidèlement.

Cefonie ne voulant pas prendre ce que je lui disais sérieusement, me répondit en souriant que ces deux amants avaient peut-être plutôt agi ainsi par vengeance que par amour, ensuite de quoi elle me demanda cent choses différentes. Je connus pourtant bien que ce que je lui avait dit ne lui avait pas déplu, et en effet, elle me retint tout le jour auprès d'elle. Ce qu'il y eut de particulier en cette aventure, fut que tous ceux qui la vinrent voir, lui firent la guerre de ses nouvelles conquêtes, car comme Persandre et Turnus n'avaient pas donné leurs présents et qu'elle était la seule jeune personne de qualité, comme je l'ai déjà dit, qui avait manqué à l'assemblée, tout le monde avait compris que c'était à elle qu'ils avaient eu dessein d'offrir des choses si magnifiques, et on peut assurer qu'on eût moins parlé de cette amour naissante si Cefonie eut été au temple, qu'on en parlait alors. Joint que cela semblait si plaisant qu'elle eût conquis le cœur d'un amant fidèle, et d'un inconstant, que cela faisait qu'on en parlait encore davantage. Cependant, Persandre à qui j'avais dit que Cefonie n'avait jamais rien reçu où il y eut de l'or quoiqu'elle eut eu plusieurs amants qui eussent entrepris de la

tromper, se mit dans la fantaisie de faire ce que les autres n'avaient pas encore fait, et d'avoir même cet heureux présage par-dessus Turnus. Rêvant donc pour trouver quelque moyen de tromper Cefonie, il crût comme nous étions alors en la saison des fleurs, d'en avoir trouvé l'invention, et se servant pour cela d'une amie qu'il avait qui était infiniment adroite, il la consulta sur ce qu'il avait imaginé et se servit d'elle pour l'exécuter. Elle prie donc un fil d'or ferme et délié, qu'elle passa adroitement dans un de ces gros joncs qui croissent au bord des étangs, afin de le cacher. Après quoi, pliant le fil d'or et le jonc tout à la fois, elle en fit un cercle où ayant attaché un assez grand nombre de très belles fleurs, elle en forma une couronne extrêmement agréable. Mais afin que Cefonie ne pût soupçonner qu'il y eût de l'or, on entrevoyait le jonc de distance en distance si bien qu'il n'était presque pas possible qu'on pût découvrir cette innocente tromperie. Cette couronne étant donc achevée, Persandre la mit dans une corbeille fort galante et l'envoya à Cefonie avec un billet qu'elle reçut comme j'étais seule auprès d'elle. D'abord comme on craint toujours d'être trompée, elle regarda cette couronne de fleurs fort attentivement, mais n'y voyant rien qui ressemblât à de l'or, elle l'accepta lisant le billet tout haut, elle le trouva aussi galant que le présent. Afin que vous en jugiez vous-même, voici à peu près ce qu'il contenait :

PERSANDRE À LA CHARMANTE CEFONIE

En ce jour Madame, où l'ambition fait quelquefois les mêmes choses que l'amour, n'attendez rien de moi ni de rare ni de précieux. Ce que je prends la liberté de vous envoyer est si simple et si commun, qu'à peine peut-il porter le nom de présent. Souvenez-vous pourtant s'il vous plaît Madame, qu'il pourrait porter celui d'offrande et que même une déesse le recevrait agréablement d'un cœur disposé comme le mien. Car enfin Madame, trouver toutes les couronnes du monde autant au-dessous de vous que celle-ci, porter envie à ces fleurs de ce qu'elles doivent être à vous et les estimer trop heureuses de mourir demain si elles vous plaisent aujourd'hui, voilà ce me semble les véritables pensées qu'on doit avoir en vous rendant cet hommage. Que je serais satisfait Madame, si vous ne le receviez pas simplement par civilité, comme je ne le rends pas simplement par coutume, et si un seul regard favorable, ou même un seul mouvement du cœur le distinguait de tant d'autres plus éclatants et plus illustres ! Après cette grâce, quelque opinion que nous ayons reçue de nos pères, je ne chercherais point d'autre invention pour vous tromper, comme Jupiter trompa Danaé et vous ne seriez plus éternellement en peine de vous en défendre. Accordez-la-moi donc Madame, pour votre propre repos ; mais croyez, je vous en conjure, qu'elle est encore sans comparaison plus nécessaire pour le mien.

Après que Cefonie et moi eûmes lu ce billet, et que nous l'eûmes loué, elle me demanda si elle y devait répondre, « Car enfin, me dit-elle en souriant et en re-

gardant cette aimable couronne, je ne pense pas qu'il y ait de serpent caché sous ces fleurs, ou, pour parler sans figure, que Persandre m'a fait une malice.

— Pour de l'or, lui dis-je, il n'y a nulle apparence qu'il y en ait parmi ces fleurs, mais pour de l'amour je vous assure qu'il y en a dans le cœur de Persandre,

— Mais si Persandre est amoureux de moi, répliqua-t-elle, je ne dois donc pas lui répondre,

— Eh ! Cefonie, lui dis-je, tant qu'un amant ne se montre que comme un ami, on n'est pas obligée de deviner ce qu'il a dans l'âme si l'on ne le veut. C'est pourquoi si vous m'en croyez, vous ne devinerez pas ce que pense Persandre, et vous lui écrirez. »

Après cela Cefonie ne me résista plus et lui répondit en ces termes :

CEFONIE À PERSANDRE

La couronne que vous m'envoyez m'est infniment plus agréable que si elle était d'or et de diamants, aussi a-t-elle un destin plus heureux, car je l'accepte avec joie et j'en aurais sans doute refusé une plus précieuse si vous me l'aviez offerte. Ne croyez pas cependant que je confonde vos louanges avec vos fleurs, car si les unes me donnent du plaisir à regarder, les autres me donnent de la confusion. Je vous pardonne pourtant le chagrin que j'ai de ne les mériter pas, parce qu'il ne serait pas juste de m'en prendre plutôt à vos flatteries qu'à mes propres défauts.

Après que ce billet fût écrit et que j'eus dit à Cefonie qu'il était bien, elle fit venir l'esclave qui lui avait apporté cette couronne de fleurs et le lui bailla. Ensuite de quoi, je lui dis que je trouvais qu'il était juste qu'elle portât, le reste du jour, le présent qu'on lui faisait. « Mais Plotine, me dit-elle, irai-je me couronner de fleurs comme une victime ?

— Non, lui dis-je, mais pour déguiser un peu la chose d'une couronne, je veux vous en faire une guirlande. »

Et en effet, je commençai de vouloir rompre ce petit cercle de jonc où ces fleurs étaient attachées, mais j'y trouvai plus de résistance que je ne pensais. Toutefois à la fin, l'endroit par où le fil d'or se joignait s'étant déjoint et le jonc s'étant rompu en divers lieux par l'effort que j'avais fait, ce fil d'or parut, de sorte que faisant un grand cri en riant de toute ma force, de voir que mon amie était trompée : « Ha Cefonie ! lui dis-je, vous aviez grand tort de dire qu'il n'y avait point de serpent caché sous ces fleurs, car j'en ai trouvé un qui est tout à fait joli, et pourtant tout à fait redoutable. »

Comme je disais cela Turnus entra, si bien que Cefonie me fit signe de cacher cette couronne de fleurs et de ne rien dire. Mais comme ces sortes de tromperies-là sont obligeantes et que d'ailleurs j'étais d'humeur à me divertir, je ne lui obéis pas. Au contraire, dès que je vis Turnus, je me mis à lui faire la guerre et à lui dire qu'il avait un ami plus adroit que lui. « Car, ajoutai-je, Cefonie qui ne veut point aller au temple le jour de la fête de Danaé de peur de recevoir des présents, et qui

craint plus la Pluie d'or que la foudre de Jupiter vient d'être trompée par Persandre de la plus galante manière du monde. »

En disant cela je montrai à Cefonie et à Turnus, ce petit cercle qui passait dans ce jonc où les fleurs étaient attachées, et je vis un instant après qu'ils en rougirent également. Comme nous n'étions que nous trois et que j'étais accoutumée à railler avec Cefonie et avec Turnus, je leur demandai ce qu'ils avaient à changer de couleur. « Pour moi, dit Cefonie, il est assez aisé de comprendre que je ne suis pas bien aise d'être trompée !

— Et en mon particulier, ajouta Turnus, il est aisé de concevoir qu'il ne m'est pas fort agréable de voir que j'ai un rival plus adroit et plus heureux que moi,

— Un rival ? reprit brusquement Cefonie.

— Oui Madame, un rival, répliqua-t-il. »

Comme Cefonie ne voulait pas que Turnus tirât avantage de ce qu'elle ne voulut porter pas la couronne de Persandre sur sa tête, elle dit certaines choses qui lui firent comprendre qu'elle n'avait pas de sentiments désavantageux pour Persandre, et qu'elle regardait cette tromperie plutôt comme un simple jeu de son esprit que comme un dessein de lui témoigner qu'il avait de l'amour. « Enfin, dit-elle à Turnus, je regarde ce que Persandre a fait avec le même esprit que j'écoute ce que vous dites,

— Ha, Madame, reprit Turnus, quoiqu'il y ait de l'égalité dans les sentiments de Persandre et dans les miens, ne nous traitez pas également, je vous en conjure.

— Je vous traiterai tous deux comme vous le méritez, reprit-elle, et pour commencer par vous, ne parlons plus de votre prétendue amour, car je n'aimerais pas que vous me missiez un jour, au rang de vos anciennes maîtresses,

— Eh ! De grâce Madame, répliqua-t-il, souffrez seulement d'être ma nouvelle inclination, et je vous promettrai de n'en avoir jamais d'autre,

— Quand vous seriez Persandre, repris-je, vous ne pourriez dire que ce que vous dites,

— Persandre n'est plus qu'un infidèle, répliqua-t-il, et je suis devenu constant,

— Mais si Persandre est infidèle, répondit Cefonie, vous dites qu'il l'est pour l'amour de moi, ainsi je ne crois pas qu'il vous soit fort avantageux de lui dire cette espèce d'injure en ma présence,

— Mais Madame, reprit-il, s'il est avantageux à Persandre d'être devenu inconstant pour l'amour de vous, ne méritai-je nulle louange d'être devenu fidèle pour la même raison ?

— Il y a encore si peu que vous croyez n'être plus inconstant, répliqua-t-elle, que quand vous le désiriez devenir, vous auriez pour le moins encore cinq ou six heures à m'aimer,

— Ha, Madame, reprit-il, je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir !

— Je serais bien marrie que votre mort fût si proche, répliqua-t-elle, quand ce ne serait que pour satisfaire la curiosité que j'ai de savoir entre les mains de qui passera votre cœur quand il sortira des miennes, s'il est vrai qu'il y soit ; car, en vérité, je ne sais pas trop bien s'il y est ?

— Ha, Madame, s'écria Turnus, vous êtes fort injuste de railler si cruellement un homme qui vous fait le plus grand sacrifice que jamais nul autre amant ait fait,

— Sincèrement, repris-je en riant, je pense que si vous aviez bien compté toutes vos maîtresses, vous en trouveriez autant qu'il faut de victimes pour une hécatombe. »

Comme nous en étions là, Persandre arriva, qui ne pensait pas que Cefonie eût encore découvert la tromperie qu'il lui avait faite. Mais comme en entrant il vit que cette couronne était à demi défaite, il connut bien que sa fourbe était découverte. Il est vrai qu'il s'en aperçût encore mieux par ce que Cefonie lui dit car à peine le vit-elle que prenant la parole. « Vous êtes bien hardi, lui dit cette belle fille en rougissant, de me venir voir après m'avoir trompée comme vous avez fait !

— Eh, Madame, répondit-il, ma tromperie n'est pas trop heureuse puisque vous vous en plaignez, et je ne crois pas que cette puissance secrète qu'on dit que Jupiter donna à l'or lorsqu'il inventa cette précieuse pluie qui le rendit heureux, ait un grand effet, puisque je vous trouve irritée contre moi pour si peu de chose,

— Si je l'avais trompée comme vous, répliqua Turnus, je ne trouverais pas trop étrange qu'elle s'en plaignît !

— Il est vrai, ajoutai-je, qu'on n'aime point à être trompée, mais après tout je suis assez aise que Cefonie l'ait été, pour lui apprendre qu'il ne se faut jamais vanter de ne le pouvoir être comme elle faisait hier,

— Et puis à n'en mentir pas, dit alors Cefonie, je crois si peu à cette puissance imaginaire de l'or, que je ne crains pas d'aimer trop Persandre pour le présent qu'il m'a fait.

— Eh ! Madame, répliqua Turnus, s'il ne vous avait donné que ce petit cercle d'or, je ne le craindrais guère mais entre son cœur et le mien j'ai grand-peur que le sien ne soit choisi,

— À ce que je vois, reprit Persandre, vous avez dit beaucoup de choses à Cefonie !

— Je vous assure qu'il m'en a trop dit de la moitié, répliqua-t-elle, et que je suis si peu persuadée de la vérité de ses paroles que je ne crois rien de tout ce qu'il a si hardiment avancé,

— Quoi, Madame, reprit brusquement Turnus, vous ne croyez pas que Persandre et moi vous aimons tant que nous commençons déjà à nous en aimer un peu moins ?

— Ha, Turnus, reprit Persandre avec précipitation, vous êtes bien plus généreux que je ne le suis car je vous avoue que je ne me sens pas capable d'aller découvrir l'amour d'un rival, en découvrant la mienne !

— Sérieusement, dit alors Cefonie, je crois que vous avez tous deux perdu la raison,

— Sincèrement, repris-je, je trouve cette aventure si plaisante que je vous condamne pour tout le reste du jour à entendre raillerie.

— Il faut bien que je l'entende, répliqua Cefonie, ou que je me fâche tout de bon contre les deux hommes du monde que j'estime le plus,

— Eh ! de grâce, Madame, répliqua Persandre, ne vous fâchez pas et sans aller trop approfondir les choses, souffrez, puisque Turnus vous en a tant dit, que je vous parle à mon tour,

— Afin que vous ne vous y trompiez pas, reprit Turnus, je n'ai parlé de votre affection que pour trouver lieu de parler de la mienne.

— Quoiqu'il en soit, dit Cefonie, je vous assure que je ne crois que ce que je dois croire et que je ne pense que ce que je dois penser, car enfin il y aurait de la folie à s'imaginer qu'en un même jour j'eusse fait renoncer deux amis à la fidélité et à l'inconstance,

— Mais quand cela n'aurait aucun fondement de vérité, repris-je, il faudrait supposer que cela serait vrai, pour avoir seulement le plaisir de faire une conversation agréable,

— Pourvu que cela ne dure que le reste du soir, reprit Cefonie, et que mes deux prétendus amants ne soient demain que mes amis, j'y consens,

— Nous serons demain ce que nous pourrons, reprit Persandre, mais en attendant souffrez que je vous dise ce que je ne pensais pas vous pouvoir dire aujourd'hui,

— Dites tout ce qu'il vous plaira, reprit-elle, pourvu que je ne sois pas obligée de vous croire,

— Pour ce qui est de cela, reprit Turnus en riant, je vous défie de ne me croire pas,

— Quoiqu'il en soit, repris-je, dites seulement ce que vous voulez dire et laissez le reste à la conduite de la Fortune,

— Je dis donc, reprit Turnus, que si la belle Cefonie n'est la plus injuste personne du monde, elle avouera que sa beauté n'a jamais produit d'affection qui fasse plus voir sa puissance qu'en assujettissant le cœur d'un infidèle,

— Et je dis au contraire, répliqua Persandre, qu'il n'y a point de beauté si médiocre, qui ne puisse prétendre à assujettir le cœur d'un infidèle, et que la plus grande preuve que Cefonie ait jamais reçue de la force de ses charmes, est d'avoir pu me forcer à changer de sentiments.

— Mais, répliqua Turnus, vous ne songez pas à ce que vous dites ! En effet Madame, poursuivit-il en adressant la parole à Cefonie, il n'y a nulle comparaison entre ces deux choses. Car avant que de commencer à vous aimer, je menais une vie assez heureuse, je me trouvais bien presque en tous lieux, j'aimais ou je pensais aimer plusieurs agréables personnes, j'avais le bonheur de n'être pas haï et j'eusse pu peut-être sans vanité prétendre d'être tout à fait aimé si j'en eusse pu tout à fait aimer quelqu'une. Le plaisir de ma vie, n'était troublé de nulle inquiétude, je n'étais point jaloux, je n'avais nul sentiment tumultueux, je ne désirais que des choses aisées à obtenir et je vivais enfin d'une si douce manière que je ne pouvais avoir nulle impatience de changer de vie. Cependant malgré cette douceur, et cette inconstance naturelle, j'ai mieux aimé renoncer à tous ces plaisirs tranquilles, et quitter trois ou quatre maîtresses dont je n'étais pas maltraité, pour

n'en aimer qu'une qui peut-être me maltraitera. Mais pour Persandre, ajouta-t-il, je ne m'étonne pas trop s'il a voulu changer de vie car, premièrement, l'amour l'avait aveuglé et il était continuellement malheureux. De sorte qu'à parler raisonnablement, il lui est si avantageux d'avoir changé de place que je ne crois pas que vous lui en deviez avoir grande obligation.

— Pour répondre à ce que vous dites contre moi, reprit Persandre, il faut que je parle contre vous, ce qui ne sera pas trop difficile. Car comme je l'ai déjà dit Madame, ajouta-t-il en parlant à Cefonie, il est si naturel à un inconstant de changer d'affection, qu'il faut bien plutôt s'étonner de ce que Turnus vous avait pu voir si longtemps sans vous aimer, que de ce qu'il vous aime aujourd'hui. Et pour ces plaisirs tranquilles dont il parle tant, il devrait avoir honte d'en parler, puisqu'il est certain que l'amour n'en a jamais donné de cette nature et que ce qu'il a senti ne se peut appeler simplement qu'une tendresse enjouée, s'il est permis de parler ainsi. Il n'est donc pas fort étrange, Madame, qu'un homme accoutumé à aimer plusieurs belles à la fois, se résolve à commencer de vous aimer à votre tour, puisque vous avez toute seule plus de charmes que toutes celles qu'il a jamais aimées. Mais pour moi Madame, je fais bien une chose plus extraordinaire. Je confesse, poursuivit-il, que mon amour a été aveugle et que j'ai aimé ce qui n'était pas aimable, et ce que je ne devais pas aimer, mais comme vous l'avez sans doute ouï-dire, les erreurs de cette nature sont plus excusables que toutes les autres, parce que le jugement n'étant plus libre dès le premier moment qu'on a de l'amour, il y aurait de l'injustice à vouloir qu'un amant pût aussi bien juger de sa maîtresse que les autres en jugent. Je n'ai pourtant jamais été si aveugle que je n'aie bien connu que vous étiez mille degrés au-dessus de ce que j'aimais lors même que je ne vous aimais pas. Mais enfin, j'avoue que j'aimais plus que je ne devais pas aimer, j'avoue même que je n'étais pas aimé et que je connaissais tous les supplices de l'amour. Je soutiens pourtant en même temps, qu'un amant malheureux et tout ensemble constant, est l'homme du monde le plus difficile à rengager dans une nouvelle amour car il est sans doute assez malaisé d'aller contre sa propre expérience, et de passer promptement d'une amour à une autre amour quand on n'a eu nulle douceur à la première. Ainsi, je conclus qu'en vous aimant, je fais une chose bien plus extraordinaire que Turnus.

— En vérité, reprit Cefonie, je ne trouve pas que vous fassiez tous deux grand chose, car Turnus m'aime parce qu'il a peut-être fait vœu de tout aimer, et vous m'aimez parce que vous avez naturellement l'âme passionnée, et que n'ayant pu être aimé où vous vouliez l'être, vous voulez voir si vous le serez ailleurs, et si vous le serez de quelque personne qui fasse connaître avantageusement pour vous, que si vous ne l'avez pas été, ça a plutôt été manque de connaissance en la personne que vous aimiez, que manque de mérite en vous. C'est pourquoi je vous trouve tous deux fort heureux de ce que je ne prends pas ce que vous me dites sérieusement car peut-être que vous vous en trouveriez mal l'un et l'autre, et que quand même je serais d'humeur à vous écouter, je serais bien embarrassée d'en choisir un dont je voulusse souffrir l'affection et lui en demander des preuves,

— Quoi, Madame ! vous pourriez hésiter un moment ? reprit Persandre.

— Quoi, Madame ! ajouta Turnus, vous pourriez mettre la chose en doute ?

— Pour moi, repris-je, il me semble que je ne serais point si embarrassée,

— Mais encore, que feriez-vous ? répliqua Cefonie.

— Je voudrais, repris-je, qu'ils me servissent tous deux très longtemps sans me déterminer à rien, afin que je pusse être assurée que l'inconstant fut effectivement devenu fidèle, et que le constant eût tout à fait oublié son ancienne erreur. Mais durant cela je les observerais soigneusement, et si je les trouvais tous deux également constants, je choisirais celui qui toucherait le plus mon cœur.

— Je n'en ferais peut-être pas autant que vous, répliqua Cefonie, car si j'avais à faire ce choix, je choisirais le plus amoureux,

— Ha ! Madame, s'écria Persandre, que je serai heureux si vous en usez ainsi !

— Ha, charmante Cefonie, que je serai content, reprit Turnus, si vous faites ce que vous dites ! En effet, ajouta-t-il, il sied bien à un homme qui n'a peut-être jamais aimé qu'une fois en toute sa vie, de se vanter de savoir mieux aimer qu'un autre !

— Oui, oui, Turnus, reprit froidement Persandre, il appartient à un amant opiniâtre de savoir bien aimer mais il n'appartient pas à un inconstant de parler seulement d'être fidèle !

— Le temps vous apprendra ce que je suis capable d'être, répondit Turnus,

— Et le temps et l'amour, reprit Persandre, apprendront à la belle Cefonie, qu'un homme qui a su aimer constamment ce qui n'était point aimable, saura l'adorer éternellement avec autant de respect que de passion.

— Quoi qu'il en soit, reprit Cefonie en se levant, c'est assez avoir parlé contre ses sentiments, redevenons ce que nous sommes je vous en prie, et soyez toujours mes amis, si vous voulez que je sois toujours votre amie.

— En vérité, repris-je en regardant Turnus et Persandre, c'est grand dommage que vous n'êtes plutôt amoureux de moi que Cefonie, car je trouve cette aventure si particulière, que je prendrais assez de plaisir à la faire durer.

— Je vous assure aimable Plotine, reprit Persandre, que de mon côté elle durera toute ma vie, sans que la belle Cefonie s'en mêle. »

Turnus après cela, dit encore quelque chose, ensuite de quoi Cefonie leur défendit de parler, et les chassa, leur disant même assez sérieusement que le lendemain il ne leur serait plus permis de lui dire de semblables folies. Et en effet, durant quelque temps, ni Persandre, ni Turnus n'avancèrent rien, et celui qui avait fait recevoir de l'or à Cefonie n'en fut pas mieux traité qu'un autre. Cependant, ces deux amis n'oubliaient rien de tout ce qui pouvait plaire à Cefonie et de tout ce qui pouvait l'assurer de leur affection. Turnus ne se plaisait plus en nul autre lieu qu'auprès d'elle, toutes ses anciennes maîtresses lui étaient indifférentes, il n'aimait même plus que les amies de la personne qu'il aimait. Persandre de son côté s'attachait aussi fort assidûment à voir Cefonie et ne voyait plus du tout la personne qu'il avait aimée et faisait tout ce qu'il pouvait pour toucher le cœur de cette charmante fille. Mais pour son malheur et peut-être pour celui de Cefonie, la Fortune fit naître cent occasions à Turnus de rendre service à sa maîtresse. Et comme il a quelque chose d'ardent et d'empressé dans l'esprit, quoique d'ailleurs il ait de la paresse, il lui rendit tous ces divers services de si bonne grâce, que Ce-

fonie vint à croire qu'il l'aimait plus que Persandre pour qui elle avait assurément plus d'inclination. Ce n'est pas que Persandre ne fit mille choses pour la divertir et pour lui plaire, et qu'elle n'eut lieu de penser qu'il lui eut rendu les mêmes bons offices que Turnus s'il en eût eu l'occasion, mais enfin, il n'avait pas plu à la Fortune de la lui faire naître et Turnus avait cet avantage sur lui d'avoir obligé Cefonie en plusieurs rencontres importantes et d'une manière à lui faire croire qu'il avait pour elle plus d'amour que personne n'en avait jamais eu. De plus, comme Ersilia avait eu part à quelques-uns des offices qu'il avait rendus à sa fille et que le tour de son esprit avait plus de rapport à l'humeur de cette personne, il avait la mère de Cefonie de son côté. Ce n'est pas qu'elle n'estimât infiniment Persandre, mais s'imaginant qu'elle serait plus aisément maîtresse absolue de la volonté de Turnus que de la sienne, elle avait plus d'inclination à lui donner sa fille, et à vrai dire, elle eut mieux aimé avoir un fils comme Persandre que comme Turnus, mais elle aimait mieux avoir un gendre comme Turnus, que comme Persandre. Pour Cefonie, elle aimait assurément mieux le dernier, mais parce qu'elle croyait être plus ardemment aimée de l'autre, sa raison, ou plutôt son erreur, la forçait à contraindre son inclination dans la pensée qu'il était plus doux d'être aimée que d'aimer. Quant à moi, comme ils étaient tous deux mes amis, je m'y trouvais quelquefois fort embarrassée, mais après tout, Cefonie étant mon amie devant qu'ils fussent mes amis, je ne considérai que son intérêt, si bien qu'après avoir bien examiné la chose, je me rangeai du parti de Persandre. Je dis même à Turnus que si Cefonie me demandait mon conseil, je lui dirais que je croyais qu'elle serait plus heureuse d'épouser Persandre que lui.

Et en effet, quelques jours après, cette fille étant pressée par Ersilia de prendre une résolution décisive, elle m'en demanda mon avis. Je savais qu'encore qu'elle traitât ces deux amants avec une égale civilité, Persandre était celui qu'elle aimait le mieux, c'est pourquoi je lui conseillai de le préférer à son rival. « Ha, Plotine, me dit-elle, Turnus m'aime assurément plus que Persandre, quoique j'aime peut-être un peu plus Persandre que Turnus.

— Mais, lui dis-je, à quoi connaissez-vous si précisément que Turnus vous aime plus que Persandre ? Car on se trouve quelquefois si embarrassé à connaître bien ses propres sentiments, que je ne sais comment vous avez la hardiesse de juger si souverainement de ceux d'autrui. De vouloir mettre en compte les services que Turnus vous a rendus comme des choses qui doivent nuire à Persandre, je ne le saurais endurer puisqu'enfin si la Fortune lui eût donné les mêmes occasions, il aurait fait les mêmes choses,

— Je le crois, reprit Cefonie, mais après tout, les services de Turnus sont des services effectifs !

— J'en tombe d'accord, lui dis-je, mais puisqu'il ne s'agit seulement que de savoir qui est le plus amoureux de vous et que vous avouez que Persandre aurait fait la même chose que Turnus, il ne me semble pas que vous deviez préférer Turnus à Persandre puisqu'il est vrai que votre inclination vous porte un peu plus au dernier qu'au premier,

— Mais vous ne songez pas, reprit-elle, que je ne crois pas, comme vous le croyez, qu'il faille aimer pour être heureuse, et que je crois au contraire qu'il suffit d'être fort aimée pour être contente,

— Mais pourquoi vous imaginez-vous, lui dis-je, que Persandre vous aime moins que Turnus ?

— Premièrement, dit-elle, je trouve que Turnus en devenant fidèle pour moi, m'a donné une plus grande marque d'amour que Persandre. Je trouve même qu'il paraît plus d'empressement en l'un qu'en l'autre. Turnus a toujours cent choses à me raconter, et quand Persandre rencontre une occasion de me parler, à peine trouve-t-il rien à me dire, quoiqu'il ait infiniment de l'esprit,

— Ha, Cefonie, lui dis-je, que vous me faites pitié de parler comme vous faites et de ne connaître pas que ce que vous croyez être un défaut d'amour est un effet infaillible d'une grande passion ! Car d'où peut venir l'embarras de l'esprit de Persandre quand il vous parle, si ce n'est que la passion l'occupe, le trouble et l'empêche de vous parler ? Et d'où vient, au contraire, que Turnus vous dit cent folies qui vous divertissent, si ce n'est qu'il n'est pas d'un tempérament si tendre que l'amour puisse troubler sa raison ? Mais du moins, lui dis-je, ne pourrez-vous pas dire que les billets de Persandre ne soient pas aussi passionnés que ceux de Turnus, car encore que vous n'appeliez leurs billets que des billets d'amitié, ils pourraient pourtant passer pour billets d'amour,

— Ha, pour des billets, répliqua-t-elle, c'est une chose si trompeuse qu'il n'y faut pas faire de fondement ! Car je connais un homme qui pendant une assez longue absence écrivait cent billets à une parente que j'ai, où toute la tendresse imaginable était renfermée et on ne vit jamais rien de plus doux, ni de plus flatteur. Cependant à son retour, il agit avec elle comme s'il ne lui eut jamais écrit de choses douces ni flatteuses,

— Ce que vous me dites est si bizarre, repris-je, que je crois que vous l'avez inventé pour appuyer votre sentiment, car le moyen qu'un honnête homme se démente lui-même puisque quand il le fait, l'inégalité de ses sentiments ne fait tort qu'à lui et point du tout au mérite des gens pour qui il est inégal ? Mais enfin sans m'amuser à parler d'une chose qui ne peut arriver souvent, avouez que Persandre écrit aussi tendrement que Turnus et souffrez que je vous convainque de cette vérité à l'heure même, en confrontant les billets que vous avez d'eux.

— Comme j'en ai fortuitement deux dans ma poche, reprit-elle, il me sera aisé de vous contenter ».

Et en effet, la prenant au mot, elle me bailla un billet que Turnus lui avait écrit il y avait deux jours où je trouvai ces paroles :

TURNUS À LA BELLE CEFONIE

Si vous ne pensâtes point à moi hier au soir, Madame, je suis malheureux car je ne pensai jamais tant à vous, et je n'y pensai jamais avec tant de tendresse. De vous dire qu'elles étaient mes pensées, il me serait difficile, mais enfin elles en revenaient toujours là, que vous étiez la plus adorable personne du monde, et que je serais le plus heureux de

tous les hommes si vous me faisiez la grâce de souffrir que je vous dise ce que j'ai dans le cœur. Vous opposerez-vous toujours Madame, au bonhomme qui vous adore et qui ne veut que vous adorer ? Dites-le moi de grâce, car si je perds l'espérance, ce me serait quelque consolation de perdre la vie.

« Et bien, me dit Cefonie, trouvez-vous ce billet si tiède ?

— Quand j'aurai vu celui de Persandre, repris-je, je vous dirai ce que je pense de celui de Turnus. »

Et en effet, je l'ouvris et y lu ces paroles :

PERSANDRE À LA CHARMANTE CEFONIE

Vous aimer infiniment Madame, ne vous voir point, n'avoir point de vos nouvelles, ne vous donner point des miennes, c'est un trop grand supplice, et il m'est impossible de l'endurer plus longtemps. Vos cruelles défenses m'empêchèrent de vous écrire hier, ma mauvaise fortune et je ne sais quelle prudence ridicule, d'aller où vous étiez, mais au moins je pensai toujours à vous, et je ne fus à vrai dire, en pas un des lieux où je fus. Je m'imagine pour mon malheur que vous n'en aurez pas fait de même, que l'infortuné Persandre ne vous sera pas repassé une seule fois dans l'esprit, si ce n'est que l'occasion et la bienséance vous aient obligée d'en parler et qu'enfin vous ne l'aurez point trouvé à dire dans cette agréable compagnie où vous étiez. Que je le sache divine Cefonie, je vous en conjure, car encore que je vous souhaitasse plus qu'à moi-même toute sorte de satisfaction et de joie, la mort même me serait douce si vous ne pouviez avoir de véritable plaisir sans moi, comme je ne puis, ni ne veux en avoir sans vous.

« Et bien, lui dis-je à mon tour, vous ne trouvez pas ce billet aussi tendre que l'autre ?

— Mais quand je le trouverais tel, répliqua-t-elle, cela ne conclurait rien car il est certain que Turnus m'aime plus ardemment que Persandre,

— Et moi au contraire, repris-je, je crois que Persandre vous aime autant qu'on peut aimer, je crois même que vous aimez mieux un peu Persandre que Turnus et qu'ainsi vous feriez une grande faute si vous préfériez Turnus à Persandre. Car n'est-il pas vrai qu'on ne peut avoir plus d'esprit qu'il en a, qu'il l'a galant, agréable, et bien tourné, que vous l'estimez plus que tous les hommes de votre connaissance et qu'en effet il n'y a pas un plus honnête homme au monde que lui ?

— Je l'avoue, dit-elle, mais comme j'ai dans l'esprit que si je l'épousais, je l'aimerais plus qu'il ne m'aimerait, et que je crois au contraire que Turnus m'aime plus que je ne l'aimerai, et plus que Persandre ne m'aime, je suis résolue de ne résister pas au commandement que ma mère me fait de préférer Turnus à Persandre,

— Mais Ersilia, lui dis-je, fait ce choix par politique comme vous le faites par caprice, cependant je vous prédis que vous y serez toutes deux trompées,

— Mais, reprit-elle en rougissant, Turnus ne serait-il pas digne d'être choisi sans hésiter un moment, entre tous les honnêtes gens d'Ardée à la réserve de Persandre ?

— Je l'avoue, repris-je, mais avec tout son esprit, tout son mérite, tout son agrément, et même toute sa bonté, je ne voudrais point épouser un inconstant nouvellement converti, car à n'en mentir pas vous devez sa conquête à son inconstance. Après cela je dis encore cent choses à Cefonie, et je lui parlai pourtant inutilement, car elle pensait que l'inclination qu'elle avait pour Persandre la rendrait malheureuse si elle l'épousait et qu'il ne l'aimait pas assez et Turnus l'avait si bien persuadée de la grandeur de son amour par mille petites flatteries, et par les services effectifs, que la fortune lui avait donné moyen de lui rendre, qu'elle croyait effectivement en être bien plus aimée que de Persandre, à qui pourtant elle ne pouvait rien reprocher, et qui au contraire avait fait mille choses obligeantes pour elle. Ainsi Ersilia qui souhaitait sans doute qu'elle épousât Turnus plutôt que Persandre, l'ayant pressée de se résoudre et lui ayant témoigné qu'elle lui ferait plaisir de se conformer au dessein qu'elle avait de la donner à Turnus, elle s'y résolut avec précipitation et croyant se donner au plus amoureux, elle annonça elle-même cette fâcheuse nouvelle à Persandre. Car, comme il était un jour chez elle, et qu'il la voyait un peu plus froide qu'à l'ordinaire, il lui en demanda la cause qu'elle lui dit sans en faire beaucoup de façon. « De grâce, lui dit-elle, après lui avoir appris le commandement qu'Ersilia lui avait fait, ne vous amusez point à me faire des plaintes inutiles, et songez seulement que vous pouvez encore être de mes amis si vous le voulez,

— Ha, Madame, lui dit-il, si vous ne pouvez souffrir mon amour, je ne veux point de votre amitié, mais Madame, ajouta-t-il, ne vous souvient-il plus d'avoir dit que vous regarderiez à l'amour plus qu'à toutes choses, et que vous vous donneriez plutôt au plus amoureux, qu'au plus aimable ?

— C'est pour cela, répliqua-t-elle, que je fais peut-être quelque injustice à votre mérite,

— Non, non, Madame, reprit-il, ne déguisez point la vérité, avouez que vous avez changé de sentiments et qu'au lieu de vous donner à celui qui vous aime le plus, vous vous donnez seulement à celui que vous aimez le mieux. Cependant Madame, ajouta-t-il, pour vous donner une très grande preuve d'amour, je vous déclare que si je pensais que Turnus pût seulement vous aimer toute sa vie comme il vous aime aujourd'hui, je souffrirais mon malheur sans vous en accuser, quoique je sache bien que je vous aime mille fois plus que lui. Mais Madame, comme je le connais admirablement, je vous prédis que dès que vous l'aurez rendu heureux, vous commencerez d'être misérable. Ce n'est pas que Turnus n'ait de la bonté et de la vertu, mais je le défie, avec toute la générosité de son âme, de pouvoir retenir l'amour dans son cœur, dès qu'il n'aura plus rien à espérer. J'ose même vous dire hardiment, Madame, que vous me devez une partie de la confiance de Turnus et il est certain que si je n'avais pas été son rival, il vous aurait moins aimée et qu'il aurait déjà changé de sentiments car à n'en mentir pas,

l'émulation a augmenté son amour, et il n'a guère eu moins d'envie de surmonter son ami, que de vaincre sa maîtresse, mais dès que vous l'aurez mis en état de n'avoir plus rien à craindre, ni à espérer, vous trouverez que d'un amant que vous croyez constant il ne vous restera qu'un infidèle mari. Je sais bien que Turnus vous a rendu des services que je n'ai pu vous rendre, mais Madame, ai-je pu faire quelque chose que je n'aie pas fait ? Et pouvez-vous m'accuser de quelque désobéissance ?

— Non, répliqua-t-elle, mais je crois si fortement que Turnus m'aime plus que vous ne m'aimez, que je ne puis jamais changer de sentiment s'il ne m'y force lui-même, c'est pourquoi ne vous amusez pas à me dire des choses contre lui.

— Pour son mérite Madame, reprit-il, je tombe d'accord de tout ce que vous en pouvez penser d'avantageux, mais pour son affection vous me permettrez de vous dire que vous ne la connaissez pas bien, car enfin Turnus n'est qu'un inconstant travesti. Je ne l'accuse pourtant pas de vous tromper volontairement, au contraire, je vous assure qu'il est trompé lui-même et qu'il croit qu'il vous aimera toujours comme il vous aime. Mais le temps vous apprendra, si vous ne changez point de sentiments, qu'il n'aura pas changé d'esprit et vous verrez au contraire que le malheureux Persandre, aura une constance pour vous que tout le monde lui reprochera, et qu'il se reprochera lui-même car je sens bien que quelque injuste que vous soyez, je vous aimerai éternellement. »

Après cela, Persandre dit encore mille choses touchantes à Cefonie mais elle avait déjà consenti à ce que sa mère lui avait proposé, et elle savait bien qu'Ersilia l'avait fait savoir à Turnus. Ainsi sans se laisser fléchir, elle se mit seulement à prier Persandre de ne vouloir point de mal à son ami du choix qu'elle faisait. « Mais Madame, lui dit-il, promettez-moi du moins que si l'amour de Turnus meurt, et que la mienne subsiste encore, malgré votre injustice vous me permettrez de vous faire des reproches.

— Si cela arrivait, répliqua-t-elle, je mériterais si bien que vous m'en fissiez, que je ne trouve pas grand inconvénient à vous permettre de m'en faire. »

Persandre fit encore alors un dernier effort sur l'esprit de Cefonie, mais il le fit inutilement car cette fille écoutait tout ce que lui disait Persandre comme un effet de la grandeur de son esprit, plutôt que de la grandeur de son amour, et Turnus, par mille petites flatteries qu'on ne saurait exprimer lui avait si bien persuadé qu'il l'aimait éperdument, qu'elle n'en doutait point du tout. De sorte qu'encore qu'elle eût pour Persandre une estime infinie, elle demeura ferme dans son dessein. Cependant on peut dire que Persandre fut plus misérable que Turnus ne fut heureux, quoique d'abord il trouvât son bonheur très grand. Pour moi j'étais si fort en colère contre Cefonie, que je ne faisais que la gronder de son injustice, sans en faire même un secret à Turnus. Au contraire, je voulus un jour lui persuader de céder Cefonie à son ami mais comme la résistance l'irritait je vis augmenter sa passion par ce que je lui disais. C'est pourquoi je ne songeai plus qu'à empêcher ces deux amis de se brouiller, et en effet j'agis si heureusement, qu'encore que Persandre fût tenté de manquer à ce qu'il avait promis à Turnus au commencement de leur amour, je l'obligeai à souffrir un malheur qui n'avait point de remède sans rien entreprendre de violent. Mais ce qu'il y eut de rare, fut que trois

jours après que Turnus fut marié, il fut voir Persandre qui était tombé malade de douleur et lui dit les choses du monde les plus tendres pour lui demander la continuation de son amitié, ajoutant même que la possession de Cefonie lui coûterait trop cher si elle lui coûtait son affection. « Ha, Turnus, s'écria Persandre, si j'avais été à votre place je ne dirais pas ce que vous dites ! Car pour moi je vous déclare que je donnerais toute votre amitié pour l'affection de Cefonie. »

Après cela, Turnus au lieu de répondre aigrement, s'adoucit encore, embarrassa si fort Persandre, qu'il ne savait que lui répondre car il le priait de le vouloir voir comme à l'ordinaire. Il l'assurait qu'il ne serait point jaloux, qu'il savait que sa femme l'estimait infiniment et qu'il lui promettait son amitié. Mais plus il parlait, plus le dépit de Persandre s'augmentait. Il lui répondit pourtant fort sagement, et sans accepter ni refuser ce qu'il lui offrait, parce qu'en effet il ne savait s'il le devait accepter ou refuser, tant l'amour troublait son cœur, après quoi il le congédia sans grande incivilité mais aussi sans nulle marque d'amitié. Cependant, Cefonie paraissait être contente, quoique dans le fond de son cœur elle fût touchée du mal de Persandre, qui devint si dangereux qu'il en pensa mourir. Mais à la fin pourtant il en guérit, sans guérir de la passion qu'il avait dans l'âme. Au contraire, elle fut si forte que ne pouvant se résoudre à se priver de la vue de Cefonie, il se résolut à souffrir celle de son rival et à accepter l'offre que Turnus lui avait faite de continuer d'être amis. Il lui fut donc rendre sa visite, que Turnus reçut avec beaucoup de joie. Il le mena même à la chambre de Cefonie sans qu'elle en fût avertie et la pria de vouloir qu'il la vît comme son ami. Ensuite de quoi, ayant fait passer Persandre dans un jardin, il se mit à lui dire qu'il avait dessein d'aller faire un voyage. D'abord Persandre crut que Turnus avait quelque raison pressante qui l'y obligeait, ne pouvant pas comprendre qu'un homme qui avait été choisi par Cefonie comme le plus amoureux, dût songer à la quitter pour faire un long voyage sans nécessité, un mois après l'avoir épousée. Il se mit donc à lui demander s'il avait quelque affaire qui l'obligeât à prendre ce dessein. « Nullement, reprit Turnus, mais à n'en mentir pas, il y a longtemps que j'ai dans la fantaisie de voyager ! C'est pourquoi aujourd'hui que rien ne m'attache à Ardée, et que je ne crains plus que durant mon absence vous m'ôtiez Cefonie, je suis résolu de contenter ma curiosité. »

Persandre entendant parler Turnus de cette sorte était si épouvanté, qu'il ne pouvait lui répondre, et il ne lui aurait en effet pas répondu, n'eut été qu'il se mit à le presser de vouloir faire ce voyage avec lui. Si bien qu'étant forcé de parler, il lui dit qu'il avait une affaire qui s'arrêtait à Ardée, ensuite de quoi il se retira. Cependant Turnus à qui la fantaisie du voyage était entrée dans la tête ne parlait plus que de cela, et il en parlait avec la même impatience de partir que s'il eût eu une maîtresse en chacun des lieux où il prétendait aller, et qu'il n'eût rien aimé à Ardée. Persandre ne lui en dit pourtant rien, et il se contenta de lui demander ce qui lui avait fait prendre une résolution si précipitée, mais Turnus lui dit que deux de ses amis lui ayant communiqué le dessein qu'ils avaient de voyager, ils avaient réveillé dans son cœur celui qu'il en avait eu autrefois, de sorte qu'il avait lié cette partie avec eux. Après cela Persandre se retira et me vint voir, pour me demander ce que je disais du voyage de Turnus, et si je ne savais point ce qu'en

pensait Cefonie, « Car il me semble, disait-il, qu'ayant choisi Turnus comme le plus amoureux, elle doit trouver son départ un peu rude.

— Cefonie, lui dis-je, n'a garde de s'en plaindre à moi, mais je connais bien dans ses yeux qu'elle en a un dépit étrange, et pour moi si j'étais en sa place, je trouverais fort mauvais que Turnus ne m'eût épousée que pour m'abandonner, sans que nul sujet raisonnable l'y obligeât,

— Mais que dit Ersilia ? reprit Persandre,

— Ersilia, répondis-je, en murmure en secret mais pour Cefonie, ce qui me fait le plus voir qu'elle a l'esprit tout à fait irrité, c'est ce que j'ai su par une fille qui la sert, qu'excepté le premier jour que Turnus lui dit son dessein, et qu'elle s'y voulut opposer, elle ne lui a pas dit une parole pour l'en détourner,

— Ha, Plotine, s'écria Persandre, l'amoureux Turnus n'est guère amoureux et le malheureux Persandre est bien plus amoureux que lui, tout malheureux qu'il est. Car enfin, poursuivit-il en me montrant une lettre qu'un de ses parents lui écrivait, vous pouvez voir par ce qu'on m'écrit, que j'avais une raison utile de quitter le séjour d'Ardée et qu'on me promet un établissement très considérable ailleurs. Cependant, tout abandonné que je suis de Cefonie, je ne puis me résoudre à sortir de la ville où elle demeure, et à la perdre de vue,

— Je vous assure, repris-je, qu'il ne s'en faut guère que je ne vous blâme autant que Turnus, car je ne trouve pas que Cefonie mérite que vous vous souveniez d'elle. Aussi bien, lui dis-je, l'aimeriez-vous inutilement car elle a de la vertu et quand elle viendrait à n'aimer plus Turnus, et à se repentir de vous l'avoir préféré, vous n'en seriez pas plus heureux,

— Ha, Plotine, répliqua-t-il, vous ne savez pas combien l'amour est ingénieux à inventer des plaisirs car j'en ai déjà d'assez sensibles à penser seulement que Turnus s'éloigne de Cefonie. Je m'imagine même avec joie, que les larmes qu'elle répandra le jour de son départ, seront des larmes de dépit, plutôt que des larmes de douleur, et quoique je sache bien que je ne puis jamais être heureux il y a pourtant une certaine sorte d'espérance, qui naît dans mon cœur et qui y conservera mon amour,

— Mais que pouvez-vous espérer, répondis-je, si vous n'avez pas perdu la raison ?

— Je n'espère pas d'être aimé de Cefonie, répliqua-t-il, mais j'espère du moins que Cefonie n'aimera plus Turnus et qu'elle regrettera peut-être le malheureux Persandre. »

Nous dîmes encore beaucoup de choses de cette nature, qui me donnèrent lieu de connaître que Persandre aimait toujours infiniment Cefonie, et qu'elle avait eu grand tort de ne l'avoir pas choisi. En effet, le départ de Turnus surprit si fort tout le monde, qu'on en dit cent choses qui n'étaient point, mais enfin, il parut malgré tout ce qu'Ersilia lui pût dire. De sorte qu'elle connut trop tard qu'elle s'était trompée, lorsqu'elle avait crû pouvoir être maîtresse absolue de Turnus car la fantaisie de voyager étant devenue sa passion, dès que celle qu'il avait eue pour Cefonie avait été satisfaite, tous les charmes de cette personne ne purent le retenir. Il est vrai qu'il lui dit mille flatteries en partant, mais il les lui dit sans avoir une grande douleur de la quitter, quoiqu'il la quittât pour faire un voyage qui de-

vait durer près d'un an. Cefonie supporta pourtant d'abord son départ avec assez de fermeté, et par un sentiment de gloire, elle ne témoigna à qui que ce soit que ce voyage-là lui déplût. Elle n'eut pas même la hardiesse de m'en parler et elle évita si adroitement les occasions de cela, que je ne pus trouver mauvais qu'elle ne m'en eût rien dit. Joint que de mon côté je ne cherchais pas à lui faire des reproches de ne m'avoir pas voulu croire, parce que je n'aimais pas à l'affliger inutilement. Cependant toute la ville la fut voir pour la consoler de l'absence de Turnus, et Persandre y fut comme les autres. J'oubliais de vous dire que Turnus en partant avait été dire adieu à son ami, qu'il lui avait dit cent choses obligeantes, qu'il l'avait même conjuré de vouloir être ami de sa femme et qu'il avait prié Cefonie de souffrir que Persandre la vît comme un autre, de peur qu'il ne s'imaginât qu'il le lui eut défendu par un sentiment jaloux. C'est pourquoi Cefonie se disposa en effet à recevoir les visites de Persandre, pourvu qu'il ne lui en fît pas trop assidûment, et qu'il ne lui dit rien qui lui dût déplaire. Se résolvant s'il entreprenait de vouloir lui parler de l'affection qu'il avait pour elle de ne le voir plus du tout car Turnus lui avait dit si fortement qu'il voulait qu'elle le vît, qu'elle ne pût prendre d'autre résolution. Ainsi Persandre qui l'aimait toujours avec une passion extrême, la visita quelquefois et néanmoins il avait tant de respect pour elle et il connaissait si bien sa vertu, qu'il ne lui donnait nulle connaissance de sa passion par ses paroles, mais pour les regards si Cefonie y eut pris garde elle y eu vu la plus ardente amour du monde. Il est vrai qu'elle avait une mélancolie secrète qui l'occupait si fort, qu'elle ne songeait qu'à ce qui la causait, joint que peut-être, ne voulait-elle pas chercher ce qu'elle ne voulait pas trouver. Cependant, Cefonie durant l'absence de Turnus, évita autant qu'elle le pût de se trouver à des fêtes galantes, et elle agit enfin comme une femme qui a de la vertu, qui aime son mari et qui a soin de sa réputation, doit agir quand elle est jeune et belle, qu'elle a un mari absent, et plusieurs amants au lieu où elle est. Mais durant que Cefonie vivait ainsi, et qu'elle avait dans le cœur un dépit très grand du voyage de Turnus après qu'elle eût été deux mois sans en avoir des nouvelles, il envoya un homme exprès à Ardée avec divers ordres. Cefonie fut bien étonnée d'apprendre que son mari qu'elle croyait s'être embarquée il y avait déjà longtemps, était encore à Rhege, d'où il ne parlait pas même de partir si tôt, et comme la chose lui parut un peu bizarre elle s'informa soigneusement de ce qui retenait Turnus en ce lieu-là, mais cet homme ne lui en voulut pas d'abord dire le véritable sujet. Il est vrai qu'il lui en dit de si mauvaises raisons, qu'il augmenta sa curiosité. Mais ce qui lui en donna une bien forte, fut qu'elle sut que cet homme avait apporté une lettre de Turnus à Persandre, qu'il était allé plusieurs fois lui parler, et qu'il attendait à s'en retourner vers son maître, que Persandre le renvoyât. De sorte qu'ayant une envie démesurée de savoir ce que ce pouvait être, elle se trouva dans un embarras étrange, car elle ne voulait avoir nulle conversation particulière avec Persandre, quoiqu'elle eût pour lui toute l'estime imaginable. Elle n'était pas aussi trop aisée de me donner la commission de m'en informer, parce qu'elle jugeait bien que si elle me faisait cette prière, je lui ferais des reproches. Mais à la fin, elle eut recours à moi, et après m'avoir fait promettre de ne la point quereller elle me dit ce qu'elle avait envie de savoir. « Mais, ajouta-t-elle, je ne veux pas que Persandre puisse juger que vous le lui demandez pour

moi, car je ne veux jamais lui donner ni prétexte, ni occasion de me parler de Turnus. »

Je promis donc à Cefonie ce qu'elle voulut, et lui tenant ma parole, je ne l'accusai de rien. Il est vrai que je ne m'en empêchai pas tant, parce que je le lui avais promis, que parce qu'elle me fit pitié et que je connus dans ses yeux qu'elle se disait à elle-même tout ce que je lui eusse pu dire. Mais enfin après qu'elle fut partie, j'envoyai prier Persandre de me venir voir et sans lui parler de Cefonie, je lui demandai quelle affaire il avait avec Turnus. D'abord il ne me voulut pas dire la vérité mais comme je le connus aisément, « Ha, Persandre, lui dis-je, si vous ne me dites ce que je veux savoir, je n'endurerai jamais que vous me parliez de Cefonie. Cependant vous savez que je suis la seule personne avec qui vous en pouvez raisonnablement parler, et que je suis votre unique consolation. »

Après cela, Persandre ne me pouvant résister me montra une lettre que Turnus lui écrivait, où le faisant souvenir de leur ancienne amitié, il le priait de lui vouloir rendre un service important en faisant pour lui ce que celui qui lui devait rendre cette lettre lui dirait. Ensuite de quoi Persandre me fit entendre que Turnus ne voulant pas que sa famille sût toute la dépense qu'il prétendait faire en ce voyage, le priait d'obliger un parent qu'il avait à Rhege, à lui donner les choses dont il aurait besoin. Qu'il le priait aussi de lui envoyer diverses sortes de galanteries que l'on fait à Ardée qui ne sont propres qu'à donner à des femmes, prenant pour prétexte le dessein qu'il avait de passer en diverses cours où cela lui pourrait être utile. « Et en effet, ajouta Persandre, sans pénétrer plus avant dans son secret, je fais pour Turnus ce qu'il désire de moi quoiqu'il ait détruit ma félicité sans établir la sienne, et dans deux jours je lui renvoie celui qu'il m'a envoyé avec toutes les choses qu'il me demande. »

Ensuite de cela, Turnus me dit cent choses obligeantes pour Cefonie, sans me prier pourtant de les lui dire, car il savait bien qu'il l'aurait fait inutilement, quoique je fusse persuadée qu'il l'aimait fort innocemment. Cependant, après avoir su ce que Turnus avait désiré de Persandre, je pensai ne le dire pas à Cefonie, de peur de l'affliger. Mais je vous avoue que me souvenant de l'opiniâtreté qu'elle avait eue à me résister, je ne fus pas trop marrie de lui faire voir que j'avais eu raison. Joint qu'il importait qu'elle sût la défense que Turnus faisait afin que s'il demandait de quoi en faire encore davantage, elle y donnât ordre. C'est pourquoi je me résolus à lui dire la vérité. Mais après l'avoir apprise, elle soupçonna ce que je n'avais pas soupçonné, car elle s'imagina que Turnus ne me demandait toutes ces choses que parce qu'il était devenu amoureux à Rhege. Et en effet, elle envoya à l'heure même quérir cet homme que Turnus avait envoyé à Ardée, et faisant semblant de savoir alors ce qu'elle avait voulu qu'il lui dit, elle agit si adroitement, que cet homme qui était assez affectionné à Cefonie et qui trouvait que son maître avait tort, lui avoua enfin, croyant qu'il y pourrait remédier, qu'il était devenu amoureux à Rhege, qu'il y faisait beaucoup de dépense et que si elle ne trouvait quelque prétexte de le rappeler à Ardée, il serait longtemps en ce lieu-là. De vous dire ce que devint Cefonie, et ce que je devins moi-même, quand je sus la nouvelle inconstance de Turnus, il ne me serait pas aisé. Mais pour Cefonie, après qu'elle eût congédié cet homme, elle me regarda avec des

yeux tous pleins de larmes, et se souvenant de ce que je lui avais dit autrefois, « Ha, Plotine, s'écria-t-elle, vous aviez bien raison de me dire que Turnus n'était qu'un inconstant travesti et que j'eusse mieux fait de préférer Persandre à Turnus, que Turnus à Persandre. Mais hélas, ajouta-t-elle, il n'est plus temps de se plaindre et la cruauté de ma fortune veut que pensant choisir celui qui m'aimait davantage, j'ai choisi celui qui m'aimait le moins, au préjudice de celui que j'aimais le plus et qui m'aimait peut-être le mieux.

— Ce mot de "peut-être" est mal placé où vous le mettez, lui dis-je, car il est certain que Persandre vous aimera toute sa vie,

— Ha, Plotine, me dit-elle alors emportée de colère, s'il était permis de se repentir je me repentirais volontiers de l'injustice que j'ai eue pour Persandre. Mais hélas, il faut pour l'amour de moi-même ne se repentir jamais, et il faudra vivre toute ma vie avec Turnus comme s'il était fidèle, et avec Persandre comme si je lui étais indifférente. »

Cefonie me dit encore beaucoup d'autres choses fort touchantes, et cependant, elle ne laissa pas d'écrire à son mari avec toute la douceur imaginable. Ayant découvert sa douleur à sa mère, il fut résolu qu'elle ferait semblant d'être malade et que plusieurs des amis de Turnus seraient priés de lui écrire pour tâcher de le faire revenir et qu'elle l'en prierait elle-même le plus flatteusement qu'elle pourrait. Et en effet, quelques jours après, se faisant un grand effort, elle lui écrivit une lettre infiniment touchante, mais comme il était alors fort amoureux à Rhege, et qu'il sut par quelques personnes d'Ardée, que Cefonie n'était pas fort malade, il ne revint point à Ardée et fut encore deux mois à Rhege, c'est à dire aussi longtemps que sa passion lui dura. Ensuite, il fut à Syracuse d'où il devait après aller en Grèce, mais à peine y fut-il qu'il devint fort amoureux de la princesse de ce lieulà, qui est une des plus charmantes personnes du monde. Et comme Turnus avait avec lui deux amis qui étaient d'Ardée, et qui avaient la complaisance de s'accommoder à son humeur, on savait une partie de ce qu'il faisait car il y avait un de ces deux amis qui était frère d'une fille dont Turnus avait été autrefois amoureux lorsqu'il commença d'aimer Cefonie. Celui-là écrivant à sa sœur toutes les nouvelles des amours de Turnus, cette personne qui était bien aise de faire savoir que les charmes de Cefonie n'avaient pas été plus puissants que les siens pour retenir le cœur de Turnus, publia malicieusement tout ce que son frère lui mandait des amours de cet infidèle mari. Ainsi la chose fut si généralement sue de tout le monde, qu'il n'y avait personne qui n'eût le droit d'en parler à Cefonie sans choquer la bienséance, ou pour blâmer Turnus ou pour la plaindre. Cependant, comme elle avait toujours vécu avec beaucoup de retenue, Persandre n'avait jamais trouvé occasion de lui pouvoir parler sans témoins. Un jour toutefois, Ersilia ayant eu besoin de lui pour une affaire importante et Persandre étant allé pour lui en rendre compte, il ne la trouva pas et ne trouva que Cefonie avec qui il fut obligé d'attendre le retour d'Ersilia. Il la trouva si mélancolique qu'à peine pouvait-elle se résoudre à l'entretenir. Persandre de son côté, ayant une occasion si favorable de lui parler ne se sentait pas la force de lui dire ce qu'il eût voulu qu'elle eût su, mais à la fin, l'amour qu'il avait dans l'âme le faisant plus hardi : « Il y a longtemps Madame, lui dit-il, que je cherche inutilement ce que je

trouve aujourd'hui, mais de grâce, ajouta-t-il, ne vous imaginez pas Madame, que j'aie dessein de vous dire rien qui vous fâche, et ne me défendez pas de parler car je ne veux que vous plaindre et vous accuser une fois en toute ma vie, je ne veux, dis-je, que vous conjurer de croire que comme Turnus n'a pu cesser d'être infidèle, Persandre ne pourra cesser d'être constant, et qu'il vous aimera jusqu'à la mort.

— Ha ! Persandre, lui dit alors Cefonie, n'insultez point à mon malheur, car c'est bien assez d'avoir un mari infidèle sans avoir un ami peu respectueux, c'est pourquoi ne me dites rien que je ne puisse entendre, je vous en conjure,

— Non, non, Madame, lui dit-il, ne craignez rien du malheureux Persandre, il ne vous demande rien, il n'espère rien, et il ne désire tout au plus que la grâce d'être écouté une fois seulement, afin de pouvoir, du moins, avoir la consolation d'ouïr de votre belle bouche, que vous vous êtes trompée lorsque vous avez cru vous donner au plus amoureux, car enfin Madame, il vous est aujourd'hui aisé d'en faire la comparaison. En effet, ajouta-t-il, cet amant si plein d'ardeur et si fidèle en apparence, vous quitte dès que vous êtes à lui, et en aime plusieurs autres dès qu'il vous a perdue de vue, et le malheureux Persandre après avoir souffert une injustice effroyable, vous aime encore, sans espérance d'être jamais aimé, et vous aimera toute sa vie. Turnus s'éloigne sans sujet et moi qui ai des raisons importances qui m'appellent ailleurs, je demeure ici pour vous voir seulement, quoi que je sache bien que vous ne songez pas à moi, que vous ne voulez plus que je vous aime, et que je ne puis prétendre autre avantage que celui de vous plaindre et de vous servir, comme un ami généreux. Mais de grâce, ne me refusez pas cette faveur, souffrez que je sois le confident d'une douleur que vous ne me sauriez cacher, ne me dites rien de doux, rien d'obligeant, rien qui témoigne que vous sachiez que je vous aime, dites-moi seulement comme à un ami discret et fidèle, que vous vous plaignez de Turnus, que vous sentez son injustice et son inconstance, et que vous connaissez enfin que vous avez mal choisi. Oui Madame, reprit-il, je ne veux pour récompense de la respectueuse passion que j'ai pour vous, que vous entendre murmurer contre mon rival, et pour vous donner une preuve indubitable de la grandeur et de la pureté de mon affection, je vous proteste que si je pouvais changer son cœur et le rendre fidèle pour vous, je le ferais, afin de vous rendre heureuse quoique je sente bien que je serais encore plus misérable que je ne le suis, si vous étiez contente de Turnus.

— De grâce Persandre, lui dit-elle, contentez-vous que je vous dise en général que je vous ai fait une injustice, et ne prétendez point que je choisisse pour confident de mes chagrins le rival de celui qui les cause. Au reste, ne vous imaginez pas que l'inconstance de Turnus me fasse jamais rien faire contre l'innocence, car je suis vertueuse pour l'amour de moi, non pas pour l'amour de lui. C'est pourquoi, ne vous flattez pas d'une espérance mal fondée, si vous ne me voulez faire un outrage. Vous pouviez sans doute autrefois, espérer sans me faire une injure, mais pour aujourd'hui la chose n'en est plus là, et je ne trouve même pas bon que vous me plaigniez en parlant de moi. Plaignez-moi donc en secret si vous êtes assez généreux pour avoir quelque compassion de mes malheurs, et ne

les augmentez pas en faisant que j'ai autant de sujet de murmurer de votre confiance, que j'en ai de me plaindre de l'infidélité de Turnus. »

Après cela, Persandre dit encore beaucoup de choses touchantes à Cefonie, mais elle demeura ferme dans la résolution de ne souffrir pas qu'il lui parlât de sa passion, quelque innocente qu'elle fût. Elle voulut même lui défendre de la voir, mais il lui fit si bien comprendre que cela ferait parler toute la ville, qu'à la fin elle consentit qu'il la vit quelquefois, à condition qu'il ne lui parlerait jamais de son affection. Elle voulut même qu'il lui promît de ne lui parler point de Turnus, et elle ne lui dit pas une parole qu'un mari jaloux qui l'aurait écoutée n'eut été bien aise d'entendre. Comme Persandre est raisonnable il en estima d'autant plus Cefonie, et son amour, au lieu de diminuer par la force de l'espérance en augmenta encore. En un mot, il vint à aimer Cefonie plus que personne n'a jamais aimé. Cefonie de son côté, apprenant de temps en temps que Turnus ne séjournait pas huit jours en un lieu sans y faire une nouvelle maîtresse, en avait toujours l'esprit plus irrité. Mais ce qui la rendait plus malheureuse, était de voir la constance de Persandre pour elle, quoiqu'elle ne fît rien pour lui. Car encore qu'il ne lui dît rien de son amour et qu'il ne fît rien de toutes ces choses éclatantes qui ont accoutumé d'être des marques d'une grande passion, il en faisait cent que Cefonie et moi remarquions, et qui nous faisaient connaître qu'il aimait avec une tendresse infinie quoiqu'il ne le dît pas. Il avait une complaisance aveugle pour Ersilia, de qui il vint à être fort aimé. Il ne se mettait jamais auprès de Cefonie quand il y avait du monde chez elle ; si quelqu'un la louait en sa présence on lui en voyait une si grande joie dans les yeux, qu'il était aisé de comprendre qu'il prenait part à l'encens qu'on lui donnait ; si quelqu'un voulait excuser Turnus, la colère l'emportait ; si Cefonie était malade il n'avait repos en nulle part. Il aimait tout ce qu'elle aimait, jusqu'aux choses insensibles, il conformait tous ses sentiments aux siens. Il la voyait autant qu'il pouvait, il m'aimait pour l'amour d'elle comme si j'eusse été sa sœur. Il m'en parlait continuellement quand nous étions seuls, il ne regardait pas une femme au monde avec plaisir, excepté Cefonie. Cefonie enfin, était l'unique objet de tous ses plaisirs et de toute son affection. Cependant, il était maître de cette violente passion par la seule crainte de déplaire à la personne qui la causait. Aussi lui en sut-elle si bon gré, qu'insensiblement, contre la première intention de Cefonie, il devint le confident de ses déplaisirs.

Je suis pourtant obligée de lui rendre ce témoignage, qu'elle ne fit ni ne dit jamais rien que Persandre put expliquer à son avantage. Ainsi on peut dire qu'il était son amant, et qu'elle n'était alors que son amie. En effet, ce qu'elle sentait dans son cœur était si innocent, que cela fut cause qu'elle n'apporta pas assez de précautions à cent petites choses indifférentes, qui toute innocente qu'elles étaient ne laissèrent pas d'être mal expliquées car on commença de dire dans le monde que Cefonie cherchait à se consoler de l'inconstance de Turnus pas la constance de Persandre, et ce qui fit le plus dire de bizarres choses, fut que celui que Turnus avait envoyé à Ardée pour quérir tout ce qu'il avait demandé à Persandre, l'ayant dit à quelqu'un en partant qui le redit quelque temps après, on sut que Persandre avait alors envoyé à Turnus de quoi être plus longtemps éloigné de sa patrie. Comme la médisance fait du venin de tout, on dit à Ardée que cela

s'était fait du consentement de sa femme, et que Persandre ne lui avait rendu cet office qu'il lui avait demandé que pour l'éloigner de Cefonie. Sa beauté et sa vertu lui donnant d'ailleurs des ennemies, on tourna toute cette affaire si extravagamment, que je crus être obligée de l'avertir de ce que l'on disait d'elle car je savais quelle était son innocence, et je crus qu'il lui serait aisé de remédier à ce malheur et d'imposer silence à l'envie et à la médisance, en ôtant le prétexte dont elles se servaient.

Ce qui donnait le plus de fondement à ces fâcheux bruits, était que la famille de Persandre voulant qu'il se mariât, il rejetait si rudement les propositions de cette nature, qu'il était aisé de connaître qu'il y avait quelque cause cachée qui l'y obligeait. Il y eut même encore une chose qui fit beaucoup d'éclat, car vous saurez que Persandre qui a infiniment de l'esprit, et qui l'a fort universel, fait fort bien des vers, et comme il n'est pas possible à un amant qui en sait faire de s'en empêcher, encore que Persandre n'osât montrer des vers d'amour à Cefonie comme étant faits pour elle, il ne laissait pas d'en faire. Mais afin que s'ils étaient vus malgré lui, ils ne puissent nuire à celle pour qui il les faisait, il lui donnait un nom qui ne ressemblait point au sien car au lieu de Cefonie, il l'appelait Dorinice. Il m'en avait montré souvent, et je pense même qu'il lui en avait fait voir quelquefois sans lui dire qu'ils étaient pour elle, mais seulement pour en avoir son avis, car Cefonie est assurément capable d'en donner sur ces sortes de choses. Il arriva donc malheureusement qu'un jour que Persandre en avait fait, qu'il avait laissés sur la table de son cabinet, dont il pensait avoir fermé la porte, un homme de sa connaissance fut pour le voir, qui ayant trouvé la porte du logis ouverte, entra sans rien dire, fut à la chambre de Persandre, et de la chambre dans son cabinet où il l'avait vu plusieurs fois, mais ne l'y trouvant pas et voyant ces vers sur la table qui lui semblèrent assez amoureux, il les lut deux fois et les retint, sans autre dessein alors que de les retenir. Après quoi, voyant que Persandre n'était pas chez lui, il sortit sans rien dire à personne. Mais au sortir de là, il fut voir une fille qu'il aimait, et qui n'aimait pas la cabale des belles solitaires en général à cause qu'elle haïssait Cefonie, qui en était. Il lui dit donc les vers qu'il avait appris, mais à peine les eut-elle entendus, qu'elle dit qu'ils étaient assurément faits pour Cefonie. Elle les retint donc aussi, et comme c'est une fille qui parle beaucoup, qui va fort vite et qui a plus d'imagination que de jugement, sans considérer les suites de cette affaire, elle donna plusieurs copies de ces vers. Mais afin que vous connaissiez mieux la conséquence de la chose, il faut que je vous les dise, et les voici donc tels qu'ils sont :

POUR DORINICE

Je voudrais mourir auprès d'elle,
Je voudrais qu'une main si belle
Reçût avec mes soupirs
Toute mon âme en sacrifice ;
Je voudrais par un beau caprice…
Taisez-vous trop ardents désirs,
Obéissons à Dorinice.

Il vous est aisé de juger qu'encore que ces vers n'aient rien qui raisonnablement dût beaucoup nuire à Cefonie, ils ne laissèrent pas de faire un grand bruit et un bruit dont on tira des conséquences fâcheuses. Il arriva même que comme le dernier de ces vers est heureux, tout simple qu'il est, parce qu'il a une chute naturelle qui a quelque chose d'amoureux, on s'accoutumât à le dire en cent rencontres. De sorte que tout le monde trouvait moyen de dire à propos, ou hors de propos « Obéissons à Dorinice » seulement parce que cela était venu à la mode. Mais enfin, la chose faisant un si grand éclat, je parlai à Cefonie, et je lui parlai avec toute la sincérité d'une véritable amie. À peine lui eus-je dit ce que l'on disait d'elle, qu'elle en rougit et en eut une douleur extrême. Cependant, elle n'hésita pas un moment sur ce qu'elle devait faire. « J'avoue ingénument, me dit-elle, que la manière dont Persandre agit avec moi depuis que je suis malheureuse m'a si sensiblement obligée que je sens bien que j'ai pour lui la plus tendre amitié du monde. Je vous confesse même, qu'excepté lorsque je suis avec vous, je ne trouve nulle consolation à mes chagrins qu'en les lui racontant. Mais après tout, il faut s'en priver et je le ferai d'une manière qui, à mon avis, fera taire la médisance qui me persécute. »

Cefonie me dit cela avec tant d'émotion sur le visage, que je connus bien qu'elle prenait quelque extrême résolution, de sorte que je voulus lui dire qu'il suffirait qu'elle prît garde à certaines petites choses, et qu'il ne serait pas même prudent de rompre tout à fait avec Persandre. « Non, non, me dit-elle, Plotine, ne me dites rien, car je ferai ce que j'ai résolu de faire, plaignez-moi seulement du malheureux état où je me trouve. Et pour mieux comprendre combien je dois être plainte, apprenez ma chère Plotine, le véritable état de mon âme afin que sachant au vrai quelle est ma faiblesse, vous puissiez ensuite me louer de la force que j'aurai à la cacher. Sachez donc que j'ai toujours eu une violente inclination pour Persandre, que je n'ai eu que de l'estime pour Turnus et que si je n'eusse pas crû que ce dernier m'aimait incomparablement plus que l'autre et qu'il était plus doux d'être aimée, que d'aimer, je ne l'aurais jamais épousé. Mais ce qui fait présentement mon supplice, c'est que l'inconstance de Turnus me l'a fait haïr, et que la constance de Persandre me l'a fait aimer. Les dieux savent, ajouta-t-elle en rougissant, si je ne me suis pas opposée également, et à la haine que j'ai pour Turnus et à l'affection que j'ai pour Persandre et si malgré ces deux passions-là, je n'ai pas fortement résolu de vivre bien avec celui que je hais, et de cacher soigneusement mon affection à celui que je ne hais pas. Mais après tout, je sens si vivement l'outrage que Turnus m'a fait en cessant de m'aimer dès qu'il a vu que je ne pouvais plus cesser d'être à lui, et je sens si tendrement l'obligation que j'ai à Persandre d'avoir conservé son affection lorsqu'il a vu que je ne pouvais plus lui donner nulle marque sensible de la mienne, que je prévois, sans en pouvoir douter, que ces deux sentiments opposés me vont faire mener la plus malheureuse vie du monde, principalement parce que je voudrai toute ma vie les surmonter. »

Je n'aurais jamais fini si je vous disais tout ce que me dit encore Cefonie, et tout ce que je lui répondis. Comme nous en étions-là, Persandre arriva, et une des femmes de Cefonie l'en étant venu avertir dans son cabinet où nous étions, elle commanda qu'on le fît entrer. À peine fut-il entré, que voyant que nous n'étions que nous trois, elle prit la parole et le regardant avec beaucoup de mélancolie

dans les yeux, « De grâce Persandre, lui dit-elle, faites-moi la faveur de me promettre que vous ne me voudrez point de mal quand vous saurez une prière que j'ai à vous faire,

— Ha ! Madame, lui dit-il, quand vous voudriez ma mort je ne pourrais pas vous vouloir mal, c'est pourquoi vous devez être assurée que vous ne me pouvez faire de prière qui me puisse obliger à vous haïr. Mais Madame, ajouta-t-il, quelle étrange chose avez-vous à me demander ?

— J'ai à vous conjurer, reprit-elle, d'être persuadé que j'ai pour vous toute l'estime imaginable, et toute la reconnaissance possible. Mais après cela, j'ai à vous prier de vouloir me dire s'il n'est pas vrai que vous avez pour la malheureuse Cefonie une amitié fort tendre et fort désintéressée ?

— Pour de l'amitié Madame, lui dit-il, je ne sais si j'en ai, mais pour de l'affection j'ose vous assurer que personne n'en eut jamais tant que j'en ai pour vous et que s'il fallait perdre la vie pour vous prouver cette vérité, je la perdrais avec joie.

— Non Persandre, reprit-elle, il ne faut pas faire une chose si difficile, et sans perdre la vie il suffira seulement que vous me perdiez de vue pour toujours,

— Ha ! Madame, s'écria-t-il, que ce mot de "seulement" est peu équitable et peu obligeant pour moi, car je trouverais bien plus rigoureux de vous perdre de vue pour toujours, que de perdre la vie. Mais Madame, ajouta-t-il, est-ce tout de bon que vous me parlez comme vous faites ?

— Oui Persandre, lui dit-elle, et Plotine vous en apprendra le sujet. »

Après cela prenant la parole, je dis à Persandre les fâcheux bruits qui couraient dans le monde dont il n'avait presque rien su car comme il était connu pour être fort sensible, ses amis ne lui en avaient rien osé dire. Mais à peine lui eus-je dit cela que Persandre se jetant à genoux aux pieds de Cefonie : « Hélas Madame, lui dit-il, pouvez-vous m'accuser de ce malheur, moi dis-je, qui vous aime sans vous le dire et qui ai la force de vous cacher la plus ardente et la plus violente passion qui fut jamais ? Cependant divine Cefonie, poursuivit cet amant affligé, je veux bien n'être pas innocent et il suffit que vous ayez de l'inquiétude pour l'amour de moi, pour faire que je sois criminel. Mais Madame, tous les criminels ne sont pas exilés, et il y a plus d'une espèce de supplice,

— Non, non, Persandre, reprit Cefonie en le forçant de se relever, je ne veux pas votre exil comme un châtiment, je le veux comme un remède au mal que je souffre, car enfin il n'est pas juste qu'étant innocente et malheureuse tout ensemble, je passe pour criminelle puisque je ne le suis point. C'est pourquoi, s'il est vrai que vous m'aimiez, résolvez-vous à choisir de deux choses l'une,

— Ha, Madame ! s'écria-t-il, que je crois ce choix difficile à faire ! Quoique je ne sache pas encore ce que vous me voulez dire !

— Quoiqu'il en soit, dit Cefonie, il n'y a point d'autre expédient à prendre,

— Mais encore Madame, reprit-il, que me donnez-vous à choisir ?

— De vous éloigner d'Ardée pour toujours ou du moins, pour très longtemps, ou de vous marier et de ne me voir après cela que quand vous ne pourrez absolument l'éviter,

— Ha ! Madame, s'écria-t-il, en quelle étrange extrémité me réduisez-vous ?

— Ha ! Persandre, reprit-elle, en quelle fâcheuse conjoncture suis-je pour l'amour de vous ? J'aime la gloire plus que toutes choses, et sans que j'aie rien fait pour ternir la mienne, je me trouve pourtant en état de la perdre. C'est pourquoi, si vous m'aimez et si vous avez une véritable générosité, résolvez-vous à m'empêcher de perdre ce que vous ne me sauriez rendre. Je vous donne deux jours à faire le choix des deux choses que je vous ai proposées, car si vous ne le faites, je me plaindrai plus de vous que je ne me plains de Turnus. »

Après cela Persandre fit mille plaintes inutiles et proposa cent expédients au lieu d'un, car il consentit de ne voir plus Cefonie chez elle, pourvu qu'il eût la permission de la voir quelquefois dans ma chambre. Il consentit même à la fin à ne lui parler en nulle part, pourvu qu'il eût la permission de lui écrire, mais comme en toutes ces sortes de choses il y avait du mystère et de la liaison, Cefonie ne voulut pas s'y engager. Elle lui dit qu'il fallait obéir, qu'il ne l'aimait point s'il ne considérait sa gloire plus que toutes les choses du monde et qu'absolument elle le haïrait s'il ne se résolvait à se marier ou à s'absenter pour jamais. De vous dire tout ce qu'ils dirent de part et d'autre, et ce que je leur dis à tous deux, ce serait abuser de votre patience. Mais je vous dirai que depuis qu'il y a des amants, il n'y en a eu pas un qui ait passé deux plus longs et plus rigoureux jours, que ceux que Persandre employa à faire ce terrible choix. Car lorsqu'il pensait à cette absence éternelle, ou du moins à une très longue absence, il ne savait plus ni ce qu'il pensait, ni ce qu'il disait. Ne voir jamais Cefonie lui semblait une si terrible chose, qu'il trouvait la mort beaucoup plus douce. D'autre part, quand il songeait à se marier, il sentait une répugnance si horrible, qu'il ne pouvait presque raisonner là-dessus. Il trouvait même que la probité ne voulait pas qu'il épousât une personne qu'il ne pouvait aimer, et l'amour lui donnait des sentiments si opposés à se marier, qu'il ne s'y pouvait résoudre. Ce n'est pas qu'il ne trouvât quelque douceur à penser que du moins il pourrait demeurer à Ardée, qu'il pourrait voir Cefonie aux temples malgré qu'elle en eût, et qu'il ne se flattât même, de l'espérance qu'elle pourrait changer de sentiments. Mais pour cette absence éternelle, ce qui lui en fâchait encore le plus, était qu'il croyait infaillible que Cefonie l'oublierait, de sorte que quelque répugnance qu'il eût à se marier, il lui semblait qu'il y avait quelque chose de plus amoureux à s'y résoudre pour ne s'éloigner pas de Cefonie, que de la quitter pour toujours. Il ne put toutefois se résoudre en aussi peu de temps que Cefonie lui en avait donné, et il fut huit jours tout entier à se plaindre et à ne faire autre chose que me voir ou m'écrire des billets, pour m'obliger à faire révoquer un arrêt qu'il trouvait si cruel, car Cefonie ne voulut point qu'il la vît durant ce temps-là. Mais à la fin, Cefonie apprenant que le monde disait toujours diverses choses qui donnaient lieu de penser qu'il y avait une intelligence secrète entre elle et Persandre, lui fit dire qu'elle voulait absolument qu'il choisit. Si bien que ce malheureux amant ne pouvant se résoudre à s'éloigner et trouvant même que cela semblerait bizarre, consentit à se marier, pourvu que Cefonie lui dit qui elle voulait qu'il épousât. Il y avait alors trois ou quatre personnes différentes dont ses parents lui donnaient le choix. Mais si Persandre s'était trouvé embarrassé à choisir, Cefonie ne fut guère moins en peine que lui. À la fin néanmoins, trouvant que la plus riche de celles qu'on lui proposait était la moins aimable, elle me donna charge de la nommer à Per-

sandre, qui trouva beaucoup de douceur à penser que Cefonie en lui choisissant une femme si peu agréable, pouvait avoir eu un sentiment obligeant pour lui. Mais le dessein de Cefonie ne réussit pas, car les parents de cette fille ayant su le bruit qui courait de l'amour de Persandre pour Cefonie, changèrent d'avis et dirent qu'ils ne trouvaient pas leur fille assez belle pour guérir Persandre d'une violente passion. Il fallut donc que ce malheureux amant songeât à en épouser une autre qui lui était sans doute aussi indifférente que celle-là, mais qui était assurément assez agréable. Et en effet, on parla bientôt publiquement de ce mariage comme d'une chose faite.

À peine cette affaire fut-elle résolue, que Cefonie en eut une douleur incroyable et une colère si grande contre Persandre, qu'elle n'était pas plus irritée contre Turnus que contre lui. Elle n'osa pourtant d'abord témoigner ses sentiments, mais comme je m'aperçus bientôt de son nouveau chagrin, je la tourmentai tant que je la forçai à m'avouer qu'elle avait un horrible dépit de ce que Persandre avait plutôt choisi de se marier que de s'éloigner, « Car enfin, disait-elle, s'il m'avait autant aimée qu'il veut que je le croie, il n'aurait jamais pu consentir à se marier, principalement à une personne aussi agréable que celle qu'il doit épouser, mais c'est sans doute que je suis destinée à prouver toutes sortes d'inconstances. Turnus, dès qu'il a été mon mari, a cessé d'être mon amant et Persandre qui se dit si opiniâtre en amour, deviendra assurément amant de sa femme dès qu'il l'aura épousée.

— Mais, lui dis-je, que vous importe s'il l'aime ou s'il ne l'aime pas, puisque vous ne le voulez jamais voir, et que vous êtes absolument résolue de ne recevoir même jamais un billet galant de Persandre ?

— Je sais bien que j'ai tort, me disait-elle, et j'ai moi-même tant de confusion de ma faiblesse et de la bizarrerie de mes sentiments que j'en rougis, car il est constamment vrai que je ne veux jamais voir Persandre, que je ne veux recevoir ni vers, ni prose de lui qui me parlent de son amour, et que Turnus tout inconstant qu'il est, s'il revient, me trouvera toujours fidèle. Mais après tout, je ne puis m'empêcher d'avoir dépit que Persandre se marie, et se marie à une personne qu'il peut aimer.

— Mais, lui dis-je, c'est vous qui lui avez donné à choisir !

— Je l'avoue, répliqua-t-elle, mais je ne prétendais pas qu'il choisît comme il a fait.

— Mais il est encore temps, lui répliquai-je, car je suis assurée que Persandre a assez de répugnance à se marier pour n'y penser plus dès que vous lui ferez savoir que vous ne l'approuvez pas,

— Ha, non, non Plotine, reprit-elle, il n'est plus temps, car je voulais que Persandre ne voulût pas se marier et puisqu'il l'a voulu, la chose n'a plus de remède et si vous lui faisiez savoir la bizarrerie de mes sentiments, je ne vous verrais plus jamais ! »

Cefonie me dit cela si fortement, qu'en effet je lui obéis. De sorte que Persandre pensant, du moins, faire une chose agréable à Cefonie, se maria. Mais je le vis si triste la veille de ses noces, et je vis aussi Cefonie si mélancolique, qu'on peut dire qu'il n'y eut jamais de mariage qui donna tant de chagrin. Cependant,

comme Persandre est un fort homme d'honneur, il eut pour sa femme toute la civilité possible, et il l'eut d'autant plus facilement, qu'il jugea que par là il ferait plus tôt cesser le bruit qui avait été désavantageux à Cefonie. Si bien que passant bientôt dans Ardée pour être un fort bon mari, il passa aussi bientôt dans l'esprit de Cefonie, pour être un mauvais amant. Ainsi, croyant devoir sentir deux infidélités à la fois, elle en haïssait presque tous les hommes en général. Elle ne voyait plus du tout Persandre en lieu où elle lui put donner occasion de lui parler, et elle l'évitait si soigneusement qu'encore qu'il eût fort souhaité de lui pouvoir dire ce qu'il souffrait pour elle, il ne pouvait en trouver les moyens. Aussi est-il certain qu'il n'y a jamais eu d'homme plus malheureux qu'il était alors, car quoique sa femme fut bien faite, elle lui était insupportable et Cefonie occupait si fort son esprit, qu'il ne pensait à autre chose. Mais à la fin, le hasard fit qu'un chariot de Cefonie s'étant rompu à deux mille d'Ardée, Persandre qui était dans un autre passa fortuitement et la trouva dans cet embarras. De sorte qu'étant bien aise d'une occasion si favorable, il descend et la prie de se servir du sien. Il lui fit offre même de n'y rentrer pas et de monter sur le cheval d'un de ses gens qui suivait son chariot. Cefonie fut d'abord assez interdite mais comme j'étais avec elle, je lui dis qu'il n'y avait point à balancer, qu'il valait bien mieux accepter l'offre que lui faisait Persandre, que de s'exposer à coucher dans les champs, que cette affectation de ne vouloir pas recevoir cet office de lui serait sans doute mal expliquée, et qu'il ne fallait pas même l'obliger à monter à cheval. Et en effet, la chose se fit comme je l'entendais. Cependant, comme Cefonie et Persandre ne s'étaient point parlés depuis le jour dont je vous ai raconté la conversation, ils se trouvèrent tous deux bien embarrassés. À la fin, Persandre prenant la parole en lui parlant bas : « Et bien Madame, lui dit-il, vous avez voulu être obéi et plut aux dieux que vous puissiez savoir quelle peine j'ai eue à vous obéir, et combien l'intérêt de votre gloire me coûte cher,

— Vous avez si bien choisi, reprit-elle en rougissant, que je crois que vous avez trouvé la récompense du service que vous m'avez rendu en me le rendant et qu'ainsi je ne dois pas vous en remercier, car après tout, il est bien plus doux d'être mari d'une belle femme dont on est amoureux, que d'être exilé. »

Cefonie dit cela d'un certain air qui fit connaître à Persandre qu'il y avait quelque sentiment de dépit et de jalousie dans le cœur de cette belle personne. C'est pourquoi, en étant fort surpris et fort affligé tout ensemble, il voulut la presser de lui expliquer un peu mieux ses sentiments, mais elle ne le voulut pas faire et tout ce qu'il en pût tirer fut qu'elle lui défendait de la voir jamais. Persandre qui l'aimait plus qu'il ne l'avait jamais aimée, vint me mener à ma chambre quand nous eûmes laissé Cefonie chez elle. Alors, me pressant de lui dire les véritables sentiments de mon amie, je lui dis une partie de ce que j'en savais car je trouvais l'état où étaient ces deux personnes, si étrange, que je ne pouvais m'empêcher d'en parler. Je ne vous dirai point tout ce qu'il me dit, mais seulement qu'il me parut si affligé de ce que Cefonie pouvait s'imaginer qu'il était amoureux de sa femme, et de ce qu'il n'avait pas fait un choix propre à lui persuader la grandeur de son amour, qu'il m'en fit pitié. Mais enfin, s'étant mis dans la fantaisie de guérir l'esprit de Cefonie de cette jalousie, quoiqu'il sût bien qu'il n'avait jamais rien à attendre de cette personne, il se servit du prétexte que ses affaires

lui donnaient pour aller faire un voyage. Ainsi il s'éloigna d'Ardée bientôt après son mariage aussi bien que Turnus, quoique pour des raisons différentes. Mais en partant d'Ardée il écrivit à Cefonie une lettre si tendre, si respectueuse, et si passionnée, que je ne crois pas que jamais l'amour en ait fait écrire de semblable, aussi fut-elle reçue par Cefonie avec une douleur assez sensible quoiqu'elle fût mêlée de quelque espèce de joie de voir Persandre plus fidèle qu'elle ne l'avait pensé. Elle se condamnait pourtant elle-même un moment après, et bien loin d'en être satisfaite, elle me disait bien souvent qu'elle se trouvait coupable à tel point, toute vertueuse qu'elle était, qu'elle n'osait examiner ses véritables sentiments.

Cependant, après un voyage d'un an, Turnus revint, et comme c'était un fort honnête homme quoiqu'il fût fort inconstant, il dit mille choses douces à Cefonie en la revoyant. Mais il les lui dit sans empressement, sans transport, sans amour, et ce qu'il y eut de plus étrange fut qu'il devint amoureux de la femme de Persandre aussitôt qu'il fut revenu, et qu'ayant trouvé quelqu'un de ces donneurs d'avis en choses fâcheuses qui lui dit quelques particularités de ce qu'on avait dit de Cefonie, il eut de la jalousie pour sa femme dans le même temps qu'il avait de l'amour pour celle de son ami. Ainsi la malheureuse Cefonie se vit accablée de toutes sortes de disgrâces car elle avait un mari galant et jaloux tout ensemble, elle avait de son côté de l'amour et de la jalousie, la présence de son mari l'importunait, l'absence de Persandre lui était fâcheuses quoiqu'elle ne l'eût pas voulu rappeler, et pour Persandre, il était aussi tout à fait malheureux, puisqu'il n'avait nulle espérance de pouvoir jamais cesser de l'être. Cependant, la femme de Persandre ayant beaucoup de vertu, Turnus n'en était pas bien traité, mais comme la résistance irrite presque toujours l'amour, sa passion devint si forte, que pensant que cela pourrait lui servir, il lui dit que Persandre était toujours amoureux de Cefonie. Elle lui répondit que puisque Cefonie ne laissait pas de lui être fidèle après toutes ces inconstances, elle ne devait pas laisser de l'être à Persandre, quand même il n'aurait pu changer de passion en l'épousant. D'autre part, quelqu'un ayant écrit à Persandre que Turnus était fort amoureux de sa femme qui se nommait Danaé, et qu'il ne s'en cachait pas, il ne crut pas qu'il y eut si grand danger quand il paraîtrait être amoureux de la sienne, et il pensa même qu'il n'irriterait point Cefonie, de sorte qu'il retourna à Ardée. À peine y fut-il, que Turnus le fut voir avec tout l'empressement d'un amant qui veut être bien avec un homme dont il aime la femme. Ce n'est pas qu'il ne songeât en ce temps-là que les visites qu'il rendait à Persandre donneraient aussi lieu à Persandre d'aller chez lui, mais après tout, comme il était assuré de la vertu de sa femme, il aimait mieux donner occasion à Persandre de voir Cefonie, que se priver de voir Danaé. Si bien que le commencement de cette société eût quelque chose de tout à fait plaisant. Mais à la fin, les sentiments de ces quatre personnes furent si brouillés, qu'on n'a jamais entendu parler de rien de semblable ! Non seulement Persandre et Turnus rompirent ensemble, mais même cela partagea toute la ville, et cette aventure eut cent particularités remarquables qui seraient trop longues à vous dire. On prit deux fois les armes pour les intérêts de ces deux factions, dont l'amour de Persandre et de Turnus était la cause ou le prétexte ; on fit divers combats particuliers, dont il y en eut de funestes pour quelques-uns. On

demanda longtemps dans les compagnies si l'on était Persandre ou Turnus, car ces deux amants avaient donné leur nom à tous ceux de leur parti. Ils avaient même des couleurs qui leur étaient particulières, et la chose en était enfin au point qu'on était continuellement à la veille d'un remuement dans Ardée car il y avait des gens qui étaient bien aises de se servir de cette occasion pour arriver à leurs fins et pour usurper l'autorité sans qu'on y prit garde. Au contraire, tous les gens sages et bien intentionnés cherchaient inutilement quelques expédients d'arrêter un si grand désordre. Mais à la fin, tout le monde ne pouvant imaginer de remède à un si grand mal, je m'avisai d'une chose hardie véritablement mais nécessaire, qui fut de proposer un jour à Persandre et à Turnus, de faire un échange public et légitime. Car comme depuis quelque temps il y a eu des exemples de répudiation parmi nous, je trouvais que la religion et les lois autorisées par l'usage pouvant souffrir que Persandre répudiât Danaé et épousât Cefonie, et que Turnus répudiât Cefonie et épousât Danaé, je trouvais dis-je, que ni l'un ni l'autre n'ayant point d'enfants et leur bien étant à peu près égal, il n'y avait qu'à faire changer de maison à ces deux femmes pour mettre la paix dans ces deux familles, et pour la rétablir dans Ardée, en ôtant un prétexte aux factieux qui s'en servaient à troubler la tranquillité publique. Mais quoique Persandre et Turnus vissent bien qu'ils pouvaient être heureux par l'expédient que je leur proposais, un sentiment bizarre de haine fit d'abord qu'ils eurent peine à consentir à se rendre heureux l'un l'autre. Il ne s'en fallut guère que Turnus, pour empêcher Persandre d'épouser Cefonie, n'aimât mieux n'épouser point Danaé, et que Persandre aussi pour empêcher Turnus de posséder Danaé ne se disposât à n'épouser jamais Cefonie. Mais après tout, l'amour étant la plus forte, ils vinrent à trouver de la raison à ce que je leur proposais et à me prier tous deux d'être la médiatrice d'une affaire qu'ils ne pensaient pas trouver difficile car les lois l'autorisaient. Ce qui était arrivé depuis peu confirmait la loi par l'usage. Leurs parents apparemment, y devaient consentir sans peine, et les deux femmes ne devaient vraisemblablement pas y faire obstacle. Il y avait lieu de croire que Danaé qui savait alors de certitude que son mari n'avait jamais eu d'amour pour elle et qu'il en avait toujours une infiniment forte pour Cefonie, trouverait qu'il lui serait avantageux de perdre un mari qui ne l'aimait pas et d'en avoir un qui mourait d'amour pour elle. Quant à Cefonie, il semblait aussi qu'il lui devait être fort doux de quitter un infidèle, pour un homme qui l'avait toujours très fidèlement aimée et qu'elle aimait chèrement quoiqu'elle l'eût soigneusement caché. Cependant, ces deux femmes firent toute la difficulté de la chose car Cefonie disait qu'elle tenait alors pour certain que le mariage faisait mourir l'amour, que pour cette raison elle se contentait d'avoir perdu un amant en épousant Turnus, et qu'elle ne se voulait plus exposer à en prendre encore un en épousant Persandre. Qu'ainsi elle aimait mieux être toute sa vie malheureuse de la manière qu'elle l'était, que de se l'aller rendre d'une nouvelle façon qui lui serait plus insupportable que l'autre. Mais Danaé était bien encore plus difficile à se résoudre. « De grâce, me disait-elle lorsque je lui voulus faire recevoir mon conseil, ne me forcez point à vous dire tout ce que je pense, puisqu'il est fort éloigné de ce que vous pensez. J'avoue, ajouta-t-elle, que j'ai un mari qui a une passion violente dans l'âme pour Cefonie, mais comme il est sage et modéré je suis assurée qu'il ne me

maltraitera jamais pour cela, et que je n'aurai jamais nul autre sujet de me plaindre de lui. Je n'ai pas même à lui reprocher de m'avoir trompée, car je l'ai épousé sans qu'il m'ait dit qu'il fût amoureux de moi, mais pour Turnus, tout agréable qu'il est, il me ferait désespérer car il aimait éperdument Cefonie lorsqu'il l'épousa. Je ne suis pas si belle qu'elle et puisqu'il a été inconstant pour cette divine personne, il le serait infailliblement pour moi. Ainsi il se trouverait que je serais la victime de Persandre et de Cefonie, et que je serais plus malheureuse que je ne le suis.

— Mais vous ne considérez pas, lui disais-je, que si vous vous opposez à ce dessein, vous vous ferez haïr de Persandre ? Car il n'est pas possible qu'un amant ne haïsse point ce qui l'empêche de posséder sa maîtresse. »

Pour Cefonie je n'employais que la constance de Persandre pour la persuader. Ces deux femmes eurent pourtant beaucoup de peine à se résoudre à cet échange, principalement par un sentiment de modestie, et si leurs parents ne les y eussent forcées et ne leur eussent fait voir qu'il y allait de l'intérêt de leur patrie, la chose ne se fut pas exécutée. Mais à la fin, cet intérêt particulier étant devenu un intérêt public et les chefs de la religion et de la police s'en mêlant, cet échange se fit dans le temple de la concorde, et se fit sans grande cérémonie parce que Cefonie et Danaé le voulurent ainsi. Je ne vous dirai point ce que se dirent ces quatre personnes en cette rencontre, ni quelle fut la joie de Persandre et de Turnus, non plus que la satisfaction de Cefonie de se voir défaite d'un infidèle mari, et de se voir en la puissance d'un fidèle amant. Mais je vous dirai seulement que Danaé, à qui effectivement Turnus ne déplaisait pas, ne fut pas trompée dans ces conjectures et que cet aimable inconstant, quelque temps après son mariage, recommença ses galanteries qu'il a toujours continuées jusqu'à ce que la mort les ait terminées, car il fut tué en signalant hautement son courage, lorsque Tarquin fît les approches d'Ardée. Mais ce qu'il y a eu de rare, c'est qu'après sa mort on a découvert qu'il était redevenu amoureux de Cefonie, par inconstance seulement, car il l'avait avoué à un de ses amis. Pour Persandre, il est demeuré le plus fidèle amant du monde. Il ne voulut pas que Cefonie fût exposée à souffrir les incommodités d'un long siège, quoiqu'elle ne le voulut pas abandonner, et c'était pour cela comme vous savez, que nous sortions d'Ardée avec vous lorsque nous fumes prises par les troupes de Tarquin, malgré toute la valeur d'Aronce, d'Hermimus, et de Celere. Aussi est-ce à Amilcar seulement que je veux encore dire que Persandre, après la mort de Turnus, prit soin des intérêts de Danaé et qu'il l'envoya hors de la ville avec nous. J'ai même su par un de nos gardes qui me l'a dit ce matin, que Persandre fait autant d'insistance pour délivrer Danaé, que pour délivrer les autres captives et qu'il est non seulement constamment fidèle en amour, mais encore constamment généreux et équitable. »

Plotine n'eut pas plutôt cessé de parler, qu'Amilcar se mit à la remercier d'avoir tué Turnus par son récit, « Car enfin, dit-il, j'ai un fort agréable ami qui s'appelle Zenocrate, qui a quelques prétentions aussi bien que moi, au plaisir et à la gloire qui suivent infailliblement les inconstants adroits et heureux et cependant, il au-

rait été contraint d'avouer que Turnus était mille fois plus inconstant que nous. Or vous savez, ajouta-t-il avec ce sérieux qu'il affectait quelquefois en badinant, que quand on se mêle d'une chose, on est bien aise d'être le premier. C'est pourquoi je vous suis tout à fait obligé de la mort de Turnus qui nous aurait surpassé de fort loin Zenocrate et moi en inconstance. Ce n'est pas qu'on ne lui ait fait injustice car après tout, on ne devait point mettre au rang de ses inconstances son changement d'amour pour Cefonie et pour Danaé lorsqu'il les eut épousées, car comme vous le savez, ce n'est guère la mode de voir des maris amoureux de leurs femmes,

— Je vous assure, reprit Plotine, que Persandre l'est toujours de la sienne, qu'il le sera toute sa vie et que toute la différence qu'il y a de ce qu'il était autrefois à ce qu'il est aujourd'hui, c'est qu'il ne fait pas le galant en public. Mais pour les sentiments de son cœur, ils sont aussi tendres, aussi passionnés, et aussi pleins de respect qu'ils l'étaient du temps qu'il n'était que le rival de Turnus. Et pour moi je ne sache rien de plus injuste que le procédé de ces gens qui sont cinq ou six ans à gémir, à soupirer, et à faire toutes les choses imaginables pour venir à bout d'épouser une femme qu'ils aiment, et pour la mépriser le lendemain. »

Comme Plotine disait cela, on entendit un assez grand bruit dans la cour, de sorte que Clélie en étant émue parce qu'elle était toujours en état de devoir craindre quelque nouveau malheur, Plotine passa dans une garde-robe qui avait une petite fenêtre grillée sur la cour où l'on entendait ce bruit. Et l'ouvrant avec précipitation pour voir ce que c'était, elle vit qu'on rapportait le corps de celui qui avait promis de délivrer Clélie. Si bien que rentrant dans la chambre, « Ha ! Madame, s'écria-t-elle, vous n'êtes pas encore à la fin de vos malheurs car celui qui les devait faire finir est mort. »

À ces mots Clélie et Amilcar furent étrangement surpris et ne comprirent même pas trop bien ce que Plotine leur voulait dire, mais le leur ayant expliqué et Amilcar ne la pouvant presque croire, il entra au lieu d'où elle avait vu ce qu'elle disait et vit, en effet, le corps de ce prétendu libérateur de Clélie, qu'on venait de rapporter. Un nombre infini de peuple à l'entour écoutait ceux qui le rapportaient, et racontaient à ceux qui ne le savaient pas comment ce malheur était arrivé. De sorte qu'Amilcar rentrant dans la chambre de Clélie avec beaucoup de tristesse sur le visage, elle ne douta plus de ce que Plotine lui avait dit et en eut une extrême douleur. Elle ne comprenait pourtant pas toute la malignité de sa fortune et n'avait garde de soupçonner, non plus qu'Amilcar, qu'Aronce avait tué cet homme dont la mort arrivait en une conjoncture si fâcheuse. Cependant, Amilcar s'imaginant qu'il serait fort nécessaire qu'il pût voir Tullie pour tâcher de l'obliger à prendre cette occasion de délivrer Clélie devant que Tarquin en eût donné la garde à quelque autre, se trouvait bien embarrassé car il ne pouvait sortir. Celui qui avait accoutumé de commander en l'absence de ce capitaine des gardes qui était mort, était si occupé à s'informer de cet accident, qu'il n'y avait pas moyen de lui pouvoir faire rien dire. Amilcar eut donc beau crier aux gardes qui étaient dans l'antichambre de Clélie, qu'il voulait sortir, il fut plus de quatre heures sans pouvoir faire ouvrir la porte. À la fin il sortit après avoir dit à Clélie et à Plotine tout ce qu'il crut capable de remettre quelque espérance dans leur

cœur, quoiqu'il n'en eut guère lui-même. Dès qu'il fut hors de là, il fut trouver Tullie qui lui témoigna être tout à fait affligée de cet accident. « Mais Madame, lui dit Amilcar, il me semble que devant que le roi ait donné un nouvel ordre pour la garde des captives, vous devriez tâcher de les délivrer,

— Ha ! Amilcar, lui dit-elle, la chose n'est pas possible car le lieutenant du mort qui a présentement l'autorité et qui prétend à sa charge, est si fidèle à Tarquin qu'il n'y a pas moyen de le suborner, et je ne vois que trop par cet accident, que la bonne fortune commence de m'abandonner car il est arrivé trop bizarrement. En effet, ajouta-t-elle, je ne puis même savoir qui a tué cet homme dont la vie était si nécessaire à mon repos, et tout ce que j'en sais est que le feu a pris chez la tante de Brutus, qu'on a dit qu'on a vu dans la même rue quelques ennemis de Tarquin déguisés qu'on les a voulus prendre, et que cet homme a été tué par je ne sais quel autre qu'on ne nomme point, et il se trouve même que le stupide Brutus a mis l'épée à la main contre les serviteurs du roi. Cependant, il a si peu de raison qu'il est venu ici comme s'il n'avait rien fait de mal à propos, et comme s'il savait que sa stupidité le met à couvert de la punition qu'il mérite. Ainsi, voyant par quelle bizarre aventure mon dessein est traversé, et sachant qu'il y a assurément quelque chose qui se trame que je ne comprends pas, il faudra que je me résolve à quelque extrême résolution si Tarquin ne change de sentiments, car quand je devrais brûler Rome pour m'empêcher d'être méprisée par une fille de Clélius, je mettrai plutôt le feu dans le palais qui lui sert de prison que de souffrir d'être l'esclave d'une esclave, au hasard de périr moi-même dans le feu que j'aurai allumé. »

La fière Tullie prononça ces paroles avec tant de marques de fureur dans les yeux, qu'Amilcar craignit en effet que cette personne, qui n'avait pas fait de scrupule de passer sur le corps de son père pour monter au trône, ne se portât à quelque funeste résolution. C'est pourquoi il lui dit qu'il fallait, du moins, qu'on attendît la fin de la négociation, ou la fin du siège, à se déterminer, et qu'en attendant il agirait pour son service auprès de Tarquin. Après cela Spurius Lucretius, qui était alors gouverneur de Rome, vint la trouver pour lui dire qu'il fallait de nécessité qu'il y eût quelque conjuration secrète dans la ville, parce qu'il avait été averti que depuis quelque temps, il y avait eu quelques assemblées de nuit en divers lieux, et qu'il était à propos que le siège d'Ardée finit bientôt, de peur que l'absence de Tarquin ne causât quelque soulèvement. Il est vrai que Lucretius ne dit pas cela tout haut, de sorte qu'Amilcar le voyant parler bas se retira et fut chez Racilia. Mais il fut bien surpris d'en trouver la maison à moitié brûlée, et de n'y trouver ni Aronce, ni Brutus, ni Herminius, ni Racilia, ni Hermilie. Ne sachant donc que penser, il fut chez Sivelia où il apprit la vérité et où Brutus vint un moment après, avec qui il conféra sur ce qu'il était à propos de faire. En la conjoncture où étaient les choses, il semblait être nécessaire qu'ils fussent bien instruits de ce qui se passait au camp, et il était pourtant nécessaire qu'Amilcar demeurât auprès de Tullie. Ainsi Brutus s'offrit à aller auprès de Tarquin, car encore qu'on ne lui communiquât rien, il était plus propre à observer les choses qu'un autre, parce qu'on ne se défiait pas de lui. Joint que comme on n'avait pas laissé de le faire tribun des Celeres qui étaient une espèce de gardes à cheval que Romulus avait institué, il avait alors quelque prétexte d'aller trouver le roi, pour quelque

chose qui regardait la fonction de cette charge, qui ne lui servait en effet qu'à confirmer Tarquin dans l'opinion où il était de son incapacité, car si on l'eût cru capable de la bien faire, on ne la lui eut pas laissée et à parler véritablement, Tarquin ne la lui avait fait voir que pour empêcher un homme de plus d'esprit que lui de la posséder, étant certain qu'en ce temps-là on n'avait plus de charge par élection, mais seulement par la seule autorité du tyran.

Brutus prit donc la résolution d'aller au camp pour découvrir ce qui s'y passait afin d'en pouvoir avertir ceux qui s'intéressaient à la liberté de Rome, à la liberté de Clélie, et à la conservation d'Aronce. Mais avant que d'y aller, il fut passer à cette maison de Valerius où était Aronce, à qui il rendit la lettre de Clélie qu'Amilcar lui avait baillée, et il lui apprit ensuite qu'on ne l'accusait pas encore de ce qui s'était passé, non plus qu'Herminius, Artemidore, Zenocrate, et Celere. Il leur dit pourtant qu'il n'était pas à propos qu'ils retournassent à Rome que ce tumulte ne fut apaisé et qu'on ne sût ce que Tarquin en dirait. Cependant, Herminius qui avait dessein de s'en retourner jeter dans Ardée, fut retenu par Aronce jusqu'au dernier jour de la trêve. Comme Valerius était suspect à Tarquin, Brutus leur dit qu'il ne trouvait pas qu'ils fissent trop bien de demeurer en ce lieu-là, si bien qu'il leur proposa de partir avec lui à l'entrée de la nuit, les assurant qu'il les mènerait dans une maison de Collatie où ils seraient mieux cachés. « Mais, reprit Herminius, vous ne songez pas que Collatin est maître de Collatie ?

— Pardonnez-moi, reprit-il, mais je sais que Collatin est au camp, et qu'il ne va présentement guère voir Lucrèce, et puis, la maison de celui chez qui je vous veux mener est une maison écartée, de plus c'est un homme qui n'a femme, ni enfants, qui dépend de moi et qui est fidèle. Après cela personne ne résista à Brutus, et Valerius qui était présent, étant de son avis, ils partirent le soir ensemble. Brutus fut mener ses amis chez ce même homme où il avait été loger, lorsqu'il avait vu Lucrèce dans ce jardin où il lui avait parlé la dernière fois. Depuis cela il ne l'avait seulement pu voir, tant elle avait apporté de soin à éviter sa rencontre, et tant elle avait mené une vie retirée et solitaire. Comme la Lune éclairait lorsque cette illustre troupe approcha de Collatie, Brutus découvrit la maison où demeurait sa chère Lucrèce, de sorte que ne pouvant s'empêcher d'en soupirer, Aronce qui était le plus près de lui l'entendit, et lui en demanda la cause. « Hélas, lui dit-il, le moyen de voir le lieu où demeure la trop charmante Lucrèce sans soupirer ?

— Ha, mon cher Brutus, lui dit alors Aronce, quoique votre douleur soit juste, elle est pourtant moins bien fondée que la mienne car vous ne craignez, du moins pas pour Lucrèce, ni la mort, ni la violence d'un tyran.

— Il est vrai que la crainte ne fait pas le supplice de mon amour, reprit-il, mais j'ai pis que la crainte la plus terrible, puisque j'ai la certitude de ne pouvoir jamais avoir nulle société avec la charmante Lucrèce, et qu'ayant tout à la fois de l'amour pour elle et de la haine pour Tarquin, j'ai dans l'âme deux violentes passions sans avoir l'espérance de les satisfaire, car encore que j'agisse continuellement contre ce fier tyran, ma raison ne me dit pas que je puisse jamais le

détruire. Ainsi je cherche plutôt à me détruire moi-même, et à me tromper, qu'à servir utilement ma patrie. »

Aronce répondit à Brutus comme un amant malheureux, c'est-à-dire comme un homme qui se croyait le plus misérable de tous les amants car comme on croit tous les maux passés moindres que ceux que l'on souffre que parce qu'on ne les sent plus, on ne croit aussi tous les maux d'autrui moindres que les siens que parce qu'on ne les sent pas. Mais enfin, Brutus ayant mis ses illustres amis dans la maison de cet homme qui lui était si fidèle, s'en alla au camp où il arriva comme Sextus en venait de partir, sans qu'on sût où il était allé. D'abord qu'il y fut, il vit Tarquin, le Prince de Pometie et Titus, qui ayant déjà su l'embrasement de la maison de Racilia, la mort de ce capitaine des gardes, et le vacarme que cela avait fait à Rome, lui en demandèrent des nouvelles. Mais il fut bien surpris de voir qu'ils ne savaient pas qu'il avait mis l'épée à la main en cette occasion, et en effet, Tullie et ceux qui avaient mandé cette aventure à Tarquin, faisaient si peu de fondement sur ce que faisait Brutus, qu'ils n'avaient point mandé à ce prince qu'il eût eu nulle part à ce désordre. Il eut aussi beaucoup de joie de voir qu'Aronce, Herminius, Artemidore, Zenocrate et Celere n'étaient pas accusés. Cependant, le Prince de Pometie qui aimait tendrement Hermilie, eut un soin particulier de s'informer de l'embrasement de la maison de Racilia, afin de savoir ce qu'était devenue cette belle fille. Il est vrai que Brutus répondit si peu précisément à ce qu'on lui demandait, que ce prince n'en fut guère plus satisfait, aussi Brutus n'était-il en ce lieu-là que pour écouter ce qu'on y disait. Il sut donc que la négociation d'Ardée était toujours en même état et qu'on n'en espérait plus guère, Tarquin voulant bien rendre les captives, à la réserve de Clélie, mais ne voulant point entendre parler de celle-là. Horace qui avait acquis beaucoup de crédit dans Ardée, faisait que ceux de cette ville-là s'opiniâtraient à vouloir voir Clélie, aussi bien que Cefonie, Plotine, Danaé, et leurs amies. L'envoyé du roi de Clusium se plaignait fort aussi de ce qu'on n'avait nulle nouvelle d'Aronce et sollicitait puissamment pour empêcher qu'on ne remît Clélie entre les mains de ceux d'Ardée. Mais il n'avait que faire de le craindre, car la passion de Tarquin l'en empêchait assez. Les choses étant en ces termes, Tullie et Lucretius, séparément, envoyèrent à Tarquin et ceux qui furent envoyés de leur part, arrivèrent dans sa tente comme Brutus y était, sans que ce tyran y prît garde. Brutus écoutant donc ce qu'on disait à Tarquin sans que personne le fît retirer, ouït que l'envoyé de Tullie lui disait qu'elle avait enfin su qu'Herminius avait été caché à Rome, que c'était lui que le capitaine de ses gardes avait voulu arrêter, qu'Aronce, avec trois de ses amis avaient secouru Hermimus, qu'ils étaient partis de Rome, et qu'ainsi c'était à lui à les faire chercher. D'autre part, Lucretius mandait en son particulier à Tarquin, qu'il avait découvert que Tullie voulait avoir les captives en sa disposition, sans qu'il en sût la cause et qu'il avait même su qu'il y avait eu des gens cachés chez Valerius à sa maison des champs, qui en étaient partis pour aller vers Collatie.

À deux heures de là, Lucretius lui-même arriva pour venir dire à Tarquin que depuis qu'il avait dépêché vers lui, il avait su de certitude que ceux qui avaient été cachés chez Valerius étaient effectivement à Collatie, ou du moins, y avaient été. De sorte que Tarquin ayant l'esprit irrité de tant d'avis fâcheux fit divers com-

mandements injustes et violents. Comme Clélie était ce qui occupait alors le plus fortement son esprit, il résolut de la faire venir au camp afin que Tullie ne prétendît pas en être la maîtresse, disant tout haut à un des ministres de ses passions, qu'il fallait absolument qu'elle satisfît son amour, ou qu'il contentât sa vengeance. Pour Herminius, il fit dessein de promettre de grandes récompenses à ceux qui le lui livreraient vivant ou mort. Il résolut aussi de faire les mêmes promesses à ceux qui lui amèneraient Aronce, et quant à Artemidore, Zenocrate et Celere, il témoigna être fort irrité de ce qu'ils avaient fait. Brutus apprenant tant de choses importantes à la fois sans qu'on songeât à le cacher de lui, pensa à avertir, du moins, les amis qui étaient à Collatie. Mais comme il ne voulait pas confier légèrement à autrui ce qu'il savait, il se résolut d'aller lui-même au lieu où il les avait laissés pour les obliger à en partir. Il fallut pourtant qu'il attendît le lendemain au matin, de peur que son départ ne parût suspect mais lorsqu'il fut prêt de partir, le Prince de Pometie et Titus qui s'en allaient à Rome pour y voir Hermilie et Collatine, lui demandèrent s'il ne voulait pas les suivre, présupposant qu'il allait aussi à Rome, joint qu'ils prenaient assez de plaisir à la simplicité que Brutus affectait d'avoir, principalement depuis qu'il avait fait le voyage de Delphes avec eux, lorsque Tarquin épouvanté par un prodige, avait envoyé ces deux princes à l'oracle de Delphes pour en être éclairci, quoique jusqu'alors on eût toujours envoyé en Toscane en de pareilles occasions. Brutus pendant ce voyage avait agi avec tant d'art, que sans leur montrer son esprit, il les avait fort divertis. Il avait pourtant agi plus adroitement qu'ils ne pensaient car il avait porté une offrande à Delphes sans qu'ils s'en fussent aperçus, qui était en quelque sorte la figure de son esprit. Il avait fait enclore une espèce de sceptre d'or dans un de ces bâtons qu'on porte plutôt par habitude, ou comme une marque d'autorité, que pour s'appuyer, voulant marquer à la postérité, pour le moins, que son esprit était caché sous une grossière stupidité comme cette offrande précieuse sous un bois de peu de prix. Brutus avait même mieux entendu que ces princes, une réponse de l'oracle qu'ils avaient consulté, car comme ils lui avaient demandé qui régnerait après Tarquin, l'oracle avait répondu que ce serait celui qui, le premier, donnerait un baiser à sa mère. Le Prince de Pometie et Titus, tous spirituels qu'ils étaient, avaient expliqué la chose selon le simple sens des paroles, et avaient mis au sort entre eux qui saluerait la fière Tullie le premier espérant par là exclure le Prince Sextus leur frère, quoiqu'il fût l'aîné de la maison. Brutus, sans les désabuser de leur erreur, chercha un autre sens aux paroles de l'oracle car s'imaginant que la terre est la mère commune de tous les hommes, il fit semblant de se laisser tomber, et baisant la terre, il remercia les dieux de lui donner quelque espérance de pouvoir un jour finir le règne d'un si cruel tyran. Cette espérance était pourtant bien affaiblie lorsque le Prince de Pometie et Titus lui demandèrent s'il voulait aller à Rome avec eux, puisqu'il se voyait en état de craindre la cruauté de Tarquin pour les personnes du monde qu'il aimait le plus. Afin de faire, du moins, tout ce qu'il pouvait pour les conserver, il s'excusa à ceux qui le voulaient mener à Rome. Ce n'est pas qu'il n'eût dessein d'y aller dès qu'il aurait passé à Collatie, car il jugeait à propos qu'Amilcar agît auprès de Tullie pour le salut de l'admirable personne sans laquelle Aronce ne pouvait être heureux. Ainsi, ne voulant pas perdre de temps, il partit en intention de s'en aller

seul avec un esclave seulement, mais la fortune en disposa autrement, car Tarquin qui souhaitait ardemment d'avoir en sa puissance ceux qu'on disait qui avaient été cachés chez Valerius, et qui étaient ou avaient été à Collatie, obligea Collatin et Lucretius son beau-père, d'y aller à l'heure même, afin de les faire arrêter s'ils y étaient ou de les faire suivre s'ils n'y étaient plus. Or, cela se rencontra si juste, qu'ils joignirent Brutus dans un chemin croisé où l'on peut prendre celui qui va le plus droit à Rome, ou celui qui va à Collatie.

Brutus se trouva sans doute alors assez embarrassé, car il jugea bien que Collatin et Lucretius n'allaient pas sans sujet à Collatie. Mais quoiqu'il n'eut pas une bonne raison à leur donner pour prétexter le chemin qu'il choisissait, il ne laissa pas de se suivre avec eux, sans qu'ils lui en demandassent la cause, car comme ils ne songeaient pas trop à lui, ils se mirent à parler entre eux aussi librement que s'il n'y eut pas été et le laissèrent sans lui dire presque une parole. Cependant, désirant de pénétrer dans leur dessein, il les écoutait attentivement. Lucretius n'était attaché à Tarquin que par ambition et Collatin seulement par l'intérêt du sang, car ils avaient tous deux de la vertu et de l'horreur pour la cruauté de ce prince. De sorte que s'entretenant alors de ce qui les menait : « Je ne sais, disait Lucretius à Collatin, si nous devons souhaiter de trouver ce que nous cherchons, car encore que j'aie autrefois été cause de l'exil d'Herminius, je ne voudrais pas aujourd'hui qu'il tombât entre les mains de Tarquin.

— Mais n'est-ce pas vous, reprit Collatin, qui avez averti le roi qu'il y a eu des gens cachés chez Valerius ?

— Oui, reprit Lucretius, mais si je ne l'eusse pas fait, il eut fallu me cacher moi-même car la cruelle Tullie ayant su que je le savais, je n'ai plus été maître de la chose. Je connais pourtant aujourd'hui, mais un peu trop tard, que la mère de Lucrèce avait autrefois raison lorsqu'elle voulait m'empêcher de m'attacher fortement aux intérêts de Tarquin, car de l'humeur dont il est, il est constamment vrai qu'il est ennemi déclaré de tous ceux qui ont de l'ambition ou de l'amour pour la gloire. Aussi ma femme me disait-elle toujours que Tarquin voulait être le seul ambitieux de son État, qu'il ne lui fallait que des esclaves au lieu de sujets, qu'il serait toujours l'ennemi de tous les gens d'honneur et que je me trouverais un jour accablé sous les ruines de sa maison, si je ne me détachais de ses intérêts,

— Je vous assure, reprit Collatin, que Lucrèce a conservé les sentiments de sa mère, car encore qu'elle mène une vie très retirée et qu'il ne semble pas qu'elle prenne nulle part à toutes les choses qui se passent dans le monde, elle a une haine horrible contre Tarquin. Elle ne trouve jamais une occasion de me dire quelque chose qui me dégage de ses intérêts, qu'elle ne le fasse avec un empressement que je ne lui vois pour nulle autre chose. Elle a dans la mémoire toutes les injustices de Tarquin, et toutes les cruautés de Tullie ; elle sait jusqu'aux moindres paroles généreuses qu'ont dites tous ceux qu'ils ont exilés ou fait mourir ; elle tire, de la constance de tant d'illustres malheureux, des conséquences infaillibles qui lui font croire que Tarquin périra. Si bien qu'elle ne se lasse point de me dire qu'il vaudrait beaucoup mieux que je demeurasse paisiblement à Collatie que de m'attacher à voir si assidûment le roi.

— Il y a longtemps, reprit froidement Lucretius en se souvenant de la lettre qu'il avait autrefois trouvée, que ma fille hait horriblement Tarquin sans qu'elle en puisse bien dire la raison, car les personnes de son âge n'ont guère accoutumé de se mêler de politique. »

Brutus entendant ce que disait Lucretius en eut une émotion extrême et il sentit dans son cœur un renouvellement d'amour qui lui donna de la joie, dans la pensée qu'il eut qu'il avait peut-être quelque part à la haine que Lucrèce avait pour Tarquin, et que lorsqu'elle voulait obliger Collatin à se détacher de ses intérêts et qu'elle lui voulait persuader que le tyran périrait, elle se souvenait du dessein qu'il lui avait dit qu'il aurait toute sa vie de le faire périr. Si bien que s'entretenant lui-même, « Hélas trop aimable Lucrèce, disait-il, serait-il bien possible que je ne fusse pas encore banni de votre mémoire, et que l'amour du malheureux Brutus, eût quelque part à la haine que vous avez pour Tarquin ? Serais-je assez heureux pour occuper encore votre esprit dans votre solitude ? Mais pourquoi en douterais-je, reprenait-il, l'innocence de notre affection ne m'assure-t-elle pas que Lucrèce s'en souvient sans scrupule et qu'elle est même l'objet de ses plus douces rêveries ? » Comme Brutus s'entretenait de cette sorte il entendit que Collatin disait à Lucretius : « Mais ne vois-je pas Sextus qui traverse ce grand chemin et qui sans être suivi que d'un esclave seulement, semble vouloir éviter notre rencontre ?

— C'est lui sans doute, répondit Lucretius, mais puisqu'il ne veut pas être vu ne le voyons point, car il est jeune, insolent et capricieux, et il ne faut assurément pas faire semblant de le voir puisque ce n'est pas son intention.

— Mais d'où peut-il venir ? reprit Lucretius,

— Les princes de son humeur, répliqua Collatin, ont tant d'affaires obscures, qu'il ne faut jamais demander d'où ils viennent. »

Pendant que Lucretius et Collatin parlaient ainsi et continuaient leur chemin sans faire semblant de voir Sextus qui prenait à travers champs pour ne les rencontrer pas, Brutus sentit dans son cœur ce qu'on ne saurait exprimer car regardant Sextus comme un amant de Lucrèce, il fut tenté de se servir de sa feinte stupidité pour le suivre et pour l'aller attaquer comme un rival qu'il haïssait horriblement, et en effet, il lui eut été aisé de quitter Lucretius et Collatin, sans qu'ils s'y fussent opposés, et de suivre Sextus qui n'avait qu'un esclave non plus que lui. Mais venant à penser que quand il aurait tué Sextus Rome ne serait pas délivrée et qu'il faudrait même abandonner le dessein de la délivrer, l'amour de la patrie retint dans son cœur le violent mouvement de jalousie qui l'avait agité en voyant Sextus, qui, allant fort vite, s'éloigna bientôt de la vue de ceux dont il avait voulu éviter la rencontre. À peine eurent-ils marché une demi-heure, que Collatin vit paraître un des esclaves de sa femme qui venait vers eux, et qui venait avec une précipitation extrême, faisant aisément connaître qu'il y avait quelque chose de fort pressé qui l'obligeait de marcher avec tant de diligence. De sorte que Collatin s'avançant : « D'où vient, lui dit-il, que tu vas si vite ? Est-ce Lucrèce qui t'envoie vers moi pour quelque affaire pressée ?

— Oui Seigneur, répliqua cet esclave, et j'ai ordre de vous dire de sa part et à Spurius Lucretius aussi, qu'il importe extrêmement qu'elle vous voie tous deux le

plus promptement qu'il vous sera possible. Elle vous mande même que si vous pouvez mener quelques-uns de vos amis particuliers avec vous, elle en sera fort aise.

— Mais ne sais-tu point, reprit Collatin, ce qui a obligé Lucrèce à t'envoyer ?

— Non Seigneur, reprit-il, je n'ai ordre de vous dire que ce que je vous dis. »

Après cela, Lucretius et Collatin ne pouvant imaginer ce qui obligeait Lucrèce à les vouloir voir, commencèrent de marcher plus vite sans rien dire à Brutus qui ayant encore plus de curiosité qu'eux, les suivit sans qu'ils l'en empêchassent car outre qu'il n'était jamais suspect à personne, il était encore vrai qu'autant que sa stupidité le lui avait permis, il avait apporté soin à n'être pas haï de Collatin dans l'espérance que cela lui produirait, du moins quelque jour, le plaisir de voir Lucrèce. Ils marchèrent donc tous trois avec plus de diligence qu'ils n'avaient fait, et ils marchèrent même sans se rien dire, cherchant chacun à deviner quelle pouvait être la cause de ce message. Mais pour Brutus, il avait encore l'esprit plus occupé que les deux autres car venant à penser qu'il allait voir sa chère Lucrèce qu'il n'avait point vue depuis qu'il avait eu avec elle la plus tendre et la plus touchante conversation qui fut jamais, il en avait un saisissement de cœur qui avait quelque chose de doux, quoiqu'il sentit une agitation étrange dans son esprit. Enfin ils arrivèrent à Collatie et en y arrivant ils trouvèrent Valerius qui ayant été averti qu'on le soupçonnait, s'en allait à la maison d'un de ses amis de sorte que comme Lucrèce avait mandé à son père et à son mari qu'ils menassent quelques-uns de leurs amis avec eux, ils l'arrêtèrent car encore que Valerius ne fut pas dans les intérêts de Tarquin, il n'était pourtant pas ennemi de Lucretius, ni de Collatin.

Ainsi le menant avec eux, ils passèrent devant la maison où étaient Aronce, Herminius, Artemidore, Zenocrate et Celere. Mais Brutus ne tourna pas seulement sa tête de ce côté-là et pour Lucretius et Collatin, ils ne songeaient pas même que Tarquin les envoyait à Collatie, tant ils avaient l'esprit occupé du message qu'ils avaient reçu. Dès qu'ils furent descendus de cheval, ils voulurent entrer dans la maison et à peine furent-ils sur le haut d'un perron qu'on trouvait après avoir traversé la cour, qu'ils virent paraître la belle et vertueuse Lucrèce à l'autre côté d'un grand vestibule qui était au bas de l'escalier, mais ils la virent négligée, pâle et mélancolique et ils virent dans ses regards de la douleur, de la colère, et de la confusion. Il est vrai qu'elle rougit étrangement lorsque venant à lever les yeux pour commencer de parler, elle rencontra ceux de Brutus. Cette vue la troubla si fort qu'elle se recula d'un pas, détourna la tête, et ne put achever ce qu'elle avait voulu dire. Mais à la fin, après avoir levé les yeux au ciel, elle se tourna vers son père et vers son mari qui voyant l'agitation de l'esprit de sa femme, lui demanda avec empressement ce qu'elle avait. « Ha ! Collatin, lui dit-elle en levant une seconde fois les yeux au ciel comme pour lui demander protection, si le malheur qui m'est arrivé se pouvait dire, il ne serait pas aussi grand qu'il est, mais tout ce que la modestie peut souffrir que je vous en dise, c'est que l'infâme Sextus est venu dans ma chambre, qu'il est le plus criminel et le plus insolent de tous les hommes, et que je suis la plus malheureuse personne de mon sexe, quoique je sois la plus innocente. Après cela, poursuivit-elle les larmes aux

yeux, ne m'en demandez pas davantage mais promettez-moi généreusement que vous me vengerez, que vous exterminerez toute la famille des Tarquin, que vous mourrez plutôt que de leur laisser la vie, et qu'enfin personne ne pourra jamais à l'avenir apprendre l'outrage que j'ai reçu sans en apprendre la vengeance. »

En achevant ces paroles, Lucrèce sans en avoir sans doute le dessein, rencontra encore une fois les yeux de Brutus. Il est vrai qu'elle détourna aussitôt les siens mais ce ne fut pourtant qu'après qu'il y eût vu des mouvements qui semblaient lui demander en particulier qu'il la vengeât de Sextus. Alors son mari s'avançant vers elle se mit à la consoler, et à lui promettre de la venger, pendant qu'une fidèle esclave de cette belle affligée, racontait en deux mots à Lucretius le crime de Sextus et cette terrible aventure que toute la Terre a sue. Après quoi, Lucretius, aussi bien que Collatin et Valerius, promirent à Lucrèce de la venger hautement. Pour Brutus, il ne le lui promit que par ses regards et par certaines actions menaçantes qu'il ne put s'empêcher de faire car quand il eût voulu parler, il ne lui eût pas été possible dans ce premier instant tant la douleur, la rage, la colère, l'amour et la jalousie agitaient son esprit. Mais après que ces quatre Romains eurent promis à Lucrèce de la venger, Valerius qui l'aimait encore comme une ancienne amie de son illustre fille, lui dit qu'il ne fallait pas qu'elle s'affligeât tant qu'elle vécut pour jouir du plaisir de se voir vengée. « Ha, non, non, Valerius, répliqua cette généreuse personne, il ne sera jamais dit que Lucrèce ait appris aux Romains par son exemple, qu'une femme peut vivre sans gloire. » À ces mots, la vertueuse Lucrèce paraissant plus belle et plus résolue qu'auparavant, tira un poignard qu'elle avait caché, et haussant le bras et la main en levant les yeux au ciel comme pour s'offrir en sacrifice aux dieux qu'elle invoquait, elle se l'enfonça dans le sein et tomba la gorge toute couverte de sang aux pieds du malheureux Brutus qui eut le funeste avantage d'avoir le dernier de ses regards et d'entendre son dernier soupir. Pendant que Lucretius, Collatin, et Valerius, faisaient des cris épouvantables pour témoigner leur étonnement et leur douleur, ce malheureux amant se jette à terre, arrache le poignard du sein de sa chère Lucrèce, et la voyant ce lui semblait, expirer comme le connaissant encore, et comme lui demandant vengeance, il sentit une héroïque fureur s'emparer de son esprit qui lui donna la force, après avoir vu que cette admirable femme était morte, de se relever avec ce poignard tout sanglant qu'il tenait à la main, et de parler avec une éloquence que les dieux semblaient lui inspirer.

En effet, tous ceux qui en un instant vinrent de tous les côtés de la ville voir un si funeste spectacle, furent étrangement surpris d'entendre Brutus qui tenait ce poignard tout sanglant, car il disait les plus belles choses du monde pour porter Lucretius, Collatin, Valerius, et tous ceux qui l'écoutaient, à venger l'injure de Lucrèce et à chasser de Rome toute la famille des Tarquin. De sorte qu'étant maître de l'esprit de tous ceux qui l'écoutaient, et par l'admiration qu'ils avaient pour lui, et par la vue d'un si bel et si triste objet, et par les grandes choses qu'il leur disait, il fit que la fureur de son esprit entra dans celui de ceux qui l'entendaient. Alors, faisant passer ce poignard dans les mains de Collatin, ensuite dans celles de Lucretius, de Valerius et de tous ceux qui s'y trouvèrent, il les fit tous jurer par le chaste sang de Lucrèce, de venger sa mort, de le suivre et de lui obéir. Après quoi, sans s'amuser à d'inutiles larmes, il envoya quérir Aronce, Hermi-

nius, Artemidore, Zenocrate, et Celere et leur faisant faire le même serment avec la même cérémonie, il commanda qu'on attelât le chariot de Lucrèce, et aidé par Aronce, par son cher Herminius et plusieurs autres, il y met le beau corps de cette vertueuse personne, étendu sur des carreaux magnifiques et faisant couvrir ce chariot d'un grand drap de deuil, il monte à cheval, commande que tout le monde le suive et traversant toute la ville de Collatie ce poignard à la main, il prend promptement le chemin de Rome. Il y fut suivi de tout ce qu'il y avait de gens à Collatie qui le purent suivre car comme la vertu de Lucrèce l'avait fait adorer pendant sa vie, tout le monde se pressa pour venger sa mort. Pour plus de sûreté, Valerius mit des gardes aux portes de Collatie afin d'empêcher que Tarquin ne fût averti de rien. Brutus arriva donc aux portes de Rome avec une foule assez grande de gens armés, chacun selon qu'ils l'avaient pu, sans qu'on en eût eu aucun avis. Pour lui, il allait derrière le chariot de Lucrèce, de sorte qu'ayant ce funeste objet devant les yeux et tenant le même poignard dont sa chère Lucrèce s'était tuée, il pensa ce qu'on ne saurait s'imaginer et ce qu'il lui eut été impossible de dire lui-même, tant l'amour, la douleur, la jalousie et la rage troublaient sa raison. Il disait seulement après pour donner un grand témoignage de l'excès de son désespoir, qu'en cette occasion il ne songeait à la liberté de Rome, que pour venger la mort de l'innocente Lucrèce et ne se servait de l'intérêt de sa patrie qui lui était si cher, que pour celui de sa passion. Il ne songeait même plus à venger la mort de son père et de son frère et ce funeste objet occupait si fort son esprit que Lucrèce était l'unique cause de ce grand et hardi dessein qu'il avait.

Ce dessein n'était pourtant pas aussi inconsidéré qu'il semblait l'être car Brutus, Aronce, Valerius, Herminius, Zenocrate, Artemidore et Celere, savaient qu'il y avait dans Rome une si grande disposition à la révolte et ils étaient si bien informés du grand nombre de secrets ennemis que Tarquin y avait, qu'ils avaient lieu d'espérer un soulèvement du peuple. Aronce espérant trouver la liberté de Clélie en délivrant Rome, était aussi zélé pour rompre ses chaînes que s'il eût été Romain, et aussi ardent à la vengeance de l'admirable Lucrèce, que s'il eût été son frère. Herminius de son côté était toujours si irrité contre les vices de Tarquin, si touché du malheur de son amie et si sensible à la douleur de Brutus, qu'il était presque aussi animé à venger Lucrèce, que si Valerie eût elle-même souffert cet outrage. Pour Artemidore, Zenocrate et Celere, comme ils étaient vertueux et braves, ils se portèrent facilement à cette grande action et quant à Valerius, il y avait si longtemps qu'il souhaitait la perte de Tarquin et la liberté de Rome qu'il lui était aisé de s'intéresser à la vengeance de Lucrèce. Mais ce qu'il y avait d'étrange était de voir que Lucretius et Collatin qui étaient partis du camp pour aller exécuter les ordres du tyran à Collatie et qui s'étaient laissés suivre par Brutus presque sans lui dire une parole, le reconnaissaient alors pour leur chef et marchaient avec ces mêmes gens qu'ils eussent fait arrêter et qu'ils eussent conduits dans les prisons de Tarquin, sans ce funeste accident, tant cette étrange aventure avait fait un grand renversement dans leur cœur, et tant le grand esprit de Brutus qui leur avait apparu tout d'un coup, leur avait inspiré de respect pour lui. D'autre part, Aronce, Herminius et ses amis qui s'étaient dérobés de Rome en le cachant, y allaient rentrer en plein jour. Il est vrai qu'ils y allaient suivis

d'une multitude étrange du peuple de Collatie, qui par les murmures était fort propre à commencer d'exciter une sédition dans Rome. Joint qu'Aronce, Herminus et Valerius ayant conféré ensemble, jugèrent qu'il était bon d'avertir leurs amis de se tenir prêts, car à cause du chariot qui portait le corps de Lucrèce, leur troupe ne pouvait pas aller si vite. Ils firent donc prendre le devant à Celere, qui étant instruit par ces trois excellents hommes, fut en diligence dire à Amilcar qu'il assemblât tous leurs amis secrets dans la plus grande place de Rome, et qu'ils s'y trouvassent avec des armes. Il eut aussi ordre d'avertir les Saliens et les Vestales qui étaient de l'intelligence afin que tout contribuât à ce qu'ils allaient entreprendre. Lucretius de son côté étant alors gouverneur de Rome, envoya dire à ceux qui dépendaient de lui qu'ils se tinssent prêts pour quelque expédition, défendant à celui qu'il y envoya, de rien dire de l'accident de Lucrèce. Et en effet, le chariot qui portait le corps de cette admirable personne arriva à Rome sans qu'on en sût rien. Mais lorsqu'il fut à la porte, Brutus qui ne doutait pas que la vue d'un si triste objet n'attendrit et n'irritât le cœur du peuple, et ne le portât ensuite au soulèvement, tira lui-même ce grand drap de deuil qui couvrait un si beau corps, mais en le tirant il détourna la tête pour cacher sa douleur à Collatin. Après quoi, ce chariot découvert entra dans la ville suivi de Brutus qui tenait le poignard sanglant à la main, du père et du mari de Lucrèce dont les yeux étaient pleins de larmes, et de cette multitude de gens de Collatie qui pleuraient la mort de Lucrèce.

D'abord la curiosité et l'étonnement se saisirent de l'esprit de tous ceux qui virent un si étrange spectacle, et la même beauté de Lucrèce, qui avait servi à lui faire recevoir un outrage, servit encore à la venger car comme elle venait presque de mourir, elle paraissait si admirablement belle, que le peuple de Rome qui avait tant entendu parler de sa beauté et qui ne l'avait presque point vue à cause de la solitude où elle avait vécu, fut extraordinairement touché de la voir avec tant de charmes, de la voir morte, d'apprendre la cause de sa mort et de l'apprendre par cette multitude de gens qui suivaient ce chariot et pleuraient, en le suivant. Ainsi, presque tous ceux qui virent le corps de Lucrèce le suivirent, et grossirent la troupe de ceux qui l'accompagnaient, de sorte que de pas en pas, la foule empêchant celui qui conduisait ce chariot, il fut contraint d'aller plus lentement. Brutus pensa qu'il fallait donner loisir au peuple de s'assembler, de s'attendrir, et de s'émouvoir de lui-même, avant que de faire éclater son dessein et qu'il était même bon d'attendre qu'ils fussent où ils devaient trouver leurs amis assemblés. C'est pourquoi il ne disait mot et marchant immédiatement après le chariot de Lucrèce, il montrait seulement au peuple avec quelque action de la main et des yeux, un si lamentable objet. Mais lorsqu'ils furent dans cette grande place qui est entre le Capitole et le mont Palatin où ils avaient dessein de s'arrêter, Brutus fit en effet arrêter le chariot devant la porte du temple de Jupiter Stator, que Romulus avait fait bâtir pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait pendant la guerre des Sabins. Après quoi, Brutus descendant de cheval fut se mettre à un lieu relevé de deux marches, où comme tribun des Celeres qu'il était alors, il avait droit de parler en public en diverses occasions. D'abord comme il était accoutumé de faire savoir les volontés de Tarquin avec beaucoup de simplicité à ceux qui étaient sous sa charge, personne ne se mettait presque en devoir de l'écouter et

tout le monde se pressait seulement à vouloir s'approcher du chariot de Lucrèce et à demander les particularités de sa mort. Amilcar étant arrivé suivi de grand nombre d'amis de Valerius, d'Herminius et de Collatin, et ceux qui avaient déjà entendu parler Brutus à Collatie, s'étant empressés à imposer silence à tout le reste de cette multitude, à la fin cet illustre et trop malheureux amant, avec une fierté sur le visage qui inspirait du respect, leva les yeux au ciel et montrant au peuple le poignard qu'il tenait : « Voilà ! généreux Romains ! leur dit-il avec un ton de voix d'autorité, le même poignard que la belle et chaste Lucrèce s'est enfoncé dans le cœur, toute innocente qu'elle était. Je vous le montre Romains, ajouta-t-il, pour obtenir de vous la permission de l'employer contre le plus cruel ennemi que vous ayez ! C'est pour cela que l'illustre père de la vertueuse Lucrèce et son infortuné mari viennent les larmes aux yeux vous demander justice, mais c'est encore moins pour venger la mort de cette généreuse Romaine que pour vous délivrer de la servitude, que vous voyez tant de braves gens les armes à la main. Oui ! généreux Romains ! C'est aujourd'hui qu'il faut secouer le joug de l'injuste Tarquin et de la cruelle Tullie ! Le sang de Lucrèce vous a rendu le ciel propice et l'outrage qu'elle a reçu du fils aîné de votre tyran, intéresse si fort tous les dieux à venger sa mort, que quand vous ne vous en mêleriez pas, je suis assuré que ces mêmes dieux qui m'inspirent la hardiesse de vouloir le renverser du trône qu'il a usurpé, le puniraient de son audace, et vous puniraient vous-même de votre lâcheté, si vous ne vous joigniez pas à tant de vaillants hommes qui sont résolus de mourir aujourd'hui, et de se faire immoler auprès du corps de la chaste Lucrèce, plutôt que de continuer d'obéir au plus détestable tyran du monde. »

Brutus prononça ces paroles avec une si noble audace, que le peuple Romain épouvanté de l'entendre parler de cette sorte crut effectivement que les dieux faisaient un miracle, que ce grand esprit qu'il avait lui était venu tout d'un coup, qu'il devait le regarder comme un envoyé du ciel l'écouter avec respect et lui obéir tant il est aisé de se rendre maître de l'esprit du peuple par les choses qui le surprennent, quand on sait s'en servir à propos. Ainsi, après un grand murmure d'acclamations, tout le monde s'entredisant en tumulte qu'il se fallait taire, cette multitude se tut et garda un si profond silence que Brutus, tirant un heureux présage de l'attention qu'on lui prêtait continua de parler en ces termes : « Je vous ai déjà dit, généreux Romains, que c'est aujourd'hui le jour destiné à votre liberté et je vous le redis encore une fois. En effet ! c'est véritablement aujourd'hui que vous allez recouvrer votre juste autorité, puisque c'est à vous que Lucretius et Collatin demande justice de l'outrage que la chaste Lucrèce a reçu de l'insolent Sextus. Hélas ! Qui vit jamais un crime égal au sien ? Car enfin, quand la violence de Sextus se serait adressée à une de vos esclaves, il serait criminel selon nos lois. Mais, généreux Romains, Lucrèce comme vous le savez, était d'un rang très noble et d'une famille qui était déjà fort considérable dans Rome avant que le premier de la race des Tarquin eût seulement songé à quitter la Grèce pour passer en Italie ! Vous savez de plus, qu'elle avait une vertu admirable, qu'elle était fille du gouverneur de Rome, et femme d'un parent très proche de Tarquin. Cependant, ni les droits du sang, ni ceux de l'hospitalité, ni les lois humaines, ni les lois divines, ni le respect des dieux domestiques témoins de l'audace et de la fureur de Sextus, n'ont pu l'empêcher de commettre un crime si effroyable qu'à

peine le peut-on dire, et que la vertueuse Lucrèce, quoiqu'elle n'y eût aucune part, n'a pu se résoudre à vivre plus longtemps et a mieux aimé mourir que de demeurer en état de s'en pouvoir seulement souvenir. Mais si Lucrèce innocente a péri pour le crime de Sextus, il est bien juste que Sextus périsse pour venger la mort de l'innocente Lucrèce. C'est donc à vous, généreux Romains, à qui Lucretius demande justice de la mort de sa fille unique et c'est aussi à vous que Collatin la demande de l'outrage qu'il a reçu d'un prince qui devait être son protecteur. Car à qui ces illustres malheureux peuvent-ils s'adresser pour tirer vengeance de leur ennemi ? Sera-ce à la fière Tullie mère de cet injuste prince ? À elle, dis-je, qui n'a point fait de scrupule d'empoisonner son premier mari qui était le plus vertueux prince du monde ! De faire mourir sa sœur qui était aussi infiniment vertueuse, de voir massacrer son père qui était le plus grand et le plus sage de tous nos rois, et de faire même passer son chariot sur le corps de cet infortuné prince, pour monter au trône qu'elle occupe avec tant d'injustice ? Vous savez, Romains, que je ne mens pas et que je n'ajoute rien à la vérité. Le moyen donc d'espérer quelque protection de la plus méchante femme du monde, pour venger la plus vertueuse ? Quelle apparence non plus, d'aller demander justice au mari d'une telle femme et au digne père du bourreau de l'innocente Lucrèce ? Car outre qu'il a eu part à tous les crimes de Tullie, qu'il a empoisonné sa première femme, fait mourir son frère et son beau-père, que ne vous a-t-il point fait à vous-même, et que n'a-t-il point fait à tous les Romains en général et à chaque Romain en particulier ? Il a mis des esclaves dans le sénat, il a appauvri tous les riches, opprimé tous les pauvres, exilé ou fait mourir tous les gens d'honneur qui n'ont pas caché une partie de leur vertu pour sauver leur vie, entrepris la guerre pour vous affaiblir, supposé des crimes pour avoir le bien de ceux qu'il a accusés et fait même bâtir des temples, lui qui méprise les dieux autant que les hommes, seulement pour amuser et pour occuper le menu peuple, afin de pouvoir jouir plus tyranniquement d'une autorité qu'il s'est acquise par mille crimes. Ainsi, il se trouve que ces mêmes Romains qui par les sacrés présages sont regardés depuis tant de temps comme les conquérants du Monde, sont devenus de malheureux artisans à qui la règle et le ciseau sont plus nécessaires que le bouclier et l'épée. Cependant, tout méchant et tout abominable qu'il est, s'il était votre roi légitime, Lucretius et Collatin souffriraient son injustice sans vous en demander la vengeance et se contenteraient de la demander aux dieux seulement. En mon particulier, ce ne serait qu'à eux seuls que je demanderais celle de la mort de mon père et de mon frère, qui comme vous le savez, ont été du nombre de ses innocentes victimes. Mais, généreux Romains, vous savez que Tarquin, n'est point légitimement votre roi, et qu'il ne le peut jamais être. Cet injuste prince est monté au trône contre les lois fondamentales de notre État. Il n'a point été élu ni par le sénat, ni par le peuple ; il s'est moqué des augures, et des présages qu'on observe en ces occasions, et de toutes les cérémonies de la religion dont il s'est toujours servi selon les intérêts de son ambition. Aussi, bien loin de le reconnaître pour roi, vous êtes obligés par la fidélité que vous devez à votre dernier roi légitime, de venger sa mort. Vengez-la donc Romains en vengeant la mort de Lucrèce ! Et pour vous y porter encore par un nouveau motif, sachez que la fille du vertueux Clélius, votre citoyen à qui le tyran a tant de fois voulu faire perdre la vie après

l'avoir exilé, est une de ses captives, et qu'elle est peut-être exposée à tous les malheurs de Lucrèce, si nous ne la délivrons promptement. Mais que dis-je ! Il ne s'agit pas seulement de venger votre dernier roi et vos citoyens morts ou exilés, ni de délivrer la fille du vertueux Clélius et nièce de la grande Vestale ! Il s'agit de vous venger vous-même, et d'empêcher vos femmes, vos filles et vos sœurs, d'être exposées à une pareille infortune. Voyez Romains quel successeur aura Tarquin si par une généreuse résolution vous ne chassez toute sa famille ! Quelle sera l'audace de Sextus si son crime demeure impuni ! Quelle, l'insolence d'un nouveau tyran né et élevé dans la tyrannie, et que nous aurons rendu plus fier par notre si honteuse mollesse ? Prenons-la donc, cette généreuse résolution dont toute la Terre parlera un jour avec mille éloges ! Il ne faut que vouloir être libre et nous le serons ! Nous n'avons qu'à fermer nos portes au tyran pour être les maîtres de Rome, et qu'à en chasser une méchante femme pour en exiler tous les vices. Dès que nous aurons exécuté un si beau dessein, j'en suis assuré, les propres soldats de Tarquin deviendront ses plus mortels ennemis. Ils sont tous vos frères, vos enfants ou vos parents, ils souffrent la même tyrannie que vous souffrez, vos intérêts sont les leurs, ils respectent les mêmes lois, ils adorent les mêmes dieux et nous ne leur aurons assurément pas plutôt montré un grand exemple de vertu, qu'ils nous imiteront avec joie. Au reste, le plus difficile de l'entreprise est fait, puisque nous avons enfin la hardiesse de parler avec liberté, et de rompre ce honteux silence qui nous a fait les complices de Tarquin, en nous faisant dissimuler tant d'outrages, tant de vices et tant de crimes. Mais aujourd'hui que nous commençons de nous plaindre, je ne doute point que nos plaintes ne réveillent la vertu de tous les Romains, et que ce qu'on a pensé en particulier, ne paraisse enfin en public. De grâce, dites-moi généreux Romains, y a-t-il quelqu'un d'entre-vous qui n'ait pas murmuré en secret de l'injustice de Tarquin, ou qui n'ait, du moins, fait des souhaits et des vœux contre lui ? Et n'ai-je pas lieu de croire que tous les Romains seront pour nous ? J'ose même vous dire hardiment que vous n'êtes plus en état de délibérer sur ce que vous avez à faire ! En effet, puisque vous avez écouté mes plaintes, il importe pour votre salut que vous portiez les choses à la dernière extrémité car comme vous le savez, Tarquin n'est pas si accoutumé à distinguer les innocents d'avec les coupables, qu'il ne confondit tous les Romains dans sa vengeance pour se venger d'un seul Romain, plutôt que de ne s'en venger pas. Ne balancez donc plus, puisque vous êtes déjà criminels envers lui, et pour vous mettre à couvert de son injustice, abandonnez votre conduite à la conduite des dieux. Je vous demande donc, au nom de Romulus notre illustre fondateur, de ne souffrir pas que l'on mette Sextus au rang de ses successeurs, je vous le demande aussi au nom de Numa le plus pieux de tous nos rois, et je vous le demande encore plus au nom de Servius Tullus, le plus sage et le plus vertueux prince du monde. Mais je vous demande particulièrement la vengeance de l'admirable Lucrèce et la liberté de Clélie, au nom de la vertueuse Tanaquil dont la mémoire ne s'effacera jamais parmi nous. Songez donc, encore une fois, que vous êtes légitimement maîtres de l'autorité souveraine, puisque nous n'avons point de roi légitime. Pensez, dis-je, que vous serez désormais coupables de tous les crimes de vos tyrans si vous ne vous servez pas de l'occasion que la Fortune vous présente. Le jour où je vous parle est un jour heu-

reux, ce n'est ni celui des Calendes, ni celui des Nones, ni celui des Ides, qui sont des jours dangereux pour les grandes entreprises. Tous les présages nous sont favorables et nous n'avons enfin, comme je l'ai déjà dit, qu'à vouloir être libres, et nous le serons ! Prenons donc courageusement les armes pour la liberté de notre patrie ! Mais prenons-les avec cette confiance héroïque qui précède presque toujours tous les grands et heureux évènements. Je vous ai déjà dit que cette entreprise est aisée, et je vous le redis encore une fois ! Mais quand elle ne le serait pas et que nous devrions être exposés à voir former dans nos murailles une guerre intestine qui armerait les citoyens contre les citoyens, que nous devrions voir les mêmes troupes qui assiègent Ardée venir nous assiéger dans Rome et que le temple de Janus devrait être éternellement ouvert, faudrait-il pour cela quitter le juste dessein de perdre un si injuste tyran ? Ne serait-il pas encore plus glorieux de voir notre patrie éternelle menée en guerre, que de la voir éternellement asservie ? Romulus qui est aujourd'hui au rang des immortels, fit la guerre aux Sabins presque aussitôt qu'il eût jeté les fondements de Rome ! Et il la leur fit avec moins de raison que nous n'en avons de la faire à Tarquin, puisqu'il ne s'y opiniâtra que pour maintenir l'enlèvement des Sabines et que nous la ferons contre un ravisseur de Lucrèce. Numa le second de nos rois et le premier de tous en piété, présupposa, du moins par ses lois, qu'il pouvait y avoir des guerres justes, quoiqu'il ne se trouvât pas obligé d'en faire durant son règne. Tullus Hostilius fit non seulement cette fameuse guerre d'Albe qui lui fut si glorieuse, mais il la fit aussi aux Fidenates et aux Vénitiens. Ancus Martius la fit aux peuples du Latium, aux Sabins, aux Veientins, et aux Volsques. Le premier des Tarquin dont les derniers n'ont pas les vertus, ne fit-il pas la guerre à plusieurs peuples, particulièrement aux Toscans et Servius Tullus qui avait de la vertu et de la modération, ne fit pas de difficulté de la faire à ces mêmes Toscans pour le seul intérêt de la gloire ? Jugez donc Romains, ce que ces grands princes auraient fait s'il s'était agi de la liberté publique, et de punir un crime aussi terrible que celui de Sextus ! N'avons-nous pas nous-mêmes fait la guerre pour Tarquin et ne la faisons-nous pas encore à nos voisins pour le rendre plus puissant ? Pourquoi donc ne la ferons-nous pas contre lui ? Il ne faut point dire que nous n'avons pas de quoi la faire car si nous sommes pour nous, rien n'est contre nous, et Rome a dans ses propres murailles des soldats, des capitaines, des armées, et de quoi les faire subsister, sans avoir besoin que de sa propre force et de sa propre vertu. Résolvons-nous donc plutôt à une guerre éternelle, que de demeurer en paix avec nos tyrans car enfin, la certitude de la mort ne devrait pas même nous empêcher de faire notre devoir, puisqu'une mort glorieuse vaut beaucoup mieux qu'une honteuse vie. Au reste, ne vous imaginez pas qu'il y ait quelqu'un d'entre nous qui prétende d'être votre roi car nous vous déclarons tous que nous ne voulons que détruire le tyran, et que nul autre intérêt que celui du bien public, de la justice et de la gloire ne nous fait agir. Prenons donc les armes courageusement, car aussi bien comme je l'ai déjà dit, y aurait-il désormais plus de danger à demeurer en paix, qu'à commencer la guerre. Vengeons l'innocente Lucrèce, défendons les vestales dont Tarquin a violé les privilèges en retenant les captives d'Ardée, rappelons la vertu dans Rome, et pour faire la première action d'autorité, allons chasser Tullie de notre ville. Fermons les portes de Rome à nos tyrans, défendons nos murailles

s'ils les attaquent, et mourons plutôt enfin en véritables Romains que de continuer de vivre comme d'infâmes esclaves. Et vous, justes dieux, ajouta Brutus en regardant le ciel, qui êtes les maîtres du Monde et les protecteurs de Rome, mettez un véritable désir de gloire dans le cœur du peuple qui m'écoute, et n'endurez plus que vos autels soient profanés par les indignes offrandes de nos tyrans. Vous, illustre fondateur de notre ville, que la vertu a mis au rang des immortels, ne souffrez pas que votre ouvrage soit détruit, que Rome, qui doit un jour être la maîtresse du Monde, soit plus longtemps soumise aux caprices du plus cruel de tous les hommes et que la vertu, bien loin d'y être sur le trône, n'y trouve pas même un asile contre le vice dans les maisons des particuliers. Divine égérie qui inspirâtes de si saintes lois au sage Numa, inspirez à tous ceux qui m'écoutent un désir ardent de détruire celui qui les a mal observées. Chaste Diane, déesse de la pudicité, à qui le dernier de nos rois a bâti un superbe temple, ne souffrez pas que la chaste Lucrèce ne soit point vengée. Sacrées pénates, que nous faisons profession particulière de révérer, ne nous abandonnez pas, et abandonnez nos ennemis à notre juste vengeance, et vous enfin, grand Jupiter, maître de tous les dieux, à qui le détestable Tarquin a élevé un temple par des raisons sacrilèges, punissez ce superbe tyran dont l'orgueil est digne d'être abattu d'un coup de foudre. Vengez tant de malheureux opprimés, empêchez Rome de périr, punissez-moi sévèrement si l'amour de la patrie n'est pas véritablement dans mon cœur et, s'il est possible, mettez dans celui de tous les Romains les mêmes sentiments de haine contre leurs tyrans qui sont présentement dans le cœur de Brutus, afin que Rome soit délivrée, et que tous les Romains soient heureux. Allons donc généreux Romains, allons ! C'est ici le dernier jour de votre servitude, la victoire nous attend si vous me voulez suivre et je la vois déjà qui vous tend les bras. Parlez, afin que je sache si vos sentiments sont les miens ou du moins, faites-moi entendre par quelques signes ce que vous voulez ou ce que vous ne voulez pas, car s'il est vrai que mes amis et moi soyons les seuls véritables Romains et les seuls dignes d'un si grand nom, s'il faut, dis-je, perdre pour jamais l'espérance de délivrer notre patrie, ce poignard, ajouta-t-il en haussant le bras, qui a percé le cœur de Lucrèce et que je garde pour en percer le cœur du tyran si j'en trouve l'occasion, percera le mien à l'heure même et me délivrera d'une vie que je ne saurais plus conserver ni avec plaisir, ni avec gloire. »

À ces mots, les amis de Brutus, d'Aronce, de Valerius, d'Herminius, de Lucretius et de Collatin s'étant mis à crier tous à la fois « Liberté ! liberté ! », toute cette multitude innombrable de peuple se mit à crier aussi la même chose, et à témoigner par mille voix tumultueuses qu'elle était absolument résolue de secouer le joug de la tyrannie. Mais Brutus que l'amour de Lucrèce faisait alors encore plus agir que l'amour de la patrie, fit mettre le corps de cette admirable femme à l'entrée du temple où il mit des habitants de Collatie à le garder. Après quoi, conférant avec Aronce, Lucretius, Collatin, Valerius, Herminius, Artemidore, Zenocrate, Amilcar, Celere, Mutius, et plusieurs autres qui vinrent s'offrir à lui, il fut résolu que la première chose qu'il fallait faire était de s'assurer des portes. Comme Aronce cherchait principalement la liberté de Clélie en délivrant Rome, il dit qu'il fallait que durant que Brutus irait se saisir des portes de la ville, on allât d'autre côté avec une partie de ceux qui prenaient les armes pour eux, se

rendre maîtres du palais de Tarquin, afin de s'assurer de Tullie, et d'empêcher que l'illustre fille de Clélius ne fût exposée dans ce tumulte ou à l'insolence de ses gardes, ou à la cruauté de la détestable Tullie. Ce que proposait Aronce ayant semblé à propos, on lui donna des gens pour cela. On permit même à Artemidore, à Zenocrate et à Celere de le suivre, et Brutus, à la tête de tous ceux qui avaient déjà pris les armes, commença d'aller s'assurer des quatre portes de Rome.

D'abord il fut à la porte qui s'appelait Carmentale et qui était entre la roche Tarpéïenne et le Tibre. Ensuite à celle qui était auprès du temple de Janus et du mont Viminal. Après, à la porte de Romulus, vers le mont Palatin et à celle qui s'appelait Pandane, ou autrement Romulide. En y allant il fit bien changer de face à cette grande ville. En effet, en une heure seulement, tous les temples furent ouverts, toutes les boutiques furent fermées, tout le peuple prit les armes, toutes les femmes se mirent à prier les dieux et l'on n'entendit plus dans toutes les rues de Rome que des imprécations contre Tarquin et contre Tullie, que des plaintes de la pitoyable mort de Lucrèce, et que des louanges de Brutus. Les Saliens commencèrent de chanter dans leur temple, pour demander la liberté de Rome, et redoublèrent leurs soins pour la garde de ce bouclier miraculeux qui était confondu avec onze autres, de peur qu'il ne fût dérobé. Les vestales s'assemblèrent toutes à l'entour du feu sacré, pour demander la même chose à la déesse Vesta. Le grand pontife fit faire un sacrifice avec la même intention, de sorte que ces exemples de piété autorisant le soulèvement, firent un grand effet dans l'esprit du peuple. Cependant les créatures de Tarquin, ceux qu'il avait mis dans le sénat comme ses esclaves, ou les ministres de ses cruautés, se trouvèrent étrangement surpris car ce soulèvement fut si subit et si universel, qu'ils ne purent faire autre chose que s'aller ranger auprès de Tullie, qui se vit alors en un état où elle ne s'était jamais vue. Or comme en tous les soulèvements de peuple il y a toujours un tiers parti qui ne songe qu'à piller et qu'à s'enrichir aux dépens d'autrui, Herminius, qui appréhendait ce désordre, demanda permission à Valerius d'aller mettre des gardes chez lui de peur que la charmante Valerie ne fût exposée à souffrir quelque insolence, et d'aller aussi en donner à Sivelia, chez qui Racilia, Hermilie et Collatine étaient alors avec le Prince de Pometie et le Prince Titus, sans savoir encore rien de ce désordre, parce que cette maison était en une rue un peu éloignée du lieu où il avait commencé. Mais il se trouva que Mutius, rival d'Herminius qui avait été des premiers à se ranger auprès de Brutus, ayant eu la même pensée, était aussi allé à la porte de Valerius pour le même dessein qu'Herminius y allait. Si bien que ces deux rivaux s'entredemandant ce qui les amenait là, ils se le dirent assez brusquement. Mais comme Herminius était tout à la fois généreux et sage, quoiqu'il fût naturellement assez colère, il se retint en cette occasion, de sorte que prenant la parole : « De grâce Mutius, lui dit-il, remettons à terminer notre différent que nous ayons délivré Rome, et si vous m'en croyez, songeons à mériter Valerie par la perte de Tarquin car nous devons aujourd'hui notre valeur à notre patrie.

— J'en tombe d'accord, reprit Mutius, mais après tout, je ne partirai point d'ici si vous ne consentez que j'y laisse autant de mes gens que vous en laisserez des vôtres. »

Et en effet la chose se fit ainsi. Après quoi, Mutius fut rejoindre Brutus, et Herminius fut chez sa vertueuse mère pour y mettre aussi des gardes. Mais un peu avant qu'il y fût, le bruit y avait été et de l'accident de Lucrèce et du soulèvement de la ville, de sorte que le Prince de Pometie qui entretenait sa chère Hermilie, et Titus qui parlait à Collatine en eurent une douleur extrême, et comme ils avaient beaucoup de vertu, ils eurent horreur du crime de Sextus. Cependant, le désordre était pressant et ils n'ignoraient pas que Racilia et Sivelia n'aimaient pas Tarquin, et que l'honneur les appelait auprès de leur mère toute méchante qu'elle était. C'est pourquoi il fallut qu'ils se séparassent d'Hermilie et de Collatine, et qu'il s'en séparassent de la plus cruelle manière du monde, puisque ce fut sans leur pouvoir presque parler en particulier. Il est vrai que leurs yeux leur dirent un adieu infiniment touchant. Le Prince de Pometie fut pourtant un peu plus heureux que Titus car du moins, il pût dire en deux mots à sa chère Hermilie qu'il se séparait d'elle avec beaucoup de douleur. « Hélas, Madame, lui dit-il tout bas, si ce que l'on dit de Sextus est véritable, je crains bien que les dieux n'abandonnent la protection de tous les Tarquin, et que je ne vous dise adieu pour la dernière fois car je trouve son crime si horrible, que je trouverai même équitable que j'en sois puni seulement parce que je suis son frère. Si ce malheur m'arrive, ajouta-t-il, plaignez mon destin, mais quand le roi mon père en devrait perdre l'empire, je m'en consolerai si je ne perds pas votre affection. »

Après cela il fut contraint de s'en aller avec le Prince son frère ; mais à peine furent-ils aux pieds de l'escalier, qu'Herminius qui les estimait fort y arriva, suivi de ceux qu'il allait mettre en garde chez Sivelia pendant ce désordre. Cette rencontre les surprit également car le Prince de Pometie et Titus voyant Herminius avec des gens en armes, comprirent bien que puisqu'il était à Rome en cet état, le danger était encore plus grand qu'ils ne l'avaient cru. Herminius de son côté qui les estimait infiniment, et qui leur avait même beaucoup d'obligation parce que diverses fois ils s'étaient opposés au Roi leur père, pour ses intérêts, qui savait même qu'à sa considération ils n'aimaient pas Mutius et qui les rencontrait dans la maison de sa mère, se trouvait en un très grand embarras car il eut sans doute fallu les arrêter, s'il n'eût considéré que l'entreprise dont il était, mais ne lui semblant pas que l'honneur, la générosité et même le droit d'hospitalité lui permissent de le faire, il choisit le parti le plus généreux et prenant la parole : « Que je vous plains Seigneur, leur dit-il, d'être frères de Sextus et d'être exposés à vous trouver enveloppés dans sa ruine, et que je me plains moi-même de me voir obligé d'être d'un parti opposé au vôtre. Pour vous montrer toutefois que je respecte la vertu partout où je la trouve, et pour faire en votre faveur tout ce que je puis, et peut-être un peu plus que je ne dois, je vous offre de vous escorter jusqu'à la porte de la ville qui est la plus proche d'ici ; aussi bien ne vous reste-t-il plus nulle autre résolution à prendre. Vous êtes sans armes, vous n'avez que des esclaves avec vous, toute la ville est soulevée, il n'y a rien en état de résister. Votre palais est environné de gens armés et si vous délibérez encore un moment, je ne serai peut-être plus en pouvoir de vous empêcher de périr. »

Le Prince de Pometie et Titus entendant parler Herminius de cette sorte, en furent surpris car ils connaissaient sa probité. De sorte qu'ils ne doutaient point de ce qu'il leur disait. Ils hésitèrent pourtant sur la résolution qu'ils devaient

prendre mais ayant entendu un grand bruit dans la rue opposée à celle par où ils devaient sortir, et voyant qu'ils n'étaient pas en état de choisir, ils acceptèrent le parti qu'Herminius leur offrait mais ils l'acceptèrent avec intention d'aller par le dehors de la ville rentrer dans le palais où était Tullie, par une fausse porte qu'Herminius ne savait pas, parce qu'elle était faite depuis qu'il était hors de Rome. Et en effet, après avoir loué Herminius de sa générosité et regretté leur malheur, ils furent à la porte de la ville qui n'était pas loin de là, dont Brutus ne s'était pas encore assuré et ils y furent conduits par Herminius lui-même, qui revint après poser des gardes chez Sivelia. Ensuite de quoi, il fut rejoindre Brutus, qui vint un moment après à la porte par où le Prince de Pometie et Titus étaient sortis. Cependant, il se trouva que l'action généreuse d'Herminius, au lieu d'être nuisible à la cause commune lui servit, car ces deux princes étaient braves et vertueux, et leur présence eut peut-être refroidi une partie du zèle de ceux qui prenaient les armes contre Tarquin. Aussi dit-il à Brutus ce qui s'était passé dès qu'il l'eut joint. Mais comme il n'est jamais possible de conserver l'ordre dans une multitude de gens qui prend les armes inopinément, Rome était alors en un état effroyable car bien que toute la ville fut soulevée, chaque quartier s'imaginant que cela ne pouvait être, songeait à se barricader contre les autres. En effet, ceux du Capitole se cantonnèrent, de peur que quelqu'un des Tarquin ne se retirât à l'asile qui était sur ce mont. Ceux du mont Palatin en firent autant, et ceux du mont Aventin coupèrent presque tous les vieux lauriers dont leur montagne était couverte, pour embarrasser les avenues. On garda même les deux bouts du pont Suplicien par où Ancus Martius avait joint le mont du Janicule à Rome. Ceux du mont Quirinal le fortifièrent aussi, et tous les autres quartiers de cette fameuse ville en firent de même. On mit aussi des gardes au cirque, de peur que l'on ne s'en servit comme d'une espèce de forteresse. Ceux de la rue Sacrée se barricadèrent, la grande rue d'Apollon en fit autant, et celle qui s'appelait Eros en fit de même. La rue des trois Voies qui était extrêmement peuplée se divisa, et ce fut le seul endroit de Rome où les habitants ne furent pas d'accord. Mais pour ceux qui demeuraient à la rue Cyprienne, on n'a jamais entendu parler d'une telle fureur que celle qu'ils témoignèrent avoir contre leurs tyrans, car comme ç'avait été dans cette rue que la cruelle Tullie avait autrefois fait passer son chariot sur le corps de son père, il leur semblait qu'ils étaient plus obligés que les autres à signaler leur animosité contre elle. Et en effet, ce furent eux qui contre l'intention de Brutus, pillèrent quelques maisons des créatures de Tarquin, et massacrèrent quelques misérables qui fuyaient quoiqu'ils ne se défendissent pas. Cependant, après que Brutus se fut emparé des portes, et qu'il voulut aller voir quel succès avait eu l'entreprise d'Aronce, il fut quelque temps assez embarrassé car il apprit que tous ces divers lieux que je viens de nommer étaient barricadés. De sorte que ne pouvant s'imaginer d'abord autre chose sinon que la ville était partagée, il eut lieu de craindre que son dessein ne réussît pas, que Lucrèce ne fût pas vengée et que Rome ne fût pas délivrée de ses tyrans. Son grand cœur ne s'étonna pourtant pas, et sans hésiter un moment il fut de quartier en quartier, de montagne en montagne, de place en place, et de rue en rue, mais il fut agréablement surpris de trouver que tous les Romains étaient d'un même parti. Si bien que leur ayant fait connaître à tous qu'il n'y avait qu'un même esprit qui les conduisait, il se trouva

un si grand nombre de gens à le suivre, que la multitude lui faisait obstacle. Cependant, après avoir donné les ordres partout, il fut pour voir quel était le destin d'Aronce, qui avait trouvé plus de résistance qu'on ne se l'était imaginé. Car comme toutes les créatures de Tarquin s'étaient retirées en tumulte auprès de Tullie, elle avait eu beaucoup de gens de main auprès d'elle qui étant obligés de se défendre par leur propre intérêt, se défendaient aussi opiniâtrement. Il est vrai qu'Aronce fit des choses extraordinaires en cette occasion. Pour la cruelle Tullie lorsqu'on lui fut dire le commencement de la sédition, elle s'en moqua et crut que ce n'était rien, et lorsqu'on lui raconta le crime de son fils et la mort de Lucrèce, cette détestable femme dit que si Sextus eut fait empoisonner Collatin devant que de parler d'amour à sa femme, elle ne se serait pas tuée. Mais lorsqu'elle fut avertie que c'était tout de bon que toute la ville était soulevée et qu'on venait l'attaquer dans son palais, la fureur et la rage s'emparèrent de son esprit. Elle voulut alors aller à une terrasse qui donnait sur une grande place au-devant de son palais, mais le peuple qui s'y était déjà assemblé avec des armes ne la vit pas plutôt qu'il se mit à lui dire toutes les injures qu'elle méritait. De sorte que ne voyant nulle apparence de s'exposer à la violence de ce peuple irrité, elle ne songea qu'à se défendre dans son palais et à envoyer vers Tarquin pour l'avertir, espérant qu'il viendrait assez tôt avec des troupes pour empêcher que ce désordre ne lui devint fatal. Mais dans le même temps qu'elle envoya vers Tarquin, elle demanda qu'on lui donnât un poignard, qu'on lui cherchât du poison, et qu'on se préparât même à mettre le feu à son palais si elle était contrainte de s'enfuir par cette fausse porte qui était dans le fossé. Ensuite de quoi, voulant être maîtresse du destin de Clélie, elle envoya quérir celui qui la gardait alors pour l'obliger à la faire mener dans son appartement, afin, lui disait-elle, qu'elle y fut plus en sûreté pendant un si grand désordre. Mais comme cet homme savait bien quels étaient les sentiments de Tullie, il lui répondit qu'il n'oserait avoir fait changer de lieu à cette captive qu'il avait envoyé vers Tarquin dès que le soulèvement avait commencé, et qu'il attendait ses ordres. Après quoi, il se retira et se tenant à la tête de ses compagnons il ne voulut plus retourner vers Tullie, quoiqu'elle l'envoyât quérir plus d'une fois. D'autre part, le Prince de Pometie et Titus en faisant le tour des murailles de la ville pour aller à cette fausse porte par où ils espéraient rentrer dans le palais, marchaient avec une douleur incroyable, car comme ils avaient de la prudence et de la vertu, ils avaient horreur du crime de leur frère et prévoyaient bien quelle dangereuse suite pouvait avoir ce soulèvement. Quand ils pensaient à l'intérêt caché qu'ils avaient à cette injuste action, il ne s'en fallait guère qu'ils ne se résolussent de rentrer dans Rome et de se mettre à la tête de ceux qui voulaient venger Lucrèce, car enfin, Titus aimait la belle-sœur de cette illustre morte, et le Prince de Pometie aimait Hermilie, qui était amie particulière de Lucrèce. Il est vrai qu'il eût eu encore plus de douleur s'il eût su qu'elle était sœur de Brutus, et que Brutus était chef de cette multitude irritée qui avait pris les armes. D'autre côté, Aronce suivi d'Artemidore, d'Amilcar, de Zenocrate, de Celere, et de ceux à qui Brutus avait commandé de lui obéir, était allé attaquer le palais où était Tullie, afin de la prendre ou de la chasser hors de Rome, principalement afin de délivrer Clélie. Et en effet, cet illustre et malheureux prince fit des choses prodigieuses en cette occasion, et après avoir fait en-

foncer la première porte, il fut le premier l'épée à la main attaquer ceux qui la défendaient, et qui la défendaient avec une vigueur incroyable car le Prince de Pometie et le Prince Titus qui étaient enfin entrés dans ce palais par la porte du fossé, étaient en personne dans cette basse-cour à donner les ordres, et même à combattre de leur propre main. Ce que ce combat eut de remarquable, fut qu'il fût vu de la cruelle Tullie qui le regardait des fenêtres de sa chambre, et qu'il le fût aussi de l'admirable Clélie, qui était avec Plotine à cette même petite fenêtre grillée par où elle avait vu le corps de celui qui la devait délivrer, lorsque Amilcar était avec elle. Ainsi, lorsque le vaillant Aronce, secondé de ses illustres amis, eut à la fin fait lâcher le pied à ceux qui défendaient cette porte qu'il avait enfoncée, il vit la fière Tullie aux fenêtres qui étaient devant lui et l'admirable Clélie à celles qui étaient à sa gauche. De sorte que voyant tout à la fois l'objet de toute son amour et un des plus grands objets de sa haine, sa valeur en devint encore plus grande, principalement lorsqu'il vit le Prince de Pometie et Titus, qui se mettant à la tête des leurs, lui semblèrent être une digne matière de gloire. Le combat qui se fit dans cette première cour fut grand et opiniâtre car comme elle était retranchée par une balustrade relevée de deux marches où l'on ne montait que par un perron, les ennemis d'Aronce en tiraient beaucoup d'avantages. Aronce poussa pourtant vingt fois ses ennemis jusque-là, et vingt fois aussi malgré tous ses efforts il fut repoussé jusqu'à la porte qu'il avait forcée. Mais pendant que ce combat se faisait, Clélie souffrait ce qu'on ne saurait s'imaginer car à tous les moments elle voyait son cher Aronce en état de périr. Elle craignait même d'être cause de sa mort par plus d'une raison car elle remarquait qu'Aronce au milieu de cet effroyable tumulte, tournait la tête de temps en temps vers la fenêtre où elle était. Si bien que craignant que cela ne lui nuisît, elle eût bien voulu s'en ôter. Mais après tout, l'envie de voir ce qui arriverait à son cher protecteur étant la plus forte, elle demeura à regarder cet âpre combat qui avait sans doute quelque chose de plus violent que les combats qui se font ordinairement à la guerre. Les Romains qui suivaient Aronce avaient une telle rage dans le cœur et une telle envie d'être maîtres du palais du tyran où il y avait de quoi faire un très riche butin, que de quelque humeur qu'ils fussent ils avaient un puissant motif de combattre. Les avares regardaient la richesse du pillage, les généreux la perte de Tarquin, des amis d'Aronce la liberté de Clélie, les vertueux en général la punition de Tullie et la vengeance de Lucrèce. De l'autre côté il y avait aussi diverses causes d'une valeur extraordinaire, car pour le Prince de Pometie et le Prince Titus, quoiqu'ils eussent horreur des crimes de leur père, de leur mère, et de leur frère, s'agissant du trône, il s'agissait de tout pour eux et pour tous ceux qui les accompagnaient, ils étaient si persuadés qu'ils seraient déchirés par le peuple si on les prenait, qu'ils résistaient avec une opiniâtreté incroyable. De sorte que jamais on n'a entendu parler d'une telle chose, et il y eut tant de gens tués en cette occasion que le lieu du combat en était embarrassé partout. Mais ce qui pensa perdre Aronce, fut que durant qu'il combattait et qu'il poussait ces vaillants princes qu'il avait en tête jusqu'au perron de la balustrade, Tullie, par une porte qui était sur la droite, fit sortir d'autres gens qui enfermèrent Aronce, et qui en un instant barricadèrent la porte qu'il avait enfoncée, si bien que par ce moyen il était enfermé dans la première cour du palais et ne pouvait plus être secouru du

dehors. Il y eut bien quelque combat pour empêcher ceux qui exécutaient les ordres de Tullie, mais ils furent pourtant à la fin exécutés, parce qu'Aronce était fort occupé à combattre le Prince de Pometie. Pour Zenocrate, il avait alors le Prince Titus en tête, et pour Amilcar et Celere ils essayaient de passer par-dessus la balustrade, afin d'y faire après passer une partie des leurs, sans s'amuser à vouloir forcer ce perron qui était si opiniâtrement défendu. Mais lorsqu'Aronce par les cris de ceux qui combattaient derrière lui, fut averti que l'ordre qu'il avait donné de bien garder la porte qu'il avait forcée, avait été mal observé, il crut bien qu'il était perdu, car il ne pouvait combattre en deux lieux, n'ayant pas assez de gens pour les partager. Cependant, la plus grande partie des siens songeaient plus alors à se vouloir faire un passage pour sortir de cette cour, qu'à continuer de vouloir forcer ce perron, mais même, ce n'était pas le dessein d'Aronce, et il aimait beaucoup mieux mourir que de reculer et d'abandonner le dessein de délivrer Clélie. « Non, non, dit-il à ceux qui ne voulaient songer qu'à dégager cette porte, ce n'est pas là qu'il faut combattre car les gens véritablement braves ne sortent jamais par les mêmes lieux qu'ils sont entrés. Suivez-moi donc Romains ! car vous ne trouverez que la servitude, par où vous prétendez aller, et vous trouverez la liberté par où je veux vous conduire. »

Aronce prononça ces paroles comme si en effet il eut été assuré de vaincre, de sorte que tous se ralliant auprès de lui, il fit alors un nouvel effort et il le fit avec tant de vigueur et fut si vaillamment secondé de tous ses amis, et particulièrement de Zenocrate, que le Prince de Pometie et le Prince Titus furent contraints de lâcher le pied. Aronce les força même d'abandonner le perron et tout ce qu'ils purent faire fut de sacrifier une partie de leurs gens pour pouvoir se retirer sûrement dans le palais, sans que leurs ennemis y entrassent avec eux. Cependant, ceux qui étaient sortis par les ordres de Tullie pour se saisir de la première porte, ne virent pas plutôt les princes leurs maîtres avoir abandonné le perron qu'ils défendaient, qu'ils abandonnèrent aussi la porte qu'ils gardaient, et rentrèrent par où ils étaient sortis. De sorte qu'après cela, Aronce et ses amis furent maîtres de la cour. Comme ils voulurent songer à forcer la porte du palais, la fière Tullie commanda qu'on jetât sur eux une espèce de feu d'artifice dont Tarquin s'était servi autrefois lorsqu'il avait inventé les brûlots dont il s'était servi sur le Tibre, du temps de la guerre des Sabins. Comme il s'était encore trouvé de cette même composition toute préparée, Tullie fit que cela incommoda étrangement ceux qui combattaient, parce que ce feu s'attachait si fortement aux choses qu'il touchait, qu'on ne pouvait s'en défaire, ni l'éteindre qu'avec beaucoup de peine. De plus, elle faisait jeter par les fenêtres tout ce qui était propre à pouvait écraser les ennemis. Elle fit même démolir une balustrade qui était à une plateforme sur le haut de son palais, afin d'en accabler ceux qui voulaient s'en rendre maîtres. Ainsi, encore qu'Aronce n'eût plus d'ennemis qui eussent l'épée à la main, il fut alors en un plus grand danger qu'il n'avait été car de toutes les fenêtres de ce palais on tirait des flèches, on jetait du feu d'artifice, ou des choses propres à écraser ceux qu'elles touchaient. Cependant, le vaillant Aronce sans s'ébranler par la grandeur du péril et s'estimant même trop heureux puisque sa chère Clélie voyait elle-même le danger où il était pour la mettre en liberté malgré cet orage de dards, de pierres et de feux, se servit de la même machine qu'il avait déjà em-

ployée pour rompre la première porte car comme Lucretius était gouverneur de Rome, il lui en avait fait bailler une des magasins publics, lorsqu'il était allé attaquer ce palais. Comme les choses en étaient donc là, Brutus qui s'était rendu maître de Rome sans résistance, vint en ce lieu-là après avoir mis l'ordre partout. Mais il y vint suivi de Valerius, d'Herminius, de Lucretius, de Collatin, de Mutius, et d'une multitude étrange de gens armés. Si bien que Tullie et les Princes ses fils, voyant que la dernière porte du palais allait être enfoncée et qu'il leur serait impossible de se pouvoir défendre jusqu'à l'arrivée de Tarquin, prirent une extrême résolution et lorsque la porte vint à se rompre et à tomber, Aronce vit dans un grand vestibule qui était au pied de l'escalier un grand amas de choses combustibles, dont Tullie l'avait fait remplir presque en un moment, et où elle avait fait mettre le feu en se retirant. Ainsi, au lieu de trouver des gens armés pour défendre cette porte, Aronce et ses amis en virent sortir un tourbillon de flammes qui leur en défendait l'entrée d'une bien plus terrible manière. Cet illustre prince étant donc contraint de se reculer, tourna les yeux vers les fenêtres où il avait toujours vu Clélie et où il la vit encore, mais il la vit d'une manière qui lui fit transir le cœur, car elle s'attachait fortement aux barreaux de la fenêtre où elle était, pour ne suivre pas des hommes qui l'en voulaient arracher, et elle tournait la tête de son côté comme pour lui demander secours. Un moment après il ne la vit plus, ni Plotine, et il ne vit même plus la cruelle Tullie, de sorte que s'imaginant avec beaucoup d'apparence que cette injuste princesse faisait changer de lieu à Clélie, et qu'elle l'avait en sa puissance, il sentit ce qu'on ne saurait exprimer. C'est pourquoi s'avançant vers Brutus, et vers Herminius qu'il vit arriver, il leur dit la frayeur où il était. Mais à peine eut-il dit la chose, que Brutus lui ayant appris qu'il y avait une fausse porte à ce palais, il ne douta plus que Tullie et tous les siens ne songeassent à la fuite. En effet, quoiqu'on jetât encore diverses choses par les fenêtres, ce n'était plus avec la même violence qu'auparavant, si bien qu'il était aisé de comprendre que ce palais serait bientôt abandonné. S'il ne se fût agi que de l'intérêt de Rome et de Brutus, il eût fallu sans doute laisser fuir ceux qui fuyaient, et en rendre grâces aux dieux sans se mettre même en peine de les suivre. Mais s'agissant de la liberté de Clélie, quoique Brutus eût l'âme tout occupée et de la douleur de la mort de Lucrèce, et de la vengeance qu'il en prenait, et de celle qu'il en voulait prendre, et de la liberté de sa patrie, il dit à Aronce qu'il lui donnerait autant de gens qu'il voudrait pour aller couper chemin à Tullie devant qu'elle eût pu joindre Tarquin, qui selon toutes les apparences viendrait promptement du camp à Rome. Mais afin de ne rien faire sans un peu plus de certitude, durant qu'avec des échelles on essayait d'entrer par les fenêtres qui n'étaient plus défendues, Herminius envoya promptement sur les remparts pour voir si l'on verrait des gens en fuite par la campagne. Pendant quoi pour ne perdre point de temps, on envoya ordre à ceux qui gardaient les chevaux dont ils s'étaient servis à venir de Collatie à Rome, de les amener où ils étaient. Cependant, ceux qu'Herminius avait envoyés sur les remparts revinrent dire que toute la campagne était pleine de gens qui fuyaient. Les uns avec les armes, les autres sans armes, les uns chargés de hardes, les autres n'étant pas même tout à fait habillés, les uns à cheval, les autres à pied et que parmi tout cela on voyait des femmes en divers endroits. Mais afin qu'Aronce ne

pût même plus penser que Clélie fût encore dans ce palais, il arriva que ceux que Tullie y avait laissés pour amuser ceux qui l'attaquaient, craignant d'être perdus s'ils attendaient trop à fuir, la suivirent bientôt. Si bien qu'étant alors aisé d'entrer par quelques fenêtres dont on arracha les grilles, on trouva ce palais déshabité et sans qu'il y eût personne, à la réserve du Prince de Numidie qui était toujours très malade, et de quelques misérables qui ayant été blessés au premier combat de la cour, étaient rentrés avec les princes quand le perron avait été forcé, et étaient demeurés malgré qu'ils en eussent dans ce palais abandonné. Ainsi, tandis que Lucretius faisait ce qu'il pouvait pour en faire éteindre le feu, Aronce étant entré dans ce palais, fut à la chambre de Clélie où il ne la trouva plus. Mais ce qu'il y eût de plus horrible fut qu'il sût par des blessés, que Tullie avait fait prendre cette illustre Romaine malgré celui qui la gardait, qui l'avait pourtant voulu suivre. Il sut de plus, que cette cruelle personne était sortie tenant Clélie d'une main et un poignard de l'autre. Qu'elle avait dit en sortant que si on la poursuivait et qu'elle se vit en état d'être suivie, elle en tuerait Clélie, et s'en tuerait après elle-même. À peine eut-il entendu ces cruelles paroles, que la fureur s'empara de son esprit et il ne fut guère moins désespéré par la seule crainte de la mort de Clélie, que Brutus l'était de la mort de Lucrèce. Cependant, il ne savait que faire en cette fâcheuse extrémité parce qu'il fallait attendre des chevaux pour suivre Tullie, joint qu'il se trouvait même embarrassé à s'y résoudre car de la suivre faible, c'était la suivre inutilement et d'y aller le plus fort, il craignait qu'en effet, la cruelle Tullie ne fît ce qu'elle avait dit qu'elle ferait. Il souhaitait pourtant ardemment de la suivre et il souffrait des maux incroyables, parce qu'il n'était pas en pouvoir de le faire aussi promptement qu'il l'eût souhaité. D'autre part, Amilcar chercha par tout le palais si les autres captives n'y étaient point demeurées, mais il ne put rien apprendre ni de Cefonie, ni de Danaé, ni de leurs autres amies, à la réserve de Plotine qu'il sût qui avait suivi Clélie volontairement.

Mais à la fin, le feu ayant été éteint, et ceux qui étaient allés faire venir les chevaux étant arrivés, Brutus et Aronce tinrent conseil avec tous leurs amis. Après avoir examiné l'état des choses et avoir su par les soldats blessés qui étaient demeurés dans ce palais, que Tullie avait envoyé quérir Tarquin et que lorsqu'elle était partie, elle croyait qu'il serait bientôt en chemin pour venir à Rome, il fut résolu que Lucretius et Valerius demeureraient dans Rome pour y donner les ordres nécessaires et pour en faire fermer les portes au tyran quand il viendrait pour y entrer. On jugeait bien qu'en une occasion aussi pressante que celle-là, Tarquin n'aurait pas songé à venir avec beaucoup de troupes, parce qu'il eût fallu trop de temps, joint que de l'humeur dont il était, il était aisé de s'imaginer qu'il croyait pouvoir apaiser facilement ce désordre. On avait même bien pensé que Sextus se serait retiré en quelque part pour n'irriter pas encore le peuple par sa présence, de sorte que Brutus se confiant à la justice du Ciel, à son grand cœur et à sa prudence, entreprit d'aller faire soulever le camp, après avoir fait soulever Rome. Pour cet effet, il dit qu'il irait par un chemin où selon les apparences il ne rencontrerait pas Tarquin, et qu'afin de n'abandonner pas Clélie, on donnerait des gens à Aronce pour suivre Tullie, afin d'agir selon qu'il le jugerait à propos pour le salut de cette admirable fille.

D'abord le dessein de Brutus parut trop hardi, mais il fit si bien comprendre à ses amis qu'en vain auraient-ils soulevé Rome, si Tarquin demeurait maître de l'armée, et il leur parla enfin avec tant d'autorité, qu'il fallut que son avis fût suivi. On ne voulut pas pourtant qu'il allât tout à fait sans défense. C'est pourquoi, après avoir vu qu'ils pouvaient peut-être avoir deux cents chevaux en état de partir, Brutus en prit cinquante, et donna les autres à Aronce. Mais la difficulté fut de sortir de Rome, car les Romains qui regardaient alors Brutus comme leur dieu tutélaire, s'y opposèrent avec tant de violence, que ce désordre pensa être général dans toute la ville ; et l'on fut plus de deux heures avant que de leur pouvoir faire comprendre que c'était pour leur intérêt que Brutus voulait sortir de Rome. Cependant, Aronce ne pouvait sortir non plus que lui, et ils étaient environnés d'une telle multitude de gens qu'encore qu'ils fussent les libérateurs de Rome, ils n'étaient pas maîtres d'eux-mêmes. De sorte qu'il était presque nuit lorsque Brutus et Aronce partirent de la ville, ce qui ne fut pas une petite douleur à cet amant infortuné, qui ne sortait que pour suivre sa maîtresse.

Lorsque ces deux malheureux amants furent hors de Rome, leurs amis se partageant entre eux, Herminius et Mutius furent avec Brutus comme lui étant plus nécessaires parce qu'ils étaient Romains, et Artemidore, Amilcar, Zenocrate et Celere furent avec Aronce. Mais en se séparant, ils se souhaitèrent l'effet de leurs desseins. Pour Aronce, il prit le chemin qu'on lui dit qu'on avait vu prendre à Tullie, qu'il sut avoir pris deux chariots à une maison qu'elle avait à deux mille de Rome, car elle était sortie à cheval de son palais. Pour Brutus, il prit un chemin détourné pour aller au camp, afin de ne rencontrer pas Tarquin, et son dessein réussit si bien, qu'il y arriva à la première pointe du jour. La chose alla même si juste, que lorsque Tarquin arriva à Rome, Brutus arriva au camp. En y arrivant il sut que Sextus s'en était allé dès que le bruit du soulèvement de Rome y était arrivé. Cependant quelque effroyable douleur que Brutus eût dans l'âme de la mort de Lucrèce, le dessein de la venger fit qu'il ne parla que de joie, de triomphe et de liberté. En effet, cet illustre Romain allant d'abord de tente en tente, assemble les chefs de toutes les troupes mais, en les assemblant, il parle à tous les soldats qu'il rencontre, il apprend aux uns et aux autres, que Rome est libre, que Tullie en est sortie, que tous les partisans des tyrans sont hors de la ville. Il les assure qu'on en fermera les portes à Tarquin, et leur parle de paix, de récompense, de gloire et de repos. Il leur représente les peines inutiles qu'ils ont souffertes pendant le siège d'Ardée, il les appelle les vrais libérateurs de leur patrie, s'ils ont la force de se déclarer. Il les prie, il les presse, il les menace même quelquefois. Il prend Herminius à témoin de ses paroles, dont il sait bien que la probité est très connue. Il joint l'intérêt des dieux au leur, et il leur parle même d'une façon si hardie et si héroïque que ce prodigieux changement qu'ils voient en lui produit le même effet au camp, qu'à Collatie, et à Rome, et leur donne de l'admiration, et du respect pour lui. Si bien que le nom de Brutus et le mot de liberté, passant de bouche en bouche, tout le camp s'en émeut, et les chefs, et les soldats se soumettant également à Brutus, le reconnaissent pour leur chef et pour le libérateur de leur patrie.

Alors, envoyant tumultuairement dire à ceux d'Ardée qu'il leur redonnait la paix que Tarquin leur avait voulu ôter pourvu qu'ils se joignissent avec Rome

contre Tarquin, il lève le siège et commence de marcher du côté de Rome, donnant le pillage des tentes du tyran aux soldats, afin de les engager par cet acte d'hostilité à soutenir leur première action. Pendant que Brutus secondé de ses amis, agit au camp avec tant de succès pour la liberté de sa patrie et pour la vengeance de Lucrèce, Tarquin arrive à Rome, persuadé que sa présence y rétablira son autorité. Il fut bien surpris lorsqu'il vit qu'on lui en refusa les portes et qu'on lui cria de dessus les murailles que le peuple romain le bannissait pour toujours avec toute sa famille, et le déclarait indigne du nom de roi qu'il avait usurpé avec tant d'injustice. Comme Tarquin n'avait pas alors plus de quatre cents chevaux avec lui, il fut contraint de se retirer, mais il se retira en faisant des menaces effroyables à ceux qui lui avaient refusé les portes, car il ne savait pas ce qui était arrivé au camp et il pensait qu'il n'avait qu'à lever le siège d'Ardée pour punir Rome. Mais lorsqu'en s'en retournant il apprit par l'envoyé du roi de Clusium qu'il rencontra, et par quelques-uns des siens, que son armée venait vers lui sous la conduite de Brutus à qui tous obéissaient comme à un des plus grands hommes du monde, et qu'ainsi il se trouvait entre une ville soulevée contre lui, et une armée rebelle, sans aucun secours, il eut besoin de toute la fierté de son âme pour supporter une si grande et si soudaine révolution. D'abord qu'il sût un si étrange évènement il s'arrêta. Ensuite, il demanda si l'on ne savait point où était Tullie et où étaient les prisonnières, car ceux qui venaient du camp lui dirent qu'elles étaient hors de Rome. Comme on lui eut répondu que Tullie avait les captives en sa disposition et que l'on disait qu'elle avait pris le chemin de Tarquinie, il le prit aussi et le prit avec beaucoup de diligence commandant secrètement à deux des siens qu'il avait employés à mille crimes si par hasard ses ennemis le poursuivaient et qu'il fut attaqué par un parti beaucoup plus fort, de ne s'éloigner point de la personne et de le tuer s'ils le voyaient en danger d'être pris, « Car encore que j'aie le cœur assez grand pour m'empêcher de vouloir tomber au pouvoir de mes ennemis, leur dit-il avec des yeux où la fureur paraissait, je crains d'avoir le bras trop faible pour me tuer, ou que je ne manque le premier coup que je me donnerai si j'y fuis forcé. »

Après cela il commença de marcher et cet injuste prince qui se voyait accablé de toutes sortes de malheurs en un instant, et qui s'en voyait accablé ou par les crimes de son fils, ou par ceux de sa femme, ou par les siens, fut assez abominable pour ne se repentir pas, et pour n'employer son esprit qu'à chercher les voies de se venger de ceux dont le Ciel se servait pour le punir d'avoir usurpé un royaume, et régné avec tant de cruauté et tant d'injustice. Cependant, Brutus tout couvert de gloire qu'il était de délivrer deux villes à la fois, d'être le libérateur de sa patrie, et de venger sa chère Lucrèce était le plus malheureux homme du monde dès qu'il venait à penser que Lucrèce était morte, et que Sextus vivait encore. Et en effet, quoique naturellement Brutus fût né avec le plus galant, le plus doux et le plus agréable esprit du monde, il sembla que depuis la mort de Lucrèce il changeait d'humeur et de tempérament, et qu'il affectât d'avoir durant le reste de sa vie une certaine vertu austère, qui semblait avoir quelque chose de rude et même parfois quelque chose de cruel à ceux qui ne savaient pas le secret de son cœur, et qui ne pouvaient deviner la véritable cause de son chagrin et de cette envie démesurée d'exterminer jusqu'au dernier des Tarquin, quoique Rome

fût délivrée. Il se contraignit pourtant admirablement en cette grande occasion, où il fallait assurer sa victoire par sa présence. Car après avoir fait camper ses troupes aux portes de Rome, il y rentra avec des acclamations inouïes, et sans différer davantage, après avoir rendu grâces aux dieux dans le temple de Janus qu'il fit fermer pour donner plus de joie au peuple, il assembla tous les gens d'honneur dans la cour d'Hostilius, qui était le lieu le plus commode pour les grandes assemblées. À peine y fut-on assemblé, que d'un commun consentement le peuple n'ayant plus de roi légitime donna toute l'autorité à Brutus, avec la qualité de consul pour un an seulement. Ensuite de quoi, ce nouveau consul fit que le sénat fut de trois cents qu'il choisit avec si peu de contestation, que tous les citoyens en furent contents. Pendant que Brutus, Collatin, Valerius, Lucretius, Herminius, et Mutius, étaient occupés à régler la nouvelle police de leur ville afin que la liberté qu'ils venaient d'acquérir fût durable, Aronce, l'infortuné Aronce, avait un autre destin. Car après qu'il eût quitté Brutus et qu'on lui eût dit le chemin que Tullie avait tenu au sortir de cette maison où elle avait pris deux chariots, il la suivit jusqu'à un endroit où il apprit que le grand nombre de gens qui suivaient Tullie s'étaient séparés. En ce lieu-là il se trouva bien embarrassé, ne sachant quelle résolution il devait prendre. Il supposa pourtant que ne cherchant que Clélie, il devait penser qu'elle était plutôt du côté où on lui disait que des chariots avaient passé, et non pas de celui où il n'y avait eu que des chevaux, et il s'imagina même une partie de la vérité, car il comprit que Tullie se voyant déjà assez éloignée de Rome, avait envoyé les princes ses fils, au camp, et qu'elle continuait son chemin. Et en effet, cette cruelle princesse se voyant en cette extrémité, ne voulut pas mener Clélie au camp, et elle aima mieux la mener à Tarquinie. Comme elle était dans un chariot et qu'elle avait fait mettre toutes les captives dans un autre, celui qui les avait eues le dernier en garde et qui était fidèle à Tarquin dont il ne savait pas encore tout le malheur, s'étant mis dans la fantaisie d'ôter Clélie de la puissance de cette cruelle princesse, agit avec tant d'adresse qu'en marchant il fit que celui qui conduisait le chariot des captives marcha un peu plus lentement, afin de laisser éloigner celui de Tullie qui ayant alors l'esprit rempli de tous ses crimes et de tous les malheurs qu'elle prévoyait ne songea pas à Clélie, parce qu'elle ne soupçonna point que personne pût avoir l'audace de la vouloir ôter de sa puissance. D'abord elle avait pensé la faire mettre dans son chariot, mais sa vue l'importunant, elle l'avait fait mettre dans l'autre, si bien que ce chariot allant fort lentement, demeura un peu derrière. Ensuite, cet homme qui avait son dessein caché et qui avait fait rompre à demi l'essieu de ce chariot des captives lorsqu'on l'avait pris à la maison où Tullie avait passé, dit à celui qui le menait, qu'il fallait rejoindre Tullie, et qu'il pressât ses chevaux.

À peine eut-il fait cent pas, que l'essieu se rompit, si bien qu'il fallut de nécessité s'arrêter. Aussitôt, cet homme dit qu'il fallait laisser là le chariot, et que chacun de ses compagnons prit une des captives derrière lui. De sorte que ces belles malheureuses ne sachant que faire et voyant bien qu'elles s'opiniâtreraient inutilement, obéirent, dans la pensée qu'elles allaient toutes suivre Tullie. Celui qui conduisait ce dessein se chargea de conduire Clélie, un de ses compagnons prit Plotine, un autre Cefonie, un autre Danaé et ainsi du reste des prisonnières. Cependant, dans le temps que ces belles captives avaient été ensemble, elles

avaient résolu de tâcher chacune de faire pitié à celui qui la mènerait, et d'essayer de l'obliger à les mener à Rome ou à Ardée, et de l'y porter par l'espoir de la récompense. Et en effet, Clélie ne fut pas plutôt à cheval qu'elle se mit à conjurer celui qui la menait, de vouloir faire une action de vertu, et de la vouloir mener à Rome, lui promettant des récompenses infinies s'il le faisait. De sorte que cet homme qui avait, comme j'ai dit, un dessein, fit semblant de se laisser gagner et demeurant insensiblement derrière, il prit le premier chemin à droite. Comme Clélie ne voulait pas se trouver seule avec lui, elle se mit à le conjurer de vouloir que ses compagnons qui conduisaient ses amies suivissent aussi, ou que du moins Plotine ne la quittât point. Mais il lui dit que s'il confiait la chose à tant de gens, elle serait découverte, néanmoins à la fin, appelant celui qui menait Plotine sous prétexte de je ne sais quoi qu'il disait être rompu à la bride de son cheval, il le fit demeurer derrière aussi bien que lui, et prenant par ce chemin détourné en se cachant derrière une colline, il commença de marcher fort vite. Comme ils vinrent à un endroit que Plotine reconnut comme étant du pays, elle vit que cet homme, au lieu de les mener à Rome, les menait vers Ardée. Si bien que le disant à Clélie, cette belle affligée se mit à lui dire qu'il s'égarait et qu'il les allait perdre. « Nullement, répliqua-t-il, car je vous ôte du pouvoir d'une princesse qui vous hait pour vous mettre en celui d'un prince qui vous aime. »

À ces mots Clélie eut une douleur incroyable, car elle aimait incomparablement mieux être exposée à la cruauté de Tullie qu'à la passion de Tarquin. Et ne sachant pas que ce prince n'était plus devant Ardée, et qu'il n'avait plus ni royaume, ni armée, Clélie fut dans un désespoir inconcevable. Aussi sans hésiter un moment, elle se jette à terre sans que cet homme l'en pût empêcher, et appelle Plotine à son secours, qui ne pût en faire autant qu'elle parce que celui qui la menait la retint. Ce n'est pas que Clélie espérât se pouvoir sauver, mais elle cherchait seulement à faire un embarras dans l'espérance que les dieux qu'elle invoquait dans le fond de son cœur lui donneraient quelque secours. Cependant, Tullie s'étant aperçue que le chariot des captives ne la suivait pas, avait fait arrêter le sien pour savoir d'où venait ce désordre. À la fin, ayant su qu'il s'était rompu, elle avait commandé qu'on lui amenât Clélie dans le sien, non pas par un sentiment de bonté mais par un mouvement de la plus cruelle jalousie du monde. Si bien que quelques-uns des gens s'étant mis en devoir de lui obéir, ils avaient appelé celui qui s'était chargé de conduire cette belle fille. Comme ils ne l'avaient pas trouvé et qu'ils l'avaient été redire à Tullie, elle avait commandé à douze des siens d'aller après et de lui ramener Clélie, ou de ne la voir jamais. Ces gens ayant cherché avec succès, arrivèrent assez près du lieu où Clélie s'était jetée à terre et où elle s'opiniâtrait à ne vouloir point remonter à cheval. De sorte que comme cet homme qui la voulait mener à Tarquinie vit paraître ces douze chevaux qu'il reconnut aussitôt, il se vit contraint de ne retourner pas vers Tullie, et d'aller chercher sa protection auprès de Tarquin. C'est pourquoi il se mit à faire un dernier effort pour persuader Clélie, pensant même effectivement lui rendre office. « Madame, lui dit-il vous ne songez pas que Tullie ne veut vous avoir en sa puissance que pour vous faire mourir ?

— Il n'importe, répondit la généreuse Clélie, j'aime mieux souffrir la mort, que l'amour de votre injuste prince. »

À peine eut-elle dit cela qu'elle vit paraître un gros de cavalerie du côté d'Ardée. S'imaginant que c'étaient des troupes de l'armée de Tarquin, elle se mit à courir au travers d'un pré au-devant des gens que Tullie envoyait pour la reprendre, quoiqu'elle crût qu'elle allait chercher la mort. Dès qu'elle eut fait vingt pas et qu'elle tourna la tête pour regarder si elle était suivie, elle vit qu'il s'était détaché vingt chevaux de ce gros qu'elle avait vu, qui venaient à toute bride au lieu où elle était. De sorte que jugeant bien qu'ils la joindraient aisément elle s'arrêta. Joint qu'elle ne pouvait faire autre chose car ces douze chevaux qui avaient bien connu que ceux qu'ils voyaient n'étaient point des gens de Tarquin, prirent la fuite, et celui qui voulait mener Clélie à ce tyran l'ayant connu aussi bien qu'eux, remonta à cheval et ne songea qu'à se sauver. Son compagnon, pour se dégager, mit Plotine à terre et le suivit. Alors ces deux belles filles s'étant jointes et s'étant résolues à mourir ensemble, furent bien surprises lorsqu'elles virent Horace à la tête de ces vingt cavaliers qui s'étaient détachés de leur gros. Cependant, quoique Clélie ne l'aimât point, qu'elle pût même l'accuser de tous les malheurs de sa vie puisqu'il l'avait empêchée d'épouser Aronce près de Capoue et qu'elle sût bien qu'il haïssait cet illustre prince quoiqu'il lui dût la vie et en était haï de même, avait de la vertu et du respect pour elle, bien qu'il eût beaucoup d'amour. Elle eut quelque sentiment de joie de ne se voir plus exposée à la violence de Tarquin. Horace de son côté, n'étant venu à la tête de ces vingt chevaux que par un sentiment d'humanité pour secourir des femmes qu'il voyait d'une manière à lui faire croire qu'elles avaient besoin de secours, fut bien surpris de voir l'admirable Clélie. Il se jette d'abord à terre et s'avançant vers elle avec un respect sans égal : « Et bien Madame, lui dit-il, pourrai-je obtenir mon pardon de vous avoir enlevée de Capoue en vous ramenant à Rome, aujourd'hui qu'elle est délivrée de ce cruel tyran qui a tant de fois voulu faire perdre la vie au généreux Clélius ?

— Je ne sais, répliqua-t-elle, si le crime dont vous parlez est de nature à vous pouvoir dire tout à fait pardonné, mais je sais bien que je vous serai sensiblement obligée si vous me menez à Rome puisque Tarquin n'y est plus. Mais Horace, ajouta-t-elle, puis-je me fier à vous ?

— Oui Madame, reprit-il, et si je ne vous mène à Rome à l'heure même, tenez-moi pour le plus infâme de tous les hommes, car enfin je vous le déclare, après les obligations que mon destin a voulu que j'aie à mon rival, je ne veux plus lui nuire auprès de vous que par mes soins, par mes services, et par ma propre vertu. Mais Madame, ajouta-t-il, il ne faut point perdre de temps, car il est arrivé de si grands changements en un jour, qu'il me semble que tout peut changer encore. C'est pourquoi, souffrez que je vous mette sur un cheval dont vous serez même la maîtresse, afin que vous ne me soupçonniez pas de vous vouloir enlever, et que vous enduriez plus aisément que je sois votre escorte. »

Clélie voulut pourtant encore s'assurer par un nouveau serment qu'Horace l'amènerait à Rome. Après quoi, cet illustre Romain choisissant un cheval entre ceux de ses gens qui l'avaient suivi, fit qu'un des siens demeura auprès de Clélie pour la conduire, et qu'un autre prit Plotine derrière lui. Sans s'arrêter davantage, il prit le chemin de Rome suivi de toute sa troupe qui le rejoignit.

Comme Clélie avait une envie étrange de savoir l'état des choses dont elle n'avait rien appris depuis qu'elle avait vu son cher Aronce exposé à un si grand péril pour elle dans la cour du palais, elle pria Horace de lui dire ce qu'il en savait. Il lui apprit donc que Brutus avait fait soulever le camp, qu'il avait envoyé dire à Ardée que Rome lui donnait la paix, ajoutant ensuite que pour lui, afin de se rapprocher promptement d'elle, il s'était fait escorter par deux cents chevaux qu'il avait pris en intention de s'aller jeter dans Rome, n'ayant pas su de certitude si Tullie l'avait amenée avec elle. À peine Horace eut-il dit cela, qu'il fut averti par deux des siens qui allaient devant, que l'on voyait dans la plaine où ils allaient, entrer un fort âpre combat entre deux partis dont le nombre était fort inégal. Il pouvait y avoir trois ou quatre cents chevaux d'un côté et il ne paraissait pas y avoir guère plus de cent chevaux de l'autre. Cette nouvelle embarrassa fort Horace, car il jugea bien qu'il fallait que ce fût Tarquin qu'il savait être parti du camp avec trois ou quatre cents chevaux, et il pensa qu'il fallait qu'il eût rencontré quelques-uns de ceux qui avaient quitté son parti. Si bien que l'honneur et l'amour partageant son cœur, il ne savait s'il devait aller secourir ceux qui en avaient besoin ou songer seulement à conduire sûrement Clélie à Rome. Pour prendre un milieu entre les deux et pour savoir, du moins avec certitude, ce que c'était, il envoya quelques-uns des siens reconnaître la chose et se tint caché derrière une petite colline. Cependant, Clélie qui ne savait pas que l'illustre Aronce était engagé en un très dangereux combat contre Tarquin et qui pensait qu'il était à Rome ou avec Brutus, pressait instamment Horace de ne songer qu'à la mener en lieu de sûreté. Et en effet, elle lui dit des choses si touchantes que voyant que ceux qu'il avait envoyés ne revenaient pas assez tôt, il ne put voir plus longtemps Clélie dans l'appréhension de retomber sous la puissance de Tarquin. De sorte qu'il se détourna du chemin qu'il voulait suivre, laissant seulement deux des siens pour dire à ceux qu'il avait envoyés quand ils reviendraient, qu'ils le suivissent par la route qu'il leur marqua, qui était la plus courte pour aller à Rome. Mais ces deux-là attendirent inutilement car ceux qui avaient été pour reconnaître ces combattants avaient eux-mêmes été obligé à combattre malgré eux, parce que Tarquin qui les aperçut, avait détaché trente des siens pour les aller attaquer de peur d'être surpris par quelques nouvelles troupes. Et en effet, ils avaient été taillés en pièces ou faits prisonniers. Tarquin apprenant par ceux qu'on avait pris qu'Horace n'était pas loin de lui avec deux cents chevaux, et jugeant bien que s'il joignait Aronce, il serait perdu puisque ce vaillant prince avec si peu de gens lui résistait, il commanda aux siens de faire un dernier effort pour le vaincre, car jusqu'alors comme Aronce était fils d'un roi son allié dont il espérait toute sa protection, il avait commandé qu'on ne le tuât pas. Mais dans la nécessité pressante où il se trouvait il n'avait plus rien à ménager, de sorte qu'Aronce se vit en un péril épouvantable car il n'avait plus qu'environ cent chevaux, et près de quatre cents en tête. De plus, le Prince de Pométie et le Prince Titus avaient joint Tarquin, étant obligés de combattre pour leur père tout méchant qu'il était. Ils combattaient avec une valeur incroyable contre Aronce, quoiqu'ils l'estimassent infiniment. Il est vrai que celle de ce héros fut si prodigieuse ce jour-là, qu'on n'a jamais rien vu d'égal, car il se vit vingt-fois environné des ennemis sans en pouvoir être ni pris, ni blessé. Il tua même tout contre

Tarquin, ce vaillant Hellius contre qui il avait autrefois combattu auprès d'Ardée, et si Tarquin ne se fut avisé d'une ruse, il en eut peut-être été vaincu, tant sa valeur était grande et tant elle était dignement secondée par celle d'Artemidore, d'Amilcar, de Zenocrate, et de Celere. Joint que les Romains qu'il avait, craignaient si fort de retomber sous la puissance de Tarquin, qu'ils en combattaient plus courageusement. Mais à la fin, Tarquin ayant fait crier par quelques-uns des siens que Rome s'était redonnée à lui, et que son armée avait changé de sentiments, ceux qui combattaient pour Aronce s'alarmant de ce faux bruit, quoiqu'il fît tout ce qu'il pouvait pour les empêcher de le croire, s'enfuirent, si bien qu'il demeura seul avec ses quatre amis au milieu de ce grand nombre d'ennemis. Il ne se voulut pourtant rendre qu'à l'extrémité et qu'après avoir été blessé au bras droit, mais à la fin, ne pouvant faire autre chose, il fallut qu'il cédât à la multitude dont il fut environné, et qu'il fut le prisonnier d'un prince qui venait de perdre un royaume et une armée. Afin que cette aventure lui fût encore plus douloureuse, il arriva que Tarquin à qui il importait de le bien traiter, en prit effectivement beaucoup de soin par politique seulement, quoiqu'il le haïsse horriblement comme un amant de Clélie, et comme lui ayant vu les armes à la main contre lui. De sorte qu'après l'avoir donné en garde, et ses amis aussi qui avaient eu le même destin à la réserve d'Amilcar qui s'était échappé après avoir été pris, il arriva que Tarquin faisant panser Aronce à la première habitation qu'il trouva sur sa route, un des gens d'Horace qui avait été pris par les gens de Tarquin étant auprès de lui à le voir panser, le reconnut et s'en fit connaître. Aronce ne pouvant jamais manquer d'avoir de la curiosité pour un semblable rival, lui demanda par quelle aventure il était là et où était son maître. Cet homme, suivant le naturel de ceux qui aiment à circonstancier les choses en les racontant, lui dit qu'Horace étant enfin guéri de ses blessures s'était trouvé en état de s'aller jeter dans Rome. Ensuite, comme il avait trouvé Clélie, exagérant la joie qu'avait eu cette belle fille de le rencontrer si à propos, l'assurant après cela qu'il l'était allé conduire à Rome, et qu'ils y seraient bientôt. D'abord les sentiments d'Aronce furent si confus qu'il ne pouvait les bien démêler, car après avoir appréhendé que Clélie ne périt par la cruauté de l'impitoyable Tullie, il eut un moment de consolation en apprenant qu'elle n'était plus en sa puissance. Il en eut même de penser qu'elle allait à Rome et il en eut de voir qu'elle ne pouvait plus être exposée à la violence de Tarquin, ni à celle de Sextus. Mais après tout, quand il venait à penser qu'elle était entre les mains d'un rival, du mérite d'Horace, qui avait même eu l'avantage de lui rendre un service considérable, et qu'il se voyait blessé et prisonnier d'un prince qu'il savait aimer Clélie et qui ne manquerait pas de le rendre au roi son père, et de l'engager dans ses intérêts, il se trouvait le plus malheureux homme du monde car il prévoyait avec raison toutes les suites d'une si fâcheuse aventure. Aussi, quand il fut remonté à cheval et qu'il fut contraint de suivre un prince que la Fortune avait abandonné et qui allait chercher un refuge à Ceres en intention d'envoyer, de là, négocier avec Porsenna, il s'entretint de la plus douloureuse manière du monde. Lorsqu'il s'imaginait combien ardemment il avait souhaité la liberté de Rome et la ruine de Tarquin, et qu'il considérait que le malheur de ce prince était cause qu'il était son prisonnier, il avouait en lui-même qu'il y avait bien de la témérité aux hommes, d'oser demander précisé-

ment quelque chose aux dieux, puisque bien souvent ce qu'ils demandaient leur était plus nuisible que ce qu'ils appréhendaient. Ainsi, sans oser presque rien souhaiter de peur de faire encore des souhaits contre lui-même, il souffrait des maux incroyables, principalement lorsqu'il pensait que Clélie était en un lieu où il avait deux redoutables rivaux, qu'il s'en allait apparemment être prisonnier du roi son père, et qu'il ne voyait rien qui le consolât que l'espérance qu'il avait en l'amitié de l'illustre Brutus et en celle du généreux Herminius.

Fin de la deuxième partie de Clélie.

Table des Matières

Deuxième partie - Livre deuxième 7
Histoire d'Artemidore 18
Deuxième partie - Livre troisième 119
Histoire de Cefonie 135

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Couverture : Vergé blanc naturel 220 g.
Pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.

Dépôt légal : août 2023



Madeleine de Scudéry
(1607 - 1701)

Comme Brutus n'avait plus rien de caché pour Aronce, il fut le lendemain au matin lui faire une visite à sa chambre, lui semblant qu'il trouverait quelque consolation à s'entretenir avec un amant malheureux aussi bien que lui. Et en effet, ces deux illustres amants se parlèrent d'abord avec plus de tendresse qu'auparavant, et l'amour unit si fort leurs cœurs, qu'ils s'entretinrent avec beaucoup de douceur quoiqu'ils fussent tous deux misérables et ne parlassent que de choses mélancoliques. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi et qu'Herminius agissait secrètement par le moyen de ses amis et pour les choses qui regardaient la passion qu'il avait dans l'âme, et pour tout ce qui pouvait nuire à Tarquin ou servir à Aronce, l'adroit Amilcar agissait de son côté et pour Aronce et contre Tarquin, et pour Clélie et pour Plotine, et pour toutes les autres captives. Il tâchait même d'engager la fière Tullie à délivrer toutes ces prisonnières, principalement les deux à qui un intérêt d'amitié et d'inclination l'attachaient.

Éditions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France
www.editions-lescalier.com

ISBN 978-2-35583-353-3 23€
9 782355 833533

Couverture :
La réunion musicale (détail) - Antoine Le Nain (1642)